2 vol. in one

[IMBERT Guil.]

250

par Guill. Imbert, ep. Benedictin

LA CHRONIQUE SCANDALEUSE

OU

MÉMOIRES *pour servir à l'histoire de la génération présente.*

Ridebis & licet rideas.

Nouvelle édition, considérablement augmentée & renfermant les anecdotes les plus piquantes que l'histoire secrete des sociétés a offertes jusqu'au 1er *Janvier* 1785.

TOME PREMIER.

à PARIS;

Dans un coin d'où l'on voit tout.

1785.

UCB

LA

CHRONIQUE SCANDALEUSE.

Quoi de plus ſcandaleux que la diſpute
e M. *Charles* avec M. de *Montgolfier*,
our cette fameuſe découverte qui en ho-
orant les ſciences a deshonoré quelques
ns de nos ſavans? Mais cette diſpute eſt
n peu du reſſort de la Phyſique. Bor-
ons nous à rire un moment avec le Mar
uis de *Villette*, qui pour avoir crayonné
plaiſanterie ſuivante n'en eſt pas moins
admirateur des Ballons aëroſtatiques &
e leur inventeur. Il fait parler un adepte.
„ J'ai ſix mille ans, & certainement je
n'ai pas l'air d'en avoir p us de deux
mille. Vous n'en ſerez point étonnés,
en apprenant que je dois mon grand
âge a grand-œuvre. J'ai fait, en ma
vie, quelques éleves qui me font hon-
neur, *Hermès* en *Egypte*, *Nicolas Fla-*
mel à *Paris*, & de vos jours, le Comte

„ de *Caglioſtro*. J'ai tant vécu, j'ai tant
„ vû de choſes, qu'en vérité l'eſpece hu-
„ maine m'étoit devenue entiérement in-
„ différente. Je ne falloit rien moins que
„ ce qui ſe paſſe aujourd'hui, pour me
„ tirer de mon apathie, pour me forcer
„ de parler. „

„ Je ne puis donc diſſimuler la peine
„ que me fait l'enthouſiaſme avec lequel
„ je vois le public accourir à vos expé-
„ riences *aëroſtatiques*. Autant vous êtes
„ épris de l'amour des nouveautés, au-
„ tant j'en ſuis l'ennemi. J'ai bien lû,
„ j'ai bien médité votre *Jean-Jacques*; &
„ lorſqu'il déclame contre les ſciences hu-
„ maines, contre les connoiſſances ac-
„ quiſes, certes il a grandement raiſon. „

„ Le premier âge dont vous ayez le
„ ſouvenir, eſt l'*âge d'or*. Alors aban-
„ donnés à la bonne nature, les hommes
„ s'étayoient de tous les appuis qu'elle
„ leur fournit; ils marchoient à quatre
„ pattes. „

„ Mille ans après, je fus témoin d'u-
„ ne étonnante révolution. Je vis un no-
„ vateur afficher partout qu'il vouloit
„ marcher à deux pattes; qu'il prendroit
„ ſeulement la précaution de s'entourer

„ la tête d'un bourrelet, & de ſe faire
„ tenir par des liſieres; qu'enſuite on cou-
„ peroit les liſieres, & qu'il courroit à
„ *corps perdu*. Vous croyez bien qu'il eut
„ tout le monde contre lui; on s'écrioit:
„ cet homme trompe le public, il ne par-
„ tira pas, ou s'il part, il ſe caſſera
„ le nez. „

„ On prend jour pour l'expérience.
„ Grande affluence de ſpectateurs: nous
„ voilà tous accroupis ſur les talons, &
„ les yeux levés. L'inventeur ſe préſente
„ avec la ſécurité d'un homme ſûr de ſon
„ fait. Le ſuccès ne répondit que trop à
„ ſon audace: on ſait ce qu'il en réſulta:
„ on l'a imité de toutes parts; les hom-
„ mes ont parcouru la terre; les voilà au
„ *ſiecle d'argent*. „

„ Mille ans après, autre révolution.
„ Un ſecond novateur imagina d'aller ſur
„ l'eau, porté ſeulement dans un ton-
„ neau, en ſe faiſant retenir du rivage
„ par des cordes; enſuite de faire couper
„ les cordes, & de ſe laiſſer aller à *ton-*
„ *neau-perdu*. Alors tranſports, engoue-
„ ment de tous ſes concitoyens. Chacun
„ de s'écrier; il ne partira pas, ou s'il
„ part, il ſe noyera. „

„ Pour jouïr d'un auſſi brillant ſpectacle nous accourons en foule ſur les bords d'une grande riviere. L'audacieux Phyſicien tint parole. Il part aux acclamations d'une multitude immenſe, & ſe laiſſe intrépidemment emporter par le courant, à plus de dix toiſes au loin. L'ivreſſe eſt générale ; on le couronne de lauriers & on le porte en triomphe chez lui. Ce malheureux eſſai d'un ſeul homme fut un trait de lumiere pour tous les autres. Ils apprirent bientôt à dompter un nouvel élément ; ils trouverent de nouvelles jouiſſances, & furent au *ſiecle de cuivre*. „

„ Mille ans après, vinrent ce que vous appellez les tems héroïques de la *Grece*. *Hercule*, ſur un canot, oſa pénétrer juſqu'au bout de la *Méditerranée* ; & là, tout fier de ſon voyage, voulant éterniſer lui même le ſouvenir d'une action inouie, il poſe au beau milieu du jardin des *heſpérides*, deux colonnes avec cette inſcription : *Nec plus ultra*. Oh ! pour le coup, je défie les hommes d'aller plus loin. Nouvelle fermentation dans les eſprits : le cou-

„ merce enfante la marine. Les peuples
„ trafiquent entre eux, de tout ce qui
„ tient aux douceurs de la vie, aux illu-
„ sions du luxe. Voilà les hommes cou-
„ verts de poupre & d'or, & les voilà au
„ *siecle de fer*.„

„ Trois mille ans après, un Génois,
„ honteux de ce que l'on n'avoit encore
„ fait que louvoyer autour des trois par-
„ ties du monde connu, entreprit lui
„ seul de franchir le vaste océan. Même
„ surprise, même incrédulité; murmure
„ général. On s'écrioit: il ne partira pas,
„ ou s'il part il ne reviendra point. „

„ Le ciel ne le punit que trop de sa
„ hardiesse. Il eut la gloire de découvrir,
„ de créer pour ainsi dire, un nouvel
„ univers; dès lors un vaisseau est deve-
„ nu la boëte de *Pandore*, d'où sont sor-
„ tis le sucre des *Isles*, le *Moka* de l'*Ara-*
„ *bie*, les mousselines des *Indes*, les Per-
„ les d'orient, les diamans de *Golconde*,
„ les trésors du *Pérou*. Quel nom donner
„ au siecle qui a produit tant de fléaux? „

„ Jusques là, vous en conviendrez,
„ les choses vont évidemment de mal en
„ pis. C'est donc en tremblant que je vois
„ ouvrir une nouvelle carriere au génie

„ Vous voilà parvenus à vous enlever par
„ deux procédés différens, à deux lieues,
„ à dix lieues : demain vous allez rendre
„ l'air auſſi navigable que l'eau : demain
„ vous allez parcourir toute l'atmoſphe-
„ re. Plus heureux & non moins téméraires que *Cook*, vous ne ſerez point arrêtés par les barrieres de glaces éternelles que lui oppoſoient les mers du midi : vous volerez aux terres auſtrales. Qu'eſpérez-vous dans un monde plus grand que votre *Europe* ? non contens d'avoir trouvé les rubis, les topaſes, les ſaphirs, les émeraudes dans l'eau condenſée, croyez vous trouver la lumiere criſtalliſée dans de nouvelles régions? „

„ Ah! croyez-moi : briſez vos globes, n'empriſonnez point l'*air inflammable* loin des ſpheres où Dieu l'a placé. Brulez vos journaux, anéantiſſez bien vite tous les monumens de ce beau ſecret. Renverſez auſſi vos aiguilles électriques ; laiſſez faire au tonnerre tout ce qu'il lui plaira ; & ſi vous ne voulez pas mettre le comble à vos ſottiſes, empêchez ſurtout que l'on *paſſe les rivieres à pied ſec.* „

La belle découverte que le Marquis de *V* .. rappelle ici, eſt tombée au fond de l'eau avant de parvenir à ſa ſurface. Quand une fois les eſprits ſont diſpoſés à la crédulité, on peut hardiment annoncer les merveilles les plus ſurprenantes, avec la certitude de faire aiſément des dupes. C'eſt ce qu'un M. de *Combles* de *Lyon* a probablement voulu démontrer en faiſant impudemment annoncer l'expérience dont il s'agit : de *marcher à pied ſec ſur l'eau* ; ce qui s'eſt trouvé n'être rien de plus qu'un beau rêve. Ce M. de *Combles*, quoique, dit-on, ancien magiſtrat, a ſans doute cru fort poli, fort ſenſé, fort plaiſant d'exciter une diverſion à la ſenſation qu'a fait la nouveauté des *Globes aſcendans*, en captivant, par une adroite impoſture, ce qu'on peut dire la cour & la ville. Soit pique, ſoit raiſon, nous trouvons ici ce M. de *Combles* fort bête, fort ſot & fort impertinent. Non ſeulement les *deux cens louis d'or* qu'il demandoit pour ſon prétendu méchanicien, Horloger, l'attendoient, mais le double & plus, tant on eût deſiré de récompenſer l'auteur d'une invention ſi curieuſe & ſi intéreſſante.

Weſtris ſi juſtement appellé, quoiqu'on en diſe, le *Dieu de la Danſe*, a fait véritablement ce que nos *roués* appellent, une *fin* : c'eſt à dire, de ſe marier. Mlle *Heinel* lui tenoit au cœur depuis longtems. Etoit-ce pour l'avoir *ſoufflettée* en plein théatre, il y a quelques années ? étoit-ce parce qu'il s'en étoit vu dédaigné? Quoiqu'il en ſoit, *Weſtris* n'avoit pu la voir paſſer ſans concupiſcence dans les bras d'un Rival. Ce rival étoit *Fierville*, autre danſeur françois fixé depuis longtems à *Londres* où ſon talent, mais particuliérement ſon caractere romaneſque lui ont acquis la conſidération & la fortune. Mlle *Heinel*, y étant allée, fixa tellement l'admiration des Anglois, que pluſieurs Milords porterent l'enthouſiaſme juſqu'à lui propoſer *deux & trois mille Guinées* pour coucher avec elle, ce qu'elle rejetta dédaigneuſement. Au lieu de *Guinées*, *Fierville* offrit ſon cœur à cette moderne *Laïs*; & ſon offre fut acceptée. Mais ce ne fut point de leur part une ſimple amourette, & le *conjungo* fut prononcé à la face des autels. Quelques années s'écoulent : la fatiété ſurvient, *Weſtris* arrive, & fait enfin oublier ſon offenſe

par l'hommage de ſon amour. Mad. *Fierville* (Mlle *Heinel*) fait ſes arrangemens en *Angleterre*, & vient rejoindre ſon nouvel amant à *Paris*, où elle lui a de nouveau donné ſa foi conjugale à la face des autels, en attendant, ſans doute, qu'un autre ſéducteur l'arrache de ſes bras. Qu'une femme ſoit infidelle & perfide, *ce n'eſt rien*, vous diront nos gens du monde, mais qu'elle ſoit *Marâtre*, qu'oſeront ils répondre ? C'eſt pourtant le cas de Mlle *Heinel*, par ſon divorce avec *Fierville*. Elle a abandonné un enfant, fruit de ce mariage, qui, par la fatalité de ces circonſtances, ſe trouve ſans exiſtence poſitive dans la Société. Il eſt heureux pour lui & ſes pareils, qu'une philoſophie ſage & bienfaiſante les légitime comme *hommes*, aux yeux de cette nation libre & éclairée. O *France* ! quand daigneras tu ſuivre un ſi bel exemple ?

Il s'eſt paſſé vers la fin de 1783 une ſcene affreuſe dans la rue *Michel le Comte*. Une eſpece de moine défroqué, ſe préſente chez un portier de ſa connoiſſance, accompagné d'un jeune ſavoyard qui lui portoit un petit paquet. Il demande la

permiſſion d'écrire une lettre dans une chambre quelconque de la maiſon. On lui donne une clef, il monte, & ſon commiſſionnaire le ſuit. Entré dans l'appartement, ſon premier ſoin eſt d'en fermer la porte, pour accomplir l'infâme projet qu'il avoit conçu, d'aſſouvir ſa brutalité ſur ce jeune homme. Trouvant réſiſtance, ſa fougue devient rage, frénéſie, fureur; il porte à ce malheureux pluſieurs coups de couteau, tant à la tête que dans les reins, & néanmoins a l'atrocité révoltante de ſe proſtituer ſur cette ſanglante victime. Il fait plus, & voilà ce qui comble la meſure, & ce que ſans doute l'on aura peine à croire, il porte la ſcélérateſſe juſqu'à voler à cet infortuné 38 ſols qu'il trouva dans ſa poche: mais tant de forfaits ſont au-deſſus des forces humaines; ſa tête ſe trouble; il deſcend chez la portiere pour laver ſes mains teintes de ſang. Son air effaré allarme, effraye; il veut fuir, mais il eſt arrêté. La conviction de ſes crimes étoit manifeſte, auſſi ſon ſupplice a t'il ſuivi de près. Mais, grand Dieu! pour de tels monſtres, quels ſupplices pourroient ſatisfaire la vindicte publique, & impoſer aſſez de terreur à leurs pareils?

Il eſt difficile d'expliquer s'il y a plus de génie que de folie dans le projet que le Docteur *Graham* vient d'exécuter à *Londres*. Quoiqu'il en ſoit le myſtere aiguillonnant partout la curioſité & la ſingularité ayant eu des prôneurs dans tous les ſiecles, on peut préſumer que cette entrepriſe lui aſſurera une brillante fortune. Voici la deſcription de ſon établiſſement.

TEMPLE DE LA SANTÉ.

Le Docteur *Graham* a décoré de ce nom un vaſte *Hôtel*, ſitué dans la rue de Pall-mall, près du Palais du Roi. L'entablement eſt orné de trois figures, *Venus* ayant à ſes côtés *Minerve* & *Junon*. Au deſſous on lit les inſcriptions ſuivantes: LE TEMPLE DE LE SANTÉ, LE BONHEUR DES MONARQUES, LA RICHESSE DES PAUVRES. Plus bas on apperçoit la Statue qu'il a dédiée à *Eſculape*, & enfin on lit ſur la porte: *Point de Garde ne veille à cette porte, afin d'en laiſſer l'entrée au riche comme au pauvre.* Cependant malgré cette inſcription, deux hommes de la plus grande taille, revêtus d'une longue robe & garnis d'une cuiraſſe, ſur laquelle eſt écrit; TEMPLE DE LA SANTÉ, ne

laiſſent entrer aucune perſonne qu'elle n'ait payé *6 liv. ſt.*

A peine a t'on poſé le pied droit ſur le premier dégré de l'eſcalier, qu'on entend une muſique harmonieuſe, compoſée d'inſtrumens à vent, qui ne parvient à l'oreille qu'à travers des ouvertures pratiquées & cachées dans l'eſcalier, & que des parfums des plus ſuaves viennent flatter l'odorat juſqu'à l'entrée d'un magnifique ſalon, deſtiné à des lectures, par leſquelles le Docteur prétend rendre nulle la *ſtérilité*, quoiqu'il n'ait jamais eu d'enfans. Malgré qu'il ne gaze en aucune maniere les termes qui ont rapport à cette branche d'anatomie, les dames comme les hommes y accourent en foule & l'entendent ſans ſcrupule.

INTERIEUR DU TEMPLE.

L'intérieur des palais des fées n'a jamais rien offert des plus recherché & de plus majeſtueux. Les guirlandes, les miroirs, les criſtaux, les métaux dorés & argentés y ſont placés avec profuſion & y refléchiſſent de toutes parts une lumiere éblouiſſante.

La muſique précede chaque lecture, depuis cinq heures juſqu'à ſept, que le

D. *Graham* se présente sous la robe & le ton doctorals ; à l'instant succede un silence qui n'est interrompu à la fin de la lecture que par une commotion électrique communiquée à toute l'assemblée, à l'aide des conducteurs cachés sous les tapis qui recouvrent toutes les banquettes. Tandis que les uns se mocquent de l'étonnement des autres, on voit paroitre un *Esprit* qui sort de dessous le plancher de la salle ; c'est un homme d'une taille gigantesque, maigre & blême, qui, sans dire mot, remet au Docteur une bouteille de liqueur qui, après avoir été présentée à la Compagnie, disparoit avec l'*Esprit*.

A cette étrange apparition, succede sous la figure de la Déesse de la Musique, une jolie femme qui, après avoir chanté quelques morceaux, s'éclipse à son tour.

Le D. *Graham* ayant achevé sa lecture, les contribuables se retirent sans oser regretter les six guinées qu'ils ont sacrifiées à un spectacle aussi extraordinaire.

Avant les séances, le Docteur offre au public de faire dissiper la mélancolie & la trop grande gaîté : en un mot, c'est l'E-

lectricité communiquée par des barreaux aimantés, qui a établi depuis plusieurs mois la réputation du Docteur *Graham*, & l'on ne peut disconvenir qu'il a eu quelque succès.

Mais tous ces détails ne sont qu'accessoires à son établissement : un lit des plus somptueux en damas brodé, soutenu par quatre colonnes de cristal en spirales, chargées de fleurs en guirlandes de métal doré, en devient la base ; & moyennant cinquante louis, le D. *Graham* assure aux jeunes gens comme aux vieux époux, qu'ils y obtiendront un rejetton de leur nom.

De quelque côté qu'on monte dans le lit appellé *lit céleste*, on entend un orgue qui est bien à l'unisson avec trois autres & une agréable musique dont les airs variés transportent les époux dans les bras de *Morphée*. Pendant près d'une heure que dure ce dernier concert, on apperçoit dans le *lit*, des ruisseaux de lumiere qui éclairent principalement les colonnes. A l'heure du lever, notre magicien vient tâter le pouls des *Croyans*, leur donne à déjeûner & les congédie remplis d'espérance en leur recommandant de lui faire des prosélytes...

On a établi dans tous les environs de *Paris*, la fête de la *Roſiere*, & jamais les mœurs n'y ont été ſi corrompues. Dernierement à *Romainville*, cette fête s'eſt célébrée en grande pompe, mais devant qui & par qui ? En préſence de tout ce qu'on nomme les *Roués* de *Paris* & leurs dignes compagnes. Alloient-ils là pour donner à la *Roſiere* l'exemple du vice ou pour recevoir d'elle l'exemple de la vertu? Cette fondation n'auroit-elle d'autre inconvénient que d'attirer les curieux de la ville, il ſuffiroit pour prouver qu'elle eſt plus nuiſible qu'utile aux mœurs. Mais encore une fois, l'intention des Fondateurs eſt pure, & je n'ai garde de les blâmer: je les plains ſeulement. M. le Duc *** a fait 200 liv. de rente viagere à la derniere *Roſiere* de *Romainville*. J'ignore les raiſons qu'il a eues pour cela. On dit qu'il en eſt le parrein, mais il ſe pourroit qu'il ait ſuivi le conſeil d'un de ſes Médecins, auquel il aura dit : — *Docteur, je m'ennuye.* — *Mgr., faites du bien.*

Mad. la Marquiſe de *Valory*, ayant eu, l'année derniere, une affaire pendante au *Châtelet* contre un avocat nom-

mé *Courtin*, celui-ci mit ſi adroitement ſes confreres dans ſes intérêts que ſa cauſe devint la leur. Ils ſe liguerent tellement contre la Marquiſe, qu'elle fût obligée de recourir à un jeune Avocat, peu exercé, mais qui eut le courage de prêter ſon miniſtere, malgré les invectives & les huées dont ſes confreres l'accablerent. L'affaire étant à la Cour, la Marquiſe de *Valory* a donné un *Mémoire* ſigné d'elle, ſuivi d'une *Conſultation* de M. *Maultrot*, Avocat au Parlement. Dès que cette *Conſultation* a paru, la cabale a fait éclater ſon indignation contre cet eſtimable & ſçavant juriſconſulte : elle a demandé une aſſemblée pour y dénoncer ſon *Ecrit*, & à la pluralité des voix, il a été arrêté qu'on lui donneroit un *Veniat* pour rendre compte de ſa conduite. Cette démarche humiliante eût été pour M. *Maultrot*, une eſpece de flétriſſure indigne des principes ſtoïques qu'il a toujours profeſſés ; auſſi, plutôt que de s'y ſoumettre, a-t'il pris le parti de l'honneur, en répudiant un *Corps* qu'il mépriſe. On en peut juger par les deux lettres qu'il a adreſſées au Bâtonier des Avocats & qui ont circulé dans le Public.

La trahiſon eſt toujours un crime odieux; mais il eſt des circonſtances qui la rendent plus ou moins révoltante. Celle qui, par une juſtice du ciel, vient d'occaſionner l'empriſonnement d'un curé de campagne, à la *conciergerie*, fait frémir d'indignation. Un malheureux déſerteur s'étoit retiré chez lui dans l'eſpoir d'y trouver un refuge inviolable: Il lui fait l'aveu de ſa ſituation, réclame la charité qu'il a droit d'attendre d'un Paſteur de la religion & s'abandonne à ſa bienfaiſance & à ſes conſeils. Le curé ſemble s'intéreſſer à ſon ſort, lui promet de ſonger aux moyens de le ſauver, & le cache dans un coin de ſa maiſon. Le Déſerteur veut y goûter la tranquillité; mais il éprouve malgré lui la vérité de ce qu'a dit le prince & le philoſophe des poëtes: *Que tout coupable eſt timide*; & c'eſt en vain qu'il invoque les douceurs du ſommeil. Au milieu des ténébres il entend des gémiſſemens & des imprécations. Le cœur lui bat, il ſe leve ſur ſon ſéant, écoute avec inquiétude & s'aſſure que ce n'eſt point une terreur panique, mais bien une réalité. Les plaintes & les cris redoublent, ſon agitation s'accroit, il

ſe leve avec effroi & va doucement vers l'endroit d'où il paroiſſoient venir. Il en approche en effet & reconnoit la voix de ſon hôte & celle d'une femme dans les douleurs de l'enfantement. Quelle fut ſa ſurpriſe, ou plutôt le déſordre de ſes ſentimens, d'entendre cette mere gémir ſur le ſort de l'infortunée créature qu'elle alloit mettre au jour, tandis que ce prêtre barbare lui-témoignoit la néceſſité de le lui ravir auſſitôt. *J'en ferai comme des autres*, lui diſoit-il avec férocité. Saiſi d'horreur le malheureux déſerteur ſe retire à petit bruit & n'oſe ſe permettre de voir l'iſſue de cette ſcene criminelle. Il doute cependant & ne peut entierement renoncer à la cruelle conviction de cette atrocité. Rentré dans ſon réduit, il prête une oreille attentive, & bientôt il croit reconnoître le moment de l'enfantement. Il ne tarde pas enſuite à entendre une porte s'ouvrir & le curé ſortir : profitant d'une lucarne qui donnoit ſur le jardin, il juge à la marche & au bruit qu'il y entend que c'eſt là qu'eſt dépoſée l'innocente victime. Rempli d'horreur pour l'indigne ſcélérat qui lui ſervoit de bienfaiteur, il attend le matin avec impatience pour s'en

éloigner. Il prend néanmoins toutes les précautions néceſſaires pour ne point troubler ſa ſécurité. Il le prie de lui donner une marche & des recommandations pour la ſuivre ſans danger. Le curé ſoupçonnant peut-être la cauſe de cette réſolution ſubite & ſentant la néceſſité de ſe défaire d'un individu auſſi inquiétant, réſolut de le perdre. Il feignit de condeſcendre à ſes deſirs & lui dit qu'il pouvoit ſe rendre à tel bourg prochain, qu'il le chargeroit d'un lettre pour le Brigadier de maréchauſſée qui y réſidoit, qu'il le lui recommanderoit comme un paroiſſien, & le prieroit de lui donner un paſſeport. Cet appas étoit ſéduiſant, le ſoldat l'accepta avec joie & partit. Il arrive chez le Brigadier, lui préſente la lettre de ſon Patron, & ſe croit déjà muni d'un Paſſeport qui va le conduire aux extrémités de la *France*. Il étoit loin de penſer que cette prétendue recommandation n'étoit qu'un prétexte à la délation la plus perfide. Le Brigadier reçoit la lettre, la lit, regarde avec étonnement le porteur & lui demande, *s'il eſt en effet le nommé* Tel? -- *Oui* M. -- *Venant de chez le curé* Tel -- *Oui*, M. -- *Eh bien, mon ami, je vous le dis à regret; mon de-*

voir m'oblige de vous arrêter comme déſerteur : ce curé Tel *vous dénonce à mon miniſtere.* Confondu d'une auſſi noire trahiſon, le malheureux balance quelque tems entre la reconnoiſſance & ſon indignation; mais déterminé par l'eſpoir de ſe ſauver en démaſquant un traître ſi digne de la ſévérité des loix, il raconte au Brigadier l'étrange aventure dont le haſard l'avoit pour ainſi dire rendu le témoin oculaire. L'officier raſſemble à l'inſtant ſa cohorte, vole chez l'indigne paſteur, s'en ſaiſit, conſtate les faits, laiſſe un gardien à ſa malheureuſe complice, & conſigne en priſon l'odieux ſcélérat qui dans un même jour avoit commis les plus abominables de tous les crimes, ceux de *traître-délateur* & d'*infanticide*. Son procès, dit-on, s'inſtruit; mais on peut parier à coup-ſûr qu'il n'en réſultera, tout au plus, que le ſéqueſtre de ce monſtre. On ne manquera pas de parler pour l'honneur du corps, peut-être pour l'honneur de la religion, comme ſi le plus bel attribut de l'honneur & de la religion ne devoit pas être de contribuer à l'épurement de la ſociété par le maintien & l'exécution *indiſtinctive* des loix.

Cette inégale efficacité des loix donne beau jeu aux perſonnages qui ſe croyent certains de l'impunité & dont l'impudence, par cette raiſon, eſt preſque toujours le partage. Un illuſtre par ſes titres & par ſes cordons, ſe préſenta un jour chez ſon bijoutier ordinaire : *Je voudrois*, dit-il, *une belle boite de fantaiſie.* On ſe proſterne, on s'empreſſe, on étale tout ce que le goût a de plus exquis. Monſeigneur parcourt avec convoitiſe cet aſſemblage d'or; il voudroit de tout ſon cœur s'en emparer : mais le moyen d'y parvenir ! *Qui trop embraſſe mal étreint.* Il borne donc pour cette fois ſes prétentions à une ſeule boite, & il conſomme aiſément cette petite capture. Il conſidere celle du plus haut prix, la ſaiſit adroitement après en avoir touché vingt autres avec indifférence, & la met tranquillement dans ſa poche. Cette opération faite, Mgr. fait appeller ſes gens, monte dans ſa voiture, prodigue au marchand les plus galans adieux & le laiſſe enchanté de ſon urbanité. Huit jours paſſent, l'époque de l'inventaire arrive & annonce au marchand la perte de ſa Boite. Qu'eſt-elle devenue; il ſe caſſe la tête en vain pour le deviner?

lorſqu'un beau jour Mgr. arrive & la lui préſente, en lui diſant : *cette Boite m'ennuie depuis longtems ; je veux m'en défaire : vaut-elle bien cinquante louis!* -- Oui M., répond le Marchand tout ébahi de revoir ſa chere boite, & confondu de l'aiſance hardie avec laquelle on s'en arrogeoit la propriété & la valeur. Le mot étoit lâché & le pauvre Marchand donne les cinquante louis. Il dévoroit intérieurement ſon indignation, ſachant trop bien qu'en vain il s'adreſſeroit aux tribunaux, qu'en vain il y porteroit ſa réclamation, n'ayant que trop d'exemples récens qu'un grand parvient toujours non ſeulement à ſe juſtifier, mais encore à faire punir quiconque a légitimement ſuſpecté ſa bonne-foi.

Les gens les plus ſérieux par état s'amuſent à *Paris* à faire de ces plaiſanteries de ſociété qu'on appelle *Myſtifications*, depuis que feu *Poinſinet* d'innocente mémoire en a été l'objet. L'abbé *Arnaud* de l'Académie françoiſe a ſuppoſé qu'un jeune homme de province avec lequel il eſt en correſpondance doit venir ſe perfectionner à *Paris*, dans la culture des lettres, qu'en conſéquence il ſe propoſe d'y

voir les gens de l'art les plus distingués & entr'autres M. le Chevalier de *Mouhy* dont il a conçu la plus grande opinion sur ses romans : (vous connoissez de réputation le Chevalier de *Mouhy* ; c'est après le Chev. *du Coudray* l'être le plus ridicule comme Auteur.) Le prétendu jeune homme, pour commencer la connoissance, a envoyé à l'abbé *Arnaud*, des stances à la louange du Chevalier, & les voici. L'abbé *Arnaud* lui-même les a faits & les a lus à l'idole crédule.

Un des plus grands avantages
Dont le siecle ait joui :
C'est d'avoir vu les ouvrages
Du *Chevalier de Mouhy*.

(Ici le Chevalier trouve de la facilité.)

Ils respirent la Noblesse ;
L'esprit en est ébloui.
Non : nul auteur n'intéresse
Comme *Monsieur de Mouhy*.

Ah ! dit le Chevalier en se rengorgeant modestement, votre jeune homme est trop honnête.

L'on prétend qu'il n'est point d'homme
Qui n'ait quelquefois menti,
Mais personne ne ment comme
Le *Chevalier de Mouhy*.

Comment ? Qu'est ce que cela veut dire ? Est ce que l'on se mocque de moi ? — Pa-

tience, M. le Chevalier. -- Non, M. l'Abbé, je n'écouterai pas davantage cette impertinence. L'Abbé continue :

Le bon goût, l'adreſſe extrême
Dont chaque ouvrage eſt rempli,
Font préférer au vrai même
Les menſonges de *Mouhy*.

Qu'entens-je ? c'eſt charmant ! Quelle louange délicate & quelle adreſſe pour l'amener ? avoir l'âir de dire une injure, & faire un compliment ?

Du pays qui m'a vû naître
Je ne ſuis jamais ſorti,
J'en ſortirai pour connoître
Le Chevalier de *Mouhy*.

Eh, qu'il ne ſe dérange pas; il me connoit de réputation, cela ſuffit. Je ſerai pourrant charmé de voir ce jeune homme là; il promet.

Taille noble & jambe fine,
Oeil brillant & réjoui ;
Voilà comme j'imagine
Le *Chevalier de Mouhy*.

(Ici le Chevalier ne dit mot, parcequ'il eſt vieux, boiteux & boſſu.)

Qu'il doit inſpirer d'allarmes
A tout amant, tout mari !
Comment réſiſter aux charmes
Du *Chevalier de* Mouhy !

Dans ma jeuneſſe comme un autre, mais

avec l'âge on se range. D'ailleurs il faut
de la morale, & l'adultere n'en est pas.

Puissent donc les destinées
Conserver gras & fleuri,
Pendant de longues années,
Le *Chevalier de* Mouhy!

Ici finit la mystification qui a beaucoup fait rire aux dépens du bonhomme.

Si les passions sont la source des vertus, elles n'en ont pas moins des effets souvent terribles, & des suites funestes. Un riche Agriculteur des environs de *Meaux*, vient de nous en donner un nouvel & bien triste exemple. Lié très particuliérement depuis plusieurs années avec une femme du canton, quelques motifs de jalousie lui ont fait tramer le projet de vengeance le plus noir & le plus barbare. L'ayant un jour attirée dans les champs, il coupe une forte branche d'épine, l'émonde & l'affile par le bout. Profitant de l'isolement où il se trouvoit avec elle, & de la condescendance avec laquelle elle se prêtoit à ses feintes & perfides caresses, au lieu des plaisirs de l'amour, il lui fait éprouver les tourmens du martyre le plus cruel, & l'empale. Cette

malheureuſe créature, trouvée quatre heures après, dans les dernieres angoiſſes de la mort, n'a pu procurer aucun indice contre ſon bourreau : mais il fut ſoupçonné. Arrêté, queſtionné, il a avoué ſon crime, & vient de l'expier ſur l'échaffaut. Envain ſa famille a t'elle offert des ſommes pour l'y ſouſtraire, l'argent, cette fois, n'a pu prévaloir contre les loix ni contre la vindicte publique.

Un Peintre dégouté de la vie fait le projet de ſe tuer. Il appelle ſon domeſtique: Tiens, lui dit-il en lui donnant une caſſette, je ne veux pas mourir ſans te faire du bien ; vas vendre tous mes bijoux & fais-toi une rente viagere de l'argent qui en proviendra. Le pauvre domeſtique plus attaché à ſon maitre qu'à la fortune, pleure & ſupplie ſon bienfaiteur de reprendre ſes dons & de vivre ; mais ſes efforts ſont vains, il eſt pouſſé hors de la chambre avec la caſſette. N'ayant point de tems à perdre, il s'éloigne & court dépoſer chez un ami dont il eſt ſûr, ce qu'on l'a forcé de garder malgré lui. Il revient promptement ſur ſes pas ; il voit à la porte de la maiſon le

peuple assemblé & la Maréchaussée qui traine un cadavre. Il ne doute point que ce ne soit son malheureux maitre; il veut le secourir; il soutient que ses plaies ne sont point mortelles, mais la justice a des formes à remplir, & les formes s'opposent à tout ce qu'il demande. La Loi d'abord, ensuite l'humanité. Quelle situation pour le plus tendre & le plus fidele des amis ! (car peut-on nommer autrement l'homme capable du dévouement le plus sublime?) Mon Maitre n'est pas mort, s'écriet-il encore une fois, & mon maitre n'est pas coupable de *Suicide*; c'est vous qui l'assassinez si vous ne le secourez ; c'est vous qui serez coupables si vous le condamnez au supplice infâme de ceux qui s'assassinent eux-mêmes : Connoissez l'auteur du crime.... C'est moi; c'est moi... On l'arrête, on l'entraine aux pieds des Juges qui le confrontent avec le corps, mais ce corps examiné avec plus d'attention, quoiqu'immobile, ne semble pas tout-à-fait inanimé ; les Chirurgiens sondent les plaies & ne les trouvent pas mortelles ; on espere, on voit l'heureux progrès des secours administrés, & si le malade n'a pas encore,

au bout de pluſieurs jours, articulé une ſeule parole, il parlera pourtant, & l'on compte ſur le moment attendu. Cependant, contre toute vraiſemblance, on condamne le Domeſtique au ſupplice des aſſaſſins, & il ſera exécuté dès que la voix ſera rendue à ſon maitre. Elle lui eſt rendue, il demande ſon fidele *Jacques*. On le croit dans le délire, on ne lui répond pas. --- Qui donc a pû me ſauver, s'écriet-il, ſi ce n'eſt *Jacques*; où eſt il?... On le lui amene enfin, mais enchainé. --- Que vois je, celui qui refuſoit ma fortune, qui me conjuroit de vivre...! A ces mots le malade s'évanouit; mais le prétendu coupable eſt libre, on eſt certain de ſa généroſité qu'il avoue, parcequ'il a vu ſon maitre vivant. Il a voulu ſauver la vie à ce maitre ſi cher; il vouloit lui ſauver au moins l'honneur au prix de ſon propre honneur & de ſa propre vie. Tous deux ont vécu & ſans doute vivent encore.

Croiroit-on que ce trait a été mis ſous les yeux de l'Académie & qu'elle a décerné le prix fondé par M. *de Monthion, pour l'action la plus méritoire parmi le Peuple*, à une femme de chambre dont l'at-

achement pour ſa maitreſſe, qu'on a oulu récompenſer, repoſoit, ſuivant es bruits publics, ſur une baſe honteuſe ?

Les lettres d'*Angleterre*, en annonant l'énorme banqueroute de *Taylor*, Directeur de l'opéra de *Londres*, ont fait ention de la conduite aſſez nerveuſe qu'a enu notre *Théodore* dans cette circonſtane. Se trouvant dans les couliſſes lors de nouvelle de cette fatale aventure qui i raviſſoit dans un moment tout le fruit ſes eſpérances, elle jette d'abord quelues imprécations animées contre *Taylor*, uis prenant ſa réſolution, ſe diſpoſoit à réſenter une adreſſe au Public, pour informer de ſa malencontre. Le Roi, ui étoit préſent, craignit que cette déarche n'occaſionnât quelque fermentaon dans l'aſſemblée, & fit ordonner à la nſeuſe de ſe déſiſter. Sa réponſe fut : *'elle n'avoit quitté la France que pour ſe uſtraire à des* ORDRES DU ROI ; *que dans pays de la liberté, elle vouloit jouir de s privileges. Au ſurplus*, ajouta-t'elle au rteur d'ordre ; *dites* à GEORGE *qu'il me ye & je conſens à me taire.* Cette propoon n'ayant pas été agréée, *Théodore*

continua sa motion & parvint, quoiqu'en assez mauvais anglois, à obtenir beaucoup d'applaudissemens & de promesses.

Le Chevalier *R*..... arrive dans le mois de mars 1783 à *Londres*, & crut pouvoir profiter de l'esprit de coalition qui avoit gagné toutes les têtes sur les bords de la *Tamise* : il s'adresse à celui-même qu'il avoit voulu enlever, il y a dix ans (l'auteur du *Gazetier cuirassé.*) „ Donnons „ nous la main, lui dit-il, il y a ici des „ coquins de griffonneurs que votre exem- „ ple alleche, tendons nos toiles ensem- „ ble, & que toutes ces mouches qui „ nous fatiguent viennent s'y prendre. — „ Je le veux bien, répond l'homme aux „ cuirasses, mais je vous préviens que je „ vais être arrêté pour 60 guinées que je „ dois à un marchand tapissier. — A ce- „ la ne tienne, dit l'autre, allons nous „ en chez mon Banquier, nous prendrons „ sur ma lettre de crédit, de quoi faire „ taire cet importun. Mais avant tout, „ découvrez moi qui est l'auteur de cet- „ te poliçonerie des *Petits-soupers de l'hô-* „ *tel de Bouillon.* Ce coquin a écrit deux „ fois à *Paris*; j'ai lû ses lettres; il fau-

droit ſe procurer de l'écriture de tout ce qu'il y a ici de François ſuſpects, afin de confronter.,, Le premier auquel n s'arrêta fut un nommé *Mauriçon* qui, crès avoir joué des farces dans quelques ureaux de *Paris*, eſt venu inviter les ens de *Londres* à des *Soliloques* en guiſe 'Opéra-bouffon à une demi-guinée par ête. Le *Gazetier cuiraſſé* ne ſachant comnent s'y prendre pour avoir de ſon écriure, dit à un certain *la Fite*, de dire à n certain *Jombert*, qu'il y avoit 5 guiées à gagner pour celui qui rapporteroit éponſe à une lettre qu'on lui donneroit our *Mauriçon*. *Jombert* va conter le cas un certain *Dupuis*, qui ſe met en tête de agner les 5 guinées & fabrique ſans ſcruule l'écriture déſirée. Le vieux *G*..... atellite de *R*..... ſoupçonne la fraude, x rencontrant un jour le célébre *Philidor* mi de *Mauriçon*, il lui propoſe l'affaire, erſuadé que ce moyen ſera plus ſûr. --- *Volontiers*, lui dit le Muſicien, *je vais chercher* Mauriçon, *il écrira ſous ma dictée*. -- *Eh non!* reprend *Goud*..., *il ne faut pas que* Mauriçon *ſache de quoi il s'agit*. --- *Laiſſez moi faire*, dit Philidor en ſe moquant de lui, *je vais vous l'amener*.

Pendant ce tems, on diſtribuoit & l'on affichoit dans les rues de *Londres*, un billet d'allarme pour rendre le Peuple attentif ſur les deſſeins de l'*Inſpecteur de Police* de *Paris*. Ce Billet étoit ainſi conçu :

Tocſin contre les Eſpions françois & avis aux Etrangers qui n'aimeroient pas à aller pourrir à la Baſtille.

„ Les braves & généreux Bretons ſont „ avertis qu'il y a ici deux Inſpecteurs de „ la Police de *Paris*, logés dans la cité, „ & quelques uns de leurs ſatellites dans „ les environs de *S. James*, leſquels font „ le guet, jour & nuit, munis de bail„ lons, de menottes & de poignards, „ dans le deſſein d'enlever & de tranſpor„ ter en *France* les auteurs & Editeurs „ des trois ouvrages ſuivans &c. „

Enfin le tems s'étant écoulé vainement, M. le Comte d'*Adhemar* arrivé à *Londres*, fait venir *R*..... „ As-tu trouvé ce que tu cherchois, lui a demandé l'*Ambaſſa„ deur* ? --- Non, Monſeigneur. --- *Eh „ bien, cela étant, décampe & qu'après de„ main tu ne ſois plus à Londres.*„

Lady *Kirley* ſe trouvant à *Bath* faiſoit une partie de Whisk dans une des ſalles

l'assemblée ; des femmes s'étant placées derriere sa chaise se mirent à s'entretenir d'elle en la nommant, & à dire tout ce qu'elles savoient & ce qu'elles ne savoient pas sur son compte. Cette Scéne qui étoit très plaisante, ne suspendit pas son jeu ; son partner à propos d'un coup, lui demande s'il ne *lui restoit pas d'honneurs en vérité*, répondit lady, *je ne sais pas si ces femmes m'en ont laissé.*

Un plaisant proposoit au Lord *North* dans un moment où le *Budget* l'embarassoit fort, de mettre une taxe sur les cercueils, objet d'une nécessité indispensable & qui auroit le rare avantage de ne pas faire crier les consommateurs.

Quelques Seigneurs de la Cour de *Vienne* s'étant plaints à l'Empereur, de ce qu'ils ne pouvoient jouir décemment & à leur aise des promenades publiques, parce qu'elles fourmilloient de petite noblesse & de peuple, ils supplierent S. M. I. de faire fermer le *Prater*, & d'ordonner que l'entrée n'en fut permise qu'à des personnes de leur qualité. L'Empereur surpris de cette demande leur répondit :

Si je ne voulois voir que mes égaux, il faudroit que je m'enfermasse dans les caveaux des Capucins, où reposent les cendres de mes Ancêtres. J'aime les hommes sans distinction, & je préfere ceux qui ont de la vertu & des talens, à ceux dont tout le mérite est de compter des Princes parmi leurs ayeux.

LA Prince de Liege avoit invité à diner M. C.... tréfoncier de Liege ; il arriva après le premier service, le Prince le lui fit observer. Il s'excusa sous prétexte que des lettres qu'il avoit eu à écrire, l'avoient retenu chez lui : le Comte de *Horion* qui se trouvoit à table, prit la parole & dit au Prince : *Votre Alteſſe peut s'en rapporter là dessus à M. C.; je suis témoin pour lui, je viens de voir sortir son écritoire de chez lui*, faisant allusion à une dame qui avoit passé la matinée avec le tréfoncier. Ce mot rappelle celui de *Sully* à Henri IV. Ce bon Roi s'excusant d'être venu tard au conseil, disoit avoir eu la fievre toute la matinée : *oui Sire*, lui répondit le ministre, *elle étoit verte, je viens de la voir au Balcon : Ventre-Saint-Gris*, dit Henri IV., *on ne te peut rien cacher.*

Deux ſoldats du Régiment des *Gardes Françoiſes*, aigris par différentes querelles, s'étoient inutilement battus à l'arme blanche ſans parvenir à ſe bleſſer ni l'un ni l'autre. Peu ſatisfaits de cette premiere charge, ils convinrent de prendre des armes moins douteuſes, & s'armerent de piſtolets. Les conventions faites, celui des deux à qui le ſort avoit accordé l'avantage de tirer le premier, lâche ſon coup & manque ſon adverſaire. Celui-ci à l'inſtant, fond ſur lui & lui démontre facilement qu'il eſt maitre de ſa vie. --- *Tu peux la prendre*, répond l'autre avec tranquillité ; *je t'ai manqué*, *venge toi.* Auſſitôt, il tourne la tête. Ce noble dévouement étonne & touche ſon camarade : ce n'eſt plus ſa vie qu'il veut mais ſon amitié ; il jette ſes armes & le ſerre étroitement dans ſes bras. Cette belle action ayant été connue du Régiment, M. le Maréchal de *Biron* en a voulu témoigner ſon contentement, en donnant à ſes deux braves & généreux ſoldats des récompenſes & des éloges.

M* le Comte *D'a* ****** Lieutenant général des armées du Roi, a été

mis à l'*Abbaye*, pour avoir maltraité le tribunal des Maréchaux de *France*. Las de ſa priſon & du régime qu'il y obſervoit, il fit dire un jour au vieux Maréchal de R.---- qu'il ne pouvoit plus vivre éloigné de ſa femme, qu'il étoit tourmenté par des deſirs violens, que la nature chez lui parloit d'une voix trop forte pour qu'il put lui impoſer ſilence. Avec cette gaîté charmante qu'il a toujours conſervée, le Maréchal de R.--- s'écria: --- *Ah-ah! dites à M. D'a----- qu'il ne ſortira de priſon qu'après m'avoir appris ſon ſecret.*

Quelques jeunes officiers eurent il y a quelque tems une querelle avec le guet chez *Nicolet*.. l'affaire fut vive. Elle fut portée au tribunal des Maréchaux de France : le vieux duc ſe ſouvint qu'il avoit été jeune & mouſquetaire. Son eſprit chevaleresque lui fit approuver l'effervescence des jeunes militaires. Il blâma les gens du guet. Un de ces jeunes gentilhommes s'écria : *M. le Maréchal, un ſoldat a eu l'impudence de dire qu'il ſe f-- de vous!* -- *Cela peut-être, mais, Monſieur, comme il ne vous a pas prié de*

me le redire, ayez la complaisance de vous rendre à l'Abbaye.

Le Maréchal de *Richelieu* assistoit à un de ces petits soupers qui se donnent si fréquemment à Paris. Il se mit tout à coup à rire avec éclats. Les quatre dames qui étoient de la partie voulurent en savoir le sujet : c'étoit à qui le devineroit ; on faisoit mille conjectures & toutes tomboient à faux ; le Maréchal refusoit absolument de s'expliquer : il avoit déjà répété plusieurs fois que ces dames ne lui pardonneroient pas cette confidence ; la curiosité féminine s'augmentoit d'autant plus ; on force le duc à découvrir son secret ; il cede enfin, en exigeant des lettres de grace que ces dames lui promirent. *Eh bien*, leur dit l'Octogenaire, *vous l'ordonnez, Mesdames, il faut vous obéir : la galanterie est de tous les âges ; un souvenir charmant excitoit mes ris ; je me rappellois qu'autrefois j'avois eu le bonheur d'être reçu dans le lit de chacune de vous ; aujourd'hui je ne puis plus que vous le dire.*

Un jeune homme de qualité pria le même Maréchal d'avancer de trois jours la

ſortie de ſon frere qu'une faute légere retenoit à l'abbaye -- *Mon ami*, lui dit le duc de R.-- *je*-- --- ſouffrirez vous, Monſieur le Maréchal, que le frere de *votre ami* paſſe la nuit en priſon ? --- Il obtint ce qu'il demandoit.

Lorſque la célebre Mad. *S*..... devenue depuis Marquiſe de *L*..... prit le parti de la dévotion, on remarqua quelque dérangement dans ſon eſprit. Le Chev. de *L*..... ſon fils entrant chez elle un matin, la rencontre chargée de pluſieurs petits paquets; elle l'aborde ſans le reconnoître : --- Je vais, lui dit elle, chez une de mes amies mettre à couvert mes bijoux & mes plus belles dentelles; car mes coquins de fils me volent & me pillent tout..... Le Chevalier n'a garde de la tirer de ſon erreur. --- Madame, répond-il, votre prudence eſt très-bien placée, mais vous pouvez vous éviter la peine que vous vouliez prendre ; j'oſe eſpérer que vous me connoiſſez aſſez pour me croire digne de votre confiance ; remettez-moi vos bijoux, vos dentelles, & ſoyez certaine que ces effets ſeront bien en ſûreté entre mes mains..... La Marquiſe ne ba-

ance pas à accepter l'offre & confie ce qu'elle a de plus précieux à l'un de ceux à qui elle vouloit le ſouſtraire.

M. le Duc de *** ſurprit un jour ſa chere moitié dans les bras du précepteur de ſon fils. Cette digne femme lui dit avec une impudence ducale : *Que n'étiez vous là, M.? Quand je n'ai pas mon écuyer, je prens le bras de mon laquais.*

Un de ces Marquis qui ne ſont pas gentils-hommes dit à M. de *Piis* en parlant d'une de ſes pieces, *qu'elle étoit déteſtable.* Avec beaucoup de douceur & d'honnêteté l'auteur lui demanda les motifs de ſon jugement. --- Elle eſt exécrable, vous dis je, & dix *perſonnes de qualité* avec leſquelles je ſoupois hier ſont de mon avis. --- Vous ne faiſiez pas un *ſoupé de famille*, lui dit M. de *Piis* en lui tournant de dos.

Mad. *Dugazon*, actrice de la Comédie Italienne en étoit tout au plus à ſon quinze ou ſeizieme Galant depuis ſix mois qu'elle ne vivoit plus avec ſon mari, lorſque celui-ci s'aviſa de le trouver mauvais. Le Comte de ** étoit de tour chez la Belle,

lorſque *Dugazon* entre. Après quelques momens, il dit à ſa femme : Madame, ſouhaitez le bonſoir à M. le Comte ; aujourd'hui je reſte ici : la Belle toute tremblante bégaye un adieu au Comte en lui faiſant ſigne d'éviter les querelles pour l'amour d'elle. Enfin le mari reſte maître du champ de bataille ; mais M. le Comte étoit de fort mauvaiſe humeur : le lendemain, le ſurlendemain, il alloit partout diſant que *Dugazon* étoit un drôle, un poliçon, qu'il lui couperoit les oreilles. Si les oreilles de *Dugazon* n'ont point été coupées, elles furent du moins fort échauffées de tous ces propos qui lui revinrent, & le haſard fit que quelques jours après il ſe trouva avec le Comte qui recommença devant lui les mêmes diſcours. *Dugazon* qui eſt un des plus braves hiſtrions du ſiecle, lui ſignifia qu'il ne pouvoit ſouffrir tant d'affronts accumulés ſur ſa tête. Cette déclaration lui en attira un de plus & le Comte lui applique un bon ſoufflet ; l'autre dans la minute le lui rend de toute ſa force. Ces deux rivaux brûloient de ſe battre, on les ſépare, on les garde. *Dugazon* reçoit des ordres de la police, & ſa femme avec tous ſes talens eſt me-

acée d'un tour à la maiſon de force. En-
n nos deux Meſſieurs en ont été cha-
un pour un ſoufflet, & l'on étoit fort
urieux au palais royal de ſavoir la tour-
ure que prendroit cette grande affaire.
n ſe demandoit au *Carcau* comment cela
niroit, & ce que M. le Comte feroit du
ufflet qu'il a reçu : *Parbleu*, répondit
n plaiſant, *il le mettra avec les autres.*
a prophétie s'eſt vérifiée.

Les auteurs qui connoiſſent la com-
laiſance des Comédiens ſoi-diſant ita-
iens, & l'indulgence du tribunal qui
ient ſes ſéances dans leur Salle, con-
oivent un opéra-comique en une heure,
'exécutent en une nuit, le liſent, le
ont jouer, tombent & ſe conſolent aux
ieds d'une iris de couliſſe, de l'injuſtice
x du mauvais goût du public.

Lorſqu'on donna à ce théâtre le *Mar-
chand d'eſclaves*, parodie du comédien
Roſiere & du rimeur *Radet*, ces deux au-
teurs ont eu recours aux battoirs pour
eur ſuccès dramatique. Le dernier a dit
laiſamment aux *Cariatides* de ſa piece :

Faites éclore de vos mains
Tout ce *qu'on a droit* d'en attendre.

Ces vers ſont la parodie des phraſes rimées par *Sedaine* dans le *Roi & le Fermier*.

On raconte que M. *Cailhava*, Préſident de l'*anti-muſée*, implorant un jour le ſecours de ſes amis pour la réuſſite des *Journaliſtes anglois*, écrivit ſur les billets donnés :

In manus tuas, Domine, commendo Spiritum meum.

Le Chevalier de *** étoit à ſouper avec la Demoiſelle qu'on appelle *Theophile* ; ils parloient de doux plaiſirs & s'occupoient de l'eſpoir de les goûter bientôt ; la Demoiſelle au milieu de ſon ivreſſe amoureuſe laiſſa échapper quelques témoignages de triſteſſe : --- Qu'avez-vous, bel ange ? --- Mon ami, je t'avouerai que j'ai un beſoin, mais un beſoin extrême de douze louis : --- Ma divine, je ſuis au déſeſpoir, mais je n'ai pas le ſou, pas la moindre obole ; quel plaiſir j'aurois eu à te donner cette bagatelle ! --- Donner ! ah mon ami, je connois ta ſituation, c'étoit un ſimple prêt que je te demandois & pour peu de jours : je ne vens point mes faveurs à mon bon ami ; là deſſus une ef-

fusion des sentimens les plus délicats : on alloit se mettre à table & bientôt se jetter dans les bras de l'amour, pour se dédommager des rigueurs de cette maudite fortune; on entend heurter à la porte : le Chevalier ne sait pas trop quel parti prendre; ah, c'est Monsieur, dit la Demoiselle effrayée! ce Monsieur étoit un riche Financier qui fourniſſoit amplement à la dépense, tandis que le Chevalier étoit aimé pour lui. Celui-ci enfin se réfugie dans un cabinet. Notre Financier avec ses deux jambes cagneuses accourt pour embrasser sa charmante. --- Enfin, ma reine, me voilà débarrassé de ce malheureux tapis verd où j'étois cloué. Morbleu, nos affaires ne vont point du tout.... Les fermes sont à tous les diables, elles ne rendent que 30 pour cent, & il n'y a pas de l'eau à boire: --- Ah, Monsieur, je vous prie; laissez-moi avec vos fermes, vous augmentez ma migraine : eh bon Dieu! bon Dieu! ce sont des étonnemens, des coups dans la tête; aye, aye, aye! --- Mais, mon amour, voilà un vilain mal de tête, bien hors de saison; maugrebleu de la migraine..... je venois... --- Oh, Monsieur, allez-vous en, allez-vous-en;

--- Comment je ne ſouperai pas avec toi, & voilà un couvert tout prêt : --- Il eſt vrai que je me préparois à manger un morceau quand ce malheureux mal de tête m'a ſurpris; au nom de Dieu, laiſſez-moi, laiſſez-moi, ce ſont des ſouffrances inouïes; je me flatte que le repos me raccomodera. --- Le repos ? mais, moi pour mon argent.... --- Pour mon argent?.... à propos n'auriez-vous pas douze louis à me donner, je ſuis d'une humeur de chien, c'eſt pour une marchande de modes qui ne me laiſſe pas reſpirer. --- Que veux-tu dire avec ta marchande de modes ? entre nous, ma bonne amie, ſais-tu combien tu me coûtes ? oh, moi, je ſais compter : --- Fi donc, M., eſt-ce que l'on compte ſes plaiſirs? il me faut ces douze louis & tout à l'heure, ſinon je vous faute aux yeux. --- Patte de velours, mon chat, patte de velours, je te dis que je n'ai pas un écu.... Demain. --- Ce ſeroit dans la minute qu'il me les faudroit ; voilà ce que c'eſt que de ſe prendre de goût pour ces Meſſieurs des fermes, ils ſont d'une ladrerie. --- Tu ne veux donc pas me donner un baiſer? --- Vous baiſer, moi? j'aimerois mieux.... Monſieur

plaisante.... Pendant que le Financier embrasse la Demoiselle, il met adroitement douze lou s sur la cheminée & prend enfin le parti d'abandonner sa Lucrece à la migraine qui l'afflige. Elle accompagne jusqu'à la porte son Créſus, sans s'être apperçu de son bienfait. Le Chevalier sort du cabinet, voit les douze louis, les met dans sa poche. La Demoiselle revient en se plaignant de l'inflexible avarice de ces gens à argent. Ma chere, lui dit le Chevalier, je cede au desir de vous obliger, je ne vous dissimulerai pas que j'ai hésité, mais l'amour l'emporte; tenez, voici ces douze louis, c'est ma foi, toute ma fortune. La maitresse est enchantée & promet bien de rendre cette somme; ils soupent gaiement & la nuit est encore plus agréable. Le lendemain le Financier revole auprès de sa fidele, il meurt d'envie de savoir quel sentiment aura produit sa galanterie: il s'attend à des remercimens, à des careſſes; on le reçoit mauſsadement, on l'accable d'épithetes mal sonnantes, on lui déclare même qu'il faut prendre son parti. Mais, s'écrie le Financier, ma petite, vous êtes une ingrate: comment, je vous ai donné hier ces dou-

ze louis que vous m'avez demandés avec tant d'humeur. — Vous m'avez donné hier douze louis ! Vous ? — Eh oui, moi-même, je les ai posés sur votre cheminée.... Conteſtations, reproches, refus de croire Monſieur; Enfin il a fait tous les ſermens, il a juré par Plutus. On vient à être perſuadé ; il faut donc, dit la Demoiſelle, que j'aie été volée! La douceur renaît dans le commerce, mais l'infante, à peine a-t elle apperçu le Chevalier, qu'elle lui dit en riant, oh, je le crois bien, Monſieur le fripon, que je ne vous rendrai pas ces douze louis : allez, on pardonne tout à l'amour, nous mangerons enſemble cette libéralité de Monſieur. Le Chevalier avoua tout, en rit lui-même & les deux amans n'en furent que plus empreſſés à dupper le Financier.

Un moine ayant entendu dire que dans les maiſons de jeu deux hommes qui s'entendent & ſe donnent des points à propos, peuvent ruiner une Galerie, fit habiller en ſatin le marmiton d'un traiteur, & ſe rendit chez Charrier. Un garde du Corps lui vit donner point à la triomphe ayant le roi, la dame & le valet; il ſaiſit le bras

u moine, démontra ſa friponnerie & le
t conduire chez le commiſſaire ; obligé
le ſe faire connoitre, il avoua bonne-
nent que ce moyen étoit le plus ſim-
le qu'il eut imaginé pour avoir de l'ar-
ent --- Comme cette ſcene cauſe du
candale, qu'elle eſt publique ; il faut
laindre le moine imbécille. Les puni-
ions du cloitre ſont terribles ; celui qui
vous les inflige a toujours quelques motifs
le vengeance contre ſon frere, & ne laiſ-
e pas échapper l'occaſion de ſe ſatisfaire.

Un jeune homme répetoit la derniere
ſcene de *Zaïre* avec une jeune Demoiſelle
en préſence de ſa mere. L'actrice dit avec
tant d'ame ces mots : *Je me meurs ..*, que, ſi
nous euſſions été là, nous euſſions devi-
né, dit-on, avec quelle arme on la per-
çoit. Mais la bonne maman n'y vit dans ſa
fille qu'une ſupériorité de talent qui l'en-
chantoit. *Je regrette*, dit-elle, *de n'avoir*
pas bien vu le coup de théâtre : cela doit être
ſublime : --- Oh, c'eſt un ſuperbe moment ;
n'eſt ce pas, Mademoiſelle ? --- Oui,
Monſieur.

Lorſque l'on a rebâti le temple de The-

mis *(le Palais)* on y a mis des ſtatues repréſentant des vertus. Le lendemain on liſoit l'inſcription ſuivante aux pieds de la *Sageſſe*.

Pour orner ce palais, un artiſte fameux
A travaillé. Quelle eſt ſa plus belle ſtatue ?
La PRUDENCE eſt fort bien, la FORCE eſt encor mieux,
Mais la JUSTICE eſt mal rendue.

La mémoire des cataſtrophes affligeantes ſe perpétue par les écrits, par la tradition, ſouvent par des monumens, tandis que les traits vraiment dignes d'être gravés ſur le bronze, paſſent à peine par quelques bouches & demeurent enſevelis dans l'oubli. Réparons, autant que faire ſe pourra, l'injuſte ingratitude des hommes & rendons un hommage pur & ſincere à des vertus dont l'exiſtence, toute rare qu'elle ſoit, eſt ſi conſolante. M. *Schcerer*, riche négociant de la ville de *Lyon*, ſe trouvoit en avance de cinquante-mille livres avec un fabricant. Celui-ci ſe voyant à la veille de culbuter, mais diſtinguant apparemment & bien juſtement M. *Schcerer*, des autres créanciers auxquels il avoit affaire, fut le trouver pour lui faire connoître la

ofition critique où il ſe trouvoit, &
our, en même tems, le raſſurer ſur la
omme qu'il lui devoit, & le nantir de
inquante-mille livres de *Billets au Por-*
eur. Vous m'avez pris pour confident, lui
it cet honnête Négociant, *je deviendrois*
complice de votre faillite ſi j'acceptois
aintenant le rembourſement que vous m'of-
ez. Oubliez ma dette, & conſervez s'il ſe
eut, votre honneur & votre crédit. Si
ous parvenez à faire face à vos engage-
ens, je ne me laſſerai point d'attendre,
, malgré cela, vous avez le malheur de
ous voir contraint de dépoſer votre Bilan,
ous me rangerez dans la claſſe de vos au-
res créanciers & je partagerai comme eux
au prorata de votre actif. Il n'appartient
as à tout le monde d'apprécier cet acte
are & précieux de généroſité, de juſti-
e & de délicateſſe. Chacun verra bien la
eauté du procédé; mais peu ſentiront la
aleur d'un pareil ſacrifice pour un hom-
ne qui eſt dans les affaires, & que l'on
oit ſuppoſer imbu des maximes inflexi-
les, pour ne pas dire barbares, de ces for-
es de gens, depuis le plus petit, le plus
il *Grippe-Sou*, juſqu'au plus opulent
anquier.

Un abbé sortoit de la représentation que les Comédiens françois ont donnée pour les pauvres ; une fille l'aborde ; & lui fait la proposition ordinaire : il double le pas, elle insiste & le prend par le bras. -- *Laissez* moi donc, dit-il avec humeur -- Comment, dit-elle, Monsieur, vous ne pouvez vous en défendre : *aujourd'hui, c'est pour les pauvres.*

LIGURIE,

CONTE *traduit du Grec.*

Ligurie entra un jour brusquement dans ma chambre. L'égarement de ses yeux, la précipitation de ses mouvemens, le désordre de sa chevelure & de ses habits, tout annonçoit en elle un trouble & une agitation extraordinaires. J'étois encore au lit ; elle s'assit près de moi, elle m'embrassoit, elle vouloit parler : mais elle étoit trop émue & sa bouche ne rendoit que des sons mal articulés. J'aime tendrement cet aimable enfant : je crus qu'elle venoit d'essuyer quelque disgrace : j'essayai par mes caresses de lui rendre sa tranquillité ; enfin peu à peu elle se remit & dès qu'elle eut recouvré l'usage de la parole : „ Ah, ma chere *Leucosie*, s'écria-

t-elle, qu'ai-je à vous apprendre ! hier, au coucher du ſoleil, il m'a ſemblé voir *Biblis*, elle s'approche de moi d'un air myſtérieux, elle m'enveloppe la tête d'un voile blanc & m'ordonne de la ſuivre. j'obéis ſans héſiter, vous ſavez quelle eſt ma confiance en cette femme; nous traverſons la ville juſqu'à l'endroit où demeure mon tuteur, nous entrons dans une rue étroite & détournée, alors le peu de jour qui nous avoit éclairées juſques-là nous abandonne totalement. Le ſilence qu'obſervoit *Biblis*, l'ignorance des lieux, la nuit affreuſe qui m'environnoit, me pénétroient d'une terreur ſecrete dont je ne pouvois me défendre. Eh ! où me conduiſez-vous, ma chere *Biblis*, lui ai-je demandé? Elle ne me répond rien. Une porte s'ouvre & nous deſcendons à tâtons dans un ſouterrein obſcur où conduiſoit un dégré tortueux.

Imaginez, ma chere *Leucoſie*, de quelle frayeur j'étois pénétrée. *Biblis* après m'avoir guidée quelque tems dans l'obſcurité, me quitte tout à coup. Vous êtes, me dit-elle, dans le temple d'un Dieu; Gardez-vous, quoiqu'il vous arrive, de troubler par vos cris la célébration des

myſteres. En finiſſant ces mots, elle s'éloigne de moi.

La ſurpriſe me rendoit immobile; je ne ſavois que penſer. De quelle nature ſont donc les myſteres qui ſe célebrent ici, me ſuis-je dit à moi-même? pourquoi les couvrir d'une nuit ſi épaiſſe? mais les Dieux ne s'expliquent pas ſur la maniere dont ils veulent être adorés. Ce n'eſt pas à nous à pénétrer le ſecret dont ils ſont jaloux. Il ſuffit de ſavoir que je ſuis dans leur temple. Sans doute on reſpecte ici l'innocence, & *Biblis* m'aime trop pour m'expoſer à quelques périls. Ces courtes réflexions m'ont tranquilliſée. J'ai étendu les mains autour de moi pour m'aſſurer ſi je n'avois point de compagne de mon aventure, à qui je puſſe demander des éclairciſſemens, & j'ai prêté l'oreille avec attention, pour entendre s'il ne ſe faiſoit pas quelque bruit qui ſervit à diriger mes pas.

Du ſein du ſilence qui regnoit autour de moi, il s'échappoit de tems en tems des ſoupirs, non de ces ſoupirs douloureux que nous arrache un ſentiment amer; ils alloient juſqu'a mon cœur, mais ils y portoient moins la compaſſion qu'une certaine émotion douce qui faiſoit couler

dans mes veines un feu ſubtil. J'éprouvois un ſentiment inconnu. J'étois hors de moi-même, je deſirois, je craignois, ſans connoître l'objet de mes deſirs & de mes craintes. Un petit bruit qui s'eſt fait entendre m'a forcée de redoubler mon attention. Il étoit tel que celui que fait un pas léger & ſuſpendu. Le bruit ſemble s'approcher de moi : dans le moment on prend une de mes mains. Vous connoiſſez ma timidité, ma chere *Leucoſie*. Seule dans un lieu où tout me paroiſſoit incompréhenſible, quand j'ai ſenti qu'une main étrangere ſaiſiſſoit la mienne, ne devois-je pas crier ? néanmoins j'ai fait mes efforts pour m'en débarraſſer. Pourquoi me fuyez-vous, charmante *Ligurie* ? me diſoit une voix baſſe, trop forte pour être la voix d'une femme ; mais ſi ſonore, ſi douce, ſi touchante que ce ne pouvoit être celle d'un mortel.

Pourquoi me fuyez-vous ? que craignez-vous de mes careſſes & de mes tranſports ? je ſuis le Dieu que l'on révere en ces lieux. Eh ! que me ſervent l'encens, les victimes que l'on m'offre, les honneurs dont on m'accable, ſi je n'aſpire qu'au bonheur d'être aimé, ſans pouvoir y réuſſir.

Vous êtes un Dieu, ai-je repris encore plus effrayée? eh! qu'exigez-vous de moi, hors le respect & la crainte? --- S'ils sont faits pour moi, ce n'est pas de vous que je les exige, vous de qui dépend mon bonheur, vous dont la possession me flatteroit mille fois plus que l'immortalité même. Arrêtez, aimable *Ligurie*, ne troublez pas par vos froideurs, la félicité d'un Dieu qui ne se servira de son pouvoir que pour vous rendre heureuse, si vous voulez l'être par son amour.

Jugez de mon embarras, ma chere *Leucosie*; que pouvoit répondre une fille sans expérience, à un Dieu puissant qui la pressoit? car je ne doute pas que ce ne soit un Dieu. Il n'y a rien d'humain dans toute mon aventure. Vous croyez donc, ai-je répliqué, que je m'abuse ainsi sur le foible pouvoir de mes charmes? vous êtes un Dieu, le cœur me le dit: jamais l'approche d'aucun mortel ne m'a occasionné le saisissement que j'éprouve; mais votre puissance m'allarme plus qu'elle ne me rassure; qu'ai-je à prétendre si je me livre à vos transports? jouet d'un goût passager, aujourd'hui l'objet de vos desirs, demain de votre indifférence, peut-être de vos

épris, ſi je conſens à vous écouter & ue je prenne de l'amour, à quel affreux éſeſpoir vais je être livrée? ne ſais-je pas omme les Dieux aiment, & les ſermens 'amour vous engagent-ils plus que les umains?

Ah! m'a répondu la voix, ne jugez pas e mes ſentimens par ceux des autres, ne ne forcez pas à déteſter la grandeur ſu- rême qui me ferme l'entrée de votre cœur. L'ardeur que je reſſens, ma chere *Ligu- ie*, n'eut jamais d'exemple ni dans les ieux ni ſur la terre; demandez-m'en des reuves. Eh! que ne ferai-je pas pour n'aſſurer votre poſſeſſion! oui, j'en jure ar vos charmes, par les deſirs vifs & preſ- ans qui me tranſportent hors de moi-mê- ne, par les feux brûlans qui me raviſſent t qui me dévorent, vous ſeule pouvez aire mon bonheur, & ſi votre cœur ſe aiſſoit aller à quelques mouvemens de re- onnoiſſance, la mienne n'auroit point e bornes. Mais vous êtes muette & mes ranſports tout vifs qu'ils ſont, ne ſau- oient même vous émouvoir. Ah! deſtin ruel, je ne vois que trop mon malheur. 'ai combattu juſqu'à ce jour pour ne pas ous montrer un amour inutile; mais

mon feu se déclare enfin vaincu par sa pro
pre violence. *Junon* me favorise; c'est el
le même qui sous la figure de *Biblis* vous
a conduite en ce lieu si favorable à ma
flamme, en ce lieu qui pouvoit être pour
vous & pour moi le théâtre du plaisir le
plus pur & où je ne sens qu'augmenter
mon martyre. O ma Déesse! voyez l'état
où vous réduisez mon cœur & si le vôtre
est fermé pour l'amour, qu'il s'ouvre du
moins pour la pitié.

Le Dieu, en tenant ce discours, insen-
siblement me tenoit embrassée; je ne son-
geois pas à me défendre. Un baiser qu'il
me donna, m'a tirée de ma distraction.
J'ai voulu m'échapper de ses bras, mais
le feu de ses levres brûlantes avoit déjà
passé dans mon ame. Je m'efforçois de me
dérober à ses embrassemens, & je ne trou-
vois de force que pour y répondre. En-
chanté d'un désordre qui augmentoit en-
core par l'emportement de ses caresses, il
m'a témoigné son ravissement par mille
nouveaux baisers mêlés de nectar & d'am-
broisie. Non, l'amour lui-même ne sau-
roit mieux les assaisonner. Je ne te le ca-
cherai pas. Si les desirs de mon amant,
contens de leurs progrès, eussent expiré

ſur mes levres & ne ſe fuſſent pas portés plus loin, mes bras n'auroient fait d'efforts que pour le retenir. Mais hélas! ſes tranſports indiſcrets m'ont bientôt rendue à moi-même. Cruel! lui ai-je dit, (en recueillant ce qui me reſtoit de forces pour me défendre & pour lui parler) qu'oſez-vous entreprendre; vous ſavez ſans doute inſpirer de la foibleſſe, voudriez-vous en profiter pour me ſéduire? je ſuis innocente, vous êtes un Dieu, reſpectez-moi, reſpectez-vous vous-même, laiſſez-moi fuir.... Me fuir, ingrate, m'a-t-il répondu, quand je quitte les Cieux pour vous! je ne vous ferai pas valoir ce ſacrifice: que ne puis-je vous en faire d'autres! mais ne méritai-je pas de vous des ſentimens plus doux? quelle eſt après vous la mortelle qui pourroit me les refuſer? Ah! me ſuis-je écriée, contentez-vous de toute ma tendreſſe. Eh! quelle autre vous aimeroit mieux que moi? j'en atteſte les Dieux que je crains! je ne reſſentis jamais ce que je ſens pour vous, & c'eſt aſſez de vous dire que dans le trouble où je ſuis, je n'ai pas trop de toute ma raiſon pour me défendre. Vous m'aimez, *Ligurie*, a repris mon amant? ô aveu qui m'enchan-

te! vous m'aimez, redites-le-moi encore... vous m'aimez?.... Le Dieu emporté par l'excès de sa reconnoissance m'a prodigué avec une nouvelle ardeur les caresses que mes reproches avoient suspendues; j'ai fait ce que j'ai pu pour lui résister; mais hélas! que pouvois-je faire? c'est un Dieu, je ne suis qu'une foible mortelle.

Comment vous les détaillerois-je, ma chere *Leucosie*, ces caresses si vives, ces protestations si tendres de mon amant? "charmante *Ligurie*, me disoit-il, je vous aime. J'en jure par le Stix, je vous aimerai toujours; mais hélas! que deviendrois-je, si même dans des siecles reculés je venois à vous perdre? quel supplice pour moi! jugez de mon désespoir par mes transports présens. Combien ne regretterois-je pas de ne pouvoir mourir avec vous? il y va de mon repos, les Dieux ne me refuseront pas cette grace, vous jouirez de l'immortalité dont vos appas vous ont rendue digne.

Comment! je serois immortelle! lui ai-je dit comblée de joie. Ah! mon cher amant, je vous aimerai donc toujours. — Comme je prononçois ces mots, un bruit sourd s'est fait entendre, le Dieu s'est dé-

robé de mes bras. Je vous quitte, m'a-t-il dit, mais c'eſt pour vous revoir bientôt & vous revoir immortelle. J'en vais parler à Jupiter...; & dans le moment il s'eſt retiré.

Quelle ſéparation! ah! que j'ai ſouffert, ma chere *Leucoſie!* tous les plaiſirs m'ont abandonnée avec mon amant; ils n'ont laiſſé dans mon cœur qu'un vuide affreux. L'horreur des ténebres qui m'environnoient a redoublé, & pour mettre le comble à mon abattement, des remords ſe ſont fait ſentir; car quelqu'innocente que je ſois, je n'en ai pas pour lors été exempte. Sans doute la vertu ſe plaint toujours, quelque précaution qu'on ait priſe pour la raſſurer, & la pudeur s'allarme même de la jouiſſance des plaiſirs permis. Quoiqu'il en ſoit, maintenant je ne me reproche rien. Si je me ſuis livrée aux tranſports du Dieu, ce n'eſt qu'à titre d'époux: j'ai pour garans de ſa foi ſes ſermens, j'ai ſa candeur & ſa tendreſſe. Il m'avoit à peine quittée, lorſqu'une voix inconnue m'a appellée par mon nom. Je me ſuis avancée du côté d'où elle venoit; on m'a tenu la main & je ſuis ſortie du temple par la porte par laquelle on m'avoit introduite.

Ligurie *n'eſt autre qu'une Dlle* Foreſtier, *jolie marchande de modes de* 14 *à* 15 *ans, dont le Duc* D** *étoit éperdûment amoureux.* Biblis *eſt la* Dubuiſſon, *un des plus habiles miniſtres qu'ait eu la fameuſe* Gourdan. Leucoſie *eſt une bonne amie de la petite* Foreſtier ; *le temple n'eſt qu'un boudoir de la petite maiſon du Duc.*

A peine *Ligurie*, ou pour parler ſans voile, Mlle. *Foreſtier* eût-elle ceſſé de parler, comme elle cherchoit dans les yeux de ſa compagne, ce qu'elle penſoit de cette étonnante aventure, & comme celle-ci s'apprêtoit à lui communiquer ſes idées, on frappe à la porte à coups redoublés. La compagne ouvre en tremblant... C'étoit la *Dubuiſſon* qui s'annonçoit elle même par des battemens de mains & des éclats de rire immodérés : elle ſaute au cou de la jeune amante. Eh, lui dit-elle, nous avons donc en vous une Déeſſe de plus : certes l'Olimpe ne pouvoit faire une meilleure acquiſition. Entrez, Dieu charmant, cria-t-elle au Duc qui la ſuivoit, venez donner à votre Déeſſe, de nouvelles aſſurances de l'amour que vous lui avez juré & lui confirmer le don de l'immortalité. Le Duc vole aux pieds de la

elle abusée qui comprend enfin comment lle a été prise pour duppe. La pudeur & a honte couvroient ses joues d'une rou- eur forcée, & le dépit les baignoit de armes. Elle veut se débarrasser de son mant ; mais ses forces l'abandonnent. Puniſſez moi, prenez ma vie, dit le Duc en la ſerrant étroitement dans ses bras : Je ſuis un perfide ; je l'avoue, mais pardon- nez, ſi je vous ai trompée quelques in- ſtans, c'eſt pour ne vous tromper jamais. L'amour dont je brûlerai toute ma vie pour vous ſera ma ſeule excuſe : puiſſe-t-il me mériter mon pardon !... Le Duc par- loit avec grace ; il eſt bien fait, jeune, galant ; il ſoupiroit, il verſoit même des larmes qui paroiſſoient ſi naturelles ! en- fin il étoit tel qu'il faut pour perſuader les femmes. D'ailleurs ſa belle étoit tendre, amoureuſe, ſans expérience, & la colere dure peu dans le cœur des jeunes filles. Ce Duc s'y prit ſi bien, qu'inſenſiblement les pleurs de la jeune perſonne ſe ſécherent. Vous penſez bien qu'on ne tarda pas à par- donner la petite ſupercherie & qu'on ſcel- la le pardon par des careſſes ſi paſſionnées que la vieille *Dubuiſſon* qui en étoit té- moin, en paroiſſoit vivement émue, tou-

te uſée qu'elle eſt. Depuis ce tems, la jeune marchande de modes a eu une voiture, des dentelles, des diamans, une jolie maiſon bien montée.

Le Comte D*** alla un jour chez la D***. Il la trouva verſant des larmes feintes ou ſinceres, ſur un malheur qui la menaçoit. Calmez-vous, lui dit l'homme de Cour, de quelle ſomme eſt-il queſtion? --- De vingt mille francs. --- N'eſt-ce que cela? ſoupons & demain j'arrangerai l'affaire... Ils ſoupent &c. &c. &c. Le lendemain en effet il lui envoya un arrêt de ſurſéance pour trois jours.

On félicitoit le Marquis de *** ſur un régiment qu'il venoit d'obtenir. Il étoit en concurrence avec un parent de M. le Duc de N... Le Marquis remercioit avec un air de grande modeſtie. Ce qui me flatte le plus, dit-il, c'eſt que je n'ai fait aucun pas pour l'obtenir. Je le crois, reprit vivement le Duc de N..., *Quand on rampe on ne marche pas.*

On a beaucoup parlé à Spa, d'un jeu que l'on nommoit: *le Jeu du Prince d'Al-*

nie. Ce Prince avoit perdu de groſſes ommes à *Aix* & à *Spa* en 1782. Il dé- lamoit avec l'énergie qu'on lui connoit ontre la paſſion du jeu, proteſtant qu'il e l'avoit jamais eue, mais qu'au ſurplus borneroit ſa complaiſance aux parties u'il avoit faites. On voulut ſavoir s'il toit de bonne foi & ſi la morale qu'il rêchoit n'étoit pas occaſionnée par l'é- uiſement de ſa bourſe. Des joueurs alle- ent un matin chez lui & s'y prirent de outes les manieres pour le faire renon- er à ſes principes. Il lui offrirent de ouer ſi gros ou ſi petit jeu qu'il le vou- roit. -- Eh bien, Meſſieurs, répondit e Prince, puiſque vous voulez jouer mon eu, j'y conſens. Vous allez connoître le eul qui puiſſe m'intéreſſer. Il fait mon- er dans l'appartement un tonneau vuide d'un demi-muid ; puis s'adreſſant aux oueurs: -- MM., *nous mettrons l'un après 'autre un louis dans ce tonneau, lorsqu'il ſera plein, celui de nous dont le louis tom- bera le premier à terre, aura tout gag- né*.... On penſe bien que l'on ne ſe trou- va pas aſſez riche pour faire la partie du Prince & qu'on ceſſa de le preſſer.

On ne parle à Paris que de duels & de coups d'épée. De tems en tems l'ardeur chevaleresque du François se renouvelle; l'esprit militaire & susceptible des *Celtes* & des *Gaulois* nos ancêtres existe encore chez nous : la froide philosophie a fait de vains efforts. Le caractere d'une nation, comme celui d'un particulier, peut paroître changé, mais il ne l'est jamais réellement. *Si l'on vous dit que deux montagnes se sont approchées, croyez-le*, disent les Chinois ; *si l'on vous dit que le caractere d'un homme a changé, n'en croyez rien* --- Mardi dernier, un homme cracha de sa voiture sur un jeune homme à pied, il descendit, fit des excuses; elles ne furent point admises, il fallut se battre, & mourir, pour avoir craché.

La Dlle de Villiers agée de 64 ans fut un jour trouvée morte dans la rue d'*Orleans* au *marais*. Le Commissaire la fit exposer à la morgue ; personne ne la réclama, elle fut enterrée. Un de ses parens inquiet de son sort fit des perquisitions ; il reconnut les habits de sa parente, on la fit déterrer, il fut sûr de son fait. On sut que le jour de sa mort elle avoit dîné

chez le Chev. *de la Touche*, Capitaine de houſards ; un exempt de police ſe tranſporta chez lui, l'interrogea. Il avoua qu'elle étoit ivre quand elle l'avoit quittée, & qu'elle étoit allée chercher un fiacre; il ajouta que probablement elle étoit morte d'un coup de ſang. Un commiſſaire ſuccéda à l'exempt, il fit avouer au Capitaine que la femme avoit expiré chez lui, que la nuit il l'avoit tranſportée dans la rue pour éviter les tracaſſeries de la juſtice : ſur cet aveu, on l'a conduit en priſon. On aſſure qu'on a trouvé trente doubles louis, dans le bureau & qu'une reconnoiſſance du mont de piété prouve qu'il avoit des habits en gage. Un Demoiſelle aſſez jolie qui vivoit avec lui s'eſt trouvée compromiſe dans cette affaire atroce qui s'eſt terminée par un *plus amplement informé*.

Il eſt des crimes qui paroiſſent provenir d'un tel déreglement d'imagination qu'il faut ſuppoſer dans ceux qui s'en rendent coupables un grand fond d'habitude à en commettre. S'il eſt plus cruel de voir un meurtre de ſang-froid que de le faire, que penſer de celui qui goute du

plaisir à ce sanguinaire spectacle? C'est à coup sûr un monstre, un scélérat déterminé.

Ces jours passés, deux soldats suisses s'étant transportés dans les environs de *Vaugirard*, se disposoient au combat, lorsqu'un garde-chasse qui traversoit la campagne, accompagné d'un jeune homme, les apperçut. Le cœur du jeune homme lui eut bientôt fait sentir son devoir, il veut voler, quoique sans armes, au milieu des bataillans & prévenir la mort de l'un des deux: mais à peine alloit-il exécuter son généreux dessein que le garde l'arrête, & lui prescrit de laisser aux prises les deux suisses. Les représentations du jeune homme sont vaines. — *Si tu bouges*, lui dit le garde, *tu es mort*, en le menaçant de son fusil. Le jeune homme ne peut se persuader qu'il soit capable de l'inhumanité de laisser sous ses yeux deux braves gens s'entrégorger, & la cruauté d'accomplir sa menace; il s'élance vers les deux suisses & leur crie d'arrêter. — Dans l'instant le coup part, & le malheureux jeune homme est renversé. Les Suisses prévenus par le cri du jeune homme, & distraits par un coup de feu

voiſin, ſe retournent, voyent l'infor-
uné terraſſé & le ſcélérat de garde pre-
ant la fuite; ſa cauſe devient la leur,
ls ſe réuniſſent pour pourſuivre le meur-
rier, l'atteignent, & le font ſuccomber
ous leurs ſabres. Néanmoins il n'eſt pas
ort, & la juſtice qui s'en eſt emparée,
nſtruit cette affaire, dont les circonſtan-
es auſſi touchantes que révoltantes ne
rouvent que trop combien le déregle-
ent de ſens conduit également l'hom-
ne à devenir *Neron* ſe proſtituant, ou
Neron contemplant délicieuſement le ca-
avre ſanglant de ſa mere.

Un fait ſur lequel il n'eſt pas auſſi fa-
ile de prononcer, eſt celui d'un pere
ui, cédant à l'indignation de l'honneur,
violé le plus ſaint caractere de l'homme
n devenant le bourreau de ſon fils. La
emaine derniere un particulier retint à
ouper un de ſes amis. Le fils de la maiſon
e trouva placé près de lui, & ne vit
as, ſans beaucoup de concupiſcence,
e gros brillant & la belle montre que
ortoit ſon voiſin. Soit convoitiſe parti-
uliere, ſoit deſir de ſatisfaire quelque
aîtreſſe, le jeune homme conçoit &

Prend la réſolution de voler l'ami de ſon pere. Peu avant qu'on ſe retire, il feint de s'aller coucher, & va dans une rue détournée pour attendre ſon homme; il l'entend, ſes ſens ſe troublent, l'idée d'une reconnoiſſance lui tourne la tête; au lieu de renoncer à ſon malheureux projet, au lieu de fuir, il attaque traîtreuſement la victime qu'il veut dépouiller, & de deux coups ſur la tête, le fait tomber à ſes pieds. Le Diamant & la montre ſont enlevés: mais où aller? il peut être rencontré, ſoupçonné, arrêté. Dans la maiſon de ſon pere il ſera du moins en ſûreté: il y rentre ſans bruit, & dépoſe le vol qui l'embarraſſe déjà tant, dans un petit buffet de ſa chambre. --- Pendant ce tems on relevoit ſa victime, & graces à quelques eaux ſpiritueuſes on l'avoit rappellée de ſon étourdiſſement: néanmoins, comme ſon ami n'étoit pas éloigné, il s'y fit tranſporter pour y paſſer la nuit. --- Il arrive, il dit en quatre mots ſon aventure; on s'empreſſe à lui donner des ſecours, il eſt introduit dans la chambre du fils pour plus de commodité; tout eſt mis ſans deſſus deſſous, on ouvre par haſard le fatal buffet -- O ciel! il voit, il recon-

oit ſon diamant & ſa montre. -- *Mon mi*, dit-il, *voilà mes bijoux ! --Que vous ez vous dire ? -- ſeroit-il poſſible ? -- mon ils ! ô malheureux pere* ! Le jeune homme paroît, affecte un air tranquille ; ſon ere ne voit plus en lui qu'un être deſtiné l'échaffaut ; cette affreuſe idée trouble ſes ſens, & dans un tranſport furieux l lui brûle la cervelle : cet acte de déſeſoir n'eſt pas plutôt commis, qu'il eſt uivi des plus affreux remors, les inquiétudes de la juſtice viennent y mettre le comble, & ſans de puiſſans protecteurs, c'en étoit fait du pere & du fils.

M. *de la Blinaye*, Gentilhomme Breton, vivoit dans ſa terre avec une fortune honnête, mais trop modique pour qu'il pût s'en écarter, habiter la capitale ou les grandes villes de ſa Province. La même raiſon l'avoit empêché de ſe marier. Doué cependant d'un tempérament aſſez vigoureux, il avoit été obligé de s'en tenir aux payſannes ſes vaſſales, qui s'étoient trouvées honorées de ſa couche, ou aux femmes de quelques gentillâtres ſes voiſins, qu'il avoit cocufiés. Il avoit plus de ſoixante ans, lorſque des ſucceſ-

ſions conſidérables lui étant arrivées, il s'eſt trouvé à la tête de cent mille livres de rentes. C'étoit le moment de jouir, & comme il étoit preſſé par le tems, il ſe rend en diligence à Paris, le centre des plaiſirs, où il pouvoit aiſément par leur multiplicité & leur continuité regagner ce qu'il devoit perdre néceſſairement du côté de la durée. Il prend un hôtel ſuperbe; il monte ſa maiſon ſur le plus grand ton & nage dans les délices. Il loue une loge à l'année à tous les ſpectacles. Celui qui le flatte le plus, c'eſt l'Opéra. Ses ſens, en quelque ſorte neufs à cet égard, lui procurent preſque les impreſſions vives de la jeuneſſe: il ne tarda pas à payer le tribut, c'eſt-à-dire à devenir épris d'une Nymphe de ce pays enchanteur. Mlle *Beaumeſnil* fut celle qui le frappa. La fineſſe de ſon minois, le piquant de ſon jeu, la légereté, l'agrément de ſa voix le ſéduiſirent; il ſe trouva enlacé ſans s'en appercevoir; il ne pouvoit manquer l'Opéra un jour où elle jouoit: quand elle ne paroiſſoit pas, il étoit dans une inquiétude extrême; elle venoit toujours trop tard ſur la ſcene; elle s'en alloit toujours trop tôt. Il avoit aſſez d'expérience pour

ſentir ce que cela ſignifioit, & heureuſe-
ment ſon opulence le mettoit dans le cas
de ne pas craindre un refus. D'ailleurs,
e moment étoit favorable : il apprend que
a Chanteuſe n'a point d'entreteneur, ni
même d'amoureux, qu'elle eſt parfaite-
ment ſa maitreſſe. Il ſaiſit l'occaſion &
va la trouver. Il lui déclare qu'il eſt un
'rovincial, un vieux Reître très gauche
dans le commerce des femmes de ſpecta-
le ; que cependant, par un inſtinct na-
urel, il l'a démêlée & goûtée au milieu
le cent autres : qu'elle lui plaît infini-
ment, qu'il en eſt fol, & qu'il a 50,000
ivres à manger par an avec elle, s'il eſt
ſſez heureux pour que ſes hommages
oient agréés. A travers ce ton bruſque,
x qui lui étoit peu familier, Mlle Beaumeſ-
il découvre un genre d'éloquence très
ttrayant. L'originalité du perſonnage ne
a rebute point, & elle ſemble diſpoſée à
céder à ſes propoſitions. Les conven-
ions ne tardent pas à ſe conclure. La
lus importante étoit déja annoncée &
evoit faciliter toutes les autres : il lui
onne pour premier préſent de nôces mil-
e louis, & du reſte mille écus par mois.
demande pour retour, non de l'amour,

il fait que cela ne se commande point ; elle n'est pas plus libre de l'aimer, que lui de ne la pas aimer ; mais il demande des égards, des caresses, tout ce qui peut le supposer, ou y suppléer. Il desire, en second lieu, qu'elle écarte tous ces freluquets, ces petits-maîtres, ces talons rouges dont l'essain fourmille autour d'elle. Enfin, il exige le plus grand secret ; il craint le ridicule qui rejailliroit sur lui d'une passion si tardive. Une seule femme de chambre affidée doit l'introduire dans la nuit, & durant le jour ses visites ne doivent ressembler qu'à celles d'une multitude de gens graves, d'amateurs, de Seigneurs sensés qui viennent la voir.

L'Actrice s'étoit si exactement conformée aux intentions de M. de la *Blinaye*, qu'il étoit très-content. Leur union duroit depuis plusieurs mois, & la reconnoissance chez Mlle *Beaumesnil* étoit si vive, si empressée, si ardente, qu'à tous les yeux elle auroit eu les caracteres d'une vraie passion, sans l'âge de l'amant & cette qualité d'*Entreteneur*, si incompatible avec l'amour. Quoiqu'il en soit, le soin même qu'avoit pris M. de la *Blinaye* pour s'assurer exclusivement de la

poſſeſſion de ce tréſor, contraria ſes intentions, & fut vraiſemblablement ce qui troubla ſon repos & ſon bonheur.

Il avoit pris dans ſon hôtel ſon neveu, le Chevalier de la *Royrie*, jeune Officier aux gardes, qu'il aimoit beaucoup, & dont il comptoit faire ſon héritier. Son objet étoit en conſéquence de le marier promptement. Juſques là il veilloit ſur lui avec attention, & ce Militaire n'étoit pas entré pour peu dans ſes raiſons de tenir cachée ſon inclination ou plutôt ſa foibleſſe envers une courtiſanne; il ſentoit bien que ſes diſcours n'auroient plus aucune force ſur ſon pupille, & que ſon exemple auroit détruit tout l'effet de ſa morale. Pour mieux le contenir, il le menoit toujours avec lui au ſpectacle, & c'étoit à l'Opéra où il alloit le plus ſouvent. Là, quand ils étoient enſemble dans la loge, il ne manquoit pas de ſe répandre en exclamations d'admiration ſur le compte de ſa maîtreſſe. Il fixoit ainſi, ſans le vouloir, continuellement les yeux de ſon neveu ſur Mlle *Beaumeſnil*, &, à force de la lui faire diſtinguer, à force d'éloges, il parvint à enflammer pour elle ce jeune

homme, qui auroit pu le devenir pareillement pour toute autre dans les mêmes circonstances. Qu'on juge des ravages que devoit causer dans un cœur novice, une passion journellement accrue par la présence de l'objet, nourrie de ses louanges répétées à outrance, & concentrées, réprimées par la présence d'un Mentor sévere. On concevra facilement à quel degré d'impétuosité elle devoit être. D'abord, le Chevalier pressé du besoin d'exprimer au dehors tout ce qu'il sentoit, se contenta d'écrire à Mlle. *Beaumesnil* une lettre très-chaude, très-emportée, où la traitant comme les femmes de son espece, il la marchandoit & lui offroit des sommes exhorbitantes.

Cette déclaration resta sans réponse. La passion du jeune homme n'en devint que plus violente. Mais ce qui prouve qu'elle tenoit du caractere de l'amour véritable, c'est à dire honnête, c'est qu'il se repentit bientôt du stile de son épitre, & concevant de l'estime pour l'objet de ses desirs, se détermina à des propositions bien opposées aux premieres. Un jour, après l'Opéra, ayant quitté son oncle sous quel-

que prétexte, il s'informe de la loge de Mlle. *Beaumeſnil*; il s'y rend, & n'en étant pas connu, il eſt obligé de s'annoncer par ſa lettre.... A ces mots, l'Héroine de théâtre ne le laiſſant pas s'expliquer davantage, prend un air de dignité, lui demande comment il oſe s'introduire à pareil titre; lui dit que c'en eſt un pour elle de ne pas le recevoir & de le prier de ſe retirer. Confus, étourdi, pénétré de douleur, il reſte & veut s'excuſer; la parole expire ſur ſes levres. L'Actrice, interprétant mal ſon obſtination, appelle ſa femme de chambre & menace de faire venir du ſecours s'il perſiſte à l'importuner. Alors il n'y tient point, ſes pleurs coulent en abondance, il ſanglotte, & ſe jettant aux pieds de ſon amante dans l'attitude de la componction & du déſeſpoir, il dit qu'il mourra plutôt que d'en être diſgracié au moment où il a le bonheur d'en approcher pour la premiere fois. Il déſavoue le langage d'une paſſion effrenée; il lui jure l'amour le plus pur & le plus reſpectueux; il ne demande d'autre liberté que celle de lui faire la cour, de mériter ſa grace par ſes hommages. Enfin, c'eſt

moins à sa personne qu'à son cœur qu'il en veut ; c'est l'union la plus durable & la plus sacrée qu'il lui propose, lorsqu'à force de soins & de constance il aura pu mériter qu'elle le regarde plus favorablement. Un tel changement de stile, des offres si extraordinaires & si mal articulées, firent aisément concevoir à Mlle. *Beaumesnil* que c'étoit une tête tournée d'amour. Elle eut compassion de ce malheureux, & ne pouvant en ce moment avoir avec lui toute l'explication qu'exigeoit cette scene imprévue, elle se radoucit ; elle lui dit qu'il falloit remettre à un tems plus convenable une conversation qui exigeoit beaucoup de détails ; qu'elle l'attendroit chez elle le Mardi suivant, qu'elle ne jouoit pas, & où, pendant le spectacle, elle pourroit lui parler plus à l'aise. Ce peu de mots rendit la vie au Chevalier, ou plutôt il quitta la loge le plus heureux de tous les hommes. Son visage parut si radieux à quelques-uns de ses camarades en le rencontrant, qu'ils lui firent compliment & le féliciterent sur sa bonne fortune. Il étoit rempli d'une vénération trop grande envers son idole pour en plaisanter ; il s'en occupa sans relâche jusqu'au moment du

rendez-vous; il se livra à toutes les chimeres qui pouvoient passer dans une pareille tête, & vit enfin luire le jour desiré. Mlle. *Beaumesnil* avoit pris toutes les précautions nécessaires pour que le tête-à-tête ne fût pas troublé, & pouvoir épuiser à fond la matiere.

M. de la *Royrie* commença, après avoir renouvellé ses assurances de respect, d'attachement, d'ardeur inviolable & tous les autres lieux communs des amoureux, par protester plus amplement sur la pureté de ses vues, sur la légitimité de l'union à laquelle il aspiroit; en un mot, déclara que c'étoit un franc & loyal hymen qu'il desiroit contracter avec elle. Il entra ensuite dans les détails essentiels sur son nom, sa naissance, sa qualité, sa fortune, sur les espérances prochaines & considérables qu'il avoit de M. de la *Blinaye*, son oncle. A ce mot, Mlle. *Beaumesnil*, frappée de la bisarrerie des circonstances, sans lui laisser pénétrer ce qui en étoit, fit beaucoup d'interrogations pour s'informer si c'étoit bien le même homme qui l'entretenoit. N'en pouvant douter, elle dissimule, ne se confirme que davantage dans ses réso-

lutions, lui laisse reprendre le fil de son discours, & dès qu'il a cessé de parler, lui répond :

„ L'offre que vous me faites, Monsieur, „ séduisante en apparence, en éblouiroit „ beaucoup d'autres. Il est peu de mes „ camarades, sans doute, qui y résistas- „ sent : pour moi, dans tout ce que vous „ me dites afin de me déterminer, je ne „ trouve qu'une raison de plus de vous „ refuser & de vous combattre. Vous êtes „ homme de condition, au service; vous „ attendez une fortune considérable d'un „ oncle, & vous voulez, par un hymen „ mal-assorti, vous mettre dans le cas de „ vous voir expulsé de la société, de per- „ dre votre emploi, d'être exhérédé. Je „ sais que ces sortes de mariages devien- „ nent si communs, que peut être bien- „ tôt on n'y fera pas plus d'attention „ qu'aux autres mésalliances; je vois tous „ les jours des Militaires, des Officiers „ généraux même, qui en ont fait de pa- „ reils & n'en restent pas moins dans leurs „ Corps, où dans leurs grades; enfin, „ sans doute, il est des tournures, des „ expédiens pour tenir votre turpitude se- „ crette, la cacher au bon-homme & vous

„ laiſſer l'eſpoir d'en recueillir impuné-
„ ment la ſucceſſion. Auſſi je crains moins
„ ces obſtacles que vous même ; vous
„ êtes à la fleur de l'âge, dans la fougue
„ des paſſions, vous brûlez d'amour, &
„ ſi vous pouviez reſter toujours dans la
„ même ivreſſe, je ferois votre bonheur;
„ ma poſſeſſion vous ſuffiroit, vous n'au-
„ riez beſoin d'aucun autre bien. Mais
„ que vos yeux ſe déſillent, que le voile
„ tombe, je vous deviendrai auſſi odieuſe
„ que je vous ai été chere, auſſi vile que
„ je vous ſemble adorable. Vous m'impu-
„ terez vos propres torts ; & votre ſotti-
„ ſe, l'effet d'une ſéduction involontaire
„ de ma part, vous la rejetterez ſur moi;
„ c'eſt moi qui aurai dreſſé le piege ſecret
„ pour vous enlacer; je ſerai une femme
„ perfide, horrible, abominable ! Non,
„ Monſieur, vous ne me ferez jamais de
„ pareils reproches : je ne puis me ren-
„ dre digne de vos offres qu'en vous rejet-
„ tant, & m'élever à vous, qu'en me re-
„ fuſant à votre alliance trop honorable.
„ Toute explication ultérieure ſeroit ſu-
„ perflue. Trouvez bon que je vous ſauve
„ de vous même par un parti extrême &

„ néceſſaire. C'eſt la premiere & derniere
„ viſite que vous me ferez. Et promettez-
„ moi de ne plus revenir ; car je vais don-
„ ner ordre à ma porte de ne jamais vous
„ laiſſer entrer. „

Cet Arrêt n'ayant pu être révoqué ni ſuſpendu par tout ce que le Chevalier put dire pour arrêter la menace, il ſe retira malgré lui, & Mlle. *Beaumeſnil*, ſe doutant bien qu'il ne tarderoit pas à revenir, prit toutes les précautions pour qu'il ne fit pas quelque nouvelle étourderie. Elle ſe flatta qu'entrainé par la contagion de l'exemple, il porteroit ailleurs ſes hommages, ne pouvant pénétrer chez elle. Il n'en arriva pas ainſi ; car le Chevalier, ayant eſſuyé pluſieurs refus, eut recours à un de ces moyens extravagans qu'on ne connoit plus guere que dans les romans. On en ſera moins ſurpris quand on ſaura qu'ils étoient devenus ſa lecture habituelle : cette ſorte de livres étant la plus analogue à ſa ſituation, étoit la ſeule qui lui plût. Par une belle nuit, il ſe fait mettre une échelle à la fenêtre de ſa maîtreſſe ; à l'aide de deux crocheteurs qui la ſoutiennent, & jugeant à la lumiere qu'il voyoit, qu'elle n'étoit pas endormie, il y

monte & frappe aux vitres. Heureuſement Mlle. *Beaumeſnil* étoit ſeule; elle attendoit M. de la *Blinaye*, qui étant à ſouper à la campagne, ne devoit venir que très-tard. Au bruit qu'elle entend, elle eſt d'abord frappée d'effroi ; mais bientôt une voix lamentable lui apprend que c'eſt la *Royrie*.... Elle eſt dans la plus grande perplexité ſur ce qu'elle doit faire. Elle craint ſi elle perſiſte à le laiſſer dans cette poſture, qu'il ne ſe caſſe le col, volontairement ou par accident. D'un autre côté quelle ſcene ſi l'oncle le ſurprenoit chez elle! Elle cherche à prévenir le danger le plus imminent : elle lui ouvre ; mais à peine eſt il à ſes genoux que, s'armant de tout ſon empire ſur lui, elle lui ordonne de ſe retirer. Elle lui déclare qu'elle eſt invariable dans ſa réſolution; qu'au ſurplus elle attend quelqu'un qui doit paſſer la nuit avec elle, & que ſi ſon amant le rencontroit dans ſa chambre, il s'enſuivroit pour elle la cataſtrophe la plus funeſte. Cette nouvelle fit plus d'effet que toutes les remontrances, prieres, ſupplications, menaces. Ce fut un coup de poignard pour le malheureux amant. La jalouſie ſe joig-

nant à ſes autres tourmens, il eſt ſaiſi de l'effroi de voir un mortel plus heureux que lui; il déſeſpere abſolument de le devenir, & ſort comme un éclair. Il venoit de lire le Comte de *Cominge*, cette tragédie de M. *Darnaud*, où la ſcene ſe paſſe à la Trappe. Il ne voit que ce lieu propre à enſevelir ſa honte & ſon déſeſpoir. Il va chez lui, prétexte d'aller monter la garde à *Verſailles*, prend la poſte & ſe rend dans ce monaſtere.

Cependant M. de la *Blinaye* arrivoit. Il avoit, ſuivant ſon uſage, renvoyé ſa voiture à quelque diſtance, & s'acheminoit à pied & ſourdement. Il voit de loin l'échelle qu'on enleve, & deux hommes la rapportant vers lui, il les arrête; les interroge & n'en peut tirer d'autre éclairciſſement, ſinon qu'un jeune homme comme il faut, aimable en apparence, les a rencontrés au coin de la rue, leur a demandé s'ils vouloient lui apporter cette échelle à une heure indiquée, les a payés d'avance, en leur promettant une récompenſe; qu'il eſt entré par la fenêtre chez une fille d'Opéra qui demeure là; qu'il les a ſatisfaits, & qu'ils remportent cet inſtrument déſormais inutile. Le Vieillard ne pouvant dou-

ter par ce récit, que l'introduction du galant furtif n'ait été faite chez Mlle *Beaumeſnil*, eſt agité des plus cruels ſoupçons, & hâte le pas pour les éclaircir. Elle étoit encore émue de ce qui venoit de ſe paſſer avec le neveu; & la ſurpriſe où elle eſt de voir arriver tout-à-coup ſon Entreteneur, d'apprendre qu'il a vu l'échelle & tout l'appareil de l'eſcalade extérieure, ne fait qu'augmenter ſon embarras. Le jaloux le régarde comme une conviction, & veut être inſtruit de cette avanture. La délicateſſe de Mlle. *Beaumeſnil* s'y oppoſe; la fureur de l'amant redouble; il pique de la maniere la plus ſenſible ſon amour-propre, par les reproches les plus injurieux, les termes les plus mépriſans. Alors, avec cette fermeté que donne l'innocence, & ſurtout la conſcience d'une bonne action dont on ſe glorifie en ſoi-même, elle lui réplique qu'en ce moment elle a des raiſons eſſentielles pour ne pas le ſatisfaire; qu'il les ſaura un jour; qu'elle exige qu'il s'en rapporte à ſon honnêteté; qu'elle lui jure qu'il ne s'eſt rien paſſé dans cette entrevue qui doive alarmer ſon amour ou lui déplaire; qu'après cette affirmation, tou-

te queſtion l'offenſeroit, & qu'elle le prie de ne plus inſiſter. Ce diſcours prononcé avec un calme ſuccédant au trouble dont elle avoit été agitée juſque-là, aux yeux d'un obſervateur de ſang-froid du cœur humain, auroit été une preuve de la vérité de ces excuſes; mais le vieillard étoit trop hors de lui pour faire une remarque combinée. Sa fureur s'en irrite, & accablant la courtiſanne de reproches, d'injures & de toutes les imprécations que vômit un homme auſſi cruellement dupe, il lui annonce une rupture décidée. Il ſort comme un enragé, & ſe retire chez lui: après avoir paſſé la nuit dans les angoiſſes qu'a éprouvé tout amant forcé d'abandonner une maîtreſſe qu'il aime encore, il tombe dans une rêverie profonde; il fait fermer ſa porte le lendemain, & ne trouve d'autre remede à ſa mélancolie que d'aller à la campagne. Il ne ſe ſoucioit pas de voir ſon neveu, dans l'état où il étoit, & inſtruit qu'il étoit à *Verſailles*, il ordonne ſeulement qu'en deſcendant ſa garde, il ſoit prévenu du départ de ſon oncle, avec ordre de le rejoindre.

La terre où étoit allé M. de la *Blinaye*, étoit préciſement dans le Perche, non loin

de la Trappe. Il prend un jour cette abbaye pour but de sa promenade. Les Religieux étoient occupés aux travaux de la main. En les voyant successivement, il en remarque un, dont la figure le frappe, & singulierement ressemblant à son neveu. Sa réflexion ne va pas plus loin & il se retire. Peu de jours après il reçoit des lettres de *Paris*, où on lui apprend qu'on ignore ce qu'est devenu M. de la *Royrie*; qu'il n'a point été à *Versailles*, comme il l'avoit annoncé; qu'il a disparu, sans que, par les informations ordinaires, on ait pu apprendre sa destinée. Alors il se rappelle la rencontre du jeune Religieux, dont le visage l'a ému; il se rend en diligence à l'Abbaye; il demande à parler à l'Abbé, & par les réponses de celui-ci sur le compte du novice, il ne doute pas qu'il ne soit son neveu. On le fait venir; il s'évanouit à la vue de son oncle: rappellé à lui, on l'interroge. Les jeûnes, les macérations avoient calmé l'effervescence de son sang & ralenti l'ardeur de sa passion: il avoit les idées plus nettes sur les choses, & sa vocation étant plus l'effet d'un dépit amoureux que d'un mouvement de la grace, il

ne fut pas fâché de trouver cette occasion de quitter une retraite pour laquelle il n'étoit pas fait. Il rend compte de son extravagance. A son récit, M. de la *Blinaye* avoit peine à se contenir. Il étoit si enchanté de trouver sa maitresse innocence, d'admirer sa prudence, sa réserve, la noblesse de son procédé, qu'il pardonna facilement au Chevalier. L'Abbé fut le premier à exhorter le novice de rentrer dans le monde, & de suivre son oncle, qui vouloit bien le recevoir en grace. Tous deux regagnerent bientôt la capitale. M. de la *Blinaye* s'étant assuré des dispositions de son neveu, & convaincu que par sa courte mais salutaire retraite, il étoit revenu d'un délire passé d'autant plus vîte qu'il avoit été plus violent, lui dit que, pour toute punition, il veut le ramener couvert de confusion aux pieds de sa divinité; & sans la prévenir, il le conduit chez elle. On ne passe que d'étonnement en étonnement dans cette anecdote. Celui de l'Actrice fut extrême à la vue de ces rivaux réunis: „ Madame, lui dit M. „ de la *Blinaye*, voilà deux coupables re- „ pentans, d'autant plus dignes de par- „ don, qu'ils ne le sont que par amour. „

Puis ſe tournant vers ſon neveu : „ Oui, „ continua-t-il, c'eſt moi qui vous ai été „ préféré; c'eſt un vieillard ſeptuagénai- „ re qui l'a emporté ſur ce que la jeuneſ- „ ſe a de plus agréable & de plus floriſ- „ ſant, & c'eſt moi qui ai eu l'indignité „ de ſoupçonner une femme qui mérite- „ roit des autels.„ On entre alors en ex- plication de part & d'autre de tout ce qui s'eſt paſſé; & après avoir comblé de louan- ges leur Héroïne, les deux amans ne la quittent que pour aller la prôner & publier dans *Paris qu'il eſt encore de l'honnêteté & de la vertu juſques dans les foyers de l'Opéra.*

Un bon bourgeois qui revenoit ſeul d'un ſoupé de famille, où il avoit été plus ſobre que nos ancêtres ne l'étoient en ces oc- caſions, fut un jour rencontré ſur le boule- vard par un jeune homme qui lui demanda quelle heure il étoit. Le François ſe pique d'être obligeant & ſerviable : mon badaut tire ſa montre pour en faire ſonner la ré- pétition : à ce moment une poignée de ſa- ble la lui fait lacher, en le forçant de por- ter involontairement les mains à ſes yeux qui en étoient remplis. Ce mal momenta-

né fut bientôt guéri, mais le jeune homme & la montre avoient disparu. Un cri mit toute la garde de ce quartier en mouvement & elle arrêta le filou pendant qu'il couroit encore pour fuir. Peut-être à Sparte un tel homme eût-il trouvé grace en faveur du stratagême, mais une exception de cette nature auroit chez nous de terribles conséquences.

Un militaire se trouva un jour, en allant à *Versailles*, dans l'une de ces voitures incommodes que l'on nomme *Pots de Chambre*, avec un officier de la bouche, d'une ampleur énorme, dont le voisinage l'incommodoit fort. Il résolut de s'en débarrasser. Au bout de quelques minutes, voilà des convulsions affreuses qui prennent au militaire. --- Mais M., qu'avez-vous donc? --- Ce n'est rien, M., répond le jeune Lieutenant en se contenant, ce n'est rien.... Un moment après, les contorsions recommencent & le contrôleur de la bouche renouvelle ses questions. --- Ce n'est rien, vous dis-je, ne craignez rien, le mal n'est pas encore à un degré.... --- Comment.... expliquez-vous... quel mal! --- J'ai eu,

M., il y a quelques jours, le malheur d'être mordu par un chien enragé ; on m'a conseillé d'aller à la mer & je vais à *Versailles* chercher de l'argent pour faire ce voyage.... Il n'avoit pas eu le tems d'achever, que le prudent contrôleur étoit déja en bas de la voiture. --- Bon voyage, M., il fait beau, j'aime beaucoup à marcher.... Le Lieutenant continue sa route fort à son aise, en s'applaudissant de son stratagême. Son premier soin en arrivant à *Versailles*, est d'en faire le récit; longtems après, le gros contrôleur suant, essoufflé, arrive pour faire son service, conte son aventure, & loin d'être plaint, il ne trouve que des rieurs qui se moquent de lui. Pas un d'eux n'auroit peut-être été plus hardi ou plus fin.

Deux Dames de qualités ayant entendu parler d'une étrangere qui racontoit l'avenir, disoit-on, mieux que les historiens les plus véridiques n'écrivent le passé, résolurent de la consulter. Elles se présentent un de ces jours chez la Bohémienne, en allant au spectacle, en grande toilette & ornées de tous leurs bijoux : *Mesdames*, leur dit la vieille sorciere, *si vous persistez*

dans votre deſſein de fouiller dans l'avenir, il faut vous munir de courage. Tous les hommes ont un eſprit familier qui eſt ſans ceſſe attaché à leurs pas & qui ne ſe communique point à eux, à moins qu'il n'y ſoit forcé par une puiſſance ſupérieure : cette puiſſance m'a été donnée, & je puis faire avoir à chacune de vous un entretien avec ſon eſprit familier, il revelera tout ce que vous deſirez ſavoir du paſſé, du préſent & de l'avenir, mais il eſt des conditions auxquelles ſeules, il peut ſe rendre viſible..... Quelles ſont ces conditions? .... N'importe; on s'y ſoumettra: on veut voir cet eſprit, converſer avec lui, ſavoir une infinité de choſes.... --- *N'y a-t il aucun danger?* .... --- *Non, ces eſprits ſont bienfaiſans, leur objet eſt la conſervation de chaque perſonne qu'ils ſont chargés de ſurveiller.* --- *Renvoyons nos caroſſes, ma chere, ceci vaut bien mieux que* JANOT, *je veux jaſer tout à mon aiſe avec ce brave eſprit qui eſt ſi fort de mes amis & qui me dira ſans doute les choſes les plus intéreſſantes..... Bonne Dame, parlez vîte, que faut-il faire?* .... --- *Il faut vous dépouiller de tous les ornemens qui voilent la dignité de l'homme, qui annoncent des idées & des vues toutes matérielles. Adam lorſqu'il converſoit*

avec les esprits, étoit dans une parfaite nudité; cet état est plus rapproché d'eux, il.... --- Comment nues? il nous faut être nues comme l'étoit Adam? --- Oui, Mesdames, il ne faut pas que le moindre vêtement étranger, le moindre accessoire matériel vous sépare; il faut paroître entiérement dégagées de tous les objets terrestres. Au reste que craignez-vous? personne hors votre esprit familier ne vous verra; vous êtes en sûreté ici. Les belles Dames se déshabillent tout en faisant des réflexions sur cette singuliere cérémonie : Robes, linge, joyaux & ajustemens sont déposés dans une chambre; quand elles sont dans l'état de simple nature, on les fait passer chacune dans un cabinet séparé dont on referme soigneusement la porte. --- *C'est à moi à faire le reste,* dit la sorciere, *attendez maintenant l'effet de mes incantations, vous ne tarderez pas à l'éprouver.* Au bout de quelques minutes seulement, les belles dépouillées avoient déja peine à contenir leur impatience: ce fut bien pis quand au bout d'une demi-heure, d'une heure, de deux heures enfin, le même silence, la même solitude regnoient autour d'elles. Elles éclatent à la fois; au même moment l'idée leur vient

à toutes deux qu'elles pourroient avoir été trompées ; elles ſe mettent à crier de toutes leurs forces & bientôt à s'évanouir de frayeur. Des voiſins accourent : tout étoit fermé, il fallut appeller un Commiſſaire, il arri e avec ſa ſequelle, on enfonce les portes & l'on voit deux femmes qui offroient à tous les regards un ſpectacle aſſez agréable, mais elles avoient perdu connoiſſance. Les ſecours qu'on leur donna, leur rendirent le ſentiment : ce fut celui de la honte de ſe trouver dans un pareil état expoſées aux yeux de la multitude. Le déſeſpoir d'avoir été volées & cruellement abuſées, s'y joignit bientôt. La vieille après les avoir renfermées avoit quitté l'hôtel garni où elle demeuroit, & en payant ſon loyer ſous prétexte d'un départ précipité, n'avoit éprouvé aucune difficulté à emporter toutes les nippes des Dames curieuſes. Elles n'apprirent donc autre choſe, ſinon qu'il falloit plutôt croire aux fripons qu'aux eſprits & aux ſorciers.

Un jeune tapageur attendoit un fiacre ſur la place dans le fauxbourg *S. Antoine* : un ſeul arrive, il monte dedans --- *Fouet-*

te, cocher, au Coliſée! C'étoit propoſer au cocher de parcourir au delà du plus long diametre de *Paris.* --- *M.*, répond le cocher avec le plus beau ſang-froid, *je ne vous conduirai pas.* --- *Drôle, tu marcheras!* --- *Non, M., je vous le répete.* Grande altercation : opiniâtreté d'une part, & de l'autre, colere qui s'échauffe au plus haut dégré. --- *Monſieur*, reprend le Fiacre avec un air très-philoſophique, *je vais vous prouver qne je n'aurai pas l'honneur de vous conduire : vous allez tirer l'épée & m'en frapper, je vous ripoſterai par un bon coup de fouet, vous me paſſerez votre épée au travers du corps : donc je ne vous menerai pas.* Le jeune homme vaincu par l'excellente logique du Fiacre, deſcendit ſans répliquer & le laiſſa là.

La maiſon qu'occupoit M. C****** dans le tems de ſon opulence, donnoit ſur le jardin des Jacobins. Ce Financier avoit une niece fort jolie à laquelle étoient attachées deux femmes-de-chambre qui ne le cédoient point en agrémens à leur maîtreſſe. Ces trois jeunes perſonnes prirent goût à lorgner des novices jacobins qui comprirent les œuillades, eſcaladerent les murs

& grimperent dans la chambre de la Demoiſelle. Les orgies amoureuſes durerent trois jours. Le maître de la maiſon craintif & défiant, comme le ſont les riches, entend du bruit pendant la nuit, fait venir ſon portier, lui réproche ſa négligence & lui témoigne ſes inquiétudes. On fait des recherches & tout ſe découvre. La niece a été renfermée dans un couvent, les ſuivantes à l'hôpital & les novices.... peut-être jugés très-dignes d'être moines. On a ignoré leur ſort.

La Demoiſelle *Duthé*, l'héroine de nos filles a un jour eſſuyé une eſpece de correction qui l'a un peu humiliée. Un équipage pompeux s'arrête à ſa porte; un jeune homme en deſcend, entouré de valets ſuperbement habillés; le jeune homme monte & s'annonce pour un étranger de la plus haute diſtinction; il haſarde un tendre aveu & l'appuie d'une promeſſe très-ſéduiſante La belle touchée par le ſingulier de l'avanture & plus encore par la ſomme d'argent offerte, céde aux tendres ſollicitations de l'étranger qui, lorſqu'il s'en ſépara, eut ſoin de dépoſer ſur la toilette une bourſe très-pleine. A peine

étoit-il parti que la Dlle. *Duthée* ouvre sa bourse & n'y trouve que des jettons de cuivre. On a su le lendemain que le prétendu Seigneur étranger étoit un valet-de-chambre qui avoit pris la livrée & le carrosse de son maître & avoit engagé les laquais ses camarades à le servir dans cette galante supercherie. La Dlle. *Duthé* est désolée de l'aventure & se promèt bien, dit-on, de ne plus conclure de marché sans avoir ouvert la bourse & sans connoître mieux ceux qui aspireront à ses faveurs.

Un jeune homme alloit prendre possession d'une terre dont il venoit d'hériter; il menoit avec lui une Demoiselle de société joyeuse; sa voiture se rompt près d'un château; il est obligé d'y entrer pour demander l'hospitalité. Introdut dans le sallon, il reconnoît plusieurs femmes de qualité dans la société desquelles il vivoit à *Paris;* il annonce sa compagne pour une Dame de haut parage dont le château étoit voisin du sien, & lui recommande à l'oreille, de bien soutenir son rôle. En attendant le rétablissement de la voiture, on propose aux voyageurs une partie de *Brelan :* la soi-disant Dame en-

tendoit mieux un tout autre jeu ; mais enfin la voilà au *Brelan*, dont elle avoit quelques notions. A un coup considérable qu'elle avoit tenu, la Dame du château abat *Brelan*. „ Ah, je m'en f... s'écrie la „ fille, je l'ai supérieur „ ... Son écuyer lui lance un regard sévere : pour raccomoder la chose, elle se hâte de dire sans se déconcerter : „ Je vous demande par- „ don, Madame, je ne m'en f... pas. „

Les *Gardes du Commerce*, (*Officiers* chargés d'arrêter les débiteurs *contraints par corps*) ont par fois des avantures fort désagréables. Un d'eux se présente chez un Marchand pour l'arrêter : celui-ci se réfugie dans un chambre aux entresoles d'où pendant que l'*Officier* le suivoit, il se sauve en sautant de sa fenêtre sur celle de la maison voisine. Le Garde du Commerce étonné de le voir disparoître, monte sur l'appui de la fenêtre & considere en vain comment & où il a passé. Le débiteur avoit trouvé un asyle : sa femme saisit l'instant favorable, pousse le Garde & le fait tomber dans la rue, où il se casse un bras & une jambe. De là deux plaintes criminelles, celle de l'Officier de police & celle

de la marchande qui, bien conseillée, l'a accusé d'avoir négligé ses fonctions & laissé fuir le mari pour satisfaire sa passion avec la femme. Il vouloit, dit-elle, la violer & en se défendant près de la fenêtre qui est en effet très-basse, elle l'a repoussé assez violemment pour le précipiter ainsi.

M. Henri *Masers de la Tude* ingénieur fut mis à la *Bastille* en 1749, d'où il fut transféré au Donjon de *Vincennes*. il eut l'adresse de s'évader en profitant du peu de liberté que lui procuroit la protection que M. *de Silhouete* Chancelier de M. le Duc d'*Orléans* lui avoir accordée auprès de M. *Berryer* alors Lieutenant de Police. Six jours après cette évasion, ne se sentant coupable que d'imprudence il s'abandonna à la bonté paternelle de *Louis XV*. & M. *Quesnay* Médecin de ce Prince lui promit sa grace. On ne lui tint pas parole, il fut conduit à la *Bastille* où M. *Berryer* vint l'interroger & voulut sçavoir comme il s'étoit évadé de *Vincennes*. Son adresse à enfermer le porte-clef, à tromper les sentinelles fit rire le Magistrat, mais des torts qu'il avoit avec Mde. de *Pompadour* le firent habiter 18 mois un cachot. Le

Lieutenant de police fatigué de ſes lettres & ne le regardant point comme coupable, adoucit les rigueurs de cette perſécution, & l'aſſocia à un compagnon d'infortune, également perſécuté par cette femme impérieuſe & vindicative, en lui promettant la liberté au premier changement de la Cour. Cependant la Marquiſe pouvoit regner encore 15 ans ; notre priſonnier prit la réſolution d'abréger ſa détention. Il réunit la patience & le courage, aux reſſources de l'eſprit & aux connoiſſances qu'il avoit en mathématiques. Il falloit ſe procurer 14 cens pieds de corde, deux échelles, l'une de bois de 25 pieds, & l'autre de corde de 180 ; il falloit arracher pluſieurs grilles de fer, & percer dans une ſeule nuit une muraille de pluſieurs ie ls & cela ſans inſtrumens, & ſans p uvo r obtenir ni chanvre ni fil. Ce projet fut rejetté de l'autre priſonnier comme impraticable. Cependant M. de la *Tude* ne ſe rebute pas, les obſtacles l'irritent, il parvient à ſe procurer la liberté en défilant ſes chemiſes, ſes bas, ſes caleçons, & en ſe procurant ainſi les cordes néceſſaires à ſon deſſein. Le barreaux de fer paroiſſoient des empêchemens invincibles : avec

deux fiches de fer qui ſoutenoient ſa table, il fit du briquet une eſpece de couteau ; avec deux de ſes chemiſes, il ſe procura 55 pieds de corde ; avec le bois qu'on lui apportoit pour ſe chauffer, il conſtruiſit une échelle de 20 pieds de long ; c'eſt par le moyen de ces échelles qu'il parvinrent après un travail de ſix mois à ébranler & à arracher les barres de fer qui ornent les fenêtres & les cheminées de ce lieu ſolitaire. Après le détail induſtrieux de tous les préparatifs des machines, échelles, cordes dont on avoit beſoin pour s'évader, M. de la *Tude* & ſon camarade d'*Alyre* ſortirent par la cheminée de leur chambre le 25 février 1756 ; ils deſcendirent dans le foſſé où il y avoit 4 pieds d'eau, & après avoir enlevé plus de deux tombereaux de pierre du mur qui ſépare la *Baſtille* de la porte *S. Antoine*, ils furent libres, & ſe réfugierent à l'Abbaye *S. Germain*. Craignant toujours la vengeance implacable de la Marq. de *Pompadour*, ils réſolurent de ſortir de *France* ; ils arriverent l'un après l'autre à *Bruxelles*. *D'Alyre* qui étoit parti le premier, y fut arrêté avant que M. de la *Tude* y fut arrivé : celui-ci ne trouvant point

ſon camarade à l'auberge qu'il lui avoit déſignée & d'où il avoit reçu des lettres de lui, garda ſon déguiſement de payſan, & partit le jour même pour *Anvers*, avec un ramoneur qui étoit dans la barque & qui alloit comme lui à *Amſterdam*; il ſut par cet homme, comment d'*Alyre* avoit été pris, parceque cet enlevément avoit fait grande ſenſation dans *Bruxelles*, & les recherches qu'on faiſoit pour arrêter un autre priſonnier d'état françois qui s'étoit ſauvé avec le premier. On pouvoit ſavoir à *Bruxelles* qu'il y avoit un homme qui y étoit arrivé, & qui étoit parti le même jour pour *Anvers*; on pouvoit ſe rendre en 4 heures dans cette ville. M. de la *Tude* ne jugea pas à propos d'attendre le départ de la barque de *Roterdam*: ſous le prétexte d'être obligé de paſſer à *Berg-op-zoom* pour s'y faire payer d'une lettre de change, il quitta ſon ramoneur, & ſe rendit à pied & le plus vîte qu'il lui fut poſſible ſur les terres de *Hollande*; de là il fut à *Amſterdam* où il trouva pluſieurs de ſes compatriotes avec leſquels ſe lia d'amitié, & auxquels il fit connoître ſa poſition; on fit une conſultation avec les plus célebres juriconſultes pour ſavoir & pour

s'assurer s'il seroit à l'abri des persécutions de la Marquise de *P.* On lui dit qu'il ne seroit jamais livré par les États pourvû qu'il fut tranquille ; mais la puissance du Roi de *France* peut-elle trouver quelque résistance ? M. de *la Tude* fut reclamé par l'Ambassadeur ; ses lettres furent interceptées quoique adressées sous d'autres noms & à différens bureaux ; on ne lui envoya que celle de son pere qui contenoit une lettre de change, & au moment où il alloit en recevoir le montant, il fut arrêté chez le banquier le 1er juin 1756 & conduit à la *Bastille* dans un cachot obscur, les fers aux pieds & aux mains. C'est de là que le 14 avril 1758 il adressa à *Louis XV.* un mémoire détaillé pour faire prendre à tous les officiers & sergens des fusils au lieu de spontons, & par ce moyen renforcer nos armées de 25 mille fusiliers. Par un 2me. mémoire envoyé le 3 juillet de la même année, il procura au Roi plus de douze millions de revenu. Ces services n'adoucirent point ses ennemis, ni sa situation ; ce ne fut qu'au débordement de la riviere qu'il dut sa sortie de ce cachot après 40 mois de séjour. On lui donna une chambre particuliere où il devoit attendre

la disgrace ou la mort de sa persécutrice. Son camarade d'*alyre* devint enragé en 1776. Il fut transféré à charenton où l'on permit à M. de *la Tude* de le voir ; il lui rapella leur évasion, le pauvre d'*Alyre* ne se souvenoit de rien, il lui répondit qu'il étoit Dieu. Cependant Mde. de *P.* mourut au mois d'avril 1764; des Demoiselles qui demeuroient à la porte *S. Antoine*, à qui il avoit jetté un paquet qui les instruisoit de son malheur & des causes de sa détention, lui apprirent cette mort en lui montrant un papier où il y avoit ces 4 mots: (hier 17 la M. de *P.* est morte.) Il écrit aussitôt à M. de **** pour demander sa liberté, puisque les causes de son esclavage ne subsistoient plus; le Lieutenant de police surpris de le voir instruit de cette mort vient à la Bastille pour savoir qui la lui avoit apprise. M. de *la Tude* ne le satisfait point, & le Magistrat le menace de prolonger ses peines ; tourmenté par les lettres du prisonnier, il répondit qu'il travailloit pour lui *efficacement*. Tous les officiers de *la Bastille* qui avoient annoncé à M. de *la Tude* sa liberté furent fort étonnés qu'il ne l'obtint pas; on crut que l'or de M. de *Marigny* avoit tenté M. de ****

Le prisonnier au désespoir le lui reprocha dans une lettre qu'il donna toute décachetée afin qu'elle fut lue ; la réponse fut un cachot ; comme cette conduite du Magistrat étoit fort blamée des officiers de *la Bastille*, la nuit du 14 au 15 août M. de **** fit envelopper le Prisonnier de chaines de fer, & il fut conduit au Donjon de *Vincennes* dans une cachoterie. M. *Guyonnet*, Lieutenant de Roi, homme honnête & sensible, se laissa toucher par le récit des maux & des avantures de M. de *la Tude*, il sollicita pour lui & obtint qu'il sortiroit du cachot, & qu'il se promeneroit deux heures par jour dans les fossés du Donjon accompagné de deux fusiliers. Il jouissoit depuis 8 mois de cette faveur que l'humanité lui avoit obtenue lorsque le 23 octobre 1765, il s'éleva un brouillard assez épais pour lui faire naitre l'idée d'une évasion. Il pousse les deux sentinelles qui l'environnoient, le sergent & toutes les sentinelles qu'il rencontre, entre dans les bois, franchit les murs, se cache jusqu'à la nuit, & va trouver les deux Demoiselles à qui il avoit jetté un paquet & qui lui avoient appris la mort de Mde. de *P.* De là il écrivit à M. de **** pour lui promettre

de le ménager, d'oublier toutes ſes injuſtices, pour le prier de lui remettre tous ſes papiers : il demandoit dix mille écus en avancement des récompenſes qu'il croyoit mériter pour avoir donné l'idée de la réforme des ſpontons, & dont M. de **** devoit ſe rembourſer lorſque M. de *Choiſeul* lui auroit accordé un traitement. Pour être inſtruit que ſes propoſitions étoient agréées, il demandoit qu'on poſât deux croix en noir ſur deux endroits déſignés; M. de **** ordonna aux Srs. *Huot Marais*, & *Receveur* exempts de Police de mettre les ſignaux convenus ſur les deux Portes des *Thuilleries*; ils le firent ſur deux grandes feuilles de papier qui furent enlevées par les premieres perſonnes qui paſſerent. M. de *la Tude* prétend que les exempts les virent enlever, & qu'ils ne les renouvellerent pas; il croit qu'ils étoient payés pour lui nuire, & que M. de **** étoit de bonne foi ; ce Magiſtrat voyant qu'il ne répondoit point aux ſignaux de paix qu'il avoit ordonné de faire, crut qu'il le trompoit ou qu'il ſe moquoit de lui ; il prévint défavorablement d'après cette démarche, M. le C. de *la Marche*, M. le M. de *Noailles*, & M. de *Silhouette* ſes pro-

tecteurs, & il résolut de le perdre; M. de *la Tude* ignoroit qu'on eut fait les signaux, il étoit dans une incertitude cruelle, il alla trouver un de ses amis, le Chevalier de *Mehégan*, de qui il apprit qu'on le faisoit chercher, qu'on promettoit mille écus à celui qui porteroit son adresse, & qu'on avoit donné son signalement à toutes les Maréchaussées de *France*; le même ami lui conseilla d'aller se jetter aux pieds du Roi à *Fontainebleau* pour lui demander justice. Il écrivit au Ministre de la guerre en le priant de lui permettre de se présenter à lui le 18 décembre 1765 & de ne le point faire arrêter qu'il ne lui eut accordé un moment d'audience, qu'il se rendroit ensuite en prison, si le Ministre l'exigeoit; le 27 il étoit chez M. de *Choiseul*. Malgré tous les gens intéressés à le sauver, à peine l'eut-on annoncé qu'il fut lié, garotté, jetté dans un carosse & conduit au Donjon dans le cachot noir, d'où il n'est sorti que lorsqu'en 1783 M. le Card. de *Rohan* chargé d'examiner les causes qui retenoient dans les prisons, ceux qui y étoient à la naissance de M. le Dauphin, l'a trouvé, à dix pieds sous terre, au pain & à l'eau, couvert des haillons de l'indigen-

ce, avec une barbe ayant treize pouces de longueur.

M. de *la Tude* eſt de *Montagnac* en *Languedoc*; il avoit été enfermé ainſi que M. d'*Alyre* pour avoir écrit à Mde. de *P.* que ſes ennemis cherchoient à l'empoiſonner.

Un de nos Financiers de la premiere claſſe, & ce qu'il y a de plus ſingulier, l'héritier de riches ancêtres, eſt le fruit d'amours qui trouvent rarement grace devant les courtiſans de Plutus. Celui qui donna le jour à M. de *Savalette* conçut à l'âge de vingt ans la paſſion la plus violente pour la fille d'un Vinaigrier qui toutes les ſemaines apportoit ſur une petite brouette la proviſion de la maiſon. Le jeune homme avoit inutilement eſſayé de faire ſa cour à la Demoiſelle; l'honnêteté du pere, les vertus dont elle avoit reçu de lui des exemples & des leçons, éloignoient les adorateurs, & notre amoureux étoit conſumé d'une paſſion à laquelle l'eſpérance même étoit refuſée: il en tomba malade; une mélancolie ſecrete le conduiſoit au tombeau, lorſque ſon pere qui l'aimoit tendrement, qui n'étoit pas entiérement aſſervi aux préjugés de ſon état, &

qui ſavoit apprécier la vertu ſous tels dehors qu'elle ſe montrât, apprit la cauſe de ſon mal, eut la généroſité de lui pardonner & même de lui permettre l'eſpoir du remede. Le Vinaigrier avoit de ſon côté fait la même découverte dans le cœur de ſa fille, lorſqu'il ſut ce qui ſe paſſoit chez le Financier ſon voiſin & ſa pratique; un beau matin il entre chez lui avec toute la familiarité d'une ancienne connoiſſance & pénetre en pouſſant ſa brouette juſqu'au cabinet du Créſus, traverſant malgré les efforts des domeſtiques, une ſuite de pieces richement ornées au rez-de-chauſſée. Le Financier eſt étonné de la viſite & de l'attirail qui précédoit. „ M., „ lui dit le Vinaigrier, cette brouette „ doit être plus éloquente que moi pour „ la demande que je viens vous faire. „ Nos enfans s'aiment, ils ſont ſages & „ bien élevés tous deux, il faut en bons „ peres que nous les uniſſions; voici la „ dot de ma fille, c'eſt un bien dont je „ n'ai pas à rougir, le fruit de mon économie pendant quarante ans de travaux „ que le ciel a fait proſpérer.„ En diſant ces mots, le bonhomme ouvre le baril de ſa brouette; il en ſort pluſieurs

milliers de louis d'or qui surprirent étrangement le Financier & ne contribuerent pas peu à hâter l'union des deux amans. De ce mariage long-tems heureux sont nés plusieurs enfans; ils n'ont perdu que depuis peu d'années une mere respectable par des sentimens & des vertus qui n'accompagnent pas toujours l'éclat d'un haut rang. M. *Mercier* a changé un peu cette avanture pour en faire le sujet du drame intitulé : *la Brouette du Vinaigrier*. Dans cette piece, c'est le fils même de l'artisan qui épouse la fille d'un négociant dans le moment que celui-ci éprouve une faillite qui entraine sa ruine.

Quand une jeune fille n'a pas eu assez de force pour combattre la nature & une passion qui quelquefois, n'a dans son principe rien de répréhensible, il est rare qu'elle ne trouve des moyens pour cacher les suites de sa foiblesse. Le mal est fait une fois, il semble que des parens sages & prudens doivent se mettre de moitié avec la victime infortunée de l'amour & des conventions. Il faut attendre que l'effet du vin soit dissipé pour faire la leçon à un homme qui s'y livre trop & comme

dans les intrigues de cœur la publicité eſt ſouvent le plus grand mal, des parens bourrus & emportés ont plus de tort qu'une fille ſenſible & ſans expérience, lorſqu'ils ne l'aident pas à cacher ſa faute. Mad. de C*** mere reſpectable & adorée de ſes enfans penſe ainſi, mais elle eſt unie à un homme dont les principes ſont très-différens. Un jour elle découvrit un myſtere que ſa fille s'étoit efforcée en vain de lui cacher; elle en obtient l'aveu; un cœur ſimple & innocent ne peut employer longtems la diſſimulation avec une mere tendre & chérie. Mad. C*** eſſuye les larmes de ſa fille, & lui promet ſon ſecours, pour dérober cette avanture à un pere redoutable. L'inimitable mere feint qu'elle eſt elle-même enceinte, & ſelon l'uſage qu'elle avoit établi dans ſon ménage, interdit à ſon mari l'entrée de ſon appartement, à toutes les heures où il auroit pu dévoiler le myſtere; des hardes artiſtement arrangées, de petites précautions de ſanté, & des ſoins de diverſes eſpeces annoncent à tout le monde la groſſeſſe de Mad. de C***. Le moment fatal approche; cette mere généreuſe paroit deſirer que ſa fille ſoit témoin de toutes les circonſtances de l'ac-

couchement, pour lui ſervir d'utile leçon ; le chirurgien étoit dans le ſecret ; quand le pere entre il voit ſans ſurpriſe dans le lit avec la prétendue accouchée, ſa fille qui feignoit d'être malade de l'effet du ſpectacle touchant auquel elle avoit aſſiſté ; il donne mille témoignages de tendreſſe à un petit-fils, qu'il croyoit lui appartenir de plus près ; l'enfant eſt nourri dans la maiſon ; ſa mere véritable a du moins la conſolation de l'embraſſer comme ſon frere. Elle peut aujourd'hui le regarder ſans rougir, puiſqu'elle s'eſt unie à celui auquel il doit le jour. Elle n'a pas ceſſé d'être vertueuſe, quoiqu'elle ait commis un attentat contre la vertu. Quelles ſuites cruelles auroit eues avec une mere moins indulgente, une foibleſſe excuſable à bien des égards!

Un jeune homme avoit aſſigné un rendez-vous à une Demoiſelle fort aimable & qui étoit ſous l'aîle de ſes parens. Elle s'échappe pour quelques inſtans & vole au jardin du *Luxembourg* qui étoit le lieu indiqué : elle y trouve en effet ſon amant ; ils ſe diſent des choſes fort tendres & en viennent même à des aveux qui n'étoient

que trop naïfs : un libertin rufé les écoutoit avec attention. Les amans fe féparent & vont chacun de leur côté. Le fpectateur malévole fe montre à la Demoifelle qu'il avoit fuivie, au moment même qu'elle rentroit chez fes parens; la jeune perfonne eft effrayée ; elle l'eft bien d'avantage quand cet homme peu délicat lui dit: „ J'ai entendu votre converfation avec „ M.***, car j'ai appris fon nom de vous„ même; je me rappelle jufqu'à la der„ niere fyllabe de vos propos ; ils n'é„ toient pas tout à fait innocens; en con„ féquence j'entre avec vous chez vos pe„ re & mere & je les inftruis de tout. „ La Demoifelle allarmée fe jette à fes pieds, pleure : il eft inexorable, enfin il lui dit: „ Vous me touchez, je veux bien vous „ garder le fecret, mais c'eft à une con„ dition.„ La Demoifelle eft accablée de défefpoir quand elle eft informée de la condition ; cependant le coquin perfifte ; enfin la pauvre fille toujours épouvantée & redoutant qu'il n'entrât chez fes parens n'obtient qu'à ce feul prix la pitié & le filence de ce fcélérat. Ce qu'il y a de plus affreux, il court fe vanter partout de fa bonne fortune ; le bruit en eft venu aux

oreilles des parens qui ont fait renfermer la Demoiſelle : elle ſe voit aujourd'hui déshonorée, & aſſûrément elle ſeroit rejettée de ſon amant quand même elle lui ſeroit rendue. Voilà un exemple des ſentimens de nos agréables qui font les délices des ſociétés de bon ton & ſe glorifient de l'épithete de *roués* dont ils mériteroient la réalité.

La Demoiſelle *Quincy*, courtiſanne aſſez jolie, avoit un jour par malice ou par étourderie, donné rendez-vous, pour le même ſoir, à trois différens perſonages. Les trois galans ſe ſont rencontrés ; au moment qu'ils ſe débattoient & qu'ils ſe plaignoient de la généroſité de la Belle qui vouloit faire tant d'heureux à la fois, a paru un quatrieme qui la tenoit par la main & dit aſſez plaiſamment aux autres : „ Meſſieurs, je ſuis le véritable amphi-„ trion : dans une couple d'heures je „ pourrai ramener Madlle. En attendant „ je vous conſeille de réfléchir ſur la bi-„ zarrerie de la circonſtance & ſur la fidé-„ lité des femmes. „ Il eſt bon d'obſerver que les trois infortunés étoient un Abbé, un homme de robe & un Financier : celui

qui parloit si haut étoit un Officier à larges épaules, âgé de 22 ans, qui ne demandoit pas mieux que d'insulter à la confusion de ces Messieurs.

Qu'on dise que nos filles galantes ne connoissent pas la force du sentiment; la petite anecdote suivante convertira sur ce sujet les incrédules. Une de ces Demoiselles à la mode avoit un beau perroquet qu'elle aimoit *plus que sa vie*. Elle eût donné tous ses amans pour l'oiseau chéri; le voilà qui s'envole; un bel esprit qui voudroit profiter de l'occasion diroit que cette fuite étoit un mauvais augure pour la Demoiselle, & qu'elle lui annonçoit que l'amour s'envoloit avec le perroquet: quoiqu'il en soit, voilà la nouvelle *Lesbie* qui pleure, qui s'arrache les cheveux; dans sa douleur elle s'écrie : „ Ah! mon pau„ vre perroquet, je ne sais ce que je don„ nerois pour te ravoir; ma foi, qui me „ le rapporteroit, coucheroit avec moi.„ C'est Vénus qui fait la promesse de payer d'un baiser le retour de son fils. Le lendemain de ce serment paroît un grand porteur d'eau très-robuste tenant le perroquet sur sa main. --- „ Mademoiselle, j'étois

„ hier dans votre cuiſine, j'ai entendu ce
„ que vous promettiez, cela m'a mis le
„ cœur au ventre, bref voilà votre oiſeau
„ que j'ai retrouvé, vous êtes trop hon-
„ nête Demoiſelle pour m'eſcroquer ma
„ récompenſe.„ Qui fut un peu embaraſ-
ſé, ce fut la maîtreſſe du perroquet ; un porteur d'eau ſalir la couche où l'on recevoit M. le Duc, M. l'Evêque, M. le Préſident ! Elle offrit une ſomme d'argent aſſez conſidérable; --- „Eh fi donc, Made-
„ moiſelle, ce n'eſt pas là mon paiement,
„ je ne veux point d'argent, mais avoir
„ l'honneur, comme vous l'avez promis,
„ de coucher avec une auſſi jolie perſonne
„ que vous; allez, quoique je ne ſois pas
„ un gros Seigneur, *Jacques* en amour
„ vaudra bien un autre.„ La Demoiſelle qui ſe piquoit de nobleſſe dans ſes procédés, pouſſe un grand ſoupir, le reſte des combats de ſon orgueil, & accorde ſans réſerve au porteur d'eau la récompenſe promiſe. Elle dit aſſez plaiſamment en ſortant de s'acquitter: „ Je n'en ſuis pas fâ-
„ chée, *Jacques* eſt un homme tout com-
„ me un autre; „ & elle courut oublier avec ſon perroquet le prix qu'il lui avoit coûté.

M. de *la Reyniere*, fils du Fermier général de ce nom, a donné un ſouper célebre pour ſa ſingularité. La forme & la formule des billets d'invitation étoient celles des billets d'enterrement. Comme il eſt originaire de *Provence* & parent d'un chair-cuitier, il annonçoit que l'huile & le cochon ne manqueroient pas (ce ſont ſes termes.) Entre dix-ſept ſervices, il y en a eu un tout entier qui a parfaitement juſtifié l'annonce. Les convives ont fait ſpectacle ſur la fin du feſtin; le public a été introduit & a circulé autour d'une baluſtrade qui environnoit la table. On a diſtribué aux amateurs les ſuperbes débris de ce ſuperbe feſtin. M. de *la Reyniere* a fini par les prier de publier ce qu'ils venoient de voir. Comme toute ſingularité a ordinairement un motif, on prétend que celle-ci a eu pour objet d'humilier la hauteur de Mad. de *la Reyniere*, mere de l'hôte ſingulier. Il n'y avoit pas un ſeul des convives qui ne fut un bon roturier.

Quand on eut appoſé les ſcellés ſur les effets de feu M. de *Chateaublanc*, inventeur & entrepreneur de l'illumination de Paris, on entendit les cris d'un jeune chat

renfermé dans un armoire : la pauvre bête effrayée sans doute de l'appareil de *Thémis*, avoit été se cacher dans un des réduits que les sceaux de cette Déesse rendoient impénétrables. On ne crut pas qu'un misérable chat valut les frais de convocation de Commissaire, procureurs & témoins, nécessaires pour faire l'ouverture de l'armoire : peut-être aussi les héritiers craignirent-ils que l'ame du défunt ne se fut fourrée là sous la forme d'un chat ; & ils ne se soucioient pas qu'elle revit la lumiere. Enfin les scellés furent levés, & l'on fut fort étonné de voir le jeune Rominagrobis bien maigre, mais très-vivant après une prison & un jeûne de vingt-quatre jours.

Le fils d'un marchand de cette ville, étoit dans une pension pour y faire ses études : il s'engagea dans un régiment en garnison à *Eu*, dans le pays de *Caux* & y fut envoyé sur le champ. Arrivé là, l'argent lui manque, il écrit à son pere pour lui en demander, mais celui-ci trop irrité, ne lui fait pas de réponse. Le jeune soldat s'adresse à ses anciens camarades, & leur expose sa misere. Leurs petits cœurs s'émeuvent, leurs têtes se montent ; ils met-

ent en commun tout ce qu'ils poſſedent; & parviennent à former une ſomme de 60 iv. On en charge le plus âgé, qui ploie e tréſor dans une papillote, l'inſere dans ne lettre & la préſente à la poſte pour 'affranchir. Le commis s'apperçoit que la ettre contient de l'argent, la refuſe & demande trois livres pour le port de l'argent. L'écolier pris au dépourvu, ne voulant point entamer les deniers publics, reprend ſa lettre, revient chez ſon pere, vend ce qu'il a, ſe procure par ce moyen violent cinq petits écus; part à pied pour la ville d'*Eu*, & remet le dépôt dans les mains de celui même auquel il étoit deſtiné. Ce départ inquiéta fort le pere de l'enfant, ſur-tout quand il apprit la commiſſion qu'il avoit acceptée; mais il eſt revenu après avoir rempli des obligations qu'il regardoit comme ſacrées; il a repris ſes fonctions avec toute la modeſtie d'un cœur ſatisfait, & propablement convaincu de bonne-heure, qu'il eſt plus doux de donner que de recevoir.

Un Officier général étoit en voyage: il voulut paſſer la nuit dans un château abandonné: on eſſaya de l'en détourner ſous

prétexte qu'une quantité d'esprits s'en étoit emparée & que probablement ils lui feroient mal passer son tems. Trop éclairé pour avoir peur des revenans, trop brave pour être effrayé par ceux qui auroient voulu les contrefaire, pressé d'ailleurs par un tems affreux qui ne lui permettoit pas de passer la nuit à la belle étoile, mon Général s'étend tout armé sur un lit de camp & y dort profondément. Peu après s'être couché il voit entrer une compagnie d'hommes & de femmes bien vêtus & qui lui paroissent fort joyeux. On sert un grand souper & l'on alloit se mettre à table lorsqu'une des Dames jette les yeux sur le lit où étoit l'étranger, court à lui & l'engage par mille propos obligeans à prendre sa place au festin. Après le souper un orateur de la compagnie s'adresse au Général & lui dit : *M., nous sommes les gardiens d'un trésor qui vous appartient, suivez-nous, on vous le remettra.* La société joyeuse l'entraîne dans un champ. *Là*, lui dit-on, *à cet endroit même, sont déposées dans le sein de la terre, les richesses que nous devons laisser en votre possession.* A ces mots tout disparoit Le Général sans instrumens, sans secours au milieu de la

uit eſt obligé de remettre au lendemain
es fouilles qu'il falloit faire pour décou-
rir le tréſor. Il craint de ne plus recon-
oître la place ; l'idée lui vient de la mar-
quer en ſatisfaiſant à la fois à un beſoin
reſſant qui lui étoit ſurvenu ; ce projet
ſt exécuté : un moment après il s'éveil-
e ; il avoit fait un beau rêve, il retrouve
ans ſon lit la marque qui devoit lui ſer-
ir de renſeignement, mais le tréſor n'y
toit pas.

Un Fermier général aimoit ſa femme,
s'en croyoit adoré, il étoit d'une gaieté
ruelle & ſans exemple, quand il pouvoit
médire des autres femmes ; il inſultoit aux
victimes de leurs galanteries, & après tou-
es ſes déclamations contre les deux ſexes,
finiſſoit par vanter ſon ſort. „ Pour moi,
diſoit-il, j'avoue que j'ai dans mon lot
le bonheur de tous les autres ; j'aime
aſſez ma femme & la tête lui tourne
d'amour pour moi. „ Notre Financier
ormoit paiſiblement ſur cette heureuſe
dée ; il reçoit un billet qui contenoit ces
nots : „ Vous êtes un impertinent avec
votre bonheur que vous nous jettez au
nez ; mon ami, vous êtes cocu tout

„ comme un autre, & ſi demain matin
„ vous voulez vous en convaincre par vos
„ propres yeux, montez vers les neuf
„ heures à votre grenier, & vous trou-
„ verez Madame dans une ſituation non
„ équivoque.„ Le Financier déchire le billet, le met en morceaux, & reſte bien convaincu que l'avertiſſement n'eſt qu'une inſulte qu'on prétend lui faire. Cependant il prend la réſolution de tenter l'aventure. Le lendemain à l'heure indiquée, il monte au grenier, & avant que de voir, il entend ces paroles très-claires : „ Eh! Guillau-
„ me, laiſſe là tes chevaux & panſe-moi,
„ car j'en ai plus beſoin qu'eux; mon be-
„ nêt de mari...„ L'époux furieux ne laiſſe pas achever, il ſe précipite vers l'endroit d'où partoit ce galant entretien: ſa femme l'apperçoit, elle ſe retire majeſtueuſement, il veut lui donner des coups, elle, comme un nouveau Themiſtocle:---
„ Frappe, mais écoute! j'en avois
„ une furieuſe envie, & ton cocher m'a
„ paru un homme ſans conſéquence; je
„ ne t'en aimois pas moins, crois-moi,
„ n'allons pas nous brouiller pour des ba-
„ gatelles de tempéramment; mon ami,
„ le cœur fait tout.„ Le Financier étoit

demeuré immobile, ſtupide d'étonnement; il ne s'attendoit pas à cette audace de ſa femme. A la bonne heure qu'il ne reçut pas en plaiſantant cet aveu, mais il a eu la ſottiſe d'aller divulguer ſon hiſtoire, & jugez comme il eſt blâmé; il n'a point agi comme ce mari de bon ſens qui, revenant de l'Amérique, trouva ſa femme lui préſentant ſix jolis enfans; il demande tranquillement: Qu'eſt-ce cette troupe d'amours? „ Eh! ce ſont nos enfans, reprend „ ſérieuſement l'honnête Dame; --- Je ne „ me croyois pas une auſſi aimable famille". Un moment après: „„ Ah ça, ma „ bonne, nous n'en ferons plus d'autres, „ nous en avons aſſez, n'eſt-ce pas? --- „ Comme vous voudrez, mon ami. „ Voilà ce qu'on peut appeller le héros des maris françois.

Feu M. *Duclos*, Secretaire de l'Académie étoit à ſe baigner dans la Seine, près du bateau où *Poitevin* fourniſſoit à nos élégantes les moyens de ſe rafraichir la peau. Une belle Dame arrive dans une voiture ſringante le cocher n'apperçoit pas un trou près du rivage, la roue tombe dedans, le caroſſe fait la culbute, & voilà la petite maîtreſſe

dans la boue d'un côté, ſes grands laquais de l'autre. *Duclos* ſort de l'eau tout nu & court à elle. La jeune Dame eſt un peu étonnée de la ſituation où ſe trouve l'officieux Cavalier. --- Mille pardons, Madame, lui dit il ſans ſe déconcerter & en lui préſentant la main, excuſez mon incivilité... pardonnez-moi de n'avoir pas de gants.

Deux amis étoient allés à Rheims pour la cérémonie du ſacre; ils y firent la connoiſſance d'un Champenois opulent. „Meſ-
„ ſieurs, leur dit-il un jour, je ſuis garçon
„ & je voudrois me rendre la vie la plus
„ agréable qu'il ſoit poſſible. J'ai dans mon
„ coffre cent mille livres que je voudrois
„ placer en viager; je trouverai difficilement m a affaire ici; rendez-moi le
„ ſervice de me procurer un bon emploi
„ de cette nature pour mon argent: la
„ capitale en offre mille occaſions.... „
Les deux amis ſe concertent; ils avoient remarqué ſur le viſage du Rhemois, tous les ſignes d'une mauvaiſe ſanté; ils vont trouver ſon médecin qui leur avoue qu'il porte le germe de pluſieurs maladies mortelles: ils obtiennent de lui

un état circonſtancié des maux qui menaçoient les jours de leur homme, de ſa ſituation : ils envoyent ce mémoire à Paris & le ſont conſulter par les plus habiles de notre Faculté. Le Champenois eſt condamné à vuider bientôt la ſurface du globe. Les deux Pariſiens ſur la foi de cette conſultation lui offrent de prendre eux-mêmes ſon argent, lui donnent toutes les ſûretés qu'il exige, contractent, & au bout de quatre mois l'impitoyable mort dont ils avoient ſû pénétrer les deſſeins, les délivre du paiement de la rente.

Un homme reçoit d'un Port de l'Amérique une lettre conçue en ces termes. » Je ſuis enfin arrivé ici, après une traverſée heureuſe. Elle n'a même préſenté aucun événement remarquable; » celui-ci ſeul peut mériter votre attention : un Mouſſe eſt tombé du haut » du mât ſur le pont & s'eſt caſſé une » jambe ; on la lui a liée fortement avec » une corde, & un moment après il a » pu s'en ſervir comme avant l'accident. » Je ne puis trop admirer l'adreſſe de » celui qui a fait l'opération & ſon en-

„ tier ſuccès.„ Cette lettre portée à l'Académie de Chirurgie, a fait donner au diable les ſuppôts de S. Côme, ils ont ſenti combien leurs talens étoient inférieurs à ceux du marin qui avoit ſi habilement rétabli en un inſtant, une jambe caſſée. Quelqu'un même avoit compoſé un ouvrage très ſavant où il démontroit de la maniere la plus claire, les moyens phyſiques par leſquels s'opéroit une cure auſſi étonnante. Ce livre curieux & important alloit être confié à la preſſe, lorſque mon homme reçut une ſeconde lettre de ſon ami : on y liſoit cette phraſe: „ Je crois „ avoir oublié une petite circonſtance „ dans le récit de l'événement dont je „ vous ai dernièrement fait part. La jam„ be que le Mouſſe en queſtion s'eſt caſ„ ſée étoit de bois. „ Qui fut ſot? c'eſt l'érudit diſſertateur; il eſt difficile de ne pas en rire.

Un Garde du Roi montant le grand eſcalier à Verſailles, derriere une Dame de haute qualité, oſa lui mettre la main ſous le jupon. La Dame ſe fâcha beaucoup mais le coupable lui dit ſans ſe déconcerter: *Ah, Madame, ſi vous avez*

e cœur auſſi dur que les feſſes, je ſuis un omme perdu. L'offenſée ne put s'empêcher e rire du calembour, & pardonna l'indiſ- rétion ſans doute en faveur du compliment.

M. de C. exempt des Gardes du Roi t beaufrere de M. le Marquis de P. ſe rouvoit avec ſa femme à un grand ſou- er. Quelqu'un racontoit des hiſtoires de oleurs. M. de C prit la parole en diſant ue ce vice là étoit plus répandu qu'on ne l'imaginoit, & qu'il avoit des exemples ue des jeunes gens de qualité s'y laiſ- oient entraîner. A ces mots Madame de . veut faire taire ſon mari. Quelqu'un e la ſociété, ſans doute pour contrarier Dame, engagea le mari à pourſuivre; ne ſe fit pas beaucoup prier & conti- ua ainſi: *Au commencement de mon maria- e, je ne couchois point avec ma femme. n ſoir qu'elle étoit au lit, j'allois lui uhaiter la bonne nuit, lorſque j'entendis u bruit dans ſa garderobe : je prends un mbeau, j'entre, je vois quelqu'un qui ſe che ſous une robe, je la leve & j'ap- rçois le plus beau jeune homme qu'il ſoit ſſible de voir. Je lui demande ce qu'il fait Mon jeune homme me répond d'une voix*

tremblante : Monsieur, excusez-moi, j'ai honte de vous avouer que mon projet étoit de dérober un bijou dont vous n'avez pas assez de soin. Comment, lui dis-je, *n'êtes-vous pas honteux de faire un si vil métier? vous mériteriez que je vous fisse arrêter ; ....sa beauté m'intéressa & je le laissai aller. Vous pensez bien que ma femme étoit plus morte que vive de peur. Quelque tems après, j'allai chez le Roi, j'ouvre la porte de la chambre : ne voilà-t-il pas mon voleur que je vois dans le milieu de l'appartement. Je dis à l'huissier : Que faites-vous ici de ce grand coquin là? l'huissier me répondit : Que dites-vous, Monsieur? C'est M. le Chev. de C. Eh bien, mon ami, ai-je repris, M. le Chev. de C. est un voleur, & il n'a tenu qu'à moi de le faire pendre.* On sent bien comme une pareille histoire a dû amuser la société aux dépens du conteur, & que pour avoir des rieurs de son côté il a fallu qu'il racontât lui-même cette aventure.

L'Evêque D***, métamorphosé en séculier va chez une Dame bienfaisante qui a des Demoiselles pour les menus plaisirs du public. Il croyoit être travesti; il n'est pas aux prises avec une de ces jolies

Houris, qu'il s'éleve un grand bruit. Un homme brutal veut abſolument poſſéder la beauté que Monſeigneur tenoit dans ſes bras bénis. Enfin ſa mauvaiſe humeur va juſqu'à enfoncer la porte du cabinet. *C'eſt vous l'Abbé.* --- *C'eſt vous, Monſeigneur :* voilà les deux exclamations qui échappent à nos ſaints perſonnages; *Je n'imaginnois pas, Monſeigneur, trouver votre Grandeur en ce lieu!* — *Et moi je ne croyois pas que vous fuſſiez aſſez libertin....* — *Treve, Monſeigneur, à reproches, venez, arrangeons-nous, je veux bien vous laiſſer Mademoiſelle, je prendrai une Sultane moins agréable, cela ſuffira bien à un Grand Vicaire. Après cela nous ſouperons gaiement, mais ſurtout point de déclamations, Monſeigneur : ce n'eſt ici, j'en conviens, ni votre place ni la mienne : au dénouement, beaucoup de gaieté, & demain chacun reprendra ſa place.* Le Prélat vit qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que de rire, & le couple ſacré fut fort joyeux. La diſcrétion des Demoiſelles n'a pas été à l'épreuve du plaiſir de répandre l'hiſtoire, qui à la vérité n'eſt pas des plus édifiantes.

Un jour que la Reine étoit au ſpectacle en petite loge, un filou apperçut une Bourgeoiſe renforcée qui faiſoit grande parade d'une paire de bracelets qu'elle avoit : il ſe préſenta à la loge comme venant de la part de Sa Majeſté, qui avoit remarqué la beauté de ſes bracelets, & deſiroit en voir un de plus près : la Dame ſe hâte de le détacher de ſon bras, & de le remettre au prétendu Officier de la Reine; mais celui-ci diſparut avec le bijou. Le lendemain la Dame étoit à déplorer ſon ſort, lorſqu'il ſe préſenta chez elle un exempt de police, dépêché par M. *Le Noir*, lequel venoit l'avertir, qu'on avoit arrêté la veille au ſortir du ſpectacle, un filou chargé de pluſieurs bijoux, parmi leſquels il avoit accuſé que ce bracelet appartenoit à cette Dame: le Magiſtrat la faiſoit prier par une lettre, de remettre le pareil au porteur pour le confronter. Vous vous figurez aiſément la joie de notre Bourgeoiſe, les éloges qu'elle prodigua à la Police, & les recommandations qu'elle fit à l'exempt, de rapporter promptement les deux bracelets, pour faire la paix avec ſon mari, qui l'avoit furieuſement tancée de ſa ſotte crédulité.

Mais cet exempt n'a pas trouvé à propos de reparoître, & n'étoit que le confrere du soi-disant député de la Reine.

Un homme d'un certain âge s'est marié d'une façon qui paroîtra toute neuve. Las d'avoir été la duppe des femmes & voulant pourtant, comme on dit, faire une fin, il s'avise un jour qu'il étoit dans une nombreuse société où se trouvoient plusieurs femmes à marier, de demander un chapeau : il y met des billets blancs & un billet noir. Celui-ci, dit-il, doit gagner. On le questionne en vain sur le prix attaché à cette loterie & sur l'objet de ce qui paroissoit un badinage. Les Dames tirent à son invitation ; le billet noir sort enfin : alors l'homme s'écrie : Messieurs, voilà ma femme... Il est agréé & devoit l'être, car sa fortune est considérable : l'hymen s'est en effet célébré tout de suite & l'on s'est beaucoup amusé à la noce. Le hasard peut sans doute faire d'aussi bons mariages que le caprice des parens & les raisons de convenance qu'on est dans l'usage de consulter.

Un habitant de Villejuif disparoit il y a vingt ans. Sa femme s'accomodoit mal du célibat, elle charge quelqu'un de faire des perquisitions; on lui envoie l'extrait mortuaire d'un homme qui portoit le même nom que le mari perdu. La bonne payfanne fe croit veuve & s'en conſole bientôt dans les bras d'un nouvel époux. L'ancien revient un beau jour & reprend ſa chaſte moitié : Procès entre les deux rivaux, dont le principal objet étoit l'exiſtence d'un enfant provenu des noces intercalaires. Il a été décidé que cet enfant hériteroit & de ſa mere & de celui qui l'avoit fait. Il ne devoit point être réputé bâtard, puiſque ſes pere & mere avoient obtenu de la juſtice eccléſiaſtique & civile, la permiſſion de le fabriquer, & qu'ils étoient de bonne foi.

Une Dame de *Senneville*, femme d'un Capitaine aux Gardes françoiſes, qui eſt morte depuis peu, fera pour les gens inſtruits époque dans l'hiſtoire. Née Américaine, d'une famille très- ordinaire, les charmes de ſa figure lui attirerent l'hommage d'un Officier général anglois. Des intérêts particuliers le firent rejetter &

cet Anglois outré de déſeſpoir & d'amour engagea les hoſtilités qui occaſionerent la guerre de 1754 & dont les ſuites nous ont coûté ſi cher. C'eſt à ajouter au nombre des grands événemens produits par les petites cauſes. Il y a ſur cela des détails curieux qui font voir à quoi tient la conſervation ou le bouleverſement d'un empire.

Un Particulier à pied recontra un jour M. *Bourdet* fameux Dentiſte. Il fait arrêter ſa voiture, en feignant un grand mal de dents--- La douleur que je reſſens, lui dit-il, eſt ſi vive que les forces me manquent & je ſuis prêt à m'évanouir: ſi vous retournez chez vous, accueillez-moi dans votre caroſſe, pour m'y conduire avec vous..... Le Chirurgien, moitié par compaſſion, moitié par eſpoir d'être bien recompenſé propoſe au malade d'interrompre toutes ſes courſes pour apporter un prompt remede à ſon mal. Il donne ordre ſur le champ à ſon cocher de doubler de viteſſe & de les conduire *à la maiſon* (*Bourdet* auroit dit volontiers *à l'hôtel*, car ces grands petits Mrs. ſont ſi vains, ſur-tout quand ils ont caroſſe!) Ils étoient dans le Faubourg

S. Antoine; en très-peu de tems ils arriverent chez le Dentiſte qui demeure près du Palais Royal. L'inconnu en deſcendant de voiture, dit à M. *Bourdet*.--- Mille remercimens, M., votre compagnie m'a ſoulagé ſuffiſament, le plaiſir de me trouver promptement rendu dans un quartier où m'appelloit une affaire preſſée, me guérit de tous mes maux : vous pouvez continuer vos courſes.

Nous avons ici une eſpece de Religieuſes très pauvres dont la Communauté dépêche dans le tems du Carême deux ſœurs qui vont faire la quête. Ces ſœurs connues ſous le nom d'*hirondelle de Carême* ſe préſentent dans toutes les maiſons où elles eſperent exciter la charité & ne dédaignent pas d'employer des moyens purement temporels pour engager les amateurs des plaiſirs de l'éternité à les mériter par de bonnes œuvres. L'image des félicités paſſageres de ce monde eſt en effet le ſymbole le plus attrayant de celles de l'autre vie, & c'eſt bien pour avoir ſenti cette vérité que Mahomet peut être regardé comme le plus habile de tous les fondateurs de religions. Reve-

nons à nos *hirondelles de Carême :* elles ſont toujours leurs courſes deux à deux, l'une eſt vieille, eſt prudente, l'autre ordinairement jolie, eſt jeune, vive & enjouée. La ſainteté de leur état leur paroît un frein ſuffiſant pour arrêter les entrepriſes qu'on voudroit former contre leur vertu. Il arrive pourtant qu'elles ſont quelquefois les héroïnes d'aventures galantes. M. le Comte de * * * traitoit très bien les ſœurs qui alloient chez lui & la communauté ne manquoit pas de lui envoyer toujours les mêmes, parce qu'on avoit remarqué qu'elles rapportoient au couvent de plus gaandes marques de ſa libéralité. L'année derniere l'une des deux étoit changée, & il en demandoit la raiſon, lorſque la vieille lui remit un gros paquet, en lui diſant: „ La ſœur Angélique qui depuis deux à „ trois mois eſt fort incommodée m'a „ chargée de vous remettre ceci. " Les hirondelles ſe retirent ſur le champ & M. le Compte eſt fort étonné en développant les linges dont le paquet étoit recouvert, de voir un joli enfant de deux mois. L'enfant lui tend les bras comme pour réclamer ſon appui; le haſard fait

qu'il tient dans l'une de ſes mains une lettre qui avoit été placée auprés de lui. Un témoin de cette ſcene touchante qui me l'a racontée, n'a pu me dépeindre cette ſituation ſans attendriſſement. Le Comte pénétrant tout le myſtere mouilloit de ſes larmes le viſage de l'enfant qu'il preſſoit contre ſon ſein. Il fait enfin des efforts pour ſe remettre & ouvre la lettre avec tranſport. Tels en étoient à peu près les termes. „ Barbare ſé-
„ ducteur, voilà la triſte victime du com-
„ plot que vous avez formé contre mon
„ innocence, avec le monſtre abomina-
„ ble auquel on l'avoit confiée. Cette
„ vieille cache tous les vices ſous l'ha-
„ bit qui ne devroit recouvrir que des
„ vertus; elle eſt encore la ſeule à qui
„ je puiſſe remettre ce dépôt myſtérieux
„ pour le placer dans vos mains. Je ne
„ puis cependant la hair; je ne puis même
„ déteſter le crime dans lequel elle a
„ entraîné mon foible cœur, quand je
„ ſens que j'emporte au tombeau l'a-
„ mour le plus tendre pour vous. Je
„ n'ai plus rien à déguiſer, puiſque bien-
„ tôt mon infortune ſera enſevelie avec
„ moi dans l'oubli du néant. Il ne me
„ reſte pour moi qu'à implorer la miſé-

„ ricorde de l'éternel, mais ce malheu-
„ reux enfant dont le ſort dépendra de
„ vous, exige que je vous dévoile des
„ ſecrets qui peuvent vous inſpirer plus
„ d'intérêt en ſa faveur. Je ſuis cette
„ malheureuſe perſonne avec qui vous
„ causâtes il y a deux ans & que vous
„ priâtes inutilement pendant toute une
„ nuit de ſe démaſquer. Ma mere, la
„ Marquiſe de ***, informée des démar-
„ ches que vous aviez faites pour décou-
„ vrir qui nous étions, connoiſſant la
„ violence de vos paſſions & l'impoſſibi-
„ lité où elle auroit été de réſiſter aux
„ recherches d'un homme de votre rang
„ & de votre fortune, craignit que le
„ peu d'attraits que j'ai reçus de la na-
„ ture, ne donnât plus de force à ces
„ premieres impreſſions. Une préférence
„ qu'elle a toujours accordée à mon fre-
„ re aîné auquelle a déja ſacrifié la liberté
„ de deux autres de ſes enfans, l'avoit
„ déterminée à me deſtiner au couvent:
„ elle ſe hâta d'exécuter cette réſolution.
„ Je n'oſe pénétrer les motifs qui l'ont
„ engagée à choiſir pour moi l'ordre le
„ plus auſtere : ne recevant depuis long-
„ tems aucune de ſes nouvelles, j'ai ap-

„ pris qu'elle ne paroiſſoit plus s'occu-
„ per de moi en aucune maniere. Les
„ Religieuſes de mon couvent ne tirant
„ point de ma famille les avantages qu'el-
„ les en avoient eſpéré, ont pris le parti
„ de m'employer à pourvoir aux beſoins
„ du couvent, en me comprenant dans
„ le nombre des ſœurs poſtulantes qui
„ font les quêtes du Carême. Ce dé-
„ tail, en excuſant un peu la foibleſſe
„ peut-être impardonable d'un cœur
„ qui étoit déja prévenu pour vous, vous
„ apprend que le ſang qui coule dans
„ les veines de cet infortuné n'eſt point
„ fait pour l'opprobre deſtiné à ſes pa-
„ reils. Sauvez lui celui que la faute
„ de ſa mere pourroit lui faire partager,
„ & ſi vous refuſez quelques regrets à
„ ma perte, laiſſez-moi au moins la
„ conſolation d'emporter dans le tombeau
„ l'eſtime que vous devez à une malheu-
„ reuſe fille qui n'auroit point à rougir,
„ ſi elle ne vous avoit pas connu.“ La lecture de cette lettre mit le Comte hors de lui-même; il n'épargna aucun ſoin pour découvrir ſa chere Angélique qu'il avoit adorée dès le moment qu'il l'avoit vue; ſa paſſion, qu'un habit qu'on croit

incompatible avec la tendreſſe avoit pu ſeul l'engager à combattre, ſe rallumа avec fureur. Il a pénétré enfin au milieu du cloître où elle étoit prête à rendre les derniers ſoupirs. Après l'avoir rendue à la vie par des aſſurances non équivoques de ſes ſentimens, il l'a fait rentrer dans le ſein de ſa famille. Elle a hérité de grands biens par la mort d'une mere injuſte & cruelle ; maintenant elle eſt l'épouſe de celui qu'elle regardoit comme ſon bourreau.

Un Voyageur anglois a donné au *Pont-de-Beauvoiſin*, une ſcene aſſez ſinguliere pour un homme de ſa nation, qui devroit être accoutumé aux viſites des commis de douane, puiſque ſon pays en eſt hériſſé. Cet Anglois arrivé ſur la frontiere, fut conduit à la douane pour être préſent à la viſite que les employés devoient faire de ſes bagages : il avoit dans ſa malle environ trente paires de bas de ſoie pour ſon uſage; on le preſſa d'en acquitter les droits, à raiſon de trois livres par chaque paire; l'Anglois demanda aux commis ſi ces bas n'étoient pas à lui, & s'il n'étoit pas le maître d'en diſpoſer à

ſon gré : „ Perſonne ne vous conteſte „ cette propriété, lui répondit-on ; „ à ces mots le Voyageur étale ſes bas ; & les prenant les uns après les autres, il les coupe par le milieu, les jette dans la boue & les foule aux pieds avec toutes les apparences du plus grand ſang-froid. Les employés eurent beau crier que ce n'étoit pas là ce qu'ils demandoient ; l'Anglois continua ſon opération ſinguliere, aimant mieux ſe priver de ſes bas que d'acheter le droit de traverſer la France avec eux. Si cet homme ſoutient conſtamment ſon caractere ou ſon humeur dans ſon tour de l'Europe, il pourra bien avant la fin de ſon voyage ſe trouver avec ſes malles vuides.

Bien des gens croyent que le luxe dans les villes gênant le goût pour les mariages, y fait préférer les richeſſes, & qu'à la campagne le choix eſt plus libre, moins intéreſſé & par conſéquent plus heureux ; un événement arrivé récemment dans un village à quelques lieues de Paris, peut fixer les opinions ſur le déſintéreſſement des payſans en amour : Un d'eux marioit ſa fille, lui donnoit vingt-neuf écus de

dot & l'ameublement ordinaire ; les deux familles étoient assemblées avec les voisins, & le notaire finissoit le contract, lorsque le mariage rompit sur une paire de pantoufles que le futur exigeoit, & que le pere de la fille s'obstina de refuser. Un des assistans proposa sa sœur très-laide & plus âgée que l'autre, en offrant les vingt-neuf écus & les meubles. Donnerez-vous les pantoufles, dit le jeune homme? Oui sûrement, répondit l'autre ; en ce cas, répliqua le jeune homme, faites-la venir, nous changerons les noms du contrat. Ce qui fut exécuté sur le champ.

Un neveu du Roi de *Maroc* vint, il y a quelques années, à *Paris*, en qualité d'Ambassadeur de son oncle. On lui fit le plus grand accueil, tous les Seigneurs s'empressement de lui donner des fêtes. Des plaisans profiterent de cette occasion pour faire une espiéglerie à un marchand de chevaux nommé *Septenville*, fort riche & un peu yvre de sa fortune. Ils commencerent par lui persuader qu'il devoit inviter le Prince Marocain à une fête dans sa maison de campagne, qui est une des plus belles qui soient aux environs de Paris;

ils l'assurerent qu'ils avoient assez de crédit pour déterminer Son Excellence à accepter la fête & à l'honorer de sa présence. Il lui firent entendre que la dépense que la fête coûteroit pouvoit lui être par la suite de la plus grande utilité ; qu'une liaison aussi distinguée donneroit à son commerce plus d'éclat & d'étendue, & que Son Excellence pourroit par reconnoissance lui procurer des chevaux barbes. *Septenville* calcula tous les avantages qu'il pouvoit retirer & se décida sans peine à recevoir l'Ambassadeur avec tout le faste & toute la dignité convenables. Quelques jours après, on vint lui annoncer que Son Excellence consentoit à lui faire l'honneur de passer la journée à sa campagne, qu'elle s'y rendroit tel jour, à telle heure. Voilà mon marchand de chevaux qui met tout en mouvement pour rendre sa maison digne de recevoir un pareil hôte. Il commande un feu d'artifice à *Torré*. Il fait placer partout, dans le jardin, sur la façade de sa maison, dans l'intérieur, les illuminations les plus brillantes. Il fait venir à grands frais les musiciens les plus célebres. Il invite à la fête les personnes les plus propres à en faire

l'ornement; les gens de la Cour, les étrangers les plus distingués, & sur-tout les plus jolies femmes de l'Opéra & des autres spectacles. On pense bien que le repas répondoit à tous ces préparatifs. Enfin, le jour choisi, après s'être fait attendre quelque tems suivant l'usage, l'Ambassadeur accompagné de toute sa cour arrive dans un carosse magnifique. On l'accueille de son mieux, on lui adresse les choses les plus flatteuses auxquelles il répond par le moyen d'un interprete. On le prie de chanter, il s'en acquitte avec la meilleure grace possible. On joue, on se livre à tous les plaisirs. *Septenville* ne se possédoit pas de joye. Il étoit transporté. Il n'osoit point s'asseoir à la table d'un hôte aussi illustre. Une serviette sur le bras, il se tenoit derriere le fauteuil de l'Ambassadeur & se faisoit honneur de le servir. Chaque convié prenoit part à la fête sans se douter de rien. Mais vers les trois heures du matin, plusieurs hommes vêtus d'un habit écarlate avec de grands galons d'or, un bâton d'exempt à la main, arrivent. Ils viennent de la part du Roi, arrêter le prétendu Ambassadeur; *Septenville* s'apperçoit qu'il est la dupe

d'une miſtification. Il eſt furieux. L'Ambaſſadeur, les gens de ſa ſuite, les exempts, tout cela étoit ſuppoſé. Cette miſtification fut bientôt répandue dans *Paris* & à la Cour. Le pauvre *Septenville* eut le double chagrin d'avoir dépenſé beaucoup d'argent & de ſe voir l'entretien & la fable de tout *Paris*. Celui qui jouoit le rôle d'Ambaſſadeur eſt un Libraire nommé *Prault*, & ſur-nommé *Prault blême*, attendu qu'il eſt fort pâle. Il eſt préciſément de la taille, de l'âge & de la figure du Prince Marocain & tout le monde y a été trompé.

Une Courtiſanne feignit derniérement de vouloir ſe convertir; un honnête dévot eſt tombé dans le piége : elle a demandé une ſomme d'argent pour payer, diſoit-elle, ſes dettes & ſe retirer dans un cloître d'où elle répandroit le bon exemple & l'édification. Le ſaint homme enchanté de faire un proſélyte au Seigneur s'eſt hâté de lui compter une ſomme aſſez conſidérable; elle a effectivement payé des dettes qui la preſſoient, enſuite à l'inſtant que le célebre bienfai-

te r l'attendoit pour la claquemurer avec un eſprit de charité & de pénitence, la Madelaine mondaine a diſparu, & s'en eſt allée avec un jeune homme dépenſer l'argent qui lui reſtoit. On a été fort ſcandaliſé de cette eſcroquerie ; rien cependant de ſi naturel. Il falloit que l'homme de Dieu, avant de lui offrir une pareille brebis égarée s'aſſurât bien que ſon repentir étoit ſincere. Le voilà corrigé du déſir de faire des proſélytes.

Notre Robe fournit pluſieurs exemples de Magiſtrats en qui l'étude des loix n'a pas détruit les agrémens de l'eſprit. Les Députés d'un de nos ordres religieux qui a un procès conſidérable au Parlement, ſont venus derniérement faire leur cour au premier Préſident de ce corps. La juſtice doit ſans doute être auſſi inflexible aux hommages, qu'inacceſſible à la prévention; ainſi il étoit bien permis de rire des profondes révérences que multiplioient fort gauchement les plaideurs enfroqués. Quelqu'un les fit remarquer au premier Préſident : *Ne voyez-vous pas*, répondit-il, *que ce ſont des cruches qui ne ſe baiſſent que pour ſe remplir.*

Une de nos Beautés avoit accordé des faveurs très-particulieres à un jeune homme qui l'avoit apparemment trouvée dans un bon moment. Cet heureux amant croit devoir le lendemain une visite à la Belle : il la trouve au milieu d'un cercle nombreux ; elle jette sur lui de dédaigneux regards & lui adresse à peine de tems en tems quelques demi-phrases. Notre élégant piqué lui demande tout bas si elle a déjà oublié ce qui s'étoit passé entre eux la veille. *Comment*, *Monsieur*, lui dit-elle d'un air tout surpris ! *est-ce que vous prenez cela pour des espérances ?* Le jeune homme pétrifié n'eut pas la force de réfuter ce singulier argument. Mais il est impossible de ne pas convenir que les femmes d'aujourd'hui ont bien perfectionné ce qu'elles appellent la *décence*.

Une sage-femme est appellée auprès d'une femme qui se sentoit pressée par les avant-coureurs de l'enfantement. Au même instant que la matrone arrive, elle se sent elle-même attaquée vivement par les mêmes douleurs. Les deux femmes accouchent ensemble. Une vieille domestique qui les aide l'une & l'autre, dans le

trouble où elle eſt, place les deux enfans ſur un même oreiller, ſans remarquer lequel des deux eſt à ſa maîtreſſe. L'un vient à mourir ſur le champ ; l'un & l'autre ſont mâles. Chacune des deux meres réclame l'enfant qui reſte vivant. Cette diſpute a occaſionné un procès plus difficile à juger que celui qui dont la déciſion a fait tant d'honneur à Salomon.

Un Soldat du Régiment de *** quitte ſa garniſon ſans le conſentement de ſes ſupérieurs & vient à Paris chez ſon Colonel, pour demander une place de bas-officier qui ſe trouvoit vacante. Cette démarche légere l'expoſoit à la peine des déſerteurs ; la bonté de ſon Colonel étoit ſon eſpoir & il ſavoit que ce moyen étoit le ſeul qui pût lui réuſſir. Dès qu'il entre dans l'hôtel, la femme du Colonel l'apperçoit & eſt frappée de ſon air, de ſa taille, de ſa figure. Notre Soldat étoit formé en Hercule & la Marquiſe eſt *amatrice*. Un domeſtique vient au devant du voyageur & lui annonce que Mlle. *Julie*, premiere femme de Madame deſire lui parler & l'attend dans la chambre où on le conduit. Là notre Soldat trouve une

jeune brunette aux yeux vifs, dans un deshabillé plus que galant & offrant par ſon attitude le tableau de la plus laſcive volupté. --- Que voulez-vous, mon ami, que demandez-vous à Monſieur ? votre phyſionomie me plaît & m'annonce que vous êtes un bon ſujet; j'ai la confiance de Madame, je l'intéreſſerai en votre faveur & Monſieur ne lui peut rien refuſer..... Le Soldat raconte le motif de ſon voyage; on lui promet le plus heureux ſuccès. --- Aſſeyez-vous près de moi, eh! vraiment vous êtes un fort joli homme, ç'auroit été dommage qu'une taille comme celle-là n'eût pas été décorée de l'uniforme.... Mais il ne faut plus porter de ces vilains galons-là..., oh, bientôt ils ſeront d'argent.... Le Soldat ne ſe ſent plus d'aiſe & s'apperçoit bien qu'il lui vient deux bonnes fortunes à la fois. On ſe doute qu'une place qui s'offroit elle-même de ſi bonne grace à l'aſſaut, fut bientôt priſe. Ce n'étoit pas le cas d'un blocus, on n'avoit pas de tems à perdre, & les troupes en deux minutes s'emparerent de la ville & de la citadelle. Après avoir joui pendant une heure de ſa conquête, le Soldat penſa à ſon affaire; il étoit important pour lui de reparoître au

corps dès le lendemain. On le laiſſe ſeul ; une demi-heure après on le vient chercher de la part du Colonel : -- Un tel, lui dit le Marquis , ma femme s'eſt intéreſſée pour vous, à la recommandation d'une fille en qui elle a confiance, & m'a engagé, non-ſeulement à vous pardonner l'indiſcrétion de votre démarche, mais encore à vous accorder la grace qui en a été l'objet. Ne perdez pas un inſtant pour rejoindre, j'écris au Major pour qu'il trouve un prétexte à votre abſence, mais je ne puis tolérer qu'elle ſoit plus longue... Le Soldat alloit partir après s'être exhalé en actions de graces ; le Marquis le rappelle... --- Mon ami, attendez un inſtant, vous ſerez vous-même le porteur de mes ordres, & pendant que mon ſecrétaire les expédie, je veux vous préſenter à votre bienfaitrice ; paſſons chez Madame .. Le Colonel & le nouveau Sergent entrent dans l'appartement de la Marquiſe qui étoit encore en *deshabillé blanc*. Dès que le Soldat l'apperçoit, il lui ſaute au cou : --- Ma chere *Julie*, que je vous ai d'obligation!... Le trouble de la Marquiſe à cette étrange algarade auroit bien ſuffi pour déſſiller les yeux d'un mari plus

aveugle encore que le Colonel ; les circonſtances ſe multiplierent pour l'éclairer. La véritable *Julie*, celle qui avoit prêté ſa chambre, ſon nom & ſon tablier, vient à entrer. Le Marquis la queſtionne & elle a la foibleſſe de tout avouer. Le pauvre mari a balancé longtems ſur le parti qu'il avoit à prendre : l'exemple de quelques milliers de ſes confreres l'a déterminé, & il s'eſt réſigné à ſon ſort. On aſſure même que la recommandation de cette chaſte épouſe a encore beaucoup d'influence ſur ſon eſprit.

L'hiſtoire de la guerre d'*Amérique* qui vient d'être terminée, offrira toutes les atrocités qui accompagnent toujours les guerres civiles. On raconte ce trait de l'affreuſe journée de l'incendie de *Charleſtown*. Dans la confuſion générale, tandis qu'une partie de la ville étoit en feu, un Soldat écoſſois des troupes du Roi enfonça la porte d'une maiſon : il pénétre dans l'intérieur, & y trouve une femme de la plus grande beauté, tenant par la main ſa fille âgée de cinq ans, & qui alloit monter à la chambre de ſon mari malade, pour l'aider à ſe ſauver. Le Soldat,

frappé de sa beauté, commence d'abord par la presser de satisfaire à sa passion, en lui déclarant qu'il n'y avoit pas de tems à perdre. L'inutilité de ses instances le fait bientôt après récourir aux menaces & à la violence, sans aucun égard pour les prieres de la mere & de l'enfant, toutes deux prosternées à ses pieds. La petite innocente qui voyoit sa mere se débattre contre ce monstre, croyoit qu'il vouloit la tuer, & elle le prioit de ne pas ôter la vie à sa mere. Les cris de la mere & de l'enfant parvinrent jusqu'à la chambre où le mari étoit couché. Quoiqu'il fut au lit depuis longtems, il s'efforce de descendre, se saisit d'une épée, & se traine jusqu'à la chambre où il entendoit du bruit. La fureur lui donnant des forces, il passe son épée à travers le corps du Soldat. Le malheureux, quoique blessé à mort, a encore le tems de se retourner pour voir d'où lui étoit porté le coup : il reconnoit son frere & meurt L'époux infortuné voit en même tems sa femme évanouie, sa fille attaquée de mouvemens convulsifs, & son frere expirant ; il s'écrie : *J'ai tué mon frere !* & tombe sans connoissance. La garde qui l'avoit suivi, avoit à peine

entendu cette exclamation de ſon maître, qu'elle vit les flammes percer de toutes parts. Elle court auſſitôt, dans l'eſpoir de trouver du ſecours pour ces infortunés : il n'étoit déja plus tems ; le plancher s'étoit abymé ſous eux, & ils étoient enſevelis dans les ruines.

Il s'eſt fait un jour au parterre de l'Opera, un vol aſſez ingénieux ; un étranger avoit coutume d'y aller, trouvant que cette place étoit la meilleure pour jouir du ſpectacle. Il avoit été obſervé par un filou que ſes boucles de diamans tentoient prodigieuſement. Celui-ci en achete de fauſſes qui avoient beaucoup d'apparence ; il ſe met à côté de l'étranger ; ils entrent en converſation, le filou ſe plaint des voleurs qui ſe gliſſent par tout, il dit, *je vais ôter mes boucles, parce que quelqu'un de ces coquins pourroit me les dérober.* L'étranger enchanté de l'avis, ſuit l'exemple de l'adroit intriguant, il ôte auſſi ſes boucles, & les met dans ſa poche ; mais qu'eſt il arrivé ? le ſpectacle fini, l'honnête homme veut remettre ſes boucles, les cherche & ne les trouve plus.

Un jeune Peintre s'étoit marié ſans amour, & pendant pluſieurs mois la paix avoit regné dans ſon ménage, uniquement parce qu'elle accompagne toujours l'union de deux caracteres doux & honnêtes; peu à peu l'eſtime, l'amitié, la paternité avoient attaché fortement deux cœurs que les parens, c'eſt-à-dire le haſard conduit par l'intérêt, avoient rapprochés. C'étoit là l'amour de nos tourtereaux. Le bonheur de ces époux ou plutôt de ces amans heureux fut troublé par l'affreuſe maladie que l'inoculation a cruellement multipliée autour de notre capitale. Un des fruits de cette tendre union en eſt la premiere victime; la mere ſuccombe bientôt, la douleur de l'époux qui ſurvit eſt à ſon comble, quoiqu'elle ne s'exhale point au dehors; des arrangemens d'affaires qui aſſurent le ſort des deux enfans qui lui reſtent, le ſoutiennent; la liberté d'eſprit avec laquelle il s'y livre, fait croire qu'il eſt conſolé; c'eſt ainſi que jugent la plupart des hommes qui ne connoiſſent ces ſortes de peines que par la néceſſité de paroître quelquefois les reſſentir; il s'en falloit bien que le malheureux époux fut tranquille;

au bout de deux mois toutes ſes affaires étoient arrangées ; ſon pere, homme reſpectable & une bonne grand'mere, s'étoient chargés de l'éducation de ſes deux enfans. Le jeune Peintre les conduit à *Vincennes* où ces bonnes gens demeuroient: on a remarqué que jamais adieux ne furent plus tendres que ceux qu'il fit aux deux orphelins, quoiqu'il dut les revenir voir le lendemain ; de retour à *Paris* la fievre s'empare de lui, il ſe met au lit & ne le quitte que pour aller rejoindre l'objet de tous ſes regrets. Voilà une hiſtoire récente, peu connue, parce qu'elle n'offre qu'un tableau vertueux : je la racontois dans une ſociété où j'imaginois que ces deux époux obtiendroient quelques larmes; mon récit ne produiſit que cette exclamation d'un Robin qui paroiſſoit m'avoir écouté avec beaucoup d'attention : *Il y a des gens qui meurent auſſi ſottement qu'ils ont vécu!* Je vis à la vérité deux très-jeunes femmes qui s'efforçoient de cacher qu'elles étoient attendries; l'une d'elles alla dire deux mots à l'oreille d'un militaire qui étoit dans une embraſure de fenêtre, on parla de jeu & il ne fut plus queſtion de mon Peintre.

Une de nos Laïs a éprouvé la cruelle vérité du Proverbe que *tout ce qui reluit n'eſt pas or.* Elle s'étoit aviſée de ſe donner pour neuve de toute nouveauté; Madame ſa mere, car ces Demoiſelles ne ſont jamais orphelines, faiſoit courir dans le monde de petits avertiſſemens comme autant de bulletins où l'on faiſoit part au public que la Demoiſelle *une telle* étoit encore jouiſſante de toute ſa virginité & qu'elle ne demandoit pas mieux que de la perdre; un eſcroc de filles eſt introduit chez la Demoiſelle: d'abord il a une converſation politique avec la reſpectable mere & finit l'entretien par faire reluire cent beaux louis d'or bien comptés; on ne demande pas au galant quel eſt ſon rang, ſon nom: un propriétaire de cent louis n'avoit pas beſoin de ces acceſſoires pour une telle alliance. Enfin il eſt agréé; il paſſa la nuit avec la Demoiſelle qui s'applaudiſſoit de cet air de virginité qu'elle s'étoit donné avec tant d'adreſſe; de ſon côté l'amant rioit; il n'en goûta pas moins les plaiſirs deſirés. Les cent louis ſont lâchés, le galant ſe retire; les deux honnêtes créatures étoient enchantées l'une de l'autre; on veut payer une marchande

de modes, une couturiere, un coëffeur: ces créanciers qui avoient la vue plus nette que la Demoiſelle, viennent lui rapporter ſon argent en lui diſant qu'ils ne prennent point en payement, de la fauſſe monnoie. La Demoiſelle & ſa mere ſont furieuſes, elles reconnoiſſent avec douleur qu'elles ont été les duppes d'un fripon; la premiere le rencontre dans un bal: --- Ah, ah! vous voilà, M. le faux monnoyeur! --- ah, ah! vous voilà, Mlle. la pucelle; quitte à quitte, vous m'avez trompé, je vous ai trompée. Croyez-moi, au lieu de nous arracher les yeux, cherchons à en tromper d'autres; votre fauſſe fleur ne valoit gueres mieux que mes louis faux. La Demoiſelle prit le bon parti, elle rit de l'aventure. Il n'y eut que la mere qui murmura entre ſes dents: --- Vraiment, c'étoit bien la peine de me faire paſſer pour une trompeuſe; une autre fois j'examinerai les louis, & aura après, des pucelles qui voudra.

Le Comte de *** voyageoit pour ſe rendre à une de ſes terres. C'eſt un brave officier qui ne connoît point la peur; il ſe faiſoit tard, il s'imagine de s'arrêter

dans le château d'un de ſes anciens amis qu'il n'avoit pas viſité depuis ſix à ſept ans: il entre, il apperçoit quelque changement; on lui apprend que le Seigneur eſt mort, mais que ſon fils qui a hérité de ſes biens eſt dans le château. Le Comte de *** monte, trouve en effet le jeune homme qui lui fait un très-bon accueil. Il lui raconte les circonſtances de la mort de ſon pere qu'il paroit regretter beaucoup; on ſoupe, on conduit enſuite le Comte dans une chambre aſſez grande qui étoit au bout d'une galerie. Notre voyageur étoit fatigué; il ſe hâte de ſe mettre au lit où le ſommeil vient bientôt le ſurprendre. Sur les deux heures du matin, il eſt réveillé par un bruit ſourd qu'il croit entendre comme ſi quelqu'un marchoit dans la chambre. Il entrevoit une eſpece de fantôme blanc. Il ſuit de l'œil en quelque ſorte les pas de cette figure ambulante. Ce ſpectre ſoupiroit, il va du côté de la cheminée, s'aſſied vis-à-vis un reſte de feu & dit en gémiſſant: „Je puis donc „ encore me chauffer! oh mon Dieu!„ Le Comte regardoit toujours: il examine, il voit que ce fantôme eſt de forme humaine, qu'il eſt couvert de haillons

blancs. Le ſpectre s'avance vers le lit, tâte les matelats & en un mot s'étend à côté du Comte en murmurant: „Je vais „ donc me coucher encore dans un lit!„ alors le Comte d'une voix ferme demande; „Qui êtes-vous? que venez-vous „ faire ici? Auſſitôt --- Ah, c'eſt vous, „ mon cher Comte, & qui vous amene „ en cette horrible demeure?.... eſt-ce „ que vous ne me reconnoiſſez pas..... „ Votre pauvre ami....? Comment, ré„ pliqua le Comte, vous feriez M***, „ & votre fils lui-même hier au ſoir m'a „ dit que vous étiez mort! --- Je vis, „ mon cher ami, je vis, mais pour mou„ rir mille fois par jour depuis ſix années „ entieres que ce fils dénaturé, que ce „ monſtre m'a plongé dans un cachot „ où je ne me nourris en quelque ſorte „ que de mes larmes. Le malheureux! „ il n'a pas voulu attendre ma fin pour „ dévorer mon héritage; il a corrompu „ quelques-uns de ſes infâmes domeſ„ tiques auſſi ſcélérats que lui. On a ré„ pandu le bruit de ma mort, on a fait „ mes obſéques comme ſi en effet je n'é„ tois plus, & je languiſſois dans un ca„ chot ayant à peine du pain & de l'eau „

„ couvert de ces miſérables haillons. On
„ avoit oublié hier au ſoir de fermer la
„ porte de ma priſon, je m'en ſuis apper-
„ çu cette nuit; auſſitôt j'ai cherché à
„ me procurer quelque ſoulagement. Je
„ ſuis venu par haſard dans cette cham-
„ bre; depuis ſix ans je ne connoiſſois
„ plus ni le feu ni le lit, mes premiers
„ mouvemens ont été de profiter de l'un
„ & de l'autre, mon deſſein étoit d'at-
„ tendre la mort ſur ce lit & de conju-
„ rer un fils barbare de me la donner....„
Le Comte étoit plongé dans un accable-
ment inexprimable; un pere victime à ce
point de l'avidité d'un fils dénaturé! —
„ Mon ami, s'écria-t-il, non, vous ne
„ mourrez point & le crime ſera puni;
„ attendez tout de mon humanité, car
„ il n'eſt pas beſoin de ſentir l'amitié
„ pour ſe remplir de votre affreuſe ſitua-
„ tion; rentrez dans votre ſouterrein
„ ſans qu'on ait le moindre ſoupçon, &
„ ſoyez perſuadé que vous ſerez bientôt
„ vengé....„ Le Comte en effet vole à la
Cour, inſtruit le Gouvernement de ce
crime inoui; le pere eſt arraché à ſa pri-
ſon, il rentre dans tous ſes biens & ſon
fils à ſon tour a diſparu. On ne doute pas

qu'il n'ait été condamné au même ſupplice qu'il avoit fait ſouffrir à ſon pere. Une priſon éternelle dérobera ce monſtre à l'échaffaut où il devroit monter.

On attendoit, l'année derniere, à *Paris*, un Prince indien qui voyageoit, diſoit-on, avec un ou deux quarterons de femmes. Tous les dévots étoient en allarmes: - - *Que dira M. l'Archevêque? ſouffrira-t-il un tel ſcandale? les mœurs ſeront bleſſées ſi l'on permet que cet homme conſerve ſon ſerrail; & puis il faut qu'il ſe faſſe Chrétien!* ... Un plaiſant ajoute; *Il n'a qu'à embraſſer notre ſainte Religion, & on lui paſſera toutes les filles de notre Opéra.*

Il s'eſt paſſé, il y a une couple d'années, au *For-l'Evêque*, une ſcene aſſez réjouiſſante. Un jeune Américain ci-devant mouſquetaire, nommé M. de *Châteaublond*, étoit renfermé dans cette priſon pour des dettes qui montent à plus de 200000 livres. Il n'avoit gueres eſpéran-d'en ſortir de ſitôt: ſes parens ſembloient être de concert avec ſes créanciers pour le priver de ſa liberté. On dit que le malheur eſt le pere de l'induſtrie: le priſon-

nier imagine ce ſtratagême. Un de ſes amis vient avec un prétendu négre viſiter M. de *Châteaublond* chez lequel ſe donne un excellent dîner. Sur le ſoir il faut ſe retirer ; l'ami dit en préſence des géoliers à ſon negre, d'avoir ſoin d'arranger les bouteilles vuides dans un panier : ils paſſent. On ne fait nulle attention à l'homme noir. C'étoit M. de *Châteaublond* qui s'étoit barbouillé le viſage ainſi que le premier negre qui étoit entré dans la priſon avec la couleur noire & qui en eſt reſſorti très-blanc. Cette aventure a été le vaudeville de Paris. Il n'y a que les créanciers de M. de *Châteaublond* qui n'ont pas trouvé le mot pour rire à cette eſpece de farce.

De mauvais plaiſans ont joué un tour aſſez burleſque à l'un de nos Commiſſaires de Police. On vient le chercher à la brune pour mettre un ſcellé. C'eſt une des fonctions les plus lucratives de cet état, & les Commiſſaires, qui ne ſont pas les moins intéreſſés des ſuppôts du *Chic*, ſont ardens pour la remplir. Le Commiſſaire *Boulanger* met en hâte ſa perruque de cérémonie, fait tapage ſur la lenteur

de ſon clerc à apprêter le papier timbré, l'écritoire &c. De crainte d'être prévenu par quelqu'un de ſes confreres, M. le Commiſſaire riſque vingt fois de ſe caſſer le cou par ſa précipitation à marcher. Après avoir parcouru une infinité de rues, on le conduit dans un grenier où un drap étendu ſur un châlit paroiſſoit receler la triſte victime de quelque membre de la ſalubre faculté. M., dit-on au Commiſſaire, *que l'extérieur ne vous en impoſe pas, notre parent par un goût exceſſif pour l'épargne ſe refuſoit juſqu'à la commodité du logement, voyez ces armoires; combien de papiers elles renferment.....!* C'eſt là où Dame Thémis fait ſes orges. Enfin maître *Boulanger* dreſſe un long procès verbal & commence à appoſer les bandes ſacrées. Il y avoit déja ſept à huit feuilles de papier de barbouillées & une partie de la nuit étoit écoulée lorſque le clerc, qui peut-être avoit ſes raiſons, s'approche du chevet où paroiſſoit placée la tête du défunt. *Que vois-je, M.*, s'écrie-t-il, *on nous joue, c'eſt une tête à perruque!* Le Commiſſaire entendoit bien que c'étoit à lui ou de lui qu'on parloit, mais il étoit occupé de ſa beſogne, ou peut-être à cal-

culer combien d'argent le ſcellé lui produiroit; il fallut le lui dire pluſieurs fois; pendant ce tems les autours de la niche s'eſquiverent & maître *Boulanger* reſta ſeul ſtupéfait & confondu. On a ri ſans doute de cette aventure d'un côté, tandis que de l'autre plus d'un mouchard de la Police étoit en l'air pour en découvrir les auteurs.

L'avanture du Chevalier d'Y **** dont on a parlé pendant deux jours au moins, eſt certainement fort étrange. Un de ſes camarades avoit répandu dans ſon régiment, le bruit que dans ſes ſéjours à *Paris*, il employoit un des moyens les plus bas que le vice puiſſe imaginer, pour ſe procurer des reſſources. On recontoit que tous les ſoirs il ſe déguiſoit en vieille femme & que ſous l'accoûtrement de ce qu'on appelle une Maq*** il ſollicitoit les paſſans dans les rues détournées, à venir goûter les plaiſirs qu'il leur annonçoit. Le Chevalier, ajoute-t-on, faiſoit cet infâme métier avec un tel ſuccès qu'il ſubvenoit aux dépenſes qu'entraînoit ſon goût pour la débauche. Il eſt vrai qu'il n'étoit pas obligé de payer celles de toutes les

eſpéces & que ſur certaines, il jouiſſoit d'une pleine franchiſe. Quelques camarades du Chevalier voulurent s'aſſurer de ce fait incroyable ; on les conduiſit ſur le théâtre où il exerçoit ſes talens. Les jeunes Officiers font ſemblant de ne pas le reconnoître & jouiſſent d'abord de ſon embarras. Ils projettent de le porter bientôt à ſon comble, font tapage, feignent de n'être pas contens de la marchandiſe qu'on leur offre & affectant un goût aſſez ſingulier, ils propoſent à leur fauſſe Maq*** de lui donner la préférence. Elle réſiſte, on ſe met en devoir de la violer : en un clin d'œil ſes vêtemens diſparoiſſent ; je laiſſe à votre imagination, à vous peindre cette étrange ſituation : la honte d'un côté, le mépris & les riſées de l'autre &c. &c. &c.

On vantoit chez une Marquiſe qui vit encore, les exploits du Maréchal de Saxe. Il a vaincu les ennemis de l'État, dit-elle avec fierté, mais il n'a pu vaincre ſes paſſions. Toute la France eſt témoin de ſes galanteries ; s'il a défendu nos Provinces, j'ai fait peut-être plus · car je lui ai réſiſté & je l'aimois ; il a gagné des batailles,

& moi ſans verroux & ſans grilles, j'ai gardé ma vertu. Ce diſcours vraiment digne d'une femme de qualité vertueuſe étoit tout près de produire un grand effet : mais un Évêque qui étoit là ſourit, & ce ſouris fit partager ſes doutes. La victoire de cette femme n'étoit pas ſi autentique que celle de Fontenoi. Donnez-vous donc maintenant bien de la peine, Meſdames, pour conſerver votre vertu ! Un ſouris ſuffira pour la rendre équivoque; mais il y a longtems que vous ne donnez plus dans de pareilles duperies.

Quand l'honneur a de tous tems été le plus puiſſant reſſort d'une nation, il doit être dangereux de lui ſubſtituer une brutale ſévérité. Le tems & les événemens perſuaderont donc ſans doute inſenſiblement à nos chefs militaires, que la cruelle manie de punir les troupes françoiſes par le *bâton*, peut devenir auſſi funeſte par ſes ſuites, qu'elle eſt humiliante & pernicieuſe dans ſes principes. Parmi les exemples qu'on en pourroit donner, en voici un mémorable qui eſt arrivé à *Breſt*, dans le régiment des Colonies. Ce corps manœuvroit aux ordres de M. d'*Amé-*

court; un ſoldat ſe trouvant hors de ligne, il court à lui, & le frappe d'un coup de canne ſur la figure. Vivement ſenſible à cette dureté, le ſoldat oſe lui dire: *Paſſe pour celui-là, mon Officier.* Se croyant menacé par le propos, M. d'*Amécourt* redouble, mais il ne tarde pas à recevoir le prix de ſa vivacité. Le ſoldat lui paſſe ſa bayonnette à travers la poitrine. On l'arrête; il dit froidement qu'il le feroit encore, qu'il s'attend à tout, & qu'il mourra content d'avoir délivré ſes camarades d'un pareil monſtre. M d'*Amécourt*, ſoigneuſement panſé, laiſſe des eſpérances pour ſes jours; il a porté, dit-on, la généroſité juſqu'à demander avec inſtance la grace de ſon ſoldat; c'eſt bien le cas de dire avec Voltaire:

Des Chevaliers françois tel eſt le caractere.

Un ancien Danſeur de *Nicolet*, las d'avoir fait des cabrioles à cent écus par an, a pris le parti de ſe livrer excluſivement au métier plus lucratif de filou. Il s'aviſa un jour de vuider en entier l'appartement d'un M. *Thevenet*, commis à la loterie de France, dont les fenêtres ont vue ſur le jardin du Palais royal. Il grimpe par deſ-

us les plombs, descend par une croisée ui étoit ouverte, met les verroux à la orte & fait ses paquets. Comme il les ommençoit, arrive la servante du S. T..., qui va pour ouvrir; n'y pouvant arvenir, elle s'imagine que la serrure st dérangée, & s'en va. Pendant ce ems, l'escroc s'assied tranquillement dans n fauteuil qu'il pose devant la serrure fin d'ôter tout moyen d'être apperçu. es paquets achevés; ils les pose sur les lombs, reprend le chemin qu'il avoit ris, & les porte l'un après l'autre chez n marchand de vin de la rue de Richeieu. De là prenant un savoyard près de a Place des Victoires, il les fit transporer chez lui rue Monmartre. Sur ces enrefaites, M. *T*...voulant rentrer dans son ppartement, ne peut ouvrir sa porte: il 'en peut concevoir la cause & la fait enoncer. Quelle fut sa surprise! ... Il fait en âte des informations dans le voisinage, x il apprend qu'on a vu passer un homme vec des paquets: on suit la trace, on arvient à découvrir le savoyard qui les voit portés Plainte rendue. Enfin à 11 eures du soir, l'escroc est arrêté dans on lit. Son premier mouvement est de

proteſter de ſon innocence, mais en voyant le favoyard : *Ah!* dit-il, *c'eſt bien la derniere fois que je me fais aider dans mes opérations. Quoi!* lui demande-t-on, *vous eſpérez donc continuer à l'avenir? Oh! je ſais bien*, répondit-il, *que je ne ſerai pas pendu, que j'en ſerai quitte pour quelques années de galeres, & après ce ſéminaire, je ſaurai mieux prendre mes précautions.* Malheureuſement la loi ne punit point l'intention, & cet homme, tout ſcélérat qu'il s'eſt fait connoître, reviendra dans la ſociété pour y accomplir ſes projets & faire bien pis à coup ſûr. Faut-il qu'un code auſſi barbare que celui de nos loix criminelles, ſoit ſeul préſervé de l'influence philoſophique, ſi pernicieuſe à tant d'autres égards!

Un Particulier qui entretenoit une Actrice, ayant épuiſé tous les moyens connus pour ſubvenir à ſes dépenſes, vint trouver un Juif (*) dont le magazin étoit

(*) Quoique le Judaïſme exclue des *Six Corps* tous ceux qui profeſſent cette Religion, les diſciples de Moyſe n'en exercent pas moins ici leur induſtrie en achetant ſoit des banqueroutiers frauduleux, ſoit des *faiſeurs affaires*;

n des mieux assortis tant en soieries qu'en
orures. Le Juif voyant un superbe équi-
age s'arrêter à sa porte, s'empresse de
escendre & vient au devant de l'étranger
nconnu. M., lui dit celui-ci, *mon on-*
le qui est le Grand Pénitencier, desireroit
voir pour une Abbaye de quoi faire un su-
erbe Devant-d'Autel & les ornemens sa-
erdotaux assortis : il m'a chargé de faire
et achat & comme on m'a assuré que vous
iez rond en affaires, je suis venu chez
ous par préférence : c'est de l'or en barre ;
ous serez payé en livrant la marchandise,
y mettrai cependant une condition : ma
eur qui a beaucoup de dévotion à la Vierge
e demande un pareil ornement en blanc,
ais il faut que vous vous arrangiez de fa-
n que je n'aie rien à débourser pour cet
jet, ainsi que pour deux habits à mon
age ; si vous le trouvez bon, (montrant
n filou qui l'accompagnoit) *M. qui est*
on tailleur emportera l'étoffe chez lui : ---
u'à cela ne tienne, répond le Juif ; *je*
ous traiterai, M., en honnête homme, &
même tems il déploye ce qu'il a de
us riche dans tous les genres. Le cha-

cinquante & soixante pour cent au dessous de
valeur.

land, comme on peut croire, n'héſite pas dans le choix, fait mettre à part pluſieurs pieces de dorures, fait lever les habits & les ornemens pour la Vierge, remet ceux-ci à ſon tailleur (au filou s'entend) en fait monter un autre qui étoit en grande livrée; puis s'adreſſant au Juif: M., dit-il, *vous me donnerez un de vos commis pour m'accompagner juſques chez mon oncle où vous recevrez votre argent.* Le ſoi-diſant neveu du Grand-Pénitencier monte en voiture avec un des ſuppôts de l'Iſraëlite, & celui-ci rit dans ſa barbe d'avoir fait une auſſi bonne journée aux dépens du bon Dieu & de la Ste. Vierge. On arrive au cloître *Notre-Dame*; un des laquais deſcend, feint de parler au ſuiſſe & vient annoncer que le Grand-Pénitencier eſt au confeſſional, où le filou ſavoit bien qu'il devoit ſe trouver à cette heure-là. *Suivez-moi*, dit le neveu au commis du Juif, *je vais vous faire parler auſſitôt à mon oncle*: à peine ſont-ils entrés dans la cathédrale que la voiture diſparoît: le neveu va au confeſſional, s'approche du Grand-Pénitencier, en ayant ſoin de faire tenir l'Iſraëlite aſſez loin pour qu'il ne puiſſe rien entendre. *Mad. la Comteſſe*

le ***, dit-il, *qui s'intéresse très-particu-*
ièrement à l'homme que vous voyez, vous
rie, M., de vouloir bien l'entendre en con-
fession : c'est un nouveau converti dont elle
est marreine... A l'instant je suis à vous,
épond le Grand-Pénitencier qui avoit
ncore quelques pénitentes à entendre,
dressant la parole au Juif : le neveu offre
à ce dernier de considérer en attendant
es tableaux & a grand soin de l'amuser
our donner le tems à ses complices de
agner aux champs. Le quart-d'heure de
Rabelais approchoit, il ne restoit plus
u'un vieux militaire. *Mettez-vous là*,
lit le neveu au Juif, en lui montrant
'autre côté du confessional & se tenant
erriere lui : à peine le fatal guichet est-il
ouvert, qu'il disparoît. --- M., dit le Juif,
'est moi qui suis.... --- Je sais qui vous êtes,
lites votre Confiteor... --- *C'est de la part*
le M. Aaron Moses. --- *Oui, je sais bien ;*
Mad. la Comtesse...., allons, mon enfant,
ommencez. .. --- M., voici M. votre ne-
veu.... --- Celui-ci étoit déja bien loin : le
nouveau converti ne fait qu'un saut, ou-
re brusquement la porte du confessional,
'emporte en invectives, le Suisse arrive
x chasse à grands coups de hallebarde le

commis d'*Aaron Moſes*. On aſſure que jamais acte de contrition n'a été plus ſincere que celui de cet Iſraëlite qui étoit bien éloigné de s'attendre à un tel dénouement.

Malgré les progrès viſibles de la morale philoſophique, les gens d'une certaine claſſe ſont encore loin parmi nous d'être de ces maris que *Boileau* crut nommer plaiſamment des *maris bons chrétiens*. Un gros Bourgeois fort jaloux de ſa femme qui eſt jeune & jolie, eut la bizarre fantaiſie d'aller conſulter à *Strasbourg*, ſur ce qu'il appelloit ſon cas, le célebre Comte *Caglioſtro*. En arrivant chez ce médecin, il lui a dit qu'il étoit malade de jalouſie & qu'ayant oui vanter ſa ſcience univerſelle, il venoit le prier de juger s'il étoit ou n'étoit pas cocu. Le Comte *Caglioſtro* voulant s'amuſer de cet original, lui a répondu que rien n'étoit plus ſimple, plus aiſé à ſavoir; qu'il alloit lui donner une fiole contenant une liqueur qu'il devoit boire lorſqu'il ſeroit de retour auprès de ſa femme & au moment de ſe coucher avec elle. Si vous êtes cocu, lui dit-il, le lendemain en vous réveillant vous ſe-

ez métamorphosé en chat. Le mari reve-
u chez lui parle beaucoup à sa femme
es sublimes talens du Comte. Elle veut
avoir le motif du voyage, il se fait prier,
nfin il cede aux plus vives instances &
ui détaille l'infaillible moyen qu'il a de
découvrir si elle est fidele. On rit de bon
œur de sa crédulité, on lui proteste qu'il
n'a rien à craindre ; il avale le breuvage
& les voilà tous deux au lit. Une heure
près, cet époux se trouva dans un état
qui surprit fort agréablement & lui-mê-
me & sa tendre moitié, tant ils étoient
peu accoutumés depuis long-tems à pareil-
e aubaine. Ce fut une vraie nuit de no-
ces. Ils s'endormirent assez tard en bénis-
sant le Comte & sa liqueur, & la femme,
en bonne ménagere, se leva le matin la
premiere & laissa reposer son mari qui en
avoit besoin. A dix heures cependant,
voyant qu'il ne se levoit pas, elle alla pour
le réveiller ; mais quel fut son étonne-
ment ! Elle vit un gros chat noir ; il étoit
mort. Elle jette les hauts cris, appelle
son mari : personne ne répond. Elle em-
brasse ce chat & dans la premiere effusion
de sa douleur, elle lui parle ainsi : „ Faut-
„ il donc que j'aie perdu le meilleur des

„ maris pour deux fois ſeulement que je „ lui ai été infidele ! Ah, maudit Con- „ ſeiller ! je ne voulois pas, vous m'a- „ vez ſéduite.... ô trop dangereux Lieu- „ tenant ! avec votre air de héros, vos „ récits de combats, vos cajoleries, vos „ ſermens & vos pleurs ! vous ſavez „ combien j'ai réſiſté... vous m'avez tour- „ né la tête, vous avez abuſé d'un in- „ ſtant de foibleſſe pour.... Ah, mon „ pauvre mari ! mon cher mari ! tu es „ mort ! qui auroit penſé que tu mour- „ rois de cela ! aurois-je pû croire que „ cette nuit étoit la derniere que je paſ- „ ferois avec toi ! hélas ! & quels adieux ! „ ce ſouvenir ne fait qu'augmenter mes „ regrets.... „ Enfin comme cette fem- me toute hors d'elle exprimoit ainſi ſon déſeſpoir, le mari ſort de deſſous le lit: „ Ah ! ah, Madame, dit-il, je ſuis donc „ votre cher, votre pauvre mari !... Et „ le Conſeiller !... Et le Lieutenant !... „ Il vous en a donc fallu deux?... „ La femme ſe voyant priſe pour dupe, a a oué ſes torts, a promis de n'y plus retourner. Mais ce ménage ne laiſſe pas, dit-on, d'être encore un peu brouillé; cette avan- ture a fait du bruit. Il n'eſt pas néceſſaire

de dire que l'époux avoit fait étrangler un chat pour le mettre à sa place ; peut-être même avoit-il feint le voyage à *Strasbourg* pour découvrir ce que, sans doute, il voudroit bien ignorer maintenant, car il ne paroît pas être de ceux qui disent :

Quand on l'ignore ce n'est rien,
Quand on le sait c'est peu de chose.

La *Curiosité* (c'est sous ce nom que l'on désigne la classe des amateurs & des marchands des productions *curieuses* de la nature & de l'art) a perdu, il y a quelque tems, un des plus célebres *brocanteurs* qu'elle ait eus au nombre de ses membres : Or tous se mêlent de *brocantage* ; il n'est gueres d'*homme à collection* qui ne vende & ne *troque*, soit par inconstance dans ses goûts, soit pour multiplier ses jouissances, soit par amour du gain, soit pour se dédomager sur quelque dupe plus novice, du déplaisir de l'avoir été soi-même : Mais je ne veux vous parler que du feu Marchand de tableaux *le Doux*. Malgré une réputation de finesse bien méritée qui depuis long-tems écartoit de lui les amateurs, il a laissé une fortune considérable. Se voyant délaissé, il n'est point

de ruſes que ſon imagination fertile ne lui ait ſuggérées pour convertir en rouleaux de louis les *Croutes à Lazi* (c'eſt le mot) qu'il achetoit au plus vil prix dans des ventes obſcures. On raconte entr'autres de lui ce trait plaiſant.

Le Prince D*** avoit la manie des tableaux, & ſuivant l'uſage, ſe croyoit un très-habile connoiſſeur. Toute la *Curioſité* étoit bien venue chez lui à de certaines heures & lui faiſoit aſſidûment la cour: *Le Doux* ſeul étoit conſigné à la porte; ſon nom même étoit un objet de terreur pour S. A., à qui l'on répétoit chaque jour qu'elle ne pourroit éviter de tomber dans les filets de *le Doux*, s'il obtenoit le moindre accès près d'elle.

Le Doux jura que cette proie ne lui échapperoit pas; voici comment il s'y prit. Un matin, vêtu dans le plus grand deuil, il ſe préſente ſous un nom ſuppoſé à l'hôtel du Prince D***. Il eſt introduit, & ſe jette à ſes pieds en verſant des larmes abondantes: --- *Monſeigneur, j'étois né avec de la fortune & je ſuis réduit à la miſere la plus profonde, ſi V. A. ne daigne me prendre en pitié.* --- *Qu'eſt-ce donc; que puis-je faire?* --- *Monſeigneur, je viens de*

perdre mon pere ; c'étoit bien le plus hon-nête des hommes, mais il avoit la manie des tableaux: *il me laisse des chefs-d'œuvre, dit-on, mais il y a mis toute sa fortune.... Je ne m'y connois pas : avec cette riche col-lection, il ne me reste point de ressources pour vivre. --- Mais il faut la vendre. --- Et à qui, Monseigneur ? On dit que ces brocanteurs sont autant de fripons & de scé-lérats qui ne me donneront pas la centieme partie de ce que toutes ces belles choses ont coûté : il y a un nommé* le Doux *qui me pourchasse ; c'est, dit-on, le seul qui ait de l'argent ; il m'offre si peu ! --- Oh, méfiez-vous de ce* le Doux, *c'est un drôle qui veut avoir votre succession pour rien ; écoutez, je veux voir moi-même vos tableaux, vous n'intéressez. --- Ah, Monseigneur, vous ne voudrez pas abuser de mon ignorance : vous êtes trop grand pour ne pas prendre à une juste valeur ces effets qui forment tout ce que je possede.... je venois précisément sup-plier V. A..... --- Mes chevaux ! nous al-lons ensemble voir ces tableaux.*

C'étoit précisément ce que vouloit mon *le Doux*. Il avoit loué un appartement dans un quartier éloigné & y avoit dispo-sé avec art ses *Croutes à Lazi* renfermées

dans de belles bordures. Le Prince arrive avec le Brocanteur. La douleur de celui-ci ſemble ſe réveiller à la vue des folies de ſon pere qui a converti une fortune conſidérable en effets ſi inutiles. Du coin de l'œil il obſervoit le Prince; il lit dans ſes regards ſatisfaits le ſuccès de ſon ſtratagême. --- *Eh bien, Monſeigneur?* --- *Combien voulez-vous avoir de cette collection?* --- *Oh! Monſeigneur, je m'en rapporte à V. A., à ſes lumieres, à ſa juſtice.* --- *Combien* le Doux *vous en a-t-il offert?* --- *Cet arabe, ce juif, ce fripon vouloit avoir tout cela pour* 40,000 *livres, & mon pere y a mis plus de* 100,000 *écus.* --- *Votre pere s'eſt laiſſé tromper: Si vous voulez* 3,000 *louis de la totalité, c'eſt une affaire faite....* Voilà *le Doux* qui ſanglotte, qui ſe roule par terre, & qui bientôt fait décrocher les tableaux; on les porte à l'hôtel, il touche la ſomme & diſparoît.

Les amateurs arrivent chez le Prince; il leur fait voir ſon acquiſition. --- *Eh, voilà les tableaux de* le Doux! *tout cela vaut à peine le prix des bordures.* Le Prince D*** jette d'abord feu & flammes, veut plaider; il ſe rappelle qu'il a lui-même fixé la ſomme qu'il a ſi mal em-

ployée; il voit s'évanouir ſa réputation de connoiſſeur; il finit par cacher les Croutes à tous les yeux, recommandant le ſecret à ceux à qui il s'étoit trop preſſé d'apprendre qu'il avoit été dupe.

Un Médecin à qui un avare racontoit ſes maux & demandoit des avis dans une ſociété où il l'avoit rencontré, en reçut cette réponſe: -- *Mais, M., ... je vous conſeille de conſulter un homme de l'art.* Un procès qui vient d'être jugé dans une de nos Provinces, fait connoître un Médecin qui a voulu faire bien plus que celui-là. Cette aventure apprend qu'il faut y regarder à deux fois pour recevoir à tel titre que ce ſoit, les viſites de gens qui ont le droit de ſe les faire payer. L'inefficacité des remedes pour diſſiper quelques accidens qui inquiétoient Mad. D*** à la ſuite d'une maladie dangereuſe, déterminerent ſon Médecin à la remettre à la vie commune. On conſulta la Faculté de *Paris*, qui fut du même avis. Mad....ayant pris le parti de le ſuivre, paya largement ſon médecin, *pour ſolde de compte définitif.* Il continua cependant ſes aſſiduités près d'elle, ſous le titre d'ami de la maiſon de

cette Dame, qui n'a point été malade depuis. Ses deux enfans ayant eu enſuite la petite vérole, ce Médecin fut conſulté & recompenſé de ſes ſoins par des préſens en linge & en bijoux: Il avoit auſſi profité de la voiture de la Dame, pour venir avec elle à *Paris*, où des affaires perſonnelles appelloient ce Médecin. -- Au mois d'août dernier, deſirant mettre à profit ſes aſſiduités, il fit aſſigner les S. & Dame D*** pour les faire condamner à lui payer une ſomme de 1856 liv. *pour 1667 viſites faites chez cette Dame, dans la ville où eſt ſon domicile, pour 114 viſites à ſa campagne, diſtante de la ville de 4 lieues, & pour l'avoir accompagnée dans un voyage à* Paris, *où elle alloit conſulter les Médecins.* -- Il faut avouer que ce Docteur ſavoit compter; il n'eût pas été mal-adroit ſi après avoir près de ſix ans partagé peut-être la table de cette Dame, il avoit pu s'en faire payer une ſomme conſéquente pour l'aider à fonder la ſienne par la ſuite; mais les S. & Dame D*** peu complaiſans, ont cru devoir défendre à cette demande par l'expoſé des faits ci-deſſus. Ce nombre prodigieux de viſites a paru invraiſemblable aux Juges & au

surplus très-inutile à une personne qui, remise à la vie commune, n'avoit plus eu aucun régime à garder. Ils ont estimé qu'il y avoit compensation des soins donnés aux enfans pendant la petite-vérole avec les présens reçus, & ont débouté le Médecin de ses demandes avec dépens.

M. *Boncourt* un de nos traitans a éprouvé une aventure assez plaisante pour tous autres que pour lui, qui est connu par son goût décidé pour l'argent, seule qualité par laquelle il puisse prétendre à la célébrité. Ce Financier a une jolie femme assez connue de son côté, mais par des goûts différens, que son mari ignore ou qu'il feint d'ignorer en enrageant tout bas. Elle aime infiniment le plaisir & conséquemment la dépense qui, suivant le préjugé reçu, le procure. Ne sachant comment avoir de l'argent que l'époux avare lui refusoit, elle a mis une intrigante dans la confidence. Cette femme s'est présentée chez le Créss comme une Dame de qualité qui avoit besoin d'une somme pour suivre un procès d'où dépendoit sa fortune; la Dame a supposé des titres pour faire cet emprunt qui lui a été accor-

dé par le Financier à des conditions fort dures. Le tems des payemens arrivé, le rideau de l'aventure s'eſt tiré ; l'homme aux écus a trouvé pour débitrice, à la place de la Dame aux terres & aux procès, ſa chere femme qui s'eſt miſe à rire de la créance. M. *Boncourt* avoit pris des diamans en nantiſſement; ſon adroite moitié ſe les étoit procurés chez un jouaillier auquel elle avoit donné les ſiens ſous prétexte d'y faire quelques réparations. „ Monſieur, a dit Mad. *Boncourt* à ſon „ mari qui lui témoignoit ſa mauvaiſe „ humeur, ne vaut-il pas mieux que je „ vous aie fait cette petite eſpiéglerie que „ d'avoir eu un autre créancier que vous; „ vous ſentez quelle monnoie on eût „ peut-être exigé, je n'euſſe pas donné „ des diamans en gage; rendez donc ceux „ que vous avez reçus. „ L'époux dans ſon déſeſpoir a répondu : „ Eh, morbleu „ Madame, faites-moi cocu & ne me vo- „ lez pas.„ La petite maîtreſſe a, dit-on, profité de l'avis & n'en a pas été moins alerte à s'approprier les écus de Monſieur.

Le Roi ſe promenant, un jour, avec le Comte d'*Artois*, écarté de la foule des

courtisans, rencontra un charretier assez embarassé Sa voiture étoit embourbée & il lui falloit un coup de main pour la tirer de ce mauvais pas ; le Monarque aussi-tôt, aidé de son frere, courut à cet homme qui ne les connoissoit pas & donna le secours qui lui étoit nécessaire. Le charretier pénétré de reconnoissance leur offrit un *coup à boire*, ce qui, comme on le peut penser, fut refusé. En le quittant, le Roi lui donna un louis & M. le Comte d'*Artois* lui en donna deux. Le charretier arrivé au terme de son voyage sut quels étoient ses bienfaiteurs & marqua sa surprise de ce que le Roi lui avoit donné moins que son frere. Le Souverain instruit de l'étonnement du voiturier le rencontre un autre jour & lui dit : „ Mon ami, j'ai „ entendu dire que vous aviez été plus sa„ tisfait de mon frere que de moi; il n'est „ pas surprenant qu'il ait été plus géné„ reux; il n'a qu'un enfant & moi j'en ai „ dix-huit à vingt millions.„

Le Comte d'*Escars* un de nos courtisans a eu une aventure assez singuliere à l'un de nos bals. Il étoit amoureux d'une fort jolie femme qui lui avoit donné ren-

dez-vous à cette assemblée : il ne manque pas de s'y trouver ; il la poursuit avec vivacité ; enfin il obtient qu'elle sera sensible à son amour & que la récompense suivra de près son aveu. La Dame avoit un masque qu'elle n'a jamais voulu quitter, pas même dans ces momens où l'on peut agir avec liberté. Le couple amoureux après les tendres ébats, se sépare en se faisant mille protestations d'une tendresse mutuelle. Le Comte étoit enchanté de sa bonne fortune. Un amant heureux rarement est discret ; il raconte sa conquête à un de ses amis qui en fait part à un autre ami ; enfin il lui est prouvé, au grand mécontentement du Comte, que la Dame, l'objet de ses pensées, n'étoit point du tout celle qui avoit été dans ses bras. C'étoit une vieille fille toute bourgeonnée, la sœur d'un Libraire : elle avoit vu le Comte, s'étoit apperçue qu'il poursuivoit au bal une Dame & avoit eu l'adresse de prendre le même déguisement, tandis que par des moyens dont on ne m'a pas rendu compte, elle avoit su écarter sa rivale. Le Comte en est furieux, il reçoit des complimens de tout le monde, & la vieille fille dit effrontément :

Il croit avoir été ma dupe ; c'eſt moi qui ai été la ſienne. M. le Comte eſt bien meilleur à voir qu'à avoir & en vérité ce n'étoit pas la peine que je fiſſe une pareille ſottiſe.

Le Directeur d'un tripot de ſaltinbanques, qu'on nomme la troupe d'*Audinot* (c'eſt *Audinot* lui-même) a eſſuyé un petit déſagrément. Il vivoit depuis longtems en concubinage avec une femme dont il avoit pluſieurs enfans. Ce galant homme imbu de l'eſprit comique avoit fabriqué à ſa guiſe les extraits baptiſtaires de ces enfans, en s'y reconnoiſſant le mari de ſa maîtreſſe qui en avoit cependant un autre nommé *la Prairie*. Une fille aſſez célébre à *Paris* par les agrémens de ſa figure & par ſes liaiſons avec le Prince de *Conti*, eſt l'un des fruits de ces belles amours Elle s'eſt aviſée de conſulter un jour ſon extrait baptiſtaire, & y voyant un nom étranger qu'avoit imaginé *Audinot* pour remplacer celui de Mad. *la Prairie* qui étoit la véritable mere, a attaqué le Directeur de troupe en juſtice. Elle l'a fait ſommer de lui déclarer où étoit ſa mere, & ſi elle étoit morte, de lui rendre compte de ſes biens. *Audinot*

a rendu naïvement celui de ſa conduite & du faux qu'il avoit commis. Cette plaiſanterie lui a valu quelques jours de priſons & le *Bláme* dont il ſe mocque auſſi bien que l'a fait *B*..... Ces deux perſonnages ſont aſſez de l'avis du cocher de fiacre auquel un premier Préſident faiſoit cette petite cérémonie : elle conſiſte en ces mots qui ſe diſent à l'audience, au coupable humblement proſterné tête nue: *La Cour te bláme & te déclare infâme !* à ces paroles le cocher tout ému s'écria : *Monſeigneur, cela va donc m'empêcher de conduire mon caroſſe ?* -- *Non*, lui répondit-on. --- *Sur ce pied là je m'en f*.... reprit le fiacre. On ajoute que le Préſident s'en alla en diſant : *& moi auſſi.*

Un homme honoré de la confiance d'un Seigneur, fait un faux, c'eſt-à-dire, jette dans le public un billet ſigné du nom du Seigneur dont il avoit ſu contrefaire l'écriture. L'échéance arrive, on préſente le billet à la perſonne dont le nom avoit été compromis ; elle conſulte un mémoire où ſes engagemens étoient notés, & déclare que ce billet eſt faux. Elle en fait part à un de ſes gens d'affaires qui re-

montre à la ſource & démêle le malhonnête homme. Il écrit auſſi-tôt au Seigneur qui étoit à la campagne & lui découvre le fripon. Quelle ſurpriſe pour un homme qui n'auroit jamais oſé ſoupçonner le coupable qu'il regardoit au contraire comme un autre lui-même ! Mais, ſentant ce que va devenir le malheureux, le Seigneur revient vîte à *Paris*, déclare tout haut à la juſtice, que la faute eſt de lui ſeul, de ſon inexactitude, de ſa négligence à noter le billet & de ſon peu d'attention à l'examiner. Il efface le ſouvenir de cette aventure en payant le billet. De tels procédés ſont beaux & rares.

Dans un village de Provence nommé *Canne*, un aubergiſte aſſez miſérable de cet endroit, n'avoit pas eu depuis quinze ans, de nouvelles d'un de ſes fils qui étoit allé chercher fortune en Amérique. Son voyage & ſes travaux avoient fructifié, & ſe rappellant, il y a quelques mois, l'indigence de ſes parens, ce fils digne d'un meilleur ſort revint en France, avec le ſeul deſſein de leur apporter des ſecours & de jouir quelque tems du ſpectacle de ſon bienfait. Arrivé à *Canne*,

l'Américain débarque à l'auberge qui l'avoit vu naître, & pour ménager les plaisirs d'une reconnoissance qui devoit être touchante, il remet au lendemain à quitter l'*incognito*. Il avoit apporté avec lui une cassette qui contenoit deux mille louis d'or & dont le poids annonçoit assez la valeur. Cette malheureuse cassette plus fatale que la boîte de Pandore, excita la cupidité du pere & de la mere de l'inconnu auquel elle appartenoit. Ils se concertent pour chercher à se l'approprier; & vers le milieu de la nuit, entrent dans la chambre de leur fils à qui la joie de la bonne action qu'il méditoit, la tranquillité dont jouit toujours une ame honnête & la fatigue du voyage avoient procuré un sommeil doux, mais profond. Les monstres l'égorgent & s'emparent du trésor qui leur étoit destiné à un titre bien différent. Si ces scélérats ont conservé dans leur ame criminelle, quelque accès au sentiment que la nature n'a pas refusé aux bêtes les plus féroces, ils auront subi sans doute en reconnoissant leur fils dans la victime de leur forfait, un supplice plus terrible encore que celui qui leur est destiné.

Un homme racontoit dans un repas, qu'il avoit eu, peu de tems avant, une diſpute aſſez vive & qu'elle s'étoit terminée par un maître ſoufflet qu'il avoit reçu. --- Un ſoufflet, reprit vivement quelqu'un ! mais, M., cela dut avoir des ſuites...? --- Comment des ſuites ? dit le narrateur, cette aventure a eu en effet des ſuites terribles, j'ai eu la joue enflée pendant huit jours & je m'en reſſens encore..... Un gaſcon s'eſt tiré aſſez adroitement d'une hiſtoire dans laquelle il s'étoit embarqué & qui en étoit à un ſoufflet qu'il avouoit avoir reçu : *Eh bien ?* lui diſoit l'un, *Eh bien ?* lui diſoit l'autre ; tout le monde attendoit le dénouement : *Eh bien*, *Cadedis*, reprit le gaſçon, l'*homme fut enterré le lendemain.*

Il y a en Angleterre des voleurs dignes par leur eſprit d'être membres d'une Académie. On a admiré celui qui à *Londres*, au Caffé de la Bourſe, ſuivit pendant un mois entier un Lord agioteur, ſut gagner ſa confiance & ſon amitié, puis un beau jour feignit d'avoir un voyage à faire. Mylord vient à tirer ſa montre. --- Oh ! le charmant bijou, s'écrie le fripon,

combien vous a-t-il coûté? --- Cinquante guinées ; --- j'en donnerois cent pour poſſéder un bijou pareil. --- L'horloger qui l'a fait eſt mort. --- Je n'oſe, Mylord, vous faire une propoſition ; voici un billet de banque de ſoixante livres ſterling, je vous ſupplie de me confier votre montre pour une demi-heure, je vais la faire voir à un habile ouvrier qui en prendra le deſſin & auquel j'en commanderai une pareille. --- Gardez le billet & la montre, je vous attends dans une heure à la Bourſe... L'eſcroc inſiſta ; le Lord prit le billet en nantiſſement, donna la montre & prêta même ſon caroſſe au ruſé coquin qui devoit aller chercher ſon horloger de confiance, à l'extrêmité de la ville. Le voleur n'a garde de courir ſi loin ; monté dans l'équipage du Lord, ſuivi de ſes trois laquais, il ſe fait conduire à ſon hôtel & demande à parler à Mylady. --- Je viens, Mylady, de la part de Mylord, dont vous voyez que le caroſſe & les gens m'ont conduit ici ; il eſt au point de conclure à la bourſe une opération conſéquente & que des avis ſûrs lui font regarder comme excellente : il n'a pu ſans craindre de la manquer, venir

ici lui même ; s'il tardoit un moment, les nouvelles qu'il a reçues, en se divulguant, changeroient le cours des effets & il perdroit une occasion rare ; il m'a donc chargé de vous demander tous les billets de banque qu'il a laissés entre vos mains : pour vous inspirer plus de confiance, Mylady, comme Mylord ne pouvoit écrire, il m'a remis sa montre que je vous présente comme lettre de créance..... Mylady donne dans le panneau & remet à l'escroc, 4000 livres sterling en effets; vous pensez sans doute qu'il s'évada avec cette somme, vous vous trompez ; un homme de génie ne sacrifie rien ; dans une grande affaire, il tire parti de tout; le nôtre retourne à la Bourse, remet au Lord sa montre avec mille excuses & mille remercimens, reprend son billet de 60 liv. st. & pour lors prend congé. Et que dire de celui que l'Archevêque de *Cantorbery* rencontra dans une forêt assis par terre devant un échiquier ? Le Prélat voyant un homme jouer seul aux échecs descend de voiture, pour rire de sa folie. --- Que fais-tu là, mon ami ? --- Je joue aux échecs. --- Comment, tu joues seul aux échecs ! --- Non pas, Mgr. je

joue avec le bon Dieu. -- Il t'en doit coûter fort peu quand tu perds. --- Si-fait parbleu, je paye très-exactement & nous jouons gros jeu, attendez un moment, vous me porterez peut-être bonheur, je ſuis aujourd'hui d'un guignon affreux.... Aie! me voilà mat.... L'Archevêque de rire tout ſon ſaoul; le joueur du plus grand ſang froid tire trente guinées de ſa poche & les lui donne. Mgr., quand je perds, le bon Dieu envoye toujours quelqu'un pour recevoir ce qui lui revient, les pauvres ſont ſes tréſoriers, ne balancez pas à recevoir cet argent & à le leur diſtribuer, c'étoit le prix de cette partie. --- L'Archevêque eut beau réſiſter, il fut obligé d'emporter les trente guinées. Un mois après le Prélat repaſſe par la même forêt & revoit encore ſon joueur. Celui-ci, dès qu'il l'apperçoit, l'engage à s'approcher. --- Mgr., j'ai cruellement perdu depuis que nous ne nous ſommes vus, mais je tiens une bonne revanche; ma foi, voilà le bon Dieu échec & mat.... Eh bien, dit l'Archevêque, qui te payera? --- Vous, Mgr., je jouois trois cens guinées, & le bon Dieu m'envoye toujours quand je gagne, quelqu'un qui me

paye auſſi exactement que je le fais quand e perds ; j'ai même dans ce bois quelques amis qui vous l'atteſteront ſi vous refuſez de le croire.... Il fallut bien que le Prélat ſe réſolut de payer de tout ce qu'il avoit ſur lui ; il n'attendit même pas que les invitations ſe multipliaſſent par l'arrivée des bons amis de la forêt.

M. de *Clugny* qui eſt mort Contrôleur-général, ſe trouva un jour fort incommodé en revenant de l'*Amérique*. Le Médecin du vaiſſeau l'examina, & à quelques taches jaunes qu'il lui vit ſur la peau, décida que le malade étoit attaqué de la peſte. Le Conſeil aſſemblé, on condamna en conſéquence M. de *Clugny* à être ſacrifié au ſalut de tous & à périr comme un nouveau rédempteur. L'aumônier du vaiſſeau alla annoncer au malade qu'il devoit ſe préparer à être jetté à la mer. M. de *Clugny* demanda par grace deux heures pour mettre ordre à ſes affaires ; au bout de ce tems qui lui fut accordé, l'aumônier & l'eſculape entrerent dans la chambre, mais quel fut leur étonnement de trouver le prétendu peſtiféré ivre mort, étendu à terre à côté d'un pot d'eau-de-

vie qu'il avoit vuidé. Le myſtere de la maladie ſe développe alors aux yeux de l'ignorant médecin qui en ſavoit pourtant aſſez pour diſtinguer une immenſe quantité de puſtules d'un genre bien différent de celui qu'il avoit annoncé d'abord. La potion violente qu'avoit pris M. de *Clugny*, avoit chaſſé avec force au travers de la peau le virus de la petite vérole dont le malade ſe tira fort heureuſement.

Il s'eſt paſſé à un bal de l'Opéra, une ſcene du genre de celles dont la halle eſt ſouvent le théâtre, mais les ſuites en ont été plus plaiſantes. Deux Courtiſannes, *Roſalie* & *Sainte-Marie*, ſe ſont priſes de propos: Les injures, les invectives ou les vérités dures, ce qui eſt à peu près ſynonime entre ces Demoiſelles, ont été prodiguées. *Roſalie* fut obligée de céder le champ de bataille à ſon adverſaire; elle ſe retira étouffant de rage & dévorée de la ſoif de ſe venger. Le lendemain, un jeune homme ſe préſente chez *Sainte-Marie* qui étoit encore couchée: la femme-de-chambre refuſe la porte, il inſiſte, enfin il pénetre dans la chambre où la Belle repoſoit dans les bras de Morphée.

Alors il ferme les verroux, il ouvre les rideaux avec fracas & ſe fait reconnoître. C'étoit *Roſalie* elle-même qui venoit demander raiſon à ſon adverſaire. Elle tire deux piſtolets & les préſente à *Sainte-Marie*, qui à peine éveillée, ſaute de ſon lit en chemiſe & tombe aux pieds de *Roſalie* pour lui demander grace. Celle-ci offre l'arme blanche également refuſée. *Roſalie*, après avoir traité ſa rivale de poltrone, tire une groſſe poignée de verges qu'elle avoit cachée ſous ſa redingote, oblige *Sainte-Marie* à ſe trouſſer elle-même, la fuſtige juſqu'au ſang & ſe retire ſatisfaite de ſa vengeance.

Une jeune perſonne qui du fond d'un couvent de Province, s'eſt trouvée tout à-coup tranſportée dans les bras d'un vieux Financier de cette capitale & dans le bruyant tourbillon de nos ſociétés, fut conduite, un jour, pour la premiere fois de ſa vie au ſpectacle. C'étoit à la Comédie françoiſe: on jouoit la tragédie la plus froide du théâtre moderne. Un de nos *Roués*, de ces mauvais plaiſans qui s'amuſent tant qu'ils peuvent aux dépens de l'innocence ingénue, avoit dit

à la pauvre provinciale, que pour ſe faire une réputation, pour répandre une bonne idée de la ſenſibilité de ſon cœur, il étoit à propos de donner un cours abondant à ſes larmes & de rendre l'auditoire témoin de l'impreſſion que lui faiſoit reſſentir ce qui ſe paſſoit ſur le théâtre. La jeune femme ne manqua pas de faire proviſion de mouchoirs, & dès la ſeconde ſcene, la voilà qui ſe lamente, qui pouſſe des gémiſſemens, qui fait retentir la ſalle de ſes ſanglots. Le parterre entier de ſe tourner vers elle, d'applaudir à tout rompre ; enfin le tapage devint général & on pouſſa les choſes au point que le ſpectacle fut interrompu pendant une demi-heure, & la tranquillité ne put renaître que lorſque l'innocente Financiere ſe retira, en promettant bien de ne jamais s'expoſer à avoir des affaires avec le public, & de ne laiſſer dorénavant éclater ſa ſenſibilité que dans le tête-à-tête.

Au commencement de la guerre d'*Amérique*, une jeune Demoiſelle née dans le pays de *Galles*, de parens diſtingués, fit connoiſſance d'un Cornette qui recrutoit dans la ville qu'elle habitoit: elle lui

inſpira rapidement une paſſion qu'elle partagea, & qui s'accrut en peu de tems au point que lorſque l'Officier appellé en *Amérique* par ſon devoir, ſe vit ſur le point de la quitter, elle ſe détermina à le ſuivre, s'évada ſecretement de la maiſon paternelle, laiſſant ſur la table une lettre dans laquelle elle faiſoit les adieux les plus tendres à ſes pere & mere, & les conjuroit de n'avoir aucune inquiétude ſur ſon compte, parce que ſon honneur étoit en ſûreté : on ſe rappelle d'avoir vu dans le tems renouveller fréquemment dans tous les papiers nationaux, des avertiſſemens par leſquels les malheureux auteurs de ſes jours, l'invitoient de la maniere la plus attendriſſante à revenir pour eſſuyer leurs pleurs, & partager les tranſports qu'occaſionneroit ſon retour : Pendant ce tems là le vaiſſeau ſur lequel nos amans étoient embarqués cingloit vers l'*Amérique* : ils arriverent à *New-York* où l'hymen mit le ſceau à leurs engagemens précipités. L'honneur eſt en général le caractere diſtinctif de l'Officier, mais malheureuſement l'acception qu'il donne au mot *honneur*, n'a pas toujours aſſez d'étendue; il l'applique quelquefois

trop ſtrictement à ce qui regarde la profeſſion des armes, & trop ſouvent il ſe fait un jeu de ce qui dans le fond le déshonore aux yeux de la raiſon & de la philoſophie : tenter de débaucher une épouſe vertueuſe, eſt par exemple une gentilleſſe dont le Commandant du régiment dans lequel ſervoit le jeune Cornette ne ſe fit pas un ſcrupule : il trouva la nouvelle mariée jolie, très-jolie : la plupart des Officiers la virent des mêmes yeux ; mais par déférence pour leur ſupérieur, ils ne parlerent pas pour leur compte, s'empreſſerent au contraire de ſervir ſa paſſion, lorſque l'occaſion s'en préſentoit, & porterent la complaiſance juſqu'à partager la haine que la jalouſie lui inſpira pour l'époux fortuné : après avoir tenté infructueuſement tout ce qu'une paſſion déréglée inſpire pour ſéduire une femme, le Commandant irrité, mais non rebuté par les refus, ſaiſit lâchement une occaſion bien étrange de faire éclater contre le jeune Cornette, la haine qu'il nourriſſoit dans ſon cœur : le malheureux, en cherchant quelques ſimples dont la ſanté de ſon épouſe rendoit l'uſage néceſſaire, avoit paſſé les li-

nites preſcrites à la garniſon ; il n'en fallut pas davantage pour le condamner à la priſon, où l'humidité du climat le réduiſit en peu de tems à une extrêmité ſi ſérieuſe que ſes jours furent viſiblement en danger : ſon épouſe qui ne le quittoit pas, & qui dans la conſolation de prodiguer ſes ſoins à ſon mari, trouvoit à peine des forces ſuffiſantes pour le ſoutenir, touchoit elle-même au moment de ſuccomber, lorſqu'on vint lui dire de la part du Commandant, que ſi elle conſentoit à ſe ſéparer de ſon mari, elle auroit un aſyle décent & ne manqueroit d'aucune des choſes néceſſaires au rétabliſſement de ſa ſanté & à ſon bien-être. La jeune héroïne envoya en réponſe une lettre ouverte, qui fut publiquement lue dans le camp, & dont ce qui ſuit eſt la ſubſtance.

„ Homme indigne, ſachez que prête à expirer dans les tortures, s'il s'agiſſoit de ſauver mon mari, je ne ſauverois ni lui ni moi, s'il falloit que ſon honneur ou le mien en ſouffriſſent : ne croyez pas, homme vain, que l'indigence, les ſouffrances & la chaſteté ne peuvent point habiter enſemble une

„ ame noble & pure : vous vous abuſe-
„ riez ; l'inſulte que je reçois de vous eſt
„ d'autant plus lâche que vous ne pou-
„ vez vous diſſimuler que rien dans ma
„ conduite n'a jamais pu encourager vo-
„ tre audace : ne m'importunez plus,
„ & ſur-tout que votre préſence ne viole
„ pas mon aſyle : mes bras ſont affoiblis,
„ à peine me reſte-t-il la faculté de les
„ lever encore pour diſpenſer mes ſoins
„ à mon époux, mais craignez qu'ils ne
„ trouvent dans l'excès de l'outrage aſ-
„ ſez de force pour nous venger l'un &
„ l'autre.„

A la lecture de cette lettre, le Commandant frappé de remors, vole aux pieds de l'héroïne, lui demande humblement pardon, ainſi qu'à ſon ſexe, qu'il promet de reſpecter le reſte de ſa vie ; le jeune Cornette fut élargi ſur le champ : bientôt on l'avança, & il eſt actuellement Major du régiment : le couple vertueux, objet de l'admiration univerſelle, ſeroit trop heureux, ſi la cruelle épreuve à laquelle il fut mis, n'en eut pas conſidérablement altéré la ſanté. Lorſque le Capitaine S.... quitta l'*Amérique*, la jeune héroïne venoit de donner le jour au premier fruit

le ſes chaſtes ardeurs : il n'avoit vécu que peu de jours ; & comme le Major étoit malade, faute de proviſions fraîches, ſon angélique moitié l'allaitoit de ſon lait : voilà des leçons qu'on ne peut trop ſouvent remettre ſous les yeux des hommes pour leur apprendre à connoître le vrai bonheur, & à le diſtinguer de cette diſſipation qui ne laiſſe dans l'exiſtence que le vuide & le repentir.

On a mandé de *Rouen*, un événement horrible. Un jeune homme de mœurs très-réglées, étoit aimé d'une Demoiſelle dont les parens étoient opiniâtrément réſolus de lui refuſer la main. Parvenue à l'âge où la loi permet de forcer le conſentement des peres & meres déraiſonnables, elle l'avoit épouſé contre leur volonté. Depuis trois années les jeunes époux goûtoient les douceurs d'une union bien aſſortie. Il manquoit à leur bonheur d'être reconciliés avec ces parens barbares : ils font des démarches pour y parvenir, & obtiennent un rendez-vous avec la mere. Celle-ci leur peint ſous les plus vives couleurs, la colere de ſon mari & propoſe de conduire à ſes pieds la fille ſeule, pour

tâcher de le fléchir, tandis que le gendre retourneroit chez lui pour y attendre que le pardon fût obtenu & ſe préſenter enſuite. Il y avoit quelques lieues de diſtance d'une habitation à l'autre. La jeune femme trouva les bras de ſon pere prêts à ſe rouvrir ; elle envoye ſur le champ un exprès pour en avertir ſon mari & le faire venir. L'exprès revient ſans avoir pu remplir ſa commiſſion & rapporte que depuis que le jeune époux étoit parti avec ſa femme on ne l'avoit pas revu. On fait des recherches inutiles ; enfin la mere déclare d'elle-même *qu'elle l'avoit fait aſſaſſiner à tel endroit, par un homme à qui elle avoit promis & donné cent écus lorſqu'elle fut certaine de l'exécution de ſon affreux aſſaſſinat, qu'elle s'étoit portée à cet excès de cruauté par haine &c.* Le mari de cet abominable femme n'étoit point complice du crime. La coupable a ſubi ſa juſte punition.

Les Particuliers tirent par-ci par-là quelques douces vengeances des atteintes que leurs fronts reçoivent ſouvent de la part des Grands Le *Pr.... De....* a trouvé un jour le Chev. de *L.....* dans une

lace qu'il croyoit avoir le droit excluſif d'occuper : au moins avoit-il fait des dépenſes énormes pour ſe l'aſſurer. Mlle. *Gavaudan* auſſi ſenſible à l'agréable tournure du Capitaine qu'aux hommages éclatans du vieux Général, partageoit également ſes faveurs entre eux. Le *Pr.* s'eſt retiré diſcretement & a envoyé 500 louis avec le congé. C'eſt agir noblement.

Un Artiſte de quelque réputation, un Sculpteur de l'Académie royale, M. *D'H..z*, prenoit plaiſir depuis une vingtaine d'années à mettre les petites filles du quartier dans la route du libertinage. De toutes les brillantes Demoiſelles qui parcourent ſi régulierement le ſoir la rue *S. Honoré*, il y en a un quart de ſa façon, c'eſt-à-dire qu'il les a engagées dans le beau métier-là en les débauchant. Un enfant de dix à douze ans avoit paſſé comme tant d'autres par ſes mains impures. Mais il s'eſt trouvé que la mere, quoique pauvre, eſt une femme d'honneur. Cette femme emportée par la rage, prend un piſtolet, monte chez le S. *D'H...* : Il étoit ſeul dans ce moment : il ouvre lui-même ; cette mere furieuſe

tire ſon coup de piſtolet ſur lui. On ne ſait quel mouvement de bras fit aller le coup un peu en l'air : mais le ſculpteur en eut la joue & un œil emportés. Alors cette femme laiſſa tomber ſon piſtolet & s'en retourna fort tranquillement. On ne ſait ce qu'elle eſt devenue. On penſe que ſi on la retrouve, elle aura facilement ſa grace. L'on dit auſſi que la bleſſure du S. *D'H...* n'eſt pas mortelle : mais il eſt certain qu'il conſervera le reſte de ſa vie la marque de cette punition auſſi terrible que méritée. Ce ſculpteur âgé de plus de cinquante ans, étoit un aſſez bel homme : il ſera déſormais un vilain borgne ; nous verrons s'il travaillera à perdre ſon autre œil.

Il s'eſt paſſé, il y a quelque tems, une aventure aſſez gaie à *S. Ouen*. Une troupe nombreuſe de payſans étoit occupée à fouler le raiſin, & cet agréable travail les avoit retenus bien avant dans la nuit. Nos gens ne s'étoient épargné ni le vin vieux ni le vin nouveau ; & de tous leurs divertiſſemens il étoit réſulté qu'à minuit, ils étoient preſque tous dans une ivreſſe complette ; mais, dit l'un d'eux,

tandis que nous ſommes ici à nous amu-
ſer, que font nos femmes ? ma foi, ré-
pond un autre, je m'embarraſſe de ce que
fait la mienne, comme de cette pelure
de raiſin, & cela eſt ſi vrai que ſi quel-
qu'un de vous veut mes clefs, je vais
les lui donner, & il en fera tout ce qu'il
lui plaira. Un payſan aſſez trapu & beau-
coup moins ivre que les autres accepte la
propoſition. Tiens, lui dit le commode
mari, voilà le paſſe-partout d'en bas,
voilà enſuite la clef de la chambre : ar-
range-toi comme tu le voudras. Notre ga-
lant part, arrive à la grande porte, eſſaie
on paſſe-partout & trouve qu'il ouvre
ans difficulté. Il monte, ouvre auſſi très-
acilement la porte de la chambre où la
ommere étoit couchée & endormie. Il
e fait ni bruit ni façons; il ſe déshabille
e plus doucement du monde & ſe gliſſe
u lit. Bientôt il ſe met en devoir de rem-
lir les fonctions conjugales : on le re-
oit très-humblement : il ne ſouffle pas
mot. Un quart d'heure après, il veut
ecommencer : *Ah! ah!* dit la femme,
es bien gai aujourd'hui, Pierrot! cette
conde entrepriſe réuſſit comme la pre-
iere. Mais notre verd-galant ne tarda

Pas à faire une troiſieme tentative : *Ah! chien*, s'écrie alors la femme en colere, *tu n'es pas Pierrot*, & dans le moment, elle tire les rideaux & fait tomber ſur lui une grêle ſubite de ſoufflets & de coups de poings. Notre homme ſe débarraſſe comme il peut, prend bien vîte ſes hardes, gagne la porte qu'il ferme ſur lui, s'habille ſur l'eſcalier & retourne conter ſon aventure à l'aſſemblée des vendangeurs. Mais le mari avoit cuvé ſon vin, il n'entendoit plus raillerie. Il fit le lendemain un procès criminel à ſon ami. Ce procès a été jugé d'une maniere expéditive, comme cela ſe pratique au village. Il s'en eſt enſuivi un appel. Les Juges ont cru que cette ſinguliere cauſe pouvoit divertir nos jeunes Princes & même nos jeunes Princeſſes. On ne parle que de cette hiſtoire & à la Cour & à Paris. Une femme devant laquelle on venoit de la raconter, obſerva que la payſanne avoit été bien dupe, & qu'à ſa place elle n'auroit jamais fait ſemblant de s'appercevoir de rien. Cela prouve bien, Madame, lui répondit-on, que les femmes du village n'ont pas tant d'eſprit que celles de la ville.

Le Mardi gras de l'année 1783, un Arlequin faisoit le facétieux sur le Pont-Neuf avec une souris qu'il tenoit attachée à un fil & s'avisa de la poser sur le sein d'une Dame qui passoit. Soit maladresse, soit malice, l'animal se glissa dans le sein de cette Dame, qui étoit enceinte, ce qui lui causa une telle révolution qu'elle tomba sans connoissance. L'impudent Arlequin osant recourir après son animal, alloit porter sa main sur cette Dame, lorsque le Cavalier qui l'accompagnoit, outré de sa téméraire effronterie, lui passa son épée au travers du corps & l'étendit sur la place. La garde accourt, s'instruit du fait, & se montre assez raisonnable pour n'exiger du Cavalier, que sa parole d'honneur de se représenter toutes fois & quantes, & le laissa donner ses soins à la Dame. La leçon étoit dure & violente, mais il est des cas où l'homme le plus circonspect & le plus humain peut porter jusques là son indignation.

Une aventure vraiment atroce, vraiment digne de toute la sévérité des loix, est celle qui vient d'arriver à *Marseille*.

Une jeune Dame, mariée depuis peu de tems au fils de M. de *Br*.., étoit en diſcuſſion d'intérêt avec ſon beau-frere. L'affaire pendante aux tribunaux, n'annonçoit pas une iſſue favorable à M. de *Br*.. Un ſoir, à la ſortie du ſpectacle, un homme maſqué ſe préſente à la chaiſe de cette Dame, ordonne à ſes porteurs d'arrêter, lui lâche auſſitôt dans la cervelle, un coup de piſtolet chargé de cinq balles & diſparoit. La Juſtice informée de cet horrible meurtre, ne ſavoit ſur qui jetter les premiers ſoupçons; le Public les fit naître : ſur quelques propos qui y tranſpirerent, on crut devoir s'aſſurer de M. de *Br*...., & en conſéquence on le fit arrêter, mais ſoit qu'il ſe ſoit fait à lui-même juſtice, ſoit qu'il n'ait point voulu ſurvivre à l'infamie d'une imputation auſſi odieuſe, il s'eſt coupé la gorge dès le premier jour de ſa détention. Cette circonſtance ayant accru les rumeurs publiques, le fils a été tellement inculpé lui-même, qu'on alloit s'emparer auſſi de ſa perſonne, s'il n'eût pris les devans par ſa fuite, ce qui le fait regarder comme complice de ce révoltant attentat. On trouve quelques raiſons de par-

donner aux fureurs de l'amour ou de la vengeance ; mais du vi intérêt ! Oh, il n'en peut être aux yeux de l'homme de bien.

Le jour de la *S. Martin*, un jeune Robin jouoit au *Reverſi* dans une maiſon d'ami & à un prix très-modéré. La fortune lui avoit été conſtamment contraire. Le *Quinola* lui ayant été gorgé pour la vingtieme fois, il ſe leve avec quelqu'apparence de dépit, charge un ſpectateur de tenir ſon jeu & ſort. On s'inquiete de ne le pas voir revenir, on ſonne ; un laquais rapporte que ſur ſa demande on lui a remis la clef du cabinet d'aiſance, un marteau & un grand clou avec leſquels il a diſparu. Dans l'inſtant le bruit d'un piſtolet ſe fait entendre : tout le monde s'empreſſe de courir au cabinet ſecret. La porte en s'ouvrant laiſſe voir le joueur aſſis avec un piſtolet dans la main, & la tête penchée ſur la poitrine. Un grand ſoupir annonce qu'il n'a pas encore perdu la vie. On veut le ſecourir. Laiſſez-moi, dit-il, laiſſez ma rage s'aſſouvir, & ne m'arrachez pas au ſpectacle qui peut ſeul la juſtifier..... En diſant ces mots

il montre le *Quinola* qu'il avoit cloué au mur. On frémiſſoit d'horreur, & on ne pouvoit ſe refuſer à la pitié qu'inſpiroit un tel délire. Je ſuis vengé, ajoute le malheureux Robin, j'ai brûlé la cervelle à *Quinola*.... On y regarde, on voit en effet la tête du pauvre *Quinola* emportée d'une balle qui avoit percé la carte : on ne ſavoit que penſer. Le joueur ſe releve bruſquement, faiſant des éclats de rire, & rappelle les eſprits des Dames avec l'*Alkali volatil*. La ſcene entiérement changée fit bientôt ſuccéder la joie aux frayeurs qui paroiſſoient les mieux fondés.

Un jeune Officier gaſcon obtint un jour, un charmant tête à tête, à ſouper & la plus belle nuit du monde, ſous la promeſſe d'envoyer le lendemain matin une jolie *Polonoiſe*. La Belle dormoit encore lorſque le galant dont la généroſité s'étoit éteinte avec ſon amour, s'habilla en regrettant fort ſon engagement indiſcret & rêvant aux moyens de retirer ſa parole ſans écorner les minces revenus de ſa *légitime*. Il part enveloppé dans ſon vaſte manteau. Une heure après, la Demoiſelle reçoit un gros paquet avec un billet de

lui, renfermant les plus tendres remercimens & un brillant étalage de ſon empreſſement à remplir ſa promeſſe. Un ample pour-boire récompenſe le porteur, on briſe avec une impatience indomptable, mille nœuds qui receloient le charmant cadeau dont on brûloit de jouir. Jugez du dépit, de la fureur dont on eſt tranſporté : c'étoit en effet une jolie Polonoiſe, mais celle même que la Belle abuſée avoit portée la veille & que l'ingrat gaſcon avoit emportée ſous ſon manteau en s'éloignant du temple des plaiſirs.

Quatre filoux ayant ſû qu'un homme riche qui demeure au Fauxbourg *S. Antoine*, étoit abſent depuis longtems, & qu'il n'entretenoit aucune relation avec les perſonnes de ſa maiſon, ſe ſont imaginés de forger ſon extrait-mortuaire. L'un d'eux s'eſt coſtumé en Commiſſaire, le ſecond en clerc & les deux autres en héritiers de Province ; déguiſés ainſi, ils ſe ſont tranſportés au domicile du mort-vivant, & ont produit leur faux titre au propriétaire de la maiſon, lequel, après avoir témoigné beaucoup de regrets de la perte de ſon locataire, leur a ouvert

toutes les portes & les a inſtallés dans l'appartement du ſoi-diſant défunt. Prendre poſſeſſion, s'en réjouir & faire des ballots, fut pour eux l'affaire d'un inſtant : cette vivacité imprudente leur fut fatale. Quelqu'un qui étoit dans un appartement voiſin, s'apperçut de leur manege & fit part de ſes ſoupçons. On va chez le Commiſſaire du quartier, qui accourt, & qui fort ſcandaliſé de voir la robe reſpectable de ſon miniſtere profanée par un faux confrere, l'a inhumainement envoyé au Châtelet, ainſi que la ſéquelle de clercs & d'héritiers ; ils iront probablement de-là faire le voyage & le retour de *Marſeille* à *Toulon*, & de *Toulon* à *Marſeille*.

Dans le nombre de nos Impures, il en eſt entr'autres, deux fort bêtes & fort inſolentes, qu'on vient de *miſtifier* très-plaiſamment. On leur a perſuadé que le Grand-Seigneur avoit envoyé ici un Émiſſaire, faire recrue pour le Sérail & qu'elles pouvoient ſe mettre ſur les rangs. Il étoit queſtion d'une fortune conſidérable après trois ans de ſervice, terme de l'engagement. Les deux Belles, (*Dumoulin*

& *Viriville*) furent très exactes au rendez-vous qu'on leur assigna pour convenir des faits. *Husson* & *Dugazon*, les deux farceurs les plus renommés de la Capitale, s'y trouverent, l'un comme *Bostangi*, l'autre comme l'*Essayeur* de Sa Hauteſſe. On peut penſer qu'il y eut auſſi un bon nombre d'*Essayeurs en ſecond*. Enfin après avoir rempli toutes les formalités convenables, on congédia les deux Demoiſelles, en excitant de plus en plus leur amour-propre & leur cupidité par le tableau du plus brillant avenir. Elles ne furent détrompées que le lendemain à la promenade du matin dans le jardin du Palais Royal, par les huées de leurs camarades & les railleries ameres de tous nos jeunes gens qu'on n'avoit pas manqué de mettre dans la confidence.

C'eſt un grand plaiſir, une jouiſſance délicieuſe pour nos *Roués*, de voir nos *Intriguantes* abandonnées, trahies & jouées inhumainement par quelques-uns des charmans proſélites qu'ils font tous les jours. Le nombre s'en eſt multiplié juſqu'au fond de nos Provinces. Auſſi, ſans les *Etrangers* que feroient, que de-

viendroient nos femmes ? L'une des plus célebres eſt dans ce moment-ci aux abois, & qui pis eſt, expoſée aux perſifflages, aux quolibets & aux ricanemens de nos *Eventés*. M. *Hugues* négociant de *Marſeille*, ſe paſſionna très-vivement, il y a quelques mois, pour les appas de Mlle. *Menard*, & voulut tout ſacrifier pour l'*avoir*. (Ce mot eſt technique dans le monde.) Les billets au porteur étant en bon nombre dans ſon porte-feuille, lui rendirent cette négociation amoureuſe bien plus prompte, que ne l'euſſent fait les plus tendres billets doux : il s'en ſervit pour enflammer ſa *Beauté*. Quel éloquent langage ! comment y réſiſter ? Le Provençal fut appellé, careſſé dès ſa premiere déclaration, & de ce moment, il fut ce que nous nommons vulgairement, le *Mylord pot-au-feu* du logis. Bien-tôt la Belle devint enceinte. Sur ces entrefaites, des affaires ſurvenues ou concertées ayant obligé M. *Hugues* de ſe rendre à *Marſeille*, il recommanda tendrement à ſa *Dulcinée*, de ménager l'objet & le fruit de ſes amours, & lui fit la promeſſe de 60,000 livres ſi elle accouchoit d'un garçon. On conçoit facilement toutes les pro-

eſtations que fit la Demoiſelle. Les ſima-
grées d'uſage ne furent pas épargnées, ni
es ſermens oubliés. Enfin le terme arri-
va, & Mlle. *Menard* mit au monde, non
un ſeul petit garçon, mais *deux* bien con-
ditionnés. Ravie de l'aventure, elle ſe
hâte d'en faire inſtruire ſon généreux
Provençal, & lui repréſente que ſa ten-
dreſſe & ſes largeſſes doivent accroître en
proportion de ſes peines & de ſa créa-
tion; qu'en conſéquence elle réclamoit le
double de ſes promeſſes; mais l'abſence,
qui eſt le plus grand ennemi des jolies
femmes, avoit calmé ſans doute l'imagi-
nation de M. *Hugues*, car il lui a répon-
du qu'effectivement il lui avoit promis
60,000 liv. pour un enfant, mais que
ſon engagement devenoit *nul*, puiſqu'elle
en avoit deux. La Dlle. *Menard* peu ſa-
tisfaite de cette logique commerçante,
voulut avoir 120,000 liv. & menaça ſon
ingrat adorateur, de l'attaquer en juſti-
ce, s'il perſiſtoit dans ſon refus. Comme
les mauvaiſes langues aſſurent que Meſſire
Caron de Beaumarchais étoit l'amant furtif
de cette *Laïs*, lorſqu'elle appartenoit au
Duc de *Ch.....*, on ajoute plaiſamment,
que par reconnoiſſance, il fabriquera ſes

mémoires en cas de pourſuite ; ce que deſirent nos oiſifs & nos amateurs.

Il eſt arrivé une aventure du même genre à cette jolie Actrice des Italiens, qui fut, il y a quelque tems, ſoupçonnée d'avoir voulu empoiſonner ſa ſœur. Mlle. *Du Fayel* vivoit depuis ſix mois avec M. de *Senn....re*, & en fille ſage & prévoyante, elle s'étoit fait donner par cet amant fortement épris, deux contrats de 80,000 liv. chacun, ce qui lui mettoit tout d'un coup 160,000 liv. dans ſon porte-feuille. La famille de M. de *S*.... en ayant été informée, en a porté des plaintes au Roi, qui a exilé la Demoiſelle, pour avoir abuſé de la foibleſſe d'un jeune homme aveuglé. Avant de partir, elle a été obligée de rendre les contrats entre les mains de M. le Lieutenant de *Police* : mais il lui a été laiſſé 24,000 liv. afin *qu'elle n'ait pas perdu ſes ſix mois avec M. de* S....

Le Marquis de *L*.... épris des charmes de Mlle. *Fermel*, alla un jour chez elle & la pria ſans fadeurs de lui accorder une nuit. On devine que Mlle. *Fermel* eſt trop polie pour refuſer un joli Seigneur. Elle

y mit toute fois une condition, & de-
manda un collier de *Chatons* dont elle
avoit beſoin. C'eût été peu de choſe pour
un Partiſan : mais c'étoit beaucoup pour
un Marquis françois plus accoutumé à
payer de ſa perſonne que de ſa bourſe :
cependant avec beaucoup d'eſprit & peu
de délicateſſe on ſe tire aiſément de tout.
-- Quoi n'eſt-ce que cela, mon ange ?
Oh ! rien n'eſt plus juſte : mais pour le
moment cela n'eſt pas poſſible ; ſi vous
le trouvez bon, je vais vous en faire
mon billet..... vîte de l'encre, du pa-
pier : on écrit & on couche.

Le Marquis de retour à ſon hôtel, en-
voye chercher tous les petits chats du
quartier, les entrelace avec des faveurs *cou-
leur de roſe* & fait ainſi un collier de *chatons*
admirable. On les met dans un joli panier
garni de gaze en dedans, & farci de ru-
bans bleus au dehors : on porte enſuite le
tout à Mlle. *Fermel*, qui charmée de l'é-
légance extérieure du cadeau, remet au
porteur le billet du Marquis. Qu'il eſt
galant, diſoit elle en défaiſant la multi-
tude des nœuds qui fermoient le panier !
elle leve la gaze ; & les fureurs de l'ava-
rice trompée ſuccédant au ſourire de l'in-

térêt ſatisfait, elle charge le Marquis d'imprécations ſoldateſques, & va ſe plaindre au Doyen des Maréchaux de France. Le billet explique-t-il de quoi ſera le collier ? lui demanda le vieux Juge du point d'honneur, d'un air goguenard. Non, Monſeigneur, répondit la Nymphe plaignante. Tant pis, Mademoiſelle, car en ce cas le Marquis a rempli ſa parole & je ſuis votre ſerviteur.

La femme d'un Conſeiller au Parlement très connue par ſa pruderie étant allée à *Verſailles*, deſcendit à l'hôtel du *Juſte*, où logeoit par haſard le Marquis de *N*.... En croyant entrer chez lui, il fut à l'appartement de cette jeune femme, qui ſe trouvoit ſeule & ſans lumiere. Mad. *De*... crut que c'étoit ſon époux & s'avanca pour le recevoir. *N*.... s'apperçut de la mépriſe, & ſut en profiter. Il fit le mari & le fit ſi bien que la prude trouva qu'il étoit plus mari dans une heure que l'autre ne l'étoit dans un an. Dans l'entouſiaſme d'une vertu ſi *maritale*, elle voulut l'*embraſſer* & rencontra une groſſe queue dont M. le Conſeiller étoit ſans doute privé. --- Ah, coquin, s'écria-t-

elle au moment où elle fuyoit de ſes mains, vous avez la queue: au ſecours! le Marquis s'en alla & conta l'aventure à tous ſes amis qui le dirent aux leurs: tous parurent le lendemain avec des queues monſtrueuſes. La pauvre femme ne voyant de tous les côtés que des queues, penſa mourir de honte & partit ſur le champ.

Chacun a ſa maniere de voir les hommes: les uns rient, les autres pleurent de leurs ſottiſes, & ce contraſte donne une pauvre idée de cette raiſon humaine que nous faiſons ſonner ſi haut. Un Gentilhomme retiré du ſervice de *Mars*, s'étoit entiérement donné à celui de *Vénus:* il vivoit, (c'eſt le mot courant) avec une Courtiſanne de cette Capitale, qui lui donnoit l'habit, la table & le lit. Cet ex-militaire que l'état de ſa bourſe livroit aux expédiens, fréquentoit les tripots pour y faire quelque reſſource. Dame fortune eſt ſouvent traitreſſe; il perdit un jour armes & bagages, c'eſt-à-dire argent, montre & bijoux. Irrité contre ſon adverſaire, il lui diſpute la légitimité de ſon gain: la querelle s'engage, ils ſor-

tent l'un & l'autre, & l'ex-militaire reçoit un grand coup d'épée qui l'étend ſur la place. On le met dans un fiacre, & fouette cocher, chez la Dame... Un homme mort! Qu'en faire?... on ne peut le donner aux chiens, ils n'en voudroient pas. De jeunes Chirurgiens qui demeuroient dans le voiſinage, ſe préſentent & demandent le cadavre. --- Très-volontiers, Meſſieurs, mais combien? --- 48 liv. --- C'eſt trop peu... Le malheureux étoit frais, grand, bien bâti; nos éleves de *S. Côme* offrent juſqu'à trois louis, & la douce Dame leur livre ſon mignon. Voilà, mot à mot, ce qu'on racontoit dans une ſociété d'hommes & de femmes. On hauſſoit douloureuſement les épaules & on trouvoit l'action de cette femelle, atroce, révoltante..... Quel fut l'étonnement des gens honnêtes de lui trouver des partiſans, & de voir à la fin tous les rieurs pour elle! ... *O Mores*

La Baronne de la *T.. D...* a été enfermée à l'abbaye d**, par ordre du Roi. C'étoit une Chanoineſſe de R....; elle étoit belle comme *Vénus* & ſéduiſante comme les *graces*; la Grece lui eût élévé des tem-

ples comme à l'éleve chérie des *Muſes*; plus tendre que *Pſiché* & plus vertueuſe que *Minerve*, elle avoit le ſuffrage de ſes compagnes mêmes. Dans un voyage qu'elle fit dans ſa province, le Baron de la *T*.. *D*.... la vit: c'eſt dire qu'il l'aima éperdûment, car on n'échappe point aux ſéductions réunies de l'eſprit & du cœur, des talens & de la beauté. Il étoit jeune, aimable, honnête & très-riche; après avoir obtenu le conſentement des proches de Mlle. *D*.. il s'adreſſa à elle-même. Sa réponſe fut noble & touchante: Je ſuis flattée, M., lui dit-elle, des ſentimens dont vous m'honorez, mais je peux d'autant moins y répondre, qu'un autre eſt en poſſeſſion de ceux que vous ſeriez en droit d'exiger. C'eſt le C. *D*... qui les poſſede: la médiocrité de nos fortunes met obſtacle à notre union: mais je l'aime & je ſens trop que je n'aimerai jamais que lui. Votre recherche m'a déja cauſé bien des chagrins; je ne réſiſterai point aux ordres abſolus de mon pere, mais ſongez, M., que mon cœur ne peut ſuivre le don de ma main & qu'il eſt tout entier à un autre.

Il ſemble qu'une déclaration ſi préci-

ſe eût dû arrêter la pourſuite de l'amoureux Baron, mais ſi ſa raiſon lui mettoit ſous les yeux ce qu'il en avoit à craindre, ſon amour lui diſoit qu'il ne pouvoit vivre ſans ſa belle Chanoineſſe; & comme en pareil cas, la raiſon eſt moins preſſante que l'amour, il paſſe outre & l'obtient.

Il eût été digne de Mlle. *D.* de faire au Baron le ſacrifice de la paſſion qui la préoccupoit, ſi ce ſacrifice eût été poſſible. Toujours les mêmes égards, le même empreſſement, la même délicateſſe dans les témoignages continuels d'un attachement que rien n'a pu altérer. Mais tous ſes efforts furent inutiles. Sa femme enſevelie dans une terre, ſe refuſant à toute eſpece de diſſipation, conſumée par une mélancolie profonde, toucha bientôt aux portes du tombeau. Le Baron déſeſpéré de la perdre & ſe reprochant ſa mort, prit un parti dont on ne ſe ſeroit jamais aviſé ſans doute. Certain que l'amour qu'elle conſervoit pour le Comte *D*... étoit la premiere cauſe de ſa ſituation allarmante, il lui écrivit & le pria de venir à la *T*.. *D*... la voir & l'engager à prendre ſoin de ſes jours. Le Comte part & arrive, le

Baron le reçoit, le préſente à ſa femme étonnée, ſait mettre les chevaux à ſa chaiſe de poſte & les laiſſe ſeuls.

Voilà un mari bien débonnaire: laiſſer ſa femme ſeule avec un amant: & quel amant? un Capitaine de Dragons, un *Lovelace*, un Roué, un *mangeur de femmes*, dont le premier principe avec elles eſt de n'en point avoir. Eh bien, oſeroit-on dire qu'on ſe trompe, que quand le Comte *D...* auroit eu la façon de penſer que les étrangers imputent ſi légerement au militaire françois, la confiance du Baron l'auroit enchaîné. Le Baron ne lui dit qu'un mot en partant: Je vous laiſſe, M. le Comte, & votre honneur me répond de votre honnêteté.

Au bout de huit jours, ce mari ſi rare revint. On ne parla long-tems que de choſes indifférentes: ſur la fin du ſouper, le Comte s'adreſſa à Mad. la Baronne: il m'eſt bien doux, Madame, ne pouvant faire votre bonheur, de le voir confié dans les mains du plus galant homme que je connoiſſe. Tous les liens qui nous uniſſoient ſont rompus; je pars demain & c'eſt pour me marier. Un regard de dépit & de fureur fut la réponſe de la Ba-

ronne : elle le vit partir ſans la moindre apparence de trouble & de regret, & ne parut occupée que du ſoin de l'oublier. Pour ſeconder ſes diſpoſitions, le Baron lui fit quitter la campagne & la mena à Paris où il raſſembla autour d'elle tous les plaiſirs & tous les amuſemens.

Il faut que le cœur d'une femme ſoit ſans ceſſe occupé. La Baronne de la *T.. D...* qui juſques là avoit déteſté le jeu, l'aima comme une femme qui n'aime pas autre choſe, c'eſt-à-dire à la fureur. Elle perdit des ſommes immenſes & le Baron les acquitta ſans dize mot. Elle en perdit de nouvelles qu'il paya de même; mais comme la femme ne ſe laſſoit pas de perdre, le mari ſe laſſa de payer. Or on ſait qu'en France comme ailleurs, le monde eſt plein de Créſus officieux dont la bourſe eſt toujours ouverte aux jolies femmes, lorſque leurs maris ne ſont pas d'humeur à ſatisfaire leurs caprices; mais comme les ſervices de ces Meſſieurs ne ſont pas trop déſintéreſſés & qu'ils prétendent à certains dédomagemens qu'il n'eſt pas trop honnête de dire, la reconnoiſſance de Mad. la Baronne la conduiſit à des égaremens ſi publics & ſi multipliés qu'ils ont forcé le malheureux Ba-

ron à ſolliciter contre elle l'ordre du Roi qui la relegue à.... où ſon mari lui fait une penſion de 10,000 liv. à laquelle il s'eſt taxé lui-même.

Adeline Colombe, actrice italienne, après avoir été abandonnée pour *Carline*, par le Duc de *F***, tomba entre les mains d'un Maître des Requêtes que les avantures de tripot, ont déja rendu célebre. J....., (c'eſt ſon nom) veut avoir deux maîtreſſes & *Adeline* deux amis (c'eſt le terme d'art.) Un jour, J..... dans un accès de jalouſie, caſſa toutes les glaces de *Colombe*; *Colombe* alla froidement chez J..... & lui briſa les ſiennes: en s'en allant, elle écrivit ſur une carte:

Ce beau Criſtal que j'ai rompu,
T'a montré ſouvent un C...

Le lendemain J..... lui fit préſent d'un contrat de 2000 écus.

C'eſt une créature très-plaiſante qu'un Danſeuſe de l'Opéra, nommée *Théodore*. Elle vivoit avec d'*Auberval* dans une intimité romaneſque. Le Chevalier de N..... a paru; voilà le ménage brouillé. Ce goût-là n'a duré que ſix ſemaines; on aimoit d'*Auberval*; il falloit revenir. *Theodore*

eſt adroite; elle s'eſt aviſée d'écrire à d'*Auberval.*

„ C'eſt moi; c'eſt votre infidele, ſi je
„ le ſuis. Tu n'as donc pas remarqué que
„ le Chevalier a tous tes traits: mêmes
„ yeux, même ſourire; il n'a pas ton
„ cœur, & je l'ai cru; c'étoit toi que
„ j'adorois dans lui; je l'aimois pour t'ai-
„ mer deux fois: reſte ſeul & tu me ſuf-
„ firas. Veux-tu me revoir? Ai-je une
„ rivale? Point de réponſe; je t'attends
„ à ſouper ou je te hais pour la vie. Tu
„ fais que je tiens parole.„

(Signé) *Théodore.*

D'*Auberval* a ſoupé chez elle.

M. *Gil. de Cour.* a rencontré un jour ſa chaſte épouſe dans une promenade nocturne au Palais royal, faiſant ce que de bons bourgeois devroient faire à cette heure-là, chez eux. La pauvre femme qui avoit joué ce jeu-là mille fois, ſans pareille malencontre, fut toute ſtupéfaite, demanda grace, & conſentit d'aller au couvent pourvu qu'on lui permît de garder ſes cheveux. Le mari eſt procureur; ces gens-là ont l'ame dure: „ Non, Ma-
„ dame, lui dit-il, vous ſerez condam-

„ née à la peine de l'*autentique*, duſſent „ les cornes me pouſſer juſqu'au deſſus „ de ces arbres: quant à toi, dit-il au „ complice, nous aviſerons ce que faire „ il conviendra.„ Cependant l'affaire a pris une tournure plus pacifique. Le Procureur *Gil.* aura réfléchi plus mûrement ſur le bien qu'une procureuſe jolie & complaiſante fait à une étude.

Un Boulanger de *Goneſſe*, village près de *Paris*, avoit envoyé ſa fille à la ville pour y recevoir 600 liv. Avant ſon départ, elle alla chercher ſon *amoureux* afin qu'il vint avec elle. Tout alla bien juſqu'à ſon retour, que l'ayant conduite ſur le bord d'une carriere très-profonde qui ſe trouve éloignée de quelques pas du grand chemin, il lui demanda ſes 600 liv. La fille croit qu'il badine, elle refuſe: demande réitérée, refus nouveau: enfin il lui dit que ſi elle ne les donne pas, il la jettera dans la carriere. Après qu'il les eut reçues: Ce n'eſt pas tout, lui dit-il, il faut que tu te mettes toute nue. On juge de l'état de cette pauvre fille. Elle eut beau pleurer, prier, ſe mettre à genoux; il lui fit la même menace. Elle

obéit. Elle crut qu'il lui laiſſeroit au moins ſa chemiſe: point du tout. Eh bien, tourne-toi au moins, lui dit-elle, que je ne l'ôte pas devant toi. Le ſot ſe retourne. Alors elle lui applique vigoureuſement ſes deux mains ſur les épaules & le pouſſe lui-même dans la carriere. Il a eu les deux cuiſſes caſſées. On l'a conduit en priſon d'où il ne ſortira que pour les avoir encore caſſées d'une autre maniere.

Un Orfevre, bijoutier, faiſeur d'affaires, homme à tout, hors à l'honneur, avoit épouſé une femme riche, jeune & jolie qu'il rendoit malheureuſe par ſa maniere de ſe conduire avec elle. Vive, ſémillante, elle aimoit le plaiſir, & ſon mari ne ne lui en procuroit point; le devoir conjugal a même été corrompu deux fois dans ſa ſource. Tous ces motifs étoient bien propres à éloigner une femme de tout commerce avec un mari & à la jetter dans l'intrigue. Un jeune cœur a beſoin d'aliment. Juſques-là on l'excuſe. Quelque tems après, ſon mari fait une banqueroute conſidérable. Comme il n'étoit alors occupé que d'intérêt, il la laiſſoit aſſez ſouvent à elle-même & ſe con-

tentoit de faire retomber ſur elle les déſagrémens qu'il éprouvoit dans l'arrangement de ſes affaires & dans la pourſuite d'un procès criminel au ſujet d'argent travaillé qui n'étoit pas au titre. Sa femme ſupportoit ſouvent les plus violens outrages. Il le falloit pour continuer ſes intrigues amoureuſes. Un jour elle écrivoit à ſon amant, ſubſtitut de la cour des aides, le mari s'en apperçoit, ne fait ſemblant de rien & ſort. La lettre eſt donnée à un commiſſionnaire; le mari la retire de ſes mains en l'intéreſſant un peu. Il revient, maltraite ſa femme & la menace du couvent. Elle apprend qu'il ſe ſert de cette piece pour exécuter ce deſſein qu'il méditoit même auparavant, va conſulter ſon amant & lui confie que ſon mari ſe ſert de faux poinçons. Auſſitôt il fut décidé qu'on le dénonceroit. La femme ſans réfléchir aux ſuites, étant arrivée chez elle, fait avertir les gardes-jurés de la monnoie, après leur avoir écrit que ſon mari avoit des faux poinçons qu'on trouveroit dans un endroit qu'elle leur déſignoit. On vient chez lui, on viſite, on trouve les poinçons. Il eſt conduit en priſon. Il n'y eſt pas plûtot

qu'on apperçoit le danger qui pouvoit en réſulter pour la femme, le déshonneur pour lui & par conſéquent pour elle auſſi. Comme elle eſt jolie, on eſpere que ſon fort intéreſſera & on devine le prix qu'on mettra à la grace. Pour elle, on ne doute pas qu'elle n'y conſente, pourvu qu'elle ne voie plus ſon mari en ce monde. Elle eſpere obtenir ſa grace & un ordre qui le renfermera pour le reſte de ſes jours. On eſt d'autant plus porté à le croire que les choſes en ſont reſtées là & que la procédure va très-lentement. Cela n'eſt pas difficile à imaginer, puiſqu'elle étoit l'amante d'un des premiers de ſes juges & de ſes rapporteurs, & qu'il a un porte-feuille bien garni, qu'on a refuſé de rendre au mari, *parce qu'il faut que la femme retrouve ſon bien.*

Un M. *Ger*.... avoit épouſé une Demoiſelle, boiteuſe, mais qui lui avoit fait une donation de 100,000 liv. & apporté une dot d'autant, ſans ſes eſpérances. Avant le mariage, il ne ceſſoit de dire à ſes amis, qu'il n'en vouloit & qu'il ne l'épouſoit que pour ſes écus. Après & au repas de nôces il ne ceſſoit de la tourner en ridi-

cule & de la railler ſur ſa taille. A minuit, quand on le preſſa de ſe retirer, il répond: *Allons, il faut encore faire ce ſacrifice.* Le lendemain matin la mere de la mariée apperçoit un matelas tout mouillé, que ſa fille mettoit ſécher au ſoleil. Elle lui en demanda la raiſon. --- C'eſt lui. --- Qui lui? --- Eh, le mari que vous m'avez donné. --- Que veux-tu dire? ... La jeune perſonne honteuſe n'oſe avouer ce qui s'eſt paſſé. --- Oſera-t-on le dire? .. Il avoit piſſé ſur elle au lieu de ..... C'étoit aſſez pour elle, lui avoit-il dit? En l'amenant de *Clermont* en Beauvoiſis à *Villefranche*, c'eſt-à-dire, de chez elle chez lui, il la force de deſcendre de voiture par des propos indécens & outrageans. Il ne ceſſe de l'appeller *puante*, *laide*, *guenon*. A l'entrée de la ville, il ſe couvre le viſage de ſon mouchoir, afin qu'on ne voie pas que c'eſt lui. En public, dans les ſociétés, il appelle ſa femme *puante*, *laide*, *guenon*, & dit *qu'il ne l'a épouſée que pour ſon bien*; ces propos, il les tient en préſence de ſa femme. On avouera que ce mépris eſt extrême. On n'y tient pas; ſa famille l'a ſollicitée de ſe ſéparer de lui. Elle a plaidé,

gagné ſa cauſe, & la donation a été déclarée nulle. Selon pluſieurs perſonnes, le mari n'eſt pas aſſez puni. Si toutes les demandes en ſéparation étoient auſſi juſtes que l'eſt celle-ci, leurs morales ſeroient inutiles. Mais pour une demande légitime, il y en a dix d'haſardées, & ſi l'on oſoit le dire, tout autant de mal jugées. On ne peut trop répéter ce fait, pour couvrir de honte un homme indigne de vivre dans une ſociété honnête, & capable de pareils procédés. M. *Martineau* a défendu la cauſe de la femme.

Un Plaiſant de la Cour s'eſt beaucoup amuſé à une proceſſion des Cordons bleus, aux dépens d'un Provincial qu'il faut ſuppoſer bien crédule. Il apperçut cet homme dans la foule & le reconnut à ſon admiration ſtupide, pour une victime du ridicule. Il s'en approcha. --- Monſieur ne connoît pas Verſailles, à ce qu'il me paroît? --- *Le Provincial:* Non, Monſieur --- *Le Plaiſant*: Et par conſéquent la Cour? --- *Le Provincial:* Pas davantage. Ayez la bonté, Monſieur, de me dire quel eſt ce vieux Seigneur qui marche encore ſi droit? (c'étoit le vieux *Richelieu.*) --- *Le*

Plaiſant: c'eſt le Vicomte de *Turenne.* --- *Le Provincial*: Je le croyois mort. --- *Le Plaiſant:* On le croit, en Province. --- *Le Provincial:* Et ce vieux Cardinal? --- *Le Plaiſant: Mazarin*, qu'on a dit mort auſſi, pour des raiſons que je vous raconterai. --- *Le Provincial:* Et cette Dame ſi caſſée. (C'étoit la vieille *Baſſompierre.*) --- *Le Plaiſant:* Celle-là eſt la feue Reine.... On a conté cette ſcene au Roi qui s'en eſt ſinguliérement amuſé.

Un Menuiſier alla trouver un jour M. *le Rey de Chaumont*, hôte glorieux du Miniſtre des Américains. „ Monſieur, je „ ſuis du ſang de *Franklin;* je veux être „ reconnu, tachez qu'il ſoit mon pa- „ rent. --- Avez vous des titres? lui dit „ M. *de Chaumont.* --- Oui, Monſieur, „ voilà mes papiers.„ Le Financier y jette un coup d'œil & voit que le nom du Menuiſier s'écrivoit *Franquelin.* „Mon- „ ſieur, lui dit-il, quand avec votre Q, „ vous pourrez faire un K, vos papiers „ vous ſerviront.„

Un Abbé libertin de profeſſion, très-conſtant compagnon de plaiſir du Marquis

de *V.*, s'aviſa un jour de vouloir rire aux dépens de quatre *drôleſſes* qui étoient à la ſuite de la légion de la *Gourdan*, & à qui il en vouloit. En arrivant au Vauxhall, il s'entendit aiſément avec des *Roués* de la bonne claſſe, de ſa connoiſſance, pour répandre le bruit que le Marquis étoit de retour de la veille (de ſa terre) & qu'il étoit dans le Vauxhall. Voilà nos filles *en l'air*, qui demandent s'il a ramené ſa femme --- *Non, elle eſt reſtée là bas.* --- *Bon!* (la bonne bourde!) Enfin l'Abbé dit aux quatre élues, qui ſont *des plus dans le genre*, que le Marquis l'a chargé de les inviter à ſouper. (C'étoit l'ordinaire, tous les jours de vauxhall, avant le mariage de ce Marquis.) Ainſi, leur dit-il, après le vauxhall, vous monterez dans vos voitures, & vous vous y rendrez.... La *Urbain*, la petite *Beze*, la *Chouchou*, toutes coquines de la même force, y ſont bientôt montées; & fouette cocher, (elles indiquent peu exactement.) Les chevaux les emportent, & la voiture s'arrête à l'hôtel du Marquis de *N.* Les valets frappent; on ouvre. Les femmes (filles) demandent tout uniment au ſuiſſe: le Marquis y eſt-il? --- Oui,

Meſdames, (peu accoutumé à ces ſortes de viſites, il les prenoit pour des femmes de qualité qu'on attendoit à ſouper.) Elles montent comme des folles, traverſant les appartemens en chantant à haute voix: *De l'amour tout ſubit les loix;* & arrivées au ſalon donnent, en criant *Eh Marquis*, un grand coup de pied dans la porte qui s'ouvre, & qui laiſſe voir à une compagnie très-honorable & très-nombreuſe, un groupe de quatre coquines qui s'appercevant bientôt de la mépriſe, reſtent ſottes comme des paniers. *Mille pardons, Meſſieurs, Meſdames*, d'une voix entre-coupée; *nous croyions être chez le Marquis de* V. La Marquiſe de *N.* ne ſavoit, comme dit le proverbe, à quelle ſauce manger le poiſon, parce que ſon mari affectoit de les combler d'honnêtetés, pour jouir encore mieux de leur embarras. Enfin elles prennent le parti de ſe congédier elles-mêmes, & retournent chacune chez elles, l'eſtomac vuide & le cœur gros. Cette aventure qui ſe répandit le lendemain, fit beaucoup rire. Mais l'Abbé n'oſe plus retourner au vaux-hall, où les quatre friponnes ont comploté de lui arracher les yeux.

Le vieux proverbe, *la corde ne perd jamais ſes droits*, devroit être ſans ceſſe devant les yeux de tout homme, tenté de commettre un mauvais coup: car, en effet, il en eſt peu dont l'autenticité ſoit établie par des témoignages auſſi frappans & plus multipliés. Un Particulier de la rue *S. André des arts*, vient d'en donner un nouvel & triſte exemple. Il avoit fait, il y a quelques années, un vol, avec un camarade. Depuis ce tems il s'étoit marié & avoit formé l'établiſſement d'un petit commerce. Il ſe croyoit tranquille, & ſe livroit à l'eſpérance de ſe ſouſtraire au ſupplice attaché à ſa faute; mais la fatalité le tenoit à ſon fil, & bien-tôt il devoit en être la victime. Son complice, ayant fait un retour ſur lui-même, trouvoit dans ſa conſcience un reproche perpétuel. Il eut recours aux avis d'un Prêtre, auquel il ſe confeſſa: ſon conſeil fut le ſeul qu'il put donner, celui de la *reſtitution*; mais il n'étoit point aſſez riche pour s'en acquiter ſeul; il fallut donc engager ſon camarade à y contribuer au prorata de ſa portion, ce qu'il refuſa. D'après une telle tentative, il lui déclara qu'il ne pourroit s'empêcher de le faire

connoître s'il persistoit à conserver son vol. Cette menace produisit un terrible effet dans l'esprit de son ancien camarade; ce fut la résolution d'assassiner un homme qui pouvoit le perdre. La veille de la Pentecôte, il se rendit chez lui, & l'assomma à coups de hache. Le malheureux survécut à ses blessures; & fut transporté à l'hôtel-Dieu. L'autre s'engagea dans les Dragons, & fut aussitôt rejoindre son régiment à *Valenciennes*. On ignoroit le lieu de sa retraite, mais l'imprudence de sa femme le décéla bientôt, en laissant appercevoir à des *mouchards* qui l'entouroient sans cesse, le timbre d'une lettre qu'elle avoit reçue de son mari. Son procès étant d'avance instruit, il n'est resté que quarante-huit heures en prison, d'où il est sorti pour être rompu vif. L'autre étoit mort la veille du supplice.

Un grand Seigneur s'étoit entretenu dans un souper chez lui, des assassinats que les ennemis de M *Le Noir* prétendoient fréquens dans Paris & avoit dit des choses fort vives sur la négligence prétendue du Lieutenant de Police. M. *Le Noir* le fit prier le lendemain de passer

chez lui & lui répéta les propos qu'il avoit tenus la veille. Le Seigneur étonné ne pouvoit concevoir comment le Magiſtrat en avoit pu être informé. - *Vous voyez*, lui dit M. Le Noir, *qu'on vous a trompé & que la Police n'eſt pas ſi mal faite qu'on vous l'a dit.* Il eſt arrivé de-là que ce Seigneur dit par-tout le plus grand bien du Lieutenant de Police.

Un bel eſprit, plus connu par ſa mordante cauſticité que par l'excellence de ſes talens, le ſieur *Paliſſot*, avoit fait contre l'Abbé de *Voiſenon* une ſatyre pleine de fiel. Avant de la livrer à l'impreſſion, il vouloit ſavoir ce qu'en penſeroit l'Abbé de *Voiſenon* lui-même & juger de l'effet qu'elle produiroit ſur lui. Il alla voir un jour l'Abbé & lui dit, du ton le plus patelin & le plus hypocrite, qu'il y avoit de bien méchantes gens dans le monde, qu'il venoit de lui tomber entre les mains une ſatyre atroce, qu'il en ignoroit l'auteur & que, quoiqu'on eut laiſſé en blanc le nom de celui contre qui elle étoit faite, il s'y trouvoit des traits qui paroiſſoient porter directement ſur l'Abbé. Je vous dirai plus, ajoute-

t-il; comme on ignore sans doute notre liaison, on a voulu avant de la faire imprimer, la soumettre à ma critique. Sans se le faire demander, l'homme caustique tire l'écrit de sa poche & lit effrontément des vers où les mœurs de l'Abbé n'étoient pas plus ménagées que son esprit: il ne lui fit pas grace d'un vers, appuyant avec complaisance sur ce qu'il y avoit de plus fort. L'Abbé de *Voisenon* l'écouta tranquillement jusqu'à la fin. Après la lecture, l'Abbé reprit l'ouvrage, fit l'éloge des meilleurs vers, critiqua quelques expressions & dit au Poëte: voulez vous me permettre d'y faire quelques corrections? le Poëte crut que tout au moins l'Abbé alloit jetter le papier au feu: mais celui-ci s'approche de son bureau, corrige une douzaine de vers, remplit le blanc de son nom; & toujours avec le même siegme, en rendant la satyre à l'auteur qui ne se doutoit point que l'Abbé l'eût reconnu: à présent, mon ami, dit-il; je crois que vous pouvez faire imprimer cet ouvrage; il y avoit quelques incorrections qui auroient pu lui faire tort; il est rempli de sel & d'esprit, & je crois qu'il sera favorable-

ment reçu du public. Le Poëte fut ſi frappé de ce ſang froid qu'il déchira ſon écrit, le brûla, embraſſa l'Abbé, & lui proteſta qu'il étoit guéri pour toujours de la démangeaiſon de faire des ſatyres. On ſait comme depuis il a tenu parole.

Un certain Abbé *Paris* auquel le Marquis de *Prie* avoit accordé la plus grande confiance pour ſes affaires pécuniaires, a diſparu. Cet Abbé avoit fait une ſpéculation aſſez bien combinée, mais qui a été déconcertée par la demande imprévue qu'on lui a faite de ſes comptes. Il avoit placé en rentes viageres ſur ſa tête, une ſomme de cinquante mille écus, des deniers de M. le Marquis de *Prie* & avec les arrérages de ces rentes il éteignoit des dettes de ſon commettant, en compoſant avec les créanciers, à moitié ou deux tiers de perte, & en ſe faiſant donner quittance du capital. Par ce moyen ſi on l'avoit laiſſé faire, il ſe ſeroit acquitté en deux ou trois ans; malheureuſement le ſecret de ces opérations a été éventé; l'Abbé a été décreté & a pris la fuite. Il faudra toujours en venir à lui pardonner ou du moins à convenir avec lui, car ſans dou-

te il ne ſera pas aiſé ſans cela, d'avoir de lui des certificats de vie, & ſes rentes viageres ſont la plus sûre reſſource de ſes créanciers.

Une Dame vient un jour demander à Mlle. *Bertin*, marchande de modes de la Reine, pluſieurs bonnets pour les envoyer en Province. La marchande couchée ſur une chaiſe longue dans un *Caraco* élégant, daigne à peine ſaluer la Dame par une très-légere inclination de tête. Elle ſonne: une jeune nymphe charmante qu'on nomme Mlle. *Adélaide*, ſe préſente. *Donnez à Madame*, dit Mlle. Bertin, *des bonnets d'un mois.* La Dame lui repréſente qu'on en voudroit de plus nouveaux. *Cela n'eſt pas poſſible, Madame*, reprend la marchande; *dans mon dernier travail avec la Reine, nous avons arrêté que les plus modernes ne paroîtroient pas avant huit jours.* Depuis ce tems, on n'appelle plus la Dlle. *Bertin* que le Miniſtre des modes.

Il eſt défendu en Angleterre d'enſevelir aucun cadavre que des hommes de l'art ne le viſitent & ne certifient que

le fer ou le poiſon n'a point abrégé ſes jours: voici l'anecdote qui a donné lieu à ce réglement.

Une belle Marchande de Londres avoit pris ſucceſſivement ſix maris. Le premier par obéiſſance pour ſes parens; les cinq autres par ſon propre choix. Un Anglois fut aſſez hardi pour l'épouſer en ſeptiemes noces. Les premiers mois de leur nouveau mariage n'eut rien que d'agréable. Un amour exceſſif rend aiſément une femme indiſcrete: celle-ci faiſoit dans les bras de ſon ſeptieme époux, la ſatyre des ſix qui l'avoient précédé; ils lui avoient déplu, diſoit-elle, par leur ivrognerie ou par leurs infidélités; & jamais elle ne les avoit pleurés ou regrettés ſincérement. Le mari curieux d'apprendre le caractere de ſon amoureuſe moitié, affecte de s'abſenter ſouvent & de paroître ivre toutes les fois qu'il rentroit tard chez lui. D'abord on ne lui fit que des reproches: mais bientôt les menaces ſuccéderent aux repréſentations; il continua ſon train, & feignit d'être encore plus adonné au vin. Un ſoir qu'elle le crut ivre mort & bien endormi, elle détacha un plomb de la manche de ſa robe, le fit fondre & s'ap-

procha du faux dormeur pour lui verſer dans l'oreille, à l'aide d'une pipe, le métal en fuſion. Le mari, ne doutant plus de la ſcélérateſſe de cette femme, l'arrêta, cria au ſecours & fit venir la juſtice. La criminelle fut miſe en priſon; ſon procès fut inſtruit. Les cadavres exhumés dépoſerent contre elle & la firent condamner à mort.

Les maris ne ſont pas toujours les malheureuſes victimes de l'amour: c'eſt le réſultat qu'on peut tirer d'une petite hiſtoire arrivée à la femme d'un Perruquier. C'étoit dans les derniers momens du miniſtere de M. de la *Vrilliere*. Cette femme avoit ſçu obtenir par le crédit de ſon amant qui occupoit une place aſſez conſidérable dans l'Egliſe, une lettre de cachet contre ſon mari. On devoir venir le prendre dans ſon lit; l'Inſpecteur de Police chargé de l'ordre du Roi, connoiſſoit le Perruquier; il l'avertit du coup qu'on lui préparoit. Le mari adroit feint un voyage de deux jours; l'Officier de Police paroit à l'heure indiquée au milieu de la nuit, fait grand bruit à la porte, on lui ouvre, il demande M. un

tel; la Dame répond qu'il n'y eſt point. --- Oh! il doit y être, reprend l'Inſpecteur. Obſtination de la part de l'épouſe à dire que ſon mari n'étoit point à la maiſon, obſtination de la part de l'Officier à vouloir abſolument qu'il y ſoit; il fait plus, il joint l'effet aux paroles, il va à la chambre à coucher malgré Madame, ouvre les rideaux du lit. --- Allons, M, levez-vous, c'eſt de par le Roi; on ne répondoit point, on apporte de la lumiere, on trouve un homme fort déconcerté qui à la vérité n'étoit pas le mari de la Dame, mais l'objet de ſes affections & pour l'amour duquel on vouloit ſe défaire du mari. On le ſaiſit, il a beau dire qu'il n'eſt pas M. un tel, qu'on ſe mépreud. --- Il n'eſt pas poſſible, Monſieur, l'impoſture eſt trop groſſiere, Madame eſt d'une vertu qui nous répond que ce ne peut être que ſon mari qui partage ſa couche. Malgré les repréſentations & les cris des deux amans, on conduit en priſon le prétendu Perruquier qu'on avoit de force revêtu de l'habit de poudre de l'homme dont il tenoit la place; on peut juger qui dut rire; ce fut le véritable Amphitrion, le pauvre mari qui par ce moyen fut vengé, & de ſa femme & de ſon rival.

Le détenu confeſſa enſuite ſon aventure & obtint ſa liberté après quelques mois de priſon.

On a renouvellé, il y a quelque rems, les ordonnances contre les filles de joie & la rigueur avec laquelle on les exécutoit d'abord, excita quelque fermentation. On arrêtoit ces malheureuſes juſques dans les rues & ſur les quais & ponts de cette Capitale: on pouſſoit même la *barbarie* au point de les prendre à la ſortie des ſpectacles du Boulevard; le tout ſans diſtinction de rang. On les conduiſoit chez le Commiſſaire du quartier qui leur faiſoit raſer la tête en ſa préſence, & on les menoit de-là à l'hôpital nommé la Salpêtriere. On reſpectoit ſeulement celles qui étoient aſſez opulentes pour avoir au moins *la voiture au mois*. On rapporte à ce ſujet une aventure aſſez plaiſante arrivée à la Marquiſe de *St*..... qui demeure ſur les Boulevards du temple, & dont l'hôtel eſt l'un des rendez-vous les plus fréquentés des *amateurs*. Cette Dame, ci-devant Mlle. *M.*, fille d'un Limonadier, puis danſeuſe, puis entretenue, puis auteur, puis Marquiſe enfin,

s'eſt ingérée de venger l'*honneur du Corps*. Pour cet effet, comme elle ſe promenoit le ſoir à pied ſur le Boulevard avec tout l'attirail de l'élégance de ces Dames, elle a défendu à ſon laquais de la ſuivre & lui a recommandé de marcher aſſez loin d'elle, pour qu'elle pût donner lieu à une mépriſe. Ce qu'elle deſiroit eſt arrivé, & voilà la Marquiſe conduite chez le Commiſſaire, prête à être raſée. On l'interroge : Allons, dit l'homme noir qui ſortoit de table, ton nom, ta demeure, & ne barguigne pas. --- (la Marquiſe a de l'eſprit) Ah ! M. le Commiſſaire, vous êtes bien dur au pauvre monde ! --- Tu plaiſantes, je crois. --- Non, M. le Commiſſaire ; mais mon nom... Diſpenſez-moi ! --- Comment, que je te diſpenſe? mais je crois qu'elle ſe mocque de moi ! Allons, raſez-moi vîte cette drôleſſe. --- On alloit exécuter l'ordre, lorſque la Marquiſe s'étant fait connoître, a fini cette ſcene par recommander au Magiſtrat ſubalterne un peu plus de diſcernement, de circonſpection & de douceur dans l'exercice de ſon miniſtere. Dieu ſait ſi la leçon a opéré.

Madame la Maréchale *D*** s'intéreſſoit pour de pauvres gens auxquels il étoit queſtion de faire avoir un entrepôt de ſel & de tabac qui dépendoit de *M****, Fermier général. Elle attendoit depuis deux heures dans l'antichambre du traitant, qui étoit remplie de laquais. Le Duc de *Nivernois* qui étoit à parler à l'homme de finance, ſortant de ſon cabinet, témoigna ſa ſurpriſe à la Maréchale de la voir attendre en ſi mauvaiſe compagnie: „Oh, lui dit-elle, je ſuis „ bien ici, je ne crains pas ces Meſſieurs, „ tant qu'ils ſont encore Laquais.„ Il faut ſavoir que le pere du Fermier général l'avoit été.

La guerre ôtoit aux Courtiſannes, les Anglois & les Militaires; les Financiers avoient bien d'autres affaires que de penſer à elles, il ne leur reſtoit pendant ce tems que les Robins. Malheureuſement la prodigalité n'eſt pas le vice de ceux-ci. Une de nos Actrices qui ſouffroit plus que toute autre de la diſette, s'eſt aviſée d'un expédient aſſez ingénieux. Elle prend un caroſſe drapé, deux grands laquais, & ſe donne pour une Comteſſe de Province

qui vient viſiter ſon cher couſin M. *Harpagon*. Le Richard qui étoit un homme de la fange, treſaille d'aiſe d'être avoué par une femme de qualité: l'intriguante avoit des notions ſur la famille du prétendu parent. On entre dans des détails, dans des éclairciſſemens; mon cher couſin par-ci, mon cher couſin par-là; la couſine étoit tous les jours dans la maiſon du Plutus; enfin elle parvient à lui faire un emprunt conſidérable; elle engage le ſot à venir chez elle prendre des arrangemens; mon vilain qui étoit auſſi avare qu'entêté de nobleſſe vole au rendez-vous. Quand il eſt néceſſaire de dénouer la farce, la Dame dit avec toutes les graces connues ſur la ſcene: — Mon couſin, c'eſt aſſez long-tems jouer la comédie, embraſſez votre couſine, & de bon cœur; elle n'a pas l'honneur de dater d'une antique nobleſſe, encore moins de vous appartenir, mais elle brûle de vous témoigner ſa reconnoiſſance: c'eſt ainſi qu'une actrice s'acquitte; il faut que nous ſoupions enſemble, & je vous payerai cette nuit vos contrats en bons effets de Cythere. Le Richard ouvre les yeux, il veut faire le méchant.... Point de bruit,

mon cher, vous aurez du plaiſir pour votre argent. *Harpagon* vit qu'il falloit en paſſer par cette eſpiéglerie, & en galant homme il ſe réſigna.

La femme de l'Académicien *Marmontel* a mis au monde à ſa premiere couche un enfant mort. Les mauvais plaiſans ont dit que cet auteur ne peut rien faire qui vive.

Pluſieurs Savans ſe trouvoient réunis chez M. *Duclos*. On y célébroit le génie encyclopédique de l'auteur de la Henriade. Oui, dit d'abord un Juriſconſulte, cela n'eſt pas douteux, M. de *Voltaire* eſt également verſé dans la poéſie, l'hiſtoire, la phyſique, les belles-lettres, les mathématiques, la médecine, l'hiſtoire naturelle &c. C'eſt dommage qu'il ſoit un peu foible ſur la juriſprudence: oh! il faut convenir qu'il n'y entend pas grand'choſe: mais c'eſt une bagatelle, & cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe dire qu'il eſt univerſel. Un mathématicien regrette enſuite qu'il ait voulu s'eſſayer dans les mathématiques; un hiſtorien, qu'il ait écrit l'hiſtoire, un médecin qu'il

ait parlé de médecine, un théologien de matieres théologiques &c.; & le refrein de chacun eſt toujours, que dans les genres étrangers à celui qui parle, M. de *Voltaire* eſt un *génie univerſel.* A la fin, on ſe regarde les uns les autres; on ſe met à rire & M. *Duclos* recommande le ſecret à tous les aſſiſtans.

Un homme qui avoit paſſé ſa vie & dépenſé une partie de ſa fortune à former une riche & curieuſe collection de médailles eſt mort à *Marſeille.* Son héritier, Apoticaire qui ne connoiſſoit rien hors la caſſe & le ſené, a trouvé fort ſingulier que ſon cher Parent ait raſſemblé une ſi grande quantité de liards n'ayant plus de cours: il a fait fondre tout ce cuivre & il en eſt réſulté un ſuperbe mortier qui décore beaucoup plus utilement ſa boutique.

Deux Soldats du régiment des Gardes ſe battoient avec une égale fureur; on les ſépare, le guet approchoit, le peuple croit les devoir lâcher pour qu'ils puiſſent ſe ſouſtraire par la fuite à la peine qui leur étoit préparée: les Soldats de

concert, quoique bleſſés tous deux, prenant chacun leur ſabre dans les dents, ſe jettent à la nage, traverſent la riviere, & à peine arrivés à l'autre bord recommencent le combat. L'un des deux eſt reſté ſur la place. On ignore le ſujet de la querelle; s'il eſt légitime, il faut avouer que cet exemple eſt bien propre à prouver que nous n'avons pas entiérement dégéneré de la valeur de nos ancêtres.

La *Montenſier*, directrice de la comédie de Verſailles avoit fait nombre d'impertinences; un ordre du Roi eſt venu la claquemurer dans une priſon: la premiere choſe qui lui eſt échappée lorſqu'elle s'eſt vue renfermer: „N'aurai-je aucune ſociété, a-t-elle dit, & le Roi ordonne-t-il abſolument que je couche „ ſeule?„ Le Roi a été le premier à rire de cette ſaillie effrontée, les Miniſtres en ont ri auſſi, mais ils ont cru devoir venger le reſpect dû à la Majeſté, en retenant quelque tems priſonniere la lubrique commédienne; elle a pourtant obtenu ſa grace & eſt revenue à ſa place de Directrice.

Un Parvenu qui n'étoit jamais monté en voiture que dans la charette qui l'avoit amené à Paris, fit une fortune ſubite dans une affaire de finance. Ses jambes ſi robuſtes juſqu'alors, ne peuvent plus ſupporter la fatigue des longues courſes de la capitale. Il lui faut un caroſſe; le plus fameux ſellier eſt appellé. --- M., je veux une voiture dans le plus nouveau goût : quelle couleur, M.? --- La plus nouvelle..... A chaque queſtion du ſellier, toujours la même réponſe. --- Mais, M., quelles armes mettrai-je? --- Tout ce qu'il y a de plus nouveau, continue à répondre le parvenu, qu'on n'appelle plus maintenant que M. *tout nouveau.*

Une circonſtance fort ſinguliere a rendu plus plaiſante encore la premiere repréſentation d'une piece fort gaie qui a été miſe ſur le théâtre de *Nicolet.* Cette piece eſt intitulée: *Le titre ne me revient pas*, & ſon principal objet eſt déchirer impitoyablement quelques états de la ſociété, que les auteurs dramatiques ſont en poſſeſſion de tourner en ridicule. Une femme qui avoit vu une répétition de cette

eſpece de *farce*, y mena un grave procureur de qui elle vouloit tirer une petite vengeance, & qui par événement y joua un rôle ſans le ſavoir. Elle le fit aſſeoir à côté d'un homme vêtu en noir, & coëffé d'une perruque conforme au coſtume du palais, que le procureur prit pour un confrere & qui n'étoit autre qu'un acteur placé là *ad hoc*. Les deux voiſins firent bientôt connoiſſance & lierent converſation pendant le premier acte où les procureurs ſont accomodés de toutes pieces. Au moment où ſon rôle l'exigeoit, le faux procureur ſe leve avec un air de fureur, en criant à l'acteur qui étoit ſur la ſcene, qu'il *étoit impudent d'apoſtropher auſſi malhonnêtement une claſſe de Citoyens eſtimables tels qu'étoient les Procureurs* &c. Le véritable ſuppôt de Thémis, entiérement la duppe de ce faux zele, tire ſon prétendu confrere par la manche en le ſuppliant de ne pas faire d'éclat & lui dit tout bas: *Croyez-moi, Monſieur, laiſſez cela là:* L'acteur ſaiſiſſant adroitement la circonſtance ſe retourne d'un air d'humeur en lui répliquant à haute voix: *Vous croyez, Monſieur, qu'il faut laiſſer cela là, & moi je penſe*

le contraire; pendant qu'il continuoit ſa tirade aux acteurs, notre pauvre procureur ſe démenoit d'un maniere étrange, & le ſeul peut-être qui ne fût pas dans le ſecret, donnoit à rire à toute la ſalle par les efforts qu'il faiſoit pour arrêter ſon tumultueux voiſin & empêcher qu'il ne fît une eſclandre. Enfin il ne fut déſabuſé que lorſqu'après une ſcene contre les meuniers, il parut à l'ouverture de la voûte au milieu de la ſalle, un acteur habillé en meunier qui joua un rôle ſemblable à celui du faux procureur.

Le guet accourt un jour ſur les cris: *Au voleur, au voleur*, dont retentiſſoit une petite rue. *Le voilà, ce Coquin*, dit une eſpece d'ouvrier ivre, *Arrêtez-le*. On cherche partout & l'on ne trouve perſonne: on lui demande à quel endroit --- Eh là, dit-il en montrant l'ombre d'une borne occaſionée par un réverbere. Le ſergent qui s'apperçut de la méprise, dit avec ce ton poli qui eſt ordinaire aux gens de ſon eſpece: *Vilain ſac à vin, allez-vous coucher. Vous mériteriez qu'on vous fit coucher au châtelet --- De quoi te plains-tu, eh, Monſieur le ſoldat?* dit l'hom-

me ivre ; *eh bien il n'y a pas grand mal à tout cela. Eſt-ce qu'il n'eſt pas permis à un Bourgeois de Paris d'avoir peur ?*

La Veuve d'un Officier qui avoit ramaſſé avec beaucoup de ſoins & de dépenſes une grande quantité de titres intéreſſans, a vendu cette collection au Roi moyennant une penſion annuelle. Les arrangemens de M. *Necker* le Directeur général des finances ont reculé d'une année le paiement de cette penſion. La malheureuſe Veuve ſe trouvant dans le plus grand embarras, avoit inutilement eſſayé d'obtenir une exception en ſa faveur. On lui a conſeillé d'écrire une lettre touchante à Mad. *Necker;* elle en a reçu cette réponſe. „Je ſuis au déſeſpoir, Ma„ dame, de ne pouvoir vous être utile. „ Dès le moment que mon mari a été „ honoré de la confiance du Roi, il a „ exigé de moi, que je ne le ſollicitaſ„ ſe jamais pour perſonne. Je m'étois juſ„ qu'à préſent ſoumis à cette loi, en „ applaudiſſant au motif qui l'avoit dic„ tée; elle me paroit trop dure depuis „ que j'ai reçu votre lettre & je regret„ te infiniment qu'il ne me ſoit pas per-

„ mis de me joindre à vous, pour ob-
„ tenir ce que vous desirez.„ Le lendemain, la Veuve reçoit une lettre de M. *Necker* où il annonce que pour la dédommager du retard de paiement de sa pension, le Roi lui accorde une gratification égale à l'année qui reste en arriere.

L'Intendant de *** s'est avisé d'envoyer chercher un Capitaine de Dragons qui parloit dans les lieux publics, du gouvernement & sur-tout de M. l'Intendant, avec une liberté tout à fait républicaine. L'Officier après bien des difficultés se détermina à se rendre à l'audience de M. l'Intendant. Du plus loin que celui-ci le vit, il lui cria avec insolence devant tout le monde: *Ah, ah! Monsieur, c'est donc vous qui prétendez donner des loix aux Magistrats, au Souverain, aux Ministres; qui faites le bel-esprit dans les caffés!* --- *Moi*, dit l'Officier, *moi, bel esprit? pas plus que vous, le diable m'emporte.* Il lui tourna sur le champ les talons & toute l'audience eut bien de la peine à ne pas éclater de rire.

Dans l'une de nos grandes villes de Province où ce ſont les Officiers Municipaux qui tiennent la police du ſpectacle, un de ces Meſſieurs manda un jour un muſicien & lui fit des reproches ſur ſa négligence. Le pauvre diable lui demanda avec timidité quels étoient les griefs qu'il avoit contre lui, ou ſi on lui avoit porté des plaintes. --- Oh! je n'ai beſoin de perſonne, Monſieur, j'ai des yeux, & je vois bien que vous vous repoſez la moitié du tems pendant que les autres violons jouent. --- Mais je ne joue pas du violon, Monſieur. --- Vous mentez, je vous en ai vu un. --- Je vous demande pardon, je joue de la quinte. --- De la quinte! de la quinte! Ne faites pas l'inſolent, croyez moi, & qu'il ne vous arrive plus de reſter les bras croiſés quand les autres jouent, comme vous avez fait hier dans l'Opéra. --- Ah! Monſieur, je comptois mes pauſes. --- Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur? compter des pauſes, conter des gaudrioles! --- Mais non, Monſieur, il y avoit un *tacet allegro* &... --- Comment? comment? *tacet allegro!* Je crois que vous me tenez des propos; en priſon. --- Mais, Monſieur.... --- En pri

ſon vous dis-je! Ah! je vous apprendrai à vous mocquer d'un homme en place.

Un Capitoul aſſiſtoit à une repréſentation des *Femmes vengées*, opéra-comique un peu licentieux que le parterre redemanda à l'acteur qui venoit annoncer. L'Officier municipal s'oppoſa à ce qu'on donnât un ſeconde fois cette piece *indécente*. L'acteur revint annoncer *Beverley*, piece *en vers libres*, de M. *Saurin*--- *Comment*, s'écria le vertueux Capitoul, *encore une piece en vers libres, tandis que c'eſt pour cela que je vous interdis les Femmes vengées! Relâche au théatre pour huit jours.*

Un Vieillard allant faire une viſite, tombe en apoplexie dans le fiacre qui le conduiſoit. Le cocher arrivé à l'endroit qui lui avoit été indiqué, appelle inutilement ſon bourgeois; il s'apperçoit de l'état où il eſt & çrie au ſecours; une grande affluence de gens inutiles entoure bientôt la voiture ſelon l'uſage. Un des ſpectateurs après avoir fixé le malade s'élance ſur lui en pouſſant des ſanglots & en s'écriant que c'étoit ſon pere. *Cocher*, dit-il en montant avec vivacité dans le ca

roſſe, *je te payerai bien, mene-moi ventre à terre au logis de mon pere, pour que je lui faſſe donner les ſecours inſtans dont il a beſoin...* Il lui nomme une rue fort éloignée. Arrivé à la deſtination, le cocher ne trouve plus que le mourant. Le fils prétendu, après l'avoir volé, s'étoit évadé dans un moment où la courſe avoit été ralentie par un embarras.

Un Particulier au parterre de l'Opéra, voulant regarder l'heure ne trouva point ſa montre dans ſon gouſſet: il ne douta pas qu'on ne la lui eût volée ſur le champ, & regardant fixement tout-près de lui un homme d'aſſez mauvaiſe mine, il lui dit: *Monſieur, rendez-moi ma montre, ou je vous fais arrêter.* L'homme en queſtion s'approche de lui & lui dit tout bas: *Tenez, Monſieur, la voilà; ne me perdez pas.* Le Particulier de retour en ſa maiſon eſt tout étonné de voir ſa montre qu'il avoit oubliée à ſa cheminée, & de s'en trouver une autre dans la poche.

On a écrit de *Marſeille* le trait ſingulier que voici. Un Collecteur des tailles envoye ſon fils porter de l'argent au

Receveur, qui réſidoit dans une ville voiſine. Le jeune homme ne reparoît plus. Le Collecteur fait toutes les perquiſitions poſſibles pour découvrir ſon fils, & c'eſt inutilement. Après un mois d'attente vaine, un de ſes amis lui dit que le Curé ſavoit bien ce qu'étoit devenu le jeune homme; il va trouver le Paſteur qui lui annonce ſeulement que ſon fils a été aſſaſſiné & volé, & que ſon cadavre eſt caché dans un bois ſous des feuilles à tel endroit. Le pere s'informe quel eſt l'aſſaſſin: le Curé aſſure qu'il ne peut le déclarer. Le lendemain le Collecteur armé d'un piſtolet menace le Curé de lui brûler la cervelle s'il ne lui nomme le meurtrier. Le Paſteur effrayé le nomme. La juſtice inſtruite de cet événement fait le procés au Curé, & le Parlement d'Aix le condamne à être brulé pour avoir révelé des ſecrets confiés ſous le ſceau de la confeſſion, &, ce qui paroîtra le plus étonnant de cette affaire, c'eſt que le meurtrier a été par le même arrêt déchargé de toute accuſation & renvoyé abſous.

Un Ambaſſadeur étranger entretenoit ici une fille charmante qui aux graces de la beauté réuniſſoit toutes les qualités perſonelles. L'Ambaſſadeur étoit fort riche & fort amoureux, & ce qui eſt contre l'uſage, la nymphe n'abuſoit ni de ſon amour ni de ſon opulence. Auſſi il ne trouvoit d'heureux momens que ceux qu'il paſſoit auprés d'elle. Un beau ſoir d'Été, les planetes brilloient au ciel, & ſurtout celle de *Vénus* éclipſoit les autres par ſon éclat. Ah mon Dieu! dit la nymphe, que cette étoile eſt brillante! il n'y a point de diamant qui approche de cela. — Ah! ma chere amie, dit l'Ambaſſadeur, je vous demande en grace, ne vantez pas tant cette étoile, je ne peux point vous la donner.

Un Gentilhomme allant à cheval de *Blaye* à Bordeaux, fut attaqué par un homme maſqué qui lui demanda la bourſe, le piſtolet à la main. Le Gentilhomme faiſant ſemblant de chercher ſa bourſe, prit un piſtolet de poche & le tira contre le voleur, mais il manqua ſon coup. Le voleur fit auſſitôt un mouvement pour lui brûler la cervelle: mais

il s'arrêta & demanda une ſeconde fois la bourſe au Gentilhomme qui la lui remit. Elle contenoit plus de ſoixante louis. Le voleur en prit douze & rendit le reſte au Gentilhomme, en lui diſant qu'il recevroit de ſes nouvelles avant trois mois, s'il vouloit lui dire ſon nom & ſon adreſſe. Quelque tems après, le Gentilhomme reçut un paquet contenant une boîte d'or avec ce billet. „ Un honnête vo-
„ leur qui vous a pris douze louis, vous
„ prie de recevoir cette boîte. Vous
„ avez voulu le tuer ; vous lui auriez
„ épargné un crime & bien des remords;
„ cependant il ne méritoit point de pé-
„ rir ni par la main d'un honnête hom-
„ me ni par celle du boureau, & c'étoit
„ pour faire une action bien généreuſe
„ qu'il en faiſoit une ſi infâme. „

En Suede le pere d'un jeune homme âgé de quinze ans avoit été condamné à perdre la vie pour avoir prévariqué dans un poſte important. Son fils n'en fut pas plutôt informé qu'il alla ſe jetter aux pieds du Juge & le conjura d'accepter l'offre qu'il faiſoit de mourir à la place de ſon pere. Le Magiſtrat queſtionna beaucoup

e jeune homme pour ſavoir ſi c'étoit de ſon propre mouvement qu'il parloit de a ſorte. Quand il ſe fut bien aſſuré de a ſincérité de ſes ſentimens, il en écri- vit au Roi qui dépêcha un courier pour porter la grace du pere & un titre d'hon- neur pour le fils: mais celui-ci refuſa conſtamment cette diſtinction, diſant que e titre dont il ſeroit décoré rappelleroit ſans ceſſe au public le ſouvenir de la faute de ſon pere. Le Roi touché juſ- qu'aux larmes d'un exemple d'amour fi- lial porté ſi loin voulut avoir à ſa cour ce jeune homme. Il en prend un ſoin particulier & l'a fait ſecretaire de ſon ca- binet. On aſſure que ſon mérite perſon- nel ſoutenu par la faveur du Roi peut le conduire très-loin.

Un Filou s'étoit introduit dans la cham- bre de pluſieurs clercs de Notaire qui étoient ſortis: n'ayant rien trouvé que du linge & des habits, il s'étoit déter- miné à les emporter *plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.* En deſcendant, comme il étoit parvenu au premier éta- ge, le Notaire qui ſortoit de ſon appar- tement demanda au voleur, en l'apper-

çevant chargé d'habits, d'où il venoit. Celui-ci ſans ſe déconcerter, lui dit qu'il étoit dégraiſſeur & que Meſſieurs ſes clercs lui avoient donné leurs habits pour en enlever les taches & les nettoyer. Quoi! dit le Notaire, vous êtes dégraiſſeur: venez donc avec moi voir un habit de velours tout neuf ſur lequel un domeſtique a répandu un peu d'huile. Le faux dégraiſſeur aſſure le Notaire qu'il enleveroit tout de maniere qu'il n'y paroîtroit pas; il emporta l'habit de velours, que vraiſemblablement le Notaire ne reverra jamais.

L'opera, Bacchus & l'amour ont perdu au commencement de l'année derniere, une de leurs plus fameuſes prêtreſſes: Mlle. *La guerre.* Née dans la derniere claſſe de la ſociété, cette fille célebre en avoit conſervé les goûts & les défauts dans la proſpérité. Jureuſe, Buveuſe &c., que peut-on penſer des hommes qu'elle a ruinés, dépouillés & chaſſés? Elle avoit des talens, ſa figure étoit intéreſſante, ſa voix douce & ſonore: elle a joué quelques rôles, tels qu' *Euridice* & *Iphigenie* avec applaudiſſement.

Mlle. *La Guerre* avoit fait un ſeul enant. Elle étoit trop au deſſus des foibleſſes de l'humanité pour s'en occuper plus que de ſon pere & de ſa mere: le premier qui avoit oublié ſon nom pour ſobriquet tranſmis à ſa fille, vendoit es cantiques dans les carrefours; l'autre alloit offrant dans les promenades *le plaiſir des Dames* (*) métier dans lequel s'en falloit bien qu'elle ſe fût enrichie autant que ſa fille en ſe livrant au *plaiſir des hommes.* Le ſort qui a enlevé dès l'âge de 28 ans Mlle. *La guerre*, à la carriere qu'elle parcouroit glorieuſement, la loi qui donne ſon opulente ſucceſſion à ces pauvres diables, bien étonnés être ſi riches, les a dédomagés de l'inſuciance de leur fille à leur égard, mais deſtinée du malheureux enfant eſt auſſi incertaine que le pere auquel il doit facheux préſent de l'exiſtence.

La tragédie des *Brames* n'a eu que ux repréſentations. Eſt-ce le Public ou uteur qui l'ont voulu ainſi? Je n'en s rien: ce que je ſais, c'eſt que la ſende repréſentation étoit déſerte & que

(*) C'eſt ſous ce nom que les Marchands d'Oues ou de *Croquet* annoncent leur marchandiſe.

le lendemain, M. de la Harpe a dit & écrit que *des circonſtances particulieres l'engageoient à retirer ſa tragédie des* Brames.... *qu'il remercioit le Public des applaudiſſemens dont il avoit honoré ſon ouvrage &c.* Il n'eſt pourtant point *particulier* à M. de la Harpe de faire de méchantes pieces, & il eſt trop honnête de *remercier* les gens qui ont été bien prayés pour claquer la ſienne. De méchantes gens ont rapporté comme un jugement irrévocable, ce calembour échappé à un homme d'un tact ſûr, lors de la premiere repréſentation : *Si les* Brames *réuſſiſſent, les Brames tombent* (les bras me tombent.)

ABRÉGÉ
DE L'HISTOIRE DE PSALTERION,
FAMEUX CRITIQUE ARABE,
Traduit du Turc, par M. D. L. H.

La naiſſance de *Pſalterion* eſt ſemblable à l'origine de ces grands fleuves qui commencent par une ſource obſcure. Si l'on s'en rapporte aux diſcours de *Pſalterion*, il deſcend d'une famille noble, depuis long-tems établie dans un pays limitrophe de l'Arabie : mais ſi l'on en

croit la tradition la plus généralement adoptée, il ne doit le jour qu'à l'accouplement clandestin d'une cuisiniere & d'un soldat invalide de Médine. De cette union naquirent trois enfans qui ne furent légitimes que par la suite. L'aîné fut celui dont on écrit ici la vie, un autre qui fut précepteur dans une pension & une fille qui fut mariée à un vitrier de la Meque. On assure même que, lorsque *Psalterion* vit le jour, sa mere étoit si pauvre que pressée par les douleurs de l'enfantement, elle le mit au monde au milieu de la rue dont il porte le nom. Le principal d'un college, situé dans la même rue, témoin de cette catastrophe, ne put voir sans compassion l'état déplorable de la mere & de l'enfant. Après avoir assisté cette femme pendant ses couches, il lui procura, lorsquelle fut rétablie, une place de gouvernante dans la maison qu'il dirigeoit, & se chargea du soin d'élever l'enfant. Ce fut pour cette famille un véritable pere. Il ne cessa de l'aider dans tous les tems. Lorsque *Psalterion* fut atteint l'âge de sept à huit ans, le bon Derviche lui fit donner une bourse dans son college & veilla lui-même à son

éducation. En grandiſſant, le jeune éleve annonça quelques diſpoſitions précoces qui acheverent d'intéreſſer le vieillard à ſon ſort: mais le bon Derviche démêla avec douleur dans ſon jeune protégé un penchant invincible pour la ſatyre, que la douceur des repréſentations & la ſévérité des corrections ne firent qu'accroître encore. Lorſqu'à ſa ſollicitation, les condiſciples du petit Bourſier, riches pour la plupart, lui donnoient des ſecours, on remarquoit déja en lui un fond de vanité, d'inſolence & d'ingratitude qui depuis ſe développerent ſi bien & le rendirent ſi fameux. Quelque bien dont on l'accabla, on ne parvint jamais, tout jeune qu'il étoit, à arracher de ſon ame le moindre ſentiment de reconnoiſſance. Il ſembloit même que les bienfaits qu'il recevoit, étoient pour lui des titres d'arrogance & d'orgueil. Lorſque le cours de ſes études fut achevé, ſon vieux bienfaiteur ne le perdit point de vue & ne ceſſa de le ſecourir. Mais le petit *Pſalterion* paya ſes ſoins paternels par une ſatyre très-plate & très-méchante. Il en fit courir des copies dans tous les colleges. On fut ſi indigné de ce procédé que mal-

gré le vieillard, on obtint un ordre pour le faire enfermer dans une maiſon de force. Loin d'être humilié de cette correction, il compoſa dans ſa priſon de petits vers dans leſquels il exaltoit ſa belle ame & ſa fermeté. L'indignation l'avoit fait ſéqueſtrer, un mouvement plus humain le fit élargir ; malgré la gravité de ſes fautes, on ne crut point devoir déſeſpérer de ſa jeuneſſe à laquelle on les attribuoit. On lui rendit la liberté; le vieillard lui pardonna: mais bientôt de nouveaux outrages le forcerent de l'abandonner totalement. Quand *Pſalterion* ſe vit maître de ſes actions, il ſe livra ſans frein à ſon goût tyrannique pour la ſatyre. Il préludoit déja par de petits libelles anonymes contre ſes amis, contre ſes bienfaiteurs, au grand rôle qu'il devoit jouer un jour. Il ſuffiſoit de l'obliger, pour y obtenir une place. Tandis que d'une main il décochoit en ſecret les traits les plus envenimés contre un critique juſtement célebre, nommé *Norfer*, de l'autre il mendioit ſon ſuffrage en lui adreſſant les plus baſſes adulations. Un jeune homme nommé *Torad* s'étoit fait connoître dans l'Arabie par

des poéſies pleines d'eſprit & d'agrément. Il fut inſtruit des beſoins urgens de *Pſalterion*, il alla lui offrir des ſecours de la maniere la plus obligeante. *Pſalterion* les accepta & vécut même long-tems à ſes dépens. Mais ſuivant ſa coutume, dans ſes diſcours & ſes écrits, il n'épargna pas plus ce dernier bienfaiteur qu'il avoit épargné les autres. *Torad* haſarda au théâtre un eſſai qui ne réuſſit point. *Pſalterion* lui perſuada qu'il étoit capable d'y faire des corrections qui rendroient la ſeconde repréſentation plus favorable. *Torad* le crut & lui abandonna ſon manuſcrit. En fidele hiſtorien, je ne dois point omettre ici une anecdote aſſez ſinguliere. *Pſalterion* chargé de corriger la piece de *Torad*, alla s'enfermer dans ſa chambre & recommanda à ſon hôteſſe de ne laiſſer entrer perſonne. Un particulier ſe préſenta pour voir *Pſalterion*; l'hôteſſe exécuta les ordres qu'elle avoit reçus. Le particulier inſiſta, en aſſurant à la bonne femme que *Pſalterion* lui avoit donné rendez-vous & qu'il étoit chez lui. *Eh bien*, *Monſieur*, repartit l'hôteſſe, *puiſqu'il faut vous le dire*, *M.* Pſalterion *eſt occupé à refondre cette mauvaiſe piece qu*

eſt tombée hier & pour n'être pas interrompu, il a défendu ſa porte. C'étoit *Torad* lui-même qui venoit communiquer à ſon ami quelques nouvelles idées qui lui étoient ſurvenues. Quoiqu'il en ſoit, la tragédie ne fut pas mieux accueillie à la ſeconde repréſentation qu'à la premiere. *Pſalterion* en fit ſecrétement l'extrait qu'il envoya à un des quinze mille Journaux de l'Arabie. Il y maltraita beaucoup & la piece & l'auteur & ne cita avec éloge que les morceaux qu'il y avoit ajoutés. Il voulut enfin s'eſſayer lui-même ſur différens ſujets. Les comédiens rejetterent ſes eſſais. A force de baſſeſſes, il parvint à en faire accepter un. *Torad* inſtruit de ſa conduite à ſon égard, ſe réfroidit entiérement & rompit avec lui. *Pſalterion* étoit alors ſans reſſource, il étoit même dans un tel délabrement qu'il n'oſoit paroitre. Ses amis ſe cottiſerent & le mirent en état de ſe montrer avec plus de décence. Vêtu par la libéralité de ſes amis, il ſe méconnut ſur le champ. Il affecta même dans les lieux publics de ne pas ſaluer ceux à qui il étoit redevable de ſa brillante métamorphoſe. Enfin ſa piece obtint les honneurs de la repréſen

tation. Les connoiſſeurs ne trouverent dans cet eſſai que des imitations de pieces connues, une verſification ſeche & ampoulée, un plan mal digéré, & une intrigue ſans intérêt, mais la multitude ne vit que la jeuneſſe de l'auteur & accueillit ſon ouvrage avec indulgence. Dès ce moment *Pſalterion* ſe crut le premier homme de la littérature. La tête lui tourna. Il n'ouvrit la bouche que pour témoigner ſa profonde eſtime pour lui-même & ſon profond mépris pour ſes concurrens. Il oſa même dire un jour publiquement en leur préſence, qu'il ne ſeroit point flatté d'être à la tête des écrivains de ce tems-là. Un homme d'eſprit lui repartit ſur le champ, qu'il n'avoit qu'à ſe mettre à la queue. Il n'y eut point de reſſorts qu'il ne mit en œuvre pour exagérer le foible mérite de ſon drame. Il en compoſoit lui-même des extraits qu'il faiſoit inſérer dans les Journaux. Il eut l'audace de s'y comparer aux plus grands maîtres de la ſcene. Il fit mieux; à la clôture du ſpectacle qui a lieu à l'approche du Ramazan, il eſt d'uſage qu'un des comédiens prononce un diſcours pour remercier le public.

Pſalterion compoſa lui-même ce diſcours où après avoir traité aſſez durement les nouveautés qui avoient paru dans l'année, il s'arrêta avec complaiſance ſur l'éloge de ſon drame, qu'il élevoit comme un chef-d'œuvre rare. On fut indigné contre le comédien qui paroiſſoit s'arroger ainſi le droit de déſigner les rangs. Le grand *Eriatlov* préſidoit alors à la littérature. Une ſeule de ſes lettres ſuffiſoit pour procurer aux jeunes gens débutans une eſpece de réputation. Le petit *Pſalterion* ne manqua pas de lui dédier ſon eſſai. La réponſe d'*Eriatlov* fut polie & encourageante. *Pſalterion* en fit courir des copies. Malgré l'ennui qu'on éprouvoit à la répréſentation & á la lecture de cet ouvrage, tant d'éloges multipliés que l'auteur lui-même en répandoit avec profuſion, en impoſerent à la multitude qui en ignoroit la ſource. Pluſieurs jeunes gens ſans expérience & la foule des ſots furent quelque tems les dupes de ce manege. *Pſalterion* s'imagina bonnement mériter l'encens qu'il ſe prodiguoit ſi libéralement. Il affectoit de mettre une diſtance immenſe entre lui & le reſte des écrivains dont pluſieurs va-

loient à tous égards infiniment mieux que lui. Ces derniers, loin de s'applaudir de cette ſéparation & de rire d'une vanité ſi ridicule, eurent la bonhommie de ſe fâcher contre un pareil original. Le produit de ſa piece lui fournit pendant quelque tems les moyens de ſatisfaire ſa vanité. Il ſe donna des habits, il ſe procura des plaiſirs; perſuadé que rien ne devoit réſiſter à ſon mérite, il entreprit de ſéduire la fille d'un honnête marchand; il réuſſit. La jeune fille céda à ſa paſſion. Cette foibleſſe eut des ſuites. Dès que *Pſalterion* s'en apperçut, il réſolut de l'abandonner: mais un des freres de la nouvelle Ariane, alla le trouver & lui propoſa deux partis. *Pſalterion* choiſit le moins dangereux, il épouſa. Ce fut à peu près dans ce tems que ſa mere réduite à la plus affreuſe indigence tomba malade. Elle lui demanda quelques ſecours. Non ſeulement il eut la barbarie de les lui refuſer, mais il eut encore la dureté de la laiſſer mourir dans un hôpital. Il ne daigna même pas aller la voir une ſeule fois.

Le premier ſuccès qu'il avoit obtenu, lui fit croire ſes productions à l'abri du

naufrage. Il avoit tant de confiance en ſes talens qu'il compoſa pluſieurs tragédies avec *une facilité entraînante*. Il en fit repréſenter quatre ou cinq, tantôt ſous ſon nom & tantôt ſans ſe nommer. Toutes furent ſifflées également. Malgré le fond de vanité inépuiſable qui lui reſtoit, tant de diſgraces accumulées le mirent au déſeſpoir. Il étoit déterminé à quitter la carriere dramatique; il étoit tenté d'embraſſer la profeſſion d'avocat. Sans appui, ſans reſſource, il ne ſavoit plus de quel côté tourner. Il ne voyoit qu'une affreuſe perſpective devant lui. Il avoit beau ſe tourmenter, rien ne s'offroit à lui.

L'empire littéraire en Arabie étoit diviſé par deux partis. D'un côté, on voyoit quelques littérateurs iſolés dont pluſieurs avoient des talens diſtingués. Sans brigue, ſans fortune, ils gémiſſoient en ſilence de la décadence des lettres & s'efforçoient de faire revivre dans leurs écrits les principes de la ſaine littérature & le goût des modeles antiques. De l'autre, on remarquoit des ſophiſtes impudens, aſſez médiocres pour la plupart, mais fortement ligués enſemble. A force de ſe louer excluſivement les uns les autres, ils

étoient parvenus à ſe donner réciproquement une réputation très-étendue avec des ouvrages aſſez ennuyeux. Il ſe diſoient hautement les précepteurs des Souverains, les législateurs du monde, en un mot, les ſavans univerſels. Par les ſyſtêmes erronés qu'ils avoient répandus, ils avoient ſeché les fleurs de l'éloquence & de la poéſie. Avec des louanges ſouvent aſſez groſſieres, ils avoient ſéduit la plupart des hommes en place & des femmes à la mode. Parmi leurs protecteurs, ils comptoient des Miniſtres, des Généraux, & même des Souverains. Le grand *Eriatlov* qui au fond du cœur les mépriſoit, s'étoit mis à leur tête. Ils l'avoient choiſi pour chef. *Eriatlov* les connoiſſoit trop dangereux pour ne pas les ménager. Sa prodigieuſe célébrité leur donnoit une conſiſtance que les intrigues ne leur auroient jamais procurée. Ils avoient ſi bien approfondi l'art de cabaler qu'ils diſpoſoient à leur gré des réputations, des places, des dignités littéraires. Un écrivain n'avoit rien à eſpérer ſans leur appui. Les ſuccès même les plus conſtatés devenoient nuls. Ils jouiſſoient d'un crédit immenſe. On devine aiſément pou

lequel des deux partis se déclara le petit *Psalterion*. Il se jetta tout à coup à travers les combattans & s'annonça pour un des plus ardens apôtres de la secte. Dans ses petits écrits, il vanta avec emphase tous ceux dont le crédit pouvoit lui être utile & calomnia avec insolence tous ceux dont il n'attendoit rien. Le parti apperçut avec plaisir, dans le nouvel adepte, une confiance aveugle, une vanité intrépide, une audace à toute épreuve qui pouvoient lutter avec avantage contre les ennemis communs. On le jugea digne d'être admis dans la secte & on l'initia dans les mysteres les plus cachés. Il ne s'agissoit plus que de mettre entre ses mains une arme dont il put se servir journellement pour la défense du parti: un Libraire avoit obtenu le privilege du Journal sans contredit le plus mauvais & le plus répandu de l'Arabie. On lui proposa *Psalterion* pour Aide de camp. Il marqua de la répugnance. Tous les Rabins du parti redoublerent leurs sollicitations; le Libraire, quoique d'ailleurs homme foible & dévoué à la secte, tenoit toujours bon: enfin on pressa le grand *Eriator* d'écrire en faveur du petit *Psalterion*.

Eriatlov perſécuta le marchand, à tant de repriſes & ſi vivement que le bon-homme, fatiqué de tant d'importunités, n'eut pas la force de réſiſter plus long-tems. Il conſentit à prendre à ſes gages le petit *Pſalterion*. Dès que celui-ci ſe vit appuyé & qu'il eut la facilité de differter publiquement une fois par mois, il ſe crut l'arbitre des talens, le diſpenſateur de la renommée. Il s'adreſſoit à la Capitale, aux Provinces, aux Royaumes étrangers, à la poſtérité. Du haut de ſon petit tribunal, il s'imaginoit juger la littérature en dernier reſſort. Il avoit la ſottiſe de prendre ſes déciſions pour des oracles, ſon impudence pour de la nobleſſe, ſes injures pour des épigrammes, ſes chutes pour des triomphes, ſon orgueil pour du génie & ſes dédains pour de la ſupériorité. Donnant le ton à quelques cotteries qui avoient eu la bonté de le ſouffrir, il ſe perſuada le donner au monde entier, comme un régent de college prend l'univerſité pour l'univers. Malheur à l'écrivain ſans intrigue & ſans fortune dont les talens offuſquoient ſa petite vanité! Malheur à ceux en qui il ne ſoupçonnoit pas la haute opinion qu'il vouloit qu'on

eût de ſes talens. Il les humilioit avec inſolence; il rendoit de leurs écrits le compte le plus infidele; il s'efforçoit de les tourner en ridicule. Il cachoit avec malignité les beautés qu'il ne pouvoit pas dénigrer. Il les faiſoit ſiffler dans les petits comités ſophiſtiques & par les petits garçons qu'il endoctrinoit. Il s'appéſantiſſoit très-longuement ſur chaque ſyllabe de leurs ouvrages. Il aſſuroit avec un front d'airain que leurs productions n'étoient lues de perſonne & que même leurs noms étoient totalement ignorés. De petits écoliers répétoient en échos les arrêts de *Pſalterion* dans tous les caffés. Ils crioient par-tout qu'il étoit un grand homme. Ce fameux critique ſe livroit à ſes haines, à ſes jalouſies perſonnelles avec un acharnement, une indécence qui révoltoient même les plus indifférens. *Torad* à qui il avoit eu jadis les plus grandes obligations, fut préciſément celui qu'il tourmenta le plus. Avec un pareil penchant, *Pſalterion* eût été le critique le plus dangereux, s'il eût reçu du ciel le talent de la plaiſanterie. Mais il étoit ſi lourd, ſi ſec, ſi tranchant, il avoit tant de morgue que même quand il avoit raiſon, ce qui

lui arrivoit quelquefois, il avoit toujours l'air d'avoir tort. Le grand *Eriatlov*, qu'un foule de chefs-d'œuvre avoit rendu l'oracle de l'Arabie, avoit la foibleſſe de porter envie à tous les talens qui avoient quelqu'éclat. Le petit *Pſalterion*, pour lui complaire, ſe crut obligé de lui immoler ce qui faiſoit ombrage au célebre vieillard. En conſéquence il traita avec mépris les deux *Reauſſou*, *Nocreille*, *Becrillon*, *Ronpi*, *Pongnampi*, &c. &c. Cette conduite fut moins un effet de ſa reconnoiſſance que le beſoin de céder à l'impulſion de ſon naturel pervers, & l'envie de mettre *Eriatlov* & ſes amis, dans ſes intérêts. Il nourriſſoit ſur-tout ſecrétement l'eſpoir de forcer *ſon papa grand-homme*, c'eſt ainſi qu'il appelloit le vieil *Eriatlov*, à lui laiſſer en mourant une partie de ſa fortune qui étoit immenſe. Auſſi ne laiſſa-t-il jamais une occaſion de lui prodiguer les adulations les plus baſſes. Il affectoit pour lui un dévouement ſi aveugle qu'il fut ſurnommé dans l'Arabie le Seyd de ce Mahomet. De ſon côté, *Eriatlov* pour le payer de ſes ſoins, n'épargnoit point les éloges les plus outrés. Le petit *Pſalterion* avoit

composé sur un sujet trés-intéressant, un drame très-froid, sottement conduit, & écrit du style le plus lâche & le plus plat. Les membres du parti sophistique le lui faisoient lire dans toutes les maisons de l'Arabie. A chaque vers ils battoient des mains & des pieds, ils crioient au miracle! sur leurs décisions les femmes ne pouvoient en entendre la lecture sans avoir *la chair de poule*. Elles fondoient en larmes. *Eriatlov* qui mieux que personne apprécioit cette informe ébauche, ne rougit pas de la placer au rang des chefs-d'œuvre de la nation. Il osa même comparer le petit *Psalterion* à l'immortel *Enicra*, le plus élégant, le plus harmonieux, le plus touchant des poëtes de l'Arabie. *Psalterion*, suivant sa coutume, en rendit compte dans son Journal. *Ce drame*, disoit-il modestement, *assez loué par les applaudissemens de l'Asie, est l'un des ouvrages les plus touchans qu'on ait faits dans le genre dramatique & du très-petit nombre des ouvrages de génie qu'on ait produits depuis quarante ans.* Il est vrai, les chefs de la secte, après avoir élevé ses ouvrages dans les sociétés, étoient presque toujours forcés par le cri public de

les abandonner à l'oubli. Mais ils étoient trop assurés d'être proclamés exclusivement dans son Journal, les apôtres de la sagesse, les héros de la littérature, d'y être distingués comme une *classe d'hommes qui honorent la nation & la représentent chez l'étranger*, pour ne pas faire passer leur intrépide apologiste, dans les cercles, dans les cassés, dans leurs lettres particulieres, pour l'oracle de la littérature, pour l'homme de goût par excellence. Avec ce manege, ils donnoient à ses petites décisions une prépondérance qui les élevoit sur le pavois de la renommée & terrassoit leurs adversaires. Une tyrannie si injuste, un despotisme si criant révolta le reste des écrivains contre le *fameux* homme de *goût*. Pour le dédommager du mépris général & des humiliations qui en sont les suites, ils le gratifierent pendant dix ou douze ans de tous les prix d'éloquence & de poésie que distribuoit chaque année la premiere société littéraire de l'Arabie. Quoiqu'il ne fut ni éloquent ni poëte; à les en croire, c'étoit toujours un nouveau chef-d'œuvre qu'on alloit voir éclore; ils le distinguoient de ses concurrens avec

une affectation ſi marquée que le public fut bientôt dans le ſecret, & ce public ne trouvoit dans toutes ſes productions annoncées avec emphaſe, que des déclamations fort ſeches & des poéſies ſans feu, ſans verve & même ſans goût. *Pſalterion* ſecondoit de ſon mieux les efforts de ſes prôneurs: dans le Journal auquel il avoit part, il ſe préconiſoit ſans pudeur. S'agiſſoit-il d'une de ſes pieces de vers couronnées? c'étoit, ſelon lui, une douceur, une harmonie & ſur-tout une énergie qu'on ne trouvoit nulle part. Etoit-il queſtion d'un écrit en proſe? *Tous les genres d'éloquence ſe trouvoient réunis dans cet ouvrage.* C'étoit-il une de ſes phraſes? il s'écrioit auſſitôt: *Voila la période arabe dans toute ſa beauté. Voilà le ſtyle des grands maîtres.* Lui échappoit-il une tournure obſcure & ampoulée, comme par exemple, *s'entourer de la conſternation?* il diſoit tout ſimplement que *c'étoit une de ces expreſſions qu'on appelle trouvées, mais qu'il n'y avoit que le ſentiment qui les trouvoit.* Après des éloges auſſi exagérés, on brûloit de lire l'ouvrage: on étoit tout étonné de ne pouvoir l'achever. Il tomboit des mains.

Plus le mécontentement général éclatoit & plus le parti l'accabloit d'éloges & de couronnes. Ses prôneurs crurent par cette obſtination en impoſer à la multitude & ſubjuguer enfin l'opinion de la nation. Mais tous les ans, les juges & le triomphateur étoient bernés par les connoiſſeurs & par les Journaliſtes. Le célebre *Norfer*, le plus redoutable de leurs antagoniſtes, démontroit à chaque fois les bévues groſſieres de l'ouvrage couronné & l'aveugle prédilection de l'aréopage. Lorſqu'on la leur reprochoit, ils s'excuſoient par un menſonge. Ils ſoutenoient avec cette aſſurance qui perſuade, parce qu'elle a l'air de ne douter de rien, que les écrits de *Pſalterion* étoient ce qu'ils avoient trouvé de mieux & que ſans contredit il étoit le coriphée des écrivains modernes. Quelqu'un des concurrens avoit-il le courage de réclamer contre leur injuſtice? on lâchoit après lui tous les dogues & toutes les caillettes du parti. On étouffoit ſes cris, s'il étoit ſeul. On tâchoit de l'appaiſer, s'il étoit ſoutenu. On répandoit par-tout, que ſa piece étoit déteſtable. On le faiſoit paſſer pour un homme ſans mœurs

& ſans talens. Le public aſſez incrédule pour les éloges, ſe laiſſe plus aiſément prévenir par les dénigremens; ſurtout ſur des objets peu intéreſſans pour lui. Douze hommes qui s'entendent bien parviendront facilement à calomnier un écrivain iſolé. Malgré les plaintes continuelles, malgré les réclamations & les critiques qu'il eſſuyoit de tous les côtés, *Pſalterion* ſe crut un génie du premier ordre, à peu près comme un enfant qu'on éleve par deſſous les bras, ſe croit plus grand que ceux qui le portent. Le public s'efforçoit en vain, tantôt avec indignation, tantôt avec malignité, de le remettre à ſa place; il ſe regardoit toujours comme le phœnix des beaux eſprits.

Au tort de préconiſer celui qu'on appelloit leur enfant gâté, la ſecte ajouta un nouveau tort qui acheva de les perdre dans l'eſprit des honnêtes gens. Depuis un ſiecle un Souverain de l'Aſie avoit fondé dans l'Arabie une ſociété compoſée des quarante lettrés les plus diſtingués de la nation. C'a été long-tems une dignité que les écrivains enviſageoient comme une récompenſe due au mérite & à la vertu. Depuis quelques années la bri-

gue s'y étoit gliſſée. Les ſophiſtes qui s'en étoient emparés, en fermoient continuellement la porte à tous ceux qui n'étoient point enrolés ſous leurs drapeaux. Ce n'étoit plus qu'un tripot avili par la cabale. Le moindre grimaud qui leur étoit dévoué, pouvoit y prétendre. Par cet eſpoir, ils groſſiſſoient leur parti de la moitié des littérateurs. Par le choix qu'on avoit fait de pluſieurs hommes médiocres ou obſcurs, il ſembloit qu'on avoit voulu préparer le dernier coup qu'on alloit porter à cet honorable établiſſement. Il y avoit une place vacante. Tandis que pluſieurs écrivains recommandables par de longs travaux, par des ſuccès, par une conduite irréprochable, y étoient appellés par la voix publique, les ſophiſtes élurent, au grand étonnement de l'Arabie, le petit *Pſalterion* qui n'avoit pour lui que des chûtes & de l'inſolence. Ils avoient invité à cette réception tout ce que l'Aſie avoit de plus illuſtre en hommes & en femmes. Ils voulurent des témoins de ſon triomphe ou plûtot du leur. Selon l'uſage, *Pſalterion* prononça un diſcours. Il y flatta baſſement les grands & s'efforça d'humi-

ier une partie de ſes concurrens. Ce
iſcours eut le ſort de ſes autres ouvra-
es. Il ennuya. Mais le directeur ayant
nêlé adroitement dans ſa réponſe l'iro-
ie avec la fincérité, toute l'aſſemblée
'égaya aux dépens du récipiendaire. Ce
ut des applaudiſſemens redoublés accom-
agnés d'éclats de rire univerſels. Un
utre que *Pſalterion* ſeroit mort de hon-
e ſur la place. Il ne perdit point con-
enance. Il ſoutint l'aſſaut avec une fer-
neté rare, & ne vit dans cette juſtice,
ue la rage de ſes ennemis & la victoi-
e qu'il remportoit ſur eux. Un avocat
élebre, dont les écrits avoient été fort
igrement critiqués par *Pſalterion*, ve-
oit de ſuccomber aux complots de ſes
onfreres que la jalouſie avoit armés con-
e lui. Il avoit été forcé de quitter le
arreau. Pour ſubſiſter, il avoit créé
n Journal qui avoit beaucoup de vo-
ue; il y rendit compte de la réception
rageuſe & bruyante de *Pſalterion*. Il ſe
ermit quelques plaiſanteries ſur le nou-
el intru, & quelques réflexions ſur l'a-
us qui s'étoit introduit dans ce lycée.
ſalterion ſouleva contre le Journaliſte
us les grands qui y étoient admis. Ils

ſe crurent intéreſſés à venger celui qu'ils avoient la bonté de regarder comme leur confrere. Le juriſconſulte ſe vit obligé d'abandonner ſon Journal & ſa patrie. Son brave adverſaire non content d'avoir eu la cruauté de lui enlever la ſeule reſſource qui lui reſtoit, eut encore la baſſeſſe de ſe revêtir de ſes dépouilles. Il cabala tant & fit tant cabaler qu'il obtint la rédaction de ce Journal. Ce dernier trait imprima ſur lui une tache ineffaçable. Ses partiſans, quelques tournures qu'ils priſſent, ne purent jamais parvenir à l'en laver. Dans les mains du nouveau rédacteur, le Journal créé par l'avocat, perdit un grand nombre de ſouſcripteurs. Le Libraire voulut faire un autre choix: les ſophiſtes, qui auroient été compromis par un affront qui retomboit ſur eux, lui firent entendre qu'il falloit conſerver *Pſalterion* & qu'ils feroient ſi bien qu'à la longue le Journal reprendroit. Ils avoient beau recourir à leur manege ordinaire, cela ne prenoit plus. Le produit du Journal diminuoit toujours. Le grand *Eriatlov* avoit beau envoyer des extraits, des morceaux; Il avoit beau écrire que pour ſe former

le goût & s'inſtruire, il falloit ne lire que le Journal de *Pſalterion*. Le regne des ſophiſtes étoit paſſé. On ouvrit les yeux; leurs intrigues furent dévoilées, ils perdirent la confiance, & le Journal eut le ſort des tragédies de *Pſalterion*. Il tomba.

Bien sûrs d'étendre la gloire du parti, les ſophiſtes procurerent à leur bien-aimé pluſieurs correſpondances littéraires que des Souverains de l'Aſie lui payoient largement. Comme ces ſortes de lettres ne devoient point être publiques, l'ame de *Pſalterion* s'y montra ſans nuage. Son goût pour la ſatyre s'y déploya tout entier. Il falloit voir avec quel mépris, il parloit de ſes concurrens. Ses amis, ſes protecteurs à qui il devoit ſa fortune, ſa réputation, étoient le plus ſouvent maltraités dans ſes petits libelles clandeſtins. Son *papa grand-homme*, pour qui il feignoit publiquement une ſi profonde vénération, n'y étoit pas épargné. Enfin le haſard fit tomber entre les mains d'un des membres de la ſecte, ce petit Journal ſecret. Ils reconnurent alors avec horreur le ſerpent qu'ils avoient reçu dans leur ſein. Ils le rejetterent avec in-

dignation. Dès que *Pſalterion* fut connu, il devint l'objet de la haine & du mépris des deux partis: Il perdit ſon Journal, ſes correſpondances, ſes places. Ses protecteurs le chaſſerent, ſes amis l'abandonnerent; il ſe retira à la campagne & y finit ſes jours dans la miſere, dans l'opprobre & dans l'obſcurité.

(Cette ſatyre n'a paru que dans une feuille périodique qui montre à nud les vices & les ridicules du tems actuel (*la Correſpondance littéraire ſecrete*). On la dit échappée à la plume d'un homme qui tient un rang diſtingué dans la littérature. Il ſeroit ſuperflu ſans doute de développer les anagrammes qui n'auront pſi arrêter les lecteurs que pendant quelques inſtans. Ils auront trouvé *Voltaire* dans *Eriatlov*; *Dorat* dans *Torad*; *Freron* dans *Norfer* &c.)

Fin du Tome Premier.

LA CHRONIQUE SCANDALEUSE

OU

MÉMOIRES *pour servir à l'histoire de la génération présente.*

Ridebis & licet rideas.

Nouvelle édition, considérablement augmentée & renfermant les anecdotes les plus piquantes que l'histoire secrete des sociétés a offertes jusqu'au 1er *Janvier* 1785.

TOME SECOND.

à PARIS,

Dans un coin d'où l'on voit tout.

1785.

Bordeaux

LA

CHRONIQUE SCANDALEUSE.

L'abbé P.... alloit à la terre d'un de ſes amis dans le Limouſin. A l'entrée d'une forêt, il s'entend ſaluer par un Cavalier qui galopoit derriere lui, d'un *Bonjour, mon Confrere !* il ſe retourne & voit un jeune eccleſiaſtique élégamment monté avec lequel il voyage de la maniere la plus agréable juſqu'à la nuit. Celui-ci joignoit au ton le plus aimable de la ſociété, des connoiſſances ſuperficielles mais inépuiſables dans tous les genres. Il ſe donnoit pour un ſéminariſte de L.... & ſoudiacre. Arrivés à une auberge, les deux voyageurs déjà intimes conviennent de faire table & lit communs. Vers la fin du ſouper le prétendu ſéminariſte ſe met à réciter des vers de la *Pucelle*.... *Mon Confrere*, lui dit le bon & chaſte

Abbé P...., *tous les Abbés du* Limouſin *ont-ils l'humeur auſſi gaillarde que vous? Vous me paroiſſez fort* gai, *pour ne rien dire de pis!* ..... Le ſoi-diſant abbé ſe leve en fureur à cette apoſtrophe. *Parle donc, J. F.*, s'écrie t-il, *crois-tu donc que je ſuis comme toi, un B. d'Abbé?* A l'inſtant ſes deux mains entr'ouvrent une petite veſte & laiſſent entrevoir les marques les plus ſéduiſantes d'un ſexe que ſon compagnon n'avoit eu garde de ſoupçonner. L'abbé P..... proteſte qu'il ne s'aſſure que par ſes yeux de la vérité de cette découverte. Il eſt admirable lorſqu'il raconte avec ingénuité qu'il prit la main de la belle, qu'elle ſe mit à pleurer, confuſe, émue par la violence de ſon étourderie, & qu'il ſeroit devenu ſans doute victime de ſes enchantemens, s'il n'avoit pris le parti de deſcendre pour demander une chambre particuliere & de partir non ſans des regrets & des combats infinis, avant le réveil de la belle inconnue. Au reſte voici ce que c'étoit

Mlle. de B....., c'eſt le nom de fille de l'abbé prétendu, eſt née en 1758 à A.. : elle fut douée par la nature, de tous les talens qu'une éducation diſtin-

guée a développés dans la ſuite. Pour la vertu qui donne du luſtre aux autres vertus des femmes, elle avoue qu'elle l'a connue de nom ſans y croire. De jeunes Berrichons ſéduits par ſa mine voluptueuſe ſe char erent d'être ſes maitres : l'écoliere leur fit honneur, car après avoir dévoré tous les romans qu'ils lui prêterent, elle ſe fit enlever & conduire à *Paris*, pour donner matiere au ſien. La capitale perfectionna ces belles diſpoſitions : elle fut ſucceſſivement Comteſſe, Marquiſe, Baronne &c. Enfin ayant fait une infidélité d'éclat à un Seigneur qui fourniſſoit à ſes dépenſes, tout s'éclipſa. La Princeſſe fut obligée pour conſerver ce nom de monter ſur les planches. Malheureuſement avec beaucoup de talent pour la couliſſe, la débutante n'en avoit pas de merveilleux pour la ſcene. Pourſuivie par les ſifflets de *Paris*, elle entra dans une troupe de Province où ſa jolie figure & la beauté de ſon organe la firènt applaudir : bientôt elle devint l'héroine d'un grand nombre d'aventures: elle fit force duppes, elle le fut quelquefois. Dégoutée du théâtre, Mlle. B.... ſe mit aux gages de Plutus, & eut

le front de revenir enfin dans ſa propre patrie. Une réforme apparente, de la figure & de l'eſprit enſorcelerent M. D..... employé à l'hôtel de la Monnoie de..... & il fut aſſez bête pour l'épouſer.

Les eaux reprirent bientôt leur cours, & l'hymen n'arrêta point l'amour. Mad. Du.... fit un tel éclat par ſes folies, qu'il fut facile au mari d'obtenir l'ordre de la faire renfermer. L'infidele s'en douta & prit la fuite; le ſot la pourſuivit à la tête d'une brigade; elle fut bientôt arrêtée. Alors ſans ſe déconcerter, la Comédienne joua ſon rôle à merveille, marqua le plus ſincere repentir, ſe mit aux genoux de l'imbécille, & ſut tellement toucher ſon cœur qu'il la ſerra tendrement dans ſes bras en préſence des capturans. C'étoit où l'attendoit ſa femme. Pour ſignaler, dit-elle, mon retour à la vertu, je veux ici, ici-même, donner une fête; je me charge d'en payer les frais. Le plus ſuperbe ſouper fut ordonné; le vin adroitement prodigué par ſes mains fit ſon effet ordinaire. Le mari, les archers, l'hôte & l'hôteſſe, tout juſqu'à la ſervante du cabaret dormit du ſommeil le plus profond. Habile à profiter

du moment, la pénitente s'échappe, monte ſur un des chevaux de la bri a-de, fait vingt lieues, dépoſe des habits qui pouvoient la trahir ; les titres de Princeſſe, d'épouſe, diſparoiſſent ; il ne lui reſte plus que celui de bergere.

Il eſt de fait qu'elle a gardé pendant ſix ſemaines les moutons d'un laboureur limouſin, qu'habile à prendre toutes les formes, & à s'accomoder à toutes les ſituations, elle enchanta ces bons villa-geois : ſes blanches mains paitriſſoient leur pain groſſier, elle apprenoit à lire à leurs enfans, & charmoit toutes les *Veillées* par des contes plaiſans qu'elle accommodoit à leur portée.

Cependant M. Du... ſon mari, peu ri-che, fit, dit-on, un faux dans ſon em-ploi ; peu habile, il fut découvert ; peu protégé, il fut condamné ſuivant toute la rigueur de la loi. Transféré à *Paris* pour y entendre prononcer ſon Arrêt définitif, il alloit être pendu en perſon-ne. La charitable femme ne fut pas la derniere à recevoir cette nouvelle ; elle eût regretté que ſon époux rendit le der-nier ſoupir ſans aſſiſter à ce ſpectacle. Elle vole à *Paris*, & c'eſt de là qu'elle

revenoit lorſque l'Abbé P... en fut ſalué d'un *Bonjour, mon Confrere.* On prétend qu'elle diſoit, qu'*en prenant l'habit eccléſiaſtique, c'étoit pour obtenir l'honneur de confeſſer ſon pauvre patient de mari.* Maintenant elle vit à A..... avec M*** tous les deux la honte d'un ſexe, le ſcandale de l'autre & le ſujet éternel de toutes les converſations de la ville.

Les neiges dont la *France* a été couverte dans les mois de janvier & février 1784, ont occaſionné d'affreux accidens. On a trouvé trois hommes morts depuis *Paris* juſqu'au *Bourg-la-reine.*

Un homme menoit des pourceaux; il tomba dans un trou, le troupeau qu'il conduiſoit fondit ſur lui & le dévora.

Un Courier perdit ſon cheval; il ſe rendit à la poſte pour en demander un autre; il ne fut pas un quart d'heure dans le voyage, des loups avoient mangé l'animal qu'il venoit de laiſſer expirant.

Ces hiſtoires échauffèrent la vieille Marquiſe de **** elle alla gronder notre bon archevêque de *Paris*, & nous dit à ſon retour : *Quel moment pour faire ſortir la châſſe de Sainte Genevieve! --- que veut-on*

e plus ? le tems eſt favorable ; la pompe des roceſſions ne ſeroit pas dérangée par les oitures, & les ſerviteurs de Dieu ne ſe ruleroient pas les pieds --- Comme tout égenere, bon dieu ! faut-il s'étonner que e ciel nous traite comme des renégats !

Les comédiens françois avoient choiſi a tragédie de *Coriolan* pour la repréſentation qu'ils ont donnée au profit des auvres à la fin du rigoureux hyver de 783. Les amis de M. *de la Harpe* aſſicherent ce quatrain à la porte du ſpectacle.

Pour les pauvres, la Comédie
Donne une pauvre tragédie :
C'eſt bien le cas en vérité
De l'applaudir par charité.

L'occaſion de la querelle qui ſubſiſte ntre M. *de la Harpe* & les Comédiens eſt eu connue ; la voici : Il eſt d'uſage que endant la derniere ſemaine du carême t pendant celle de la rentrée, les auteurs des pieces nouvelles ne jouiſſent as de leur part d'auteur. M. *de la Harpe* nformé de cet uſage exigea que l'on ouât ſon *Coriolan* dans ces deux ſemaines très lucratives, déclarant qu'il ſe

conformeroit, quant à ſes intérêts, aux loix & réglemens. Enſuite l'uſage en queſtion ne ſe trouvant appuyé ſur aucune loi bien préciſe, il demanda ſa rétribution aux Comédiens, & les menaça de les faire aſſigner. Plutôt que de plaider, ils payerent, mais ils arrêterent entre eux de ne plus jouer les pieces de M. *de la Harpe*.

Les heureux genevois ne ſentent pas encore leur bonheur. Les auteurs de la derniere révolution & ceux qui l'ont aidée ſont toujours déteſtés. Le nommé *Iſaac Cornuaud*, diſtingué entre ces derniers, vient de ſubir un châtiment qui, pour atteſter l'impuiſſance du parti qui l'a infligé, n'a pas dû lui être moins ſenſible que s'il eût été prononcé par les organes des loix. Il eſt bon de le publier pour l'inſtruction des *Cornuauds* préſens & à venir.

La peine de mort venoit d'être prononcée contre des voleurs, & en conſéquence on avoit dreſſé une potence, la veille du jour de l'exécution, dans une place où ſe font ces judicieuſes corrections. Le lendemain on y trouva bien & due-

ment attaché le portrait d'*Isaac Cornuaud*, ayant entre ses mains les présens corrupteurs, prix de sa conduite, avec ces mots : *Isaac Cornuaud traitre à sa patrie*; le tout peint, comme on voit, de main de maitre.

Le Sanhedrin genevois, averti de l'usage économique qu'on avoit fait de sa potence, ordonna aussitôt à ses huissiers, d'aller dépendre le portrait d'*Isaac Cornuaud*. Les huissiers de *Geneve* sont gens d'honneur; ils assistent bien à l'exécution d'un pendu, mais ils n'auroient garde de toucher la potence, fallut-il en ôter un innocent. Ils ont refusé avec fermeté d'obéir; il ne s'est trouvé que le bourreau pour dépendre l'effigie-*Cornuaud*, & la porter à l'hôtel de ville aux pieds de ses maitres actuels. Une foule de gens de tout état, étoit accourue pour juger des talens du peintre, & comme le chemin depuis le lieu où se font les exécutions jusqu'à l'hôtel de ville, est fort long, les *Mouches* du Gouvernement (qui en est richement fourni) ont eu le loisir d'examiner l'effet de cette vengeance sur l'esprit de ses nombreux témoins. On croit que dorénavant les potences ne seront

pas ainſi laiſſées à la diſcrétion des mécontens.

On raconte un acte remarquable de juſtice & de ſévérité du grand *Joſeph*. --- Ce monarque faiſoit diſtribuer du bled dans la Boheme, où il étoit monté à un haut prix. Beaucoup de voitures qui en étoient chargées attendoient devant la porte du Baillif; les payſans ſe plaignoient d'attendre & l'Empereur qui vint à paſſer entendit leurs plaintes. Il leur en demanda la raiſon. --- Il y a longtems que nous attendons, & nous avons huit lieues à faire pour retourner --- Non ſeulement ils diſent vrai, ajouta le clerc du Baillif, mais les habitans ſouffrent du retard de la diſtribution. L'Empereur étoit en petit uniforme & le Baillif en grande compagnie; il entre & ſe fait annoncer par le clerc. *Qui êtes vous?* --- *Lieutenant au ſervice de S. M. I.* --- *Qu'y a-t-il pour votre ſervice?* --- *Que vous expédiez ces pauvres gens qui attendent depuis bien du tems...* --- *Qu'ils attendent encore!* --- *Mais ils ont tant de chemin à faire & ils ont déjà tant attendu...* --- *Quel intérêt avez vous à les renvoyer?* --- *Celui de*

bien faire & d'être humain. --- J'en ai un à vous dire que le vôtre eſt de trop & que je ſais mes affaires. --- Et moi un très grand à vous déclarer que ces bleds ne vous regardent plus. Mon ami, ajouta le Monarque en s'adreſſant au clerc qui l'avoit annoncé, *expédiez ces bonnes gens; vous êtes Baillif: & vous*, dit-il au Baillif qu'il caſſoit, *reconnoiſſez votre maître.* Il ſe fit reconnoitre & diſparut.

On écrit de Londres qu'il y eſt arrivé un françois pour préſenter un défi à un célebre perruquier du *Strand*, nommé *Sewel.* Il s'agiſſoit d'arranger en huit minutes la friſure complette d'un homme du bon ton. *Sewell* ayant accepté le *gand d'honneur*, les parties avec leurs amis ſe ſont rendues dans une maiſon de *Piccadilly*: la gageure étoit de 100 guinées. Le ſort étant tombé à *Sewell* pour opérer le premier, en ſix minutes la beſogne a été achevée. Son concurrent attéré de tant de diligence s'exécuta de bonne grace, s'avoua vaincu & délivra la ſomme du pari.

On dit à M. D*** veuf depuis deux

mois : il y a dans le *Dauphiné* une demoiſelle de 20 ans, belle comme *Venus*, pauvre comme *Job*. Il part & va la demander en mariage. Sa mere à qui il s'adreſſe ſe met à pleurer. Je ſens, lui dit il, que cette ſéparation vous coutera ; mais ſi vous vouliez nous l'éviterions; elle ne répond rien. Il va trouver la fille & lui fait part de ſa propoſition. Elle refuſe avec beaucoup d'égards. Il inſiſte, elle balance ; il preſſe, elle avoue qu'elle a une inclination. Tant mieux, dit-il, vous ſerez heureuſe par votre amant, ſi vous ne l'êtes avec moi. Enchantée elle ne peut ſe décider à tromper un ſi galant homme. Elle confeſſe qu'elle eſt groſſe. Tant mieux encore, s'écriet-il, je vous rendrai l'honneur. Confondue, elle refuſe tout en diſant que jamais elle ne pourra vivre ſans ſon amant. Qu'appellez vous vivre ſans lui ? Je compte bien qu'il viendra avec nous & qu'il fera nos enfans. Elle lui demande la raiſon de ce procédé extravagant. Je veux une femme, lui dit-il. Je ſuis dans l'heureuſe impuiſſance de vous être infidele. Je n'exiſte que par mon cœur ; je vous défie de me refuſer le vôtre... Il avoit raiſon ;

elle devint sa femme, fit son bonheur, renonça d'elle-même à son amant, & vécut pour l'amitié & pour son fils.

Le Comte de *Milly*, de l'académie des sciences, Chymiste célebre, est mort à *Chaillot*, le 25 Septembre 1784. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, très savant, mais d'un caractere indéfinissable. Pyrrhonien dans toute la force du terme, il croyoit cependant à la médecine universelle, & s'occupoit depuis longtems de cette recherche. Il avoit servi en *Allemagne* & s'étoit battu plusieurs fois avec des Officiers Hongrois au sujet de l'absurde croyance des Vampires; mais il ne révoquoit en doute aucune des prétendues merveilles attribuées à plusieurs fameux adeptes comme le Comte de *Cagliostro* & le Comte de *S. Germain*, avec lesquels il étoit en relation. A la mort de ce dernier, il ne désespéroit pas de le voir ressusciter; il assuroit d'un grand sérieux qu'il avoit assisté à son enterrement, il y avoit une trentaine d'années. Lui-même n'étoit pas trop convaincu qu'il devoit mourir, ou du moins il croyoit pouvoir vivre encore un siecle ou deux.

Madame *Adelaïde* vient de donner une nouvelle preuve de ce caractere de bonté qui eſt propre à l'auguſte famille à laquelle la *France* doit ſon bonheur. Cette Princeſſe ſe trouvant, avec Mad. *Victoire*, à la terre de la Ducheſſe de *Narbonne* ſa Dame d'honneur, elle parut deſirer de voir danſer les payſannes du canton. Les ordres ayant été donnés, l'allégreſſe brilla bientôt de toutes parts ; les villageoiſes poudrées & enrubannés ſe raſſemblerent avec les jeunes gens au lieu déſigné pour le bal champêtre. Mais on avoit oublié l'eſſentiel. Au moment d'ouvrir la danſe, il ne ſe trouve pas un ſeul ménêtrier. Ce contre-tems déſoloit la Ducheſſe de *Narbonne*, lorſque Madame *Adelaïde* dit en riant : *Qu'on me donne un violon, j'en ai joué autrefois & je m'en ſouviendrai peut-être aſſez pour faire danſer ces bonnes filles.* On apporte l'inſtrument ; la Princeſſe ſe met à jouer des contredanſes & même aſſez longtems. On peut juger de la ſurpriſe, de l'admiration & de l'attendriſſement des ſpectateurs. Il eſt rare de voir une grande Princeſſe, la fille & la tante d'un Roi, faire danſer des payſans.

La Gourmandiſe avoit fait de la vieille Maréchale de *** une très ſavante géographe. Il n'y avoit pas ſur le globe une ville, un bourg, un village dont le territoire produiſit quelque choſe de recherché en mangeaille ou en boiſſon, dont elle ne fut en état de déterminer la poſition topographique, la longitude & la latitude. Elle faiſoit travailler ſur ſes mémoires à un Atlas du Gourmand; mais la mort la ſurprit avant que cet important ouvrage fut terminé.

Toutes les feuilles publiques ont parlé du demi-ſuccès du fameux Ballon aëroſtatique de Lyon. Les lauriers des aëronautes, furent accompagnés de l'épigramme ſuivante :

Vous venez de Lyon, parlez nous ſans myſtere;
Le globe..? -- Il eſt parti. -- Le fait eſt-il certain?
-- Je l'ai vu. -- Dites nous, at-il été bon train?
-- Meſſieurs ! il alloit ventre à terre.

On avoit fait celle-ci ſur M. Blanchard après ſon expérience du *champ de mars*.

Au champ d'honneur il s'éleva,
Au champ voiſin il s'abaiſſa;
Chargé d'écus il reſta là :
Sic Itur ad aſtra.

Un homme assez mal dans ses affaires, escroc & parasite par état & qui en conséquence aimoit à faire bonne chere, avoit trouvé un singulier expédient pour se procurer un repas de noce presque tous les jours de sa vie. Assez proprement vêtu il fréquentoit tous les matins la paroisse la plus nombreuse de la ville, & quand il voyoit une noce dont la suite étoit un peu considérable, il s'y glissoit. La cérémonie de l'église faite il y a nécessairement un grand repas. Les parens & les amis parmi lesquels il se trouvoit le voyoient alors pour la premiere fois. Les parens du mari qui l'avoient vu dans l'église, le croyoient un des alliés de la femme, & les parens de la femme le croyoient de la famille du mari. Profitant de cette heureuse erreur il n'étoit pas timide, & distribuant de côté & d'autres des complimens, il mettoit dans son rôle un grand usage du monde.

Ce manege duroit depuis quatre ou cinq ans, quand un convive qui l'avoit rencontré à trois différens repas dans l'espace de huit jours, fut curieux de lui demander s'il étoit ami ou parent & de quel côté? du côté de la porte, répondit-il, en se

levant, laiſſant ſa ſerviette & s'échappant avec précipitation. Par bonheur on étoit au deſſert.

Un de ces roués du ſecond ordre, dont *Paris* abonde, étoit le *bon ami* d'une cantatrice très fêtée. Dans un moment de beſoin, elle le charge de lui procurer 500 louis, ſur une paire de girandoles de brillans qu'elle lui remet. Le Chevalier accepte la commiſſion & n'en reparle plus. On eſt inquiet pendant quelques jours, on lui en demande des nouvelles; il répond qu'*on verra cela*, qu'*il y ſonge*. Cependant un Conſeiller au parlement qui vivoit en titre avec la Dame, l'invite à un concert qui ſe donnoit chez lui & eſt fort étonné de la voir arriver ſans diamans. D'abord on élude ſes queſtions, enfin on lui dit le fin mot. Le Conſeiller vole chez le magiſtrat dont cette affaire regardoit le département. Le Chevalier eſt mandé, on lui donne deux heures pour arranger l'affaire; il reparoit avec un jouailler porteur des diamans & qui offre de les remettre, pourvû qu'on lui rende 6000 liv. qu'il a avancés ſur ce nantiſſement. Il s'en falloit de la moitié

que le Chevalier eût la somme. Il a été prononcé que le *mont de piété* ayant le privilege exclusif de prêter sur gages, le Jouailler seroit obligé de se remplir de la moitié qui manquoit, en billets signés du jeune dégourdi qui ne les payera peut-être jamais, & que les diamans seroient rendus à la propriétaire.

On demandoit à Mad. *de Murville* quel âge avoit sa mere (Mlle. Arnoult.) *Je n'en sais plus rien*, répondit-elle, *chaque année ma mere se croit rajeunie d'un an; si cela continue, je serai bientôt son ainée.*

Un jeune Officier aux gardes débutant dans le monde, étant devenu fou de la Dlle. *Granville*, riche & fameuse courtisanne, s'est avisé d'un moyen assez singulier pour entrer gratis dans les bonnes graces de cette Belle. Sachant assez bien l'anglois pour ne pas demeurer court, il a loué une des plus élégantes voitures, & sous le nom de Mylord *Drakes*, il a suivi la nymphe à l'opera. A la sortie du spectacle il s'est fort empressé autour d'elle en demandant sa voiture, & ayant obtenu la permission de lui faire sa cour,

il eſt monté devant elle dans un équipage fort leſte & fort élégant. La ſyrene ou la harpie, ſi l'on veut, car elle eſt toutes les deux, ne douta point du tout de la qualité du perſonage qui jouoit parfaitement ſon rôle. Mylord ſe préſente le lendemain matin : frac à l'angloiſe, coëffé en Jockey, botté & un petit fouet à la main. Sous l'eſpoir donné par les apparences, il eſt admis & heureux. Il étoit queſtion de ſouper le même ſoir enſemble & de prolonger dans une yvreſſe de ſix mois de ſéjour à Paris, une liaiſon que la *Dame* qualifioit du plus grand bonheur de ſa vie. Il l'invite donc à un ſouper brillant qu'il donne à des compatriotes à ſon hôtel rue du colombier, où il loge, & part. Les Dames de ce genre aiment à la folie les ſoupers d'étrangers (c'eſt le mot technique) parcequ'elles ſavent qu'on y peut faire d'une pierre deux coups, c'eſt à dire, ſi l'on rate celui-ci, s'accrocher à celui-là, & prendre à toutes mains. La voilà groſſe du ſouper dont elle ne ceſſe de parler toute la journée, & rien ne manque ni à ſa parure ni à ſon élégance. L'heure ſonne, elle demande la voiture, part &

arrive. Mais quelle ſurpriſe ! point de Milord *Drackes* à l'hôtel (garni:) perſonne de ce nom n'y a jamais logé; point de ſouper commandé ; perſonne d'attendu. Elle voit bien qu'elle eſt la duppe de Mylord. On ajoute à l'hiſtoire qu'ayant trouvé le tour excellent & l'acteur fort aimable, comme expert en *rouerie* qu'elle aime beaucoup, elle a été elle-même à ſa recherche, & que depuis qu'elle a découvert dans Mylord *Drackes*, un fort joli Officier aux gardes, peu riche à la vérité, mais ayant de l'eſprit comme un ange, elle l'a pris pour amant en ſecond avec celui qui cauſa, il y a quelques années, ſa rupture avec M. de J....., & ſa retraite à St. *Pelagie*, pour les billets au porteur qu'elle lui avoit extorqués, & qu'elle n'a jamais voulu lui rendre.

On a lancé à Donawerth, un aëroſtat auquel étoit attachée une poupée enbois, qui a donné lieu à une plaiſante réclamation de la part du magiſtrat du lieu où le ballon alla tomber. Sur le rapport de quelques payſans, qu'un enfant embarqué ſur le globe volant, étoit retombé roide mort avec la voiture aërienne, le

Sénéchal se hâta de se transporter sur les lieux & réclama le défunt comme étant mort sur son territoire, protestant contre tout ce qu'on pourroit faire contre ses droits, & ne voulant entendre à aucune raison. Après avoir longtems bataillé, & avoir expliqué fort au long la coutume & l'usage, il voulut procéder à l'ouverture du cadavre : enfin il vit clairement sur le rapport des experts & sur-tout de ses propres mains, qu'il avoit verbalisé sur une piece de bois.

Dans l'été de 1784, un incendie affreux réduisit en cendres une grande partie des bâtimens du *Port-au-Prince*, île S. Domingue. M. *Roberjos de Lastigues*, trésorier, avoit, peu de tems avant ce jour funeste, vendu un Magazin à M. Giraud, son ami, pour la somme de 180,000 livres, dont le tiers avoit été payé comptant. Le vendeur & l'acquereur étoient l'un & l'autre spectateurs de l'incendie. Celui-ci voyant combien les progrès en étoient rapides, se plaignoit amerement, en disant qu'il étoit ruiné. „ Consolez vous, lui dit M. de *Lastigues*, vous êtes pere de famille, &

je ſuis votre ami : en vous vendant mon Magazin, je vous ai laiſſé le maitre des conditions, & avec raiſon vous avez cru faire une bonne affaire. Voici un événement auquel nous ne nous attendions ni l'un ni l'autre, & qui dérangeroit beaucoup votre fortune ; mais je ne me conſolerois jamais d'avoir été l'inſtrument de la ruine d'un pere de famille mon ami. Si le Magazin eſt préſervé, le marché tiendra, & il ſera d'autant meilleur pour vous ; s'il eſt incendié la vente ſera nulle. ,, Un moment après le feu s'y porta & le détruiſit entierement. Le lendemain matin, M. *de Laſtigue* envoya à ſon ami les 60,000 livres qu'il avoit reçues à compte, & le contrat d'acquiſition mis en pieces.

L'inſurrection de quelques payſans tranſylvains & des Valaques établis dans cette partie de la Hongrie, ſur la fin de la même année, a eu des ſuites affreuſes. Ces malheureux aigris par l'oppreſſion qu'exerçoient contre eux les ſeigneurs terriers, ſe ſont portés aux excès les plus atroces. Ces excès ont dégénéré dans la ſédition la plus criminelle & il n'eſt point de forfaits auxquels ces mécontentement

n'aient ſervi de prétexte. Les Rebelles commandés d'abord par un Comte de *Salins*, & enſuite par un payſan nommé *Horyack*, ont fait éprouver toutes les horreurs de la ſcélérateſſe & d'une rage infernale aux propriétaires de terres, qui tomboient entre leurs mains, à leurs femmes, à leurs enfans. Ils ont fait rôtir un gentilhomme à la broche, après l'avoir lardé. Ils en ont attaché un autre tout nud à un vieux ſapin, & ont mis le feu au haut de l'arbre, de maniere que la réſine tombant goutte à goutte & toute brulante ſur ce malheureux, il eſt mort dans les plus affreuſes douleurs. Les troupes impériales envoyées à la pourſuite de ces brigands, les ont battus dans toutes les occaſions; ils fuyoient dans les montagnes, ſe cachoient dans des bois inacceſſibles, & faiſoient peu après en d'autres provinces, des irruptions déſaſtreuſes. Les ſupplices, & les offres de pardon n'ont pendant longtems pû les faire rentrer dans le devoir. Un de leurs chefs dit un jour dans une entrevue avec un officier de l'Empereur, qu'ils ne mettroient les armes bas, & ne ceſſeroient

de s'en ſervir comme ils le faiſoient, que lorſqu'ils ſeroient égaux aux nobles, & que les biens poſſédés par ceux-ci ſeroient partagés avec plus d'égalité entre les ſujets d'un ſeul ſouverain. „ Sans cela, ajout a-t-il, nous ſommes invariablement réſolus à ériger un nouveau royaume. „ On auroit dit qu'ils s'occupoient de l'exécution de ce projet : car *Horyack* ſe qualifioit de Roi de la *Dacie*.

M. *Pitt* a ſubſtitué à l'impôt additionel ſur le thé, une nouvelle taxe ſur les fenêtres, qui a fait beaucoup murmurer dans toute l'Angleterre. On a dit *qu'étant entré dans l'adminiſtration par l'eſcalier dérobé, il pourroit bien être renvoyé par la fenêtre.*

La célebre Courtiſanne *Longeau* a paſſé des B..... (*Boudoirs*, ſi vous voulez) de *Paris*, ſur le théâtre de *Bordeaux*, où une taille majeſtueuſe, une figure impoſante, un organe vigoureux & quelques complaiſances pour les oracles du parterre, lui ont procuré des ſuccès. Un officier

qui desiroit faire l'épreuve des qualités que la renommée accorde à cette belle, lui demanda une nuit, par un Billet fort laconique où il lui proposoit *cinq louis & cinq baisers*. *Longeau*, dit on, lui renvoya son *billet-doux*, avec cette apostille : *Tout double ou rien.* L'officier que nous nommerons *D'armance* promet, donne sa parole d'honneur & couche:

D'*armance* étoit gascon, les gens de son pays
Ont la réflexion très preste.
Pour ne point demeurer en reste,
En écus bien sonnans il change dix louis,
Sur un *Aliboron* d'une encolure forte,
Et le fait conduire à la porte
De la gracieuse Laïs.
Un Billet-doux, mais un peu leste
Accompagnoit encor le robuste étalon ;
La Belle l'ouvre & lit.... *Beauté céleste,*
Voici les dix louis ; si vous le trouvez bon,
Le Porteur est en bas, qui vous dira le reste.

La reconnoissance publique s'est manifestée d'une maniere bien touchante, au milieu des rigueurs de l'hyver affreux de 1783 à 1784, envers le Monarque bienfaisant qui a donné le premier exemple des secours auxquels une infinité de malheureux prêts à périr de faim & de froid, ont dû la vie.

Le monument qu'ils ont élevé, tout périſſable qu'il étoit, paſſera plus ſûrement à la poſtérité que ceux de marbre & de bronze. C'étoit une pyramide & cette pyramide étoit de neige, mais que d'hommages elle a reçu chaque jour ! on y a mis d'abord une inſcription, & inſenſiblement on en a poſé de haut en bas, ce qui prouve combien un Roi bon rend les citoyens éloquens. Certes ſi j'étois Roi, ce concours libre & public me ſembleroit bien préférable à tous ces reſultats académiques, que l'adulation, la baſſeſſe & la mauvaiſe foi dictent presque toujours. De toutes ces inſcriptions, celle-ci m'a frappé le plus :

Le cœur admire & le cœur eſt content.

Tout eſt ſingerie parmi nous, & la plus belle tragédie eſt impitoyablement, impudemment traveſtie le lendemain. Le monument dont je viens de vous parler a produit à peu près le même effet. On a vu qu'avec un tas de neige figuré de telle maniere on pouvoit attirer & arrêter tout Paris ; vîte, un de nos *Calots* s'eſt mis marte en tête, & après avoir retrouſſé ſes manches, invoqué ſon génie, il a formé ſon Bloc & créé *Malbouroug*,

ſa cuiraſſe, ſes cuiſſarts & ſon grand ſabre. Le bruit s'en eſt bientôt répandu & la foule s'y eſt portée, mais notre artiſte de neige a bientôt trouvé moyen d'éclaircir ce trop nombreux concours, en impoſant une taxe à la curioſité des ſpectateurs, & le ſuiſſe avoit pour conſigne; *Point d'argent, point de Malbouroug.*

Ce n'eſt pas tout, & les nouveautés de ce genre ont bientôt été aſſez nombreuſes pour former une galerie fort convenable aux méditations ſur la fragilité des choſes de ce bas monde: je ne puis omettre de vous parler de la jolie *Demoiſelle-blanche* qui ſe voyoit au *Marais*, avec cette inſcription: *Fille à marier avant le dégel.* Que de milliers d'honnêtes gens voudroient n'avoir formé que des nœuds auſſi faciles à diſſoudre! Que de fois le caprice, l'opiniâtreté, la malignité, l'impudence hâteroient l'époque de ces dégels-matrimoniaux! oh, pour le coup, les femmes ſeroient moins bégueules, moins acariâtres, moins indociles, moins C... & l'alternative d'être douce, réſervée, complaiſante, honnête ou répudiée, pourroit bien rabattre le caquet de

ces mégeres effrontées qui conduiſent la ſociété vers ſon entiere corruption.

Quelques juges de Province voulurent faire bruler un jour, dans les Etats du Roi de Pruſſe, je ne ſais quel pauvre payſan accuſé par un Prêtre d'une intrigue galante avec ſon aneſſe : on n'exécutoit perſonne ſans que le Roi n'eût confirmé la Sentence, loi très-humaine, qui ſe pratique en Angleterre & dans d'autres pays : Frédéric écrivit au bas de la Sentence, qu'il donnoit dans ſes Etats liberté de conſcience & de f.....

Un Prêtre d'auprès de Stetin, très ſcandaliſé de cette indulgence, gliſſa dans un ſermon ſur Hérode quelques traits qui pouvoient regarder le Roi ſon maître ; on fit venir ce Miniſtre de village à *Potzdam*, en le citant au conſiſtoire : quoiqu'il n'y eût à la Cour pas plus de conſiſtoire que de meſſe. Le pauvre homme fut amené, le Roi prit une robe & un rabat de Prédicant ; l'Auteur des Lettres Juives, & un Baron de Pölnitz, qui a changé trois ou quatre fois de religion, ſe revêtirent du même habit : on mit un tome du Diction-

naire de Bayle sur une table en guise d'Evangile, & le coupable fut introduit par deux Grenadiers devant ces trois Ministres du Seigneur. Mon frere, lui dit le Roi, je vous demande au nom de Dieu sur quel Hérode vous avez prêché? Sur Hérode qui fit tuer tous les petits enfans, lui dit le bon homme: je vous demande, ajouta le Roi, si c'étoit Hérode premier du nom, car vous devez savoir qu'il y en a eu plusieurs? Le Prêtre de village ne sut que répondre. Comment, dit le Roi, vous osez prêcher sur un Hérode, & vous ignorez quelle étoit sa famille? Vous êtes indigne du saint Ministere: nous vous pardonnons cette fois; mais sachez que nous vous excommunierons, si jamais vous prêchez contre quelqu'un sans le connoître. Alors on lui délivra sa sentence & son pardon; on signa trois noms ridicules, inventés à plaisir. Nous allons demain à *Berlin*, ajouta le Roi, nous demanderons grace pour vous à nos freres; ne manquez pas de nous venir parler. Le Prêtre alla dans *Berlin* chercher les trois Ministres, on se moqua de lui; & le Roi, qui étoit plus plaisant que libéral,

ne ſe ſoucia pas de payer ſon voyage. Frédéric gouvernoit l'Égliſe auſſi deſpotiquement que l'Etat ; c'étoit lui qui prononçoit les divorces quand un mari & une femme vouloient ſe marier ailleurs. Un Miniſtre lui cita un jour l'ancien Teſtament au ſujet d'un de ces divorces ; Moïſe, lui dit le Roi, menoit les Juifs comme il vouloit, moi je gouverne mes Pruſſiens comme je l'entends.

Il ſe rencontre par fois des maris qui veulent être maîtres chez eux. Un nouveau Marié de cette trempe s'apperçut dès le jour de ſes nôces, qu'il auroit de la peine à dompter le caractere dominant & entier de la femme qu'il venoit de prendre ; il prit pour la corriger une voie analogue à celle qui a réuſſi à l'Allemand de la peau de bœuf. Le lendemain du mariage, il mena ſa femme à la chaſſe ; un chien perd la trace de la bête ; le nouveau Marié affectant un grand ſang-froid lui lâche un coup de fuſil ; un autre chien part trop tôt, autant de mort : la femme de regarder ſon mari avec beaucoup de ſurpriſe. --- Mais, M., ces

pauvres bêtes, qu'ont-elles fait ? --- Madame, je ne puis ſouffrir qu'on contrediſe mes volontés..... Le chaſſeur étoit deſcendu de cheval, il veut y remonter, le cheval ſe cabre, un coup de piſtolet le jette à bas.... Monſieur, reprend la femme en tremblant, mais Monſieur.... --- Madame, encore un coup, vous ne me ferez point changer de maniere & mon premier mouvement ſera toujours de détruire tout ce qui me contredira... La femme ſe tut, & au moyen de quelques leçons de cette nature répétées de tems en tems, elle devint la plus ſoumiſe & la plus complaiſante des épouſes. Elle en a pris tellement l'habitude que quoiqu'elle ſache maintenant que cette conduite de ſon mari étoit une ruſe, elle eſt encore pour ſa docilité l'exemple des autres femmes, exemple fort peu ſuivi.

Madame de *Boulainvilliers* rencontra, il y a quelque tems dans la campagne, une jeune fille d'une très-jolie figure, qui pleuroit : elle eſt émue, fait approcher l'affligée & l'interroge. --- Madame, ma mere vient d'expirer dans cette chau-

miere, je perds l'objet unique de ma tendreſſe & mon ſeul appui, je ſuis abandonnée de tout le monde... --- Qui êtes-vous, ma belle enfant, que faiſoit votre mere? --- Nous vivions de notre travail, dans la plus profonde miſere ; mon nom eſt *Chivry* ; ma mere m'a dit ſouvent que nous étions de qualité, & que l'injuſtice du ſort.... Ah, Madame, mon pere eſt mort il y a deux mois, à l'hôtel-Dieu, il a recommandé à ma mere, une liaſſe de vieux papiers..... je vais les chercher... Mad. de *Boulainvilliers* intéreſſée au dernier point pour la jeune perſonne, laiſſe paroître une ſenſibilité qui n'a pas beſoin d'éloges : il ſuffira de raconter le fait. Elle emmene Mlle. *de Chivry*, & fait apporter ſes titres, après avoir chargé quelqu'un des funérailles de ſa mere. On a examiné les papiers, on les a diſcutés avec le plus grand ſoin ; M. & Mad. de *Boulainvilliers* ont fait toutes les recherches propres à découvrir la vérité : M. d'*Hozier* vient de la mettre au jour. Mlle. de *Chivry* & un de ſes parens qui ſert dans la marine ſont les débris d'une famille jadis illuſtre qui deſcendoit en droite ligne de *Henri de S. Remy* bâtard légitimé de

Henri II. Roi de France. La bienfaitrice de ces infortunés leur a déja obtenu des graces de la Cour.

La fureur du jeu eſt, depuis quelques années, devenue univerſelle. Elle s'eſt emparée de tous les états. Chacun dans l'eſpoir de faire des reſſources a recours à ce moyen rarement utile à quelques-uns & plus sûrement ruineux pour le grand nombre. La foule prodigieuſe des fripons augmente néceſſairement celles des dupes. Les exemples chaque jour s'accumulent dans cette capitale : je me bornerai à vous en rapporter trois des plus récens. Un jeune homme, ayant atteint depuis quelques mois l'âge de la majorité, eſt aſſez fou pour riſquer au jeu tout ſon patrimoine, dans le deſſein de le doubler. Il eſt trompé dans ſes eſpérances ; il perd tout. Réduit à manquer de tout, il ſe détermine à s'empoiſonner de concert avec une jeune fille qu'il aimoit & à laquelle il étoit prêt à s'unir, ſi la chance du jeu lui avoit été favorable. Celui-là n'étoit que duppe. Ceux ci étoient fripons. Une femme de qualité, jouant au *vingt & un*, demande

carte. Celui qui tenoit la main lui donne un dix qui avec un quinze & un ſept formoit vingt-deux. Mais en mettant le pouce ſur le point du milieu du ſept, elle s'écrie bruſquement, vingt & un ; le Banquier peu défiant, ſans examen lui paye trois louis. Un Anglois qui par derriere cette femme, jouoit cinquante louis ſur les mêmes cartes, ne voulant point être de moitié dans la friponnerie, dit au Banquier, en lui pouſſant ſon argent : *Pour vous, Monſir, pour vous.* --- Quoi, dit le Banquier, n'avez-vous pas vingt & un ? --- *C'eſt Madame*, répond l'Anglois, *qui a vingt & un : pour moi, j'ai vingt-deux.* Un jeune Abbé qui admis pour la premiere fois dans une des meilleurs maiſons de Paris fut invité de faire un piquet avec la maîtreſſe du logis, lui gagnoit une ſomme aſſez conſidérable ; la Dame ſurpriſe d'un bonheur auſſi conſtant, eut quelques ſoupçons & après avoir examiné attentivement l'Abbé : *Quoi, Monſieur*, dit elle, *vous reprenez, je crois, dans votre écart ?* --- *Oui Madame*, répond l'Abbé froidement, *eſt-ce que vous n'y reprenez pas ?* --- *Non, Monſieur*, ce

n'eſt point l'uſage. --- Il falloit donc le dire, Madame. On força l'Abbé de rendre l'argent qu'il avoit eſcamoté & on le chaſſa.

Deux jeunes gens étroitement liés dès l'enfance furent entraînés dans le vice par la fréquentation de la mauvaiſe compagnie, pendant le tems que leurs études les retinrent dans la capitale. Rappellés en Province par leurs parens, une petite ville leur parut un théatre trop reſſerré pour leurs plaiſirs. Ils employerent d'abord la ſéduction & tous les moyens que l'eſprit de débauche peut ſuggérer pour rendre toute la jeuneſſe du lieu de leur naiſſance, complice de leur libertinage. Ils étendirent dans les environs, la ſcene de leurs infâmes amuſemens. Un ſoir, après avoir paſſé la journée dans un bourg du voiſinage, ils traverſerent un bois où l'idée vint à l'un d'eux, de ſe dédommager ſur le premier paſſant, de la dépenſe où leur mauvaiſe conduite les avoit entraînés. La débauche affaiſſe l'eſprit, détruit tous les principes & rend l'ame moins ſuſceptible de l'horreur d'une baſſeſſe. On en vient

bientôt à n'être plus révolté de celle du crime le plus affreux : ſouvent il ne coûte déja plus lorſqu'on eſt livré à ſes paſſions, au point de n'avoir d'autre but que de les ſatisfaire. Le plus jeune des deux amis, nommé *Martal*, étoit né vertueux : le goût des plaiſirs ne tenoit encore qu'à ſes ſens & n'avoit pas corrompu ſon cœur. *Martal* frémit de la propoſition de ſon compagnon : mais quoiqu'incapable de partager le forfait, il n'eut pas la force de l'arracher à ce funeſte deſſein. L'occaſion ſe préſenta bientôt de l'exécuter. Une vieille fermiere avec ſa fille vint à paſſer. L'indigne ami du foible & malheureux *Martal* conçut aiſément que la voiture de ces femmes étoit chargée d'argent qu'elles rapportoient d'un marché voiſin. Les approcher & les menacer l'épée à la main, ne fut qu'une même choſe pour le ſcélérat. Tomber évanoui fut le ſort du pauvre *Martal* : une jeune perſonne qui fuyoit dans l'obſcurité, en le heurtant lui rendit l'uſage de ſes ſens. En ſe relevant avec vivacité, il redoubla la frayeur de l'infortunée : après quelques efforts, il apprit par des mots entrecoupés qu'il lui

arracha, que ſon ami avoit pourſuivi & atteint les voyageurs qui avoient eſſayé de fuir ; qu'après avoir bleſſé la vieille fermiere, il s'étoit emparé de tout ſon argent. La jeune fille alloit à une chaumiere voiſine chercher du ſecours pour ſa mere. *Martal* hors de lui même, effrayé du crime qui venoit de ſe commettre, fut encore attendri par la belle enfant qui le lui racontoit. Les dangers que couroit ſon ami ſe préſenterent en même tems à ſon eſprit. Il empêcha la jeune payſanne d'aller plus loin & s'offrit à donner lui-même à ſa mere les ſecours dont elle avoit beſoin & à les reconduire enſuite. Arrivés à la voiture, ils trouverent la bonne femme qui venoit d'expirer : la maréchauſſée parut à ce moment; l'innocent *Martal* fut pris pour l'aſſaſſin & conduit dans les priſons. Le témoignage de la malheureuſe orpheline fut le ſeul obſtacle qui empêcha les Juges de le condamner comme atteint du meurtre. Elle étoit elle-même ſonpçonnée, & ſi le coupable n'avoit eu l'imprudence de venir dans les cachots viſiter l'ancien compagnon de ſes débauches, *Martal* auroit pu être la victime des apparences qui dépo-

foient contre lui. Le haſard voulut que la villageoiſe apperçut l'aſſaſſin dans la priſon ; un cri qu'elle fit le dénonça, & elle ne balança pas à déclarer que c'étoit par ſon ſupplice qu'il falloit venger la mort de ſa mere. Le meurtrier ſubit bientôt la peine de ſon forfait, à laquelle la délicateſſe de *Martal* l'auroit dérobé : celui-ci n'auroit jamais cherché à ſe ſouſtraire à une punition injuſte, en dénonçant ſon indigne ami. *Martal* dans la priſon avoit eu la liberté de voir la charmante perſonne que ſon compagnon avoit plongée dans le deuil. Juſques-là il avoit ignoré les douceurs de la ſociété d'une perſonne vertueuſe. Celle-ci ne manqua pas de lui faire abhorrer ſa vie paſſée ; le goût de l'honnêteté qui n'avoit été qu'aſſoupi dans ſon cœur, fut réveillé par l'amour le plus vif, qu'il conçut pour la compagne de ſon infortune. Un ſentiment tendre & vertueux lui avoit été inconnu juſqu'alors; dès qu'il l'eut éprouvé, le changement qui ſe fit en ſa perſonne, ne tarda pas à le faire paroître aimable aux yeux de celle qui l'avoit fait naître. Quand il eut obtenu ſa liberté, la régularité de ſes mœurs le reconcilia avec

ſes parens. Ils conſentirent à ſon union avec la jeune orpheline à laquelle il tint lieu de la mere qu'elle avoit perdue. Ce couple heureux a produit une famille nombreuſe à qui le ſouvenir de ſes égaremens engage le pere à donner l'éducation la plus ſoignée.

Un ſoir vers les huit heures, deux hommes ſe préſentent chez une ſage-femme de cette ville & lui font entendre qu'ils viennent la chercher pour accoucher une fille de la plus grande qualité qui a eu la foibleſſe de ſe laiſſer tromper par un malheureux qui l'a abandonnée. Pour être plus sûr de ſa diſcrétion, on exige d'elle qu'elle ſe laiſſe bander les yeux. Elle y conſent. Une voiture l'attend à la porte ; on y monte, & après l'avoir promenée pendant trois ou quatre heures, on la fait monter dans une chambre. Là on lui ôte le bandeau. Elle voit un très-grand feu allumé : elle s'approche d'une jeune fille d'une beauté remarquable. Cette infortunée lui dit tout bas : *Madame, par pitié arrachez-moi la vie.* Mais, comme elle étoit obſervée avec le plus grand ſoin & qu'elle

craignoit elle-même pour ſes jours, la ſage-femme n'oſa jamais lui demander le ſujet de ſes allarmes, quelque deſir qu'elle eut de le ſavoir. Enfin elle accouche cette fille d'un garçon; elle veut enſuite accommoder l'enfant: mais les deux hommes qui l'avoient amenée ſe promenoient dans la chambre pendant l'opération avec le plus morne ſilence & ne voulurent jamais lui permettre d'emmailloter l'enfant. Elle fit obſerver que le feu extraordinaire qui étoit dans la cheminée étoit capable de faire mourir l'accouchée, on ne lui répondit rien. On la paya largement, on lui rebanda les yeux, on la fit deſcendre: mais à peine fut-elle à la porte de la rue, qu'elle entendit des cris épouvantables. On la fit monter dans une voiture, & les deux hommes qui l'avoient amenée la conduiſirent chez elle, après l'avoir promenée deux ou trois heures. Il faut dire que cette femme avoit eu la précaution de conſerver du ſang dans une de ſes mains, & qu'en ſortant de la maiſon, elle feignit de s'appuyer ſur le mur. Elle eſpéroit que cette indice ſerviroit à faire reconnoître la maiſon. Dès qu'elle fut libre, elle alla faire ſa dépo-

sition chez un Commissaire : mais on n'a pu découvrir ni la rue, ni la porte, ni les hommes qu'elle a désignés.

Sur la paroisse de *S. Severin*, un Particulier vivoit à l'extérieur, d'une maniere très-réguliere, & jouissoit de la réputation d'aimer le bien & de pratiquer des œuvres de charité. Assidu aux exercices de la Religion, il en paroissoit suivre toutes les maximes avec une ferveur tout-à-fait exemplaire. Il avoit édifié par sa conduite tout le clergé & tous les habitans de la paroisse. On le citoit comme un parfait modele. On ne l'appelloit que le saint homme. Mais il n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit. Sous le voile de la dévotion il cachoit une ame atroce & dépravée. Il enlevoit à droite & à gauche les jeunes filles de pauvres parens, leur faisant espérer qu'il les placeroit avantageusement & leur procureroit un apprentissage utile & honnête. Bien loin de remplir des engagemens si respectables, ce malheureux vendoit les jeunes filles & les livroit à la plus affreuse prostitution. Une de ces infortunées entr'autres qui depuis trois jours

combattoit pour ſa vertu & s'oppoſoit aux perſécutions de cet indigne ſuborneur, douée d'une ame forte & élevée, conçut le généreux deſſein de lui échapper à tel prix que ce fût. Elle trace avec ſon ſang ſur un papier l'hiſtoire de ſes malheurs & de ſon oppreſſion, & l'adreſſe au vicaire de la paroiſſe. Elle jette par la fenêtre cet écrit qu'elle abandonne au haſard. Heureuſement celui qui le trouva le lut, le porta au vicaire & lui indiqua l'endroit où il avoit ramaſſé ce papier. L'eccléſiaſtique va trouver le Procureur général, lui remet l'écrit & déſigne l'homme en queſtion ſous les traits les plus capables de le faire reconnoître. Il y a long-tems, dit le Procureur général, que je cherche un homme du caractere dont vous le dépeignez. Je veux m'en aſſurer, & j'y mettrai ordre. Il écrit en conſéquence à ce ſéducteur la lettre la plus preſſante & lui marquant qu'inſtruit du bien qu'il faiſoit ſur ſa paroiſſe, il deſiroit le voir pour lui communiquer des choſes très-importantes & relatives à ſes pieux deſſeins : qu'il l'attendoit à telle heure, le priant de ſe rendre chez lui au tems marqué. Cet

homme plein de confiance ſe rend à l'invitation du Magiſtrat. Celui-ci le reçoit avec l'accueil le mieux concerté, & s'amuſe par le récit qu'il lui fait faire de ſes prétendues bonnes œuvres, & par de nouvelles vues qu'il propoſe à ce ſujet. Dans cet intervalle, un Commiſſaire eſt envoyé chez l'homme en queſtion, accompagné de quatre Officiers de police. Ils trouvent en effet douze jeunes filles réduites à la plus extrême miſere & dont le plus grand nombre avoit déja ſacrifié ſa vertu. Le Commiſſaire demande celle qui a écrit la lettre. Cette jeune perſonne pleine de joie de ce que ſon projet avoit réuſſi, raconte avec ingénuité toutes les vexations qu'elle avoit eſſuyées. Elle ajouta que renfermée depuis trois jours ſeulement dans ce lieu infâme, elle étoit venue à bout de réſiſter aux indignes ſuggeſtions de ſon abominable tyran. Le Commiſſaire bien inſtruit, va rendre compte de ſa commiſſion au Procureur général, & laiſſe ſes aſſiſtans dans la maiſon. Après avoir parlé en ſecret au Magiſtrat, il en reçoit l'ordre de faire arrêter à la ſortie de ſon hôtel l'abo-

minable impoſteur, ce qui fut exécuté. La paroiſſe prend ſoin des jeunes filles.

On ſait que l'année 1776 fait époque dans l'hiſtoire des obſervations météorologiques. L'hiver fut un des plus rudes qu'on eût éprouvé en France avant celui de 1783. Le jour où le froid ſe fit ſentir d'une maniere plus vive, il plut à S. M. d'aller ſe promener juſqu'à trois quarts de lieue de *Verſailles*, accompagnée ſeulement d'un des Capitaines de ſes Gardes. Deux enfans, qui ne connoiſſoient point le Roi, lui demanderent l'aumône ſur le grand chemin. S. M., touchée de leur état, leur fit pluſieurs queſtions, & ils lui apprirent que leur mere étoit morte depuis deux jours; que leur pere étoit malade, couché ſur la paille, n'ayant ni pain, ni feu; ce qui paroiſſoit atteſté par les larmes que ces malheureux enfans répandoient abondamment. Ils témoignerent outre cela au Roi la crainte qu'ils avoient de perdre cet infortuné pere. Curieux de ſavoir s'ils ne lui en impoſoient point, S. M. les ſuivit juſques dans leur chaumiere, & trouva effectivement le pere dans l'état

où ſes enfans l'avoient repréſenté. Attendri ſur un ſpectacle auſſi touchant, le Roi donne ſur le champ de l'argent; & de retour à *Verſailles*, il envoya de nouveaux ſecours & des meubles à cette pauvre famille. Il fit plus; il ordonna que les deux enfans fuſſent mis en penſion & élevés à ſes propres frais.

La Reine n'étant encore que Dauphine, ſe promenoit avec ſon époux: elle vit paſſer un petit garçon qui portoit de la ſoupe dans une écuelle, avec quelques cuillers d'étain... --- *Que portes-tu là, où vas-tu, mon enfant?* --- *Madame, c'eſt de la ſoupe pour mes freres & ſœurs.*--- *Combien en as-tu donc?* --- *Huit, Madame.* --- *Que fait ton pere?* --- *Il eſt Journalier, & il travaille dans ces jardins.* --- *Combien gagne-t-il par jour pour nourrir une ſi grande famille?* --- *Vingt-quatre ſous l'été & vingt l'hiver.* --- *Goûtons cette ſoupe*, dit la Princeſſe au Prince. *Cela n'eſt pas fort ragoûtant; cependant, ce ſont des hommes comme nous, Monſieur, qui s'en nourriſſent: n'importe, je la goûterai;* --- *tenez, goûtez-la auſſi.* Elle tire enſuite de ſa bourſe quatre pieces

d'or, les enveloppe dans du papier, & dit à l'enfant : --- *Porte cela à ton pere.* --- *Suivons-le*, dit enſuite la Princeſſe, *pour voir comment il fera la commiſſion.* Il arrive à la cabane, & jette le petit papier ſur une table, en diſant : *Tenez, mon pere, nous voilà bien riches !* Le bon homme effrayé de voir cet or ; lui dit auſſitôt : *Malheureux ! où as-tu pris cela ?* --- *Je ne l'ai pas pris ; une belle Dame me l'a donné dans le jardin.* --- *Eſt-il bien vrai ?* --- *Oui, mon ami*, lui dit la Princeſſe, qui écoutoit à la porte, *c'eſt moi qui vous ai envoyé ce peu d'argent.* L'infortuné la reconnoît, ſe jette à ſes pieds, pénétré juſqu'aux larmes. *Eh bien, Monſieur*, dit la Princeſſe à ſon époux, *n'êtes-vous pas attendri de ce ſpectacle, ne ſentons-nous pas la plus douce & la plus pure ſatisfaction ? Pourquoi ne pas nous la procurer tous les jours ? Sans doute nous faiſons ſouvent l'aumône ; mais il y a peu de gens de notre état qui la ſachent bien faire.*

Une Veuve d'un hameau près de *Ferney* fut pourſuivie par ſes créanciers ; la Juſtice fit vendre ſon bien. M. de *Vol-*

taire se porta adjudicataire, fit pouſſer très-haut le prix de ce bien, & en devint le fermier pour le compte de la Veuve. Il en fut mal recompenſé ; au bout de l'année, la Veuve lui fit un procès.

Mad. de La..., mariée fort jeune à une eſpece de Métis François Eſpagnol, fort ſagouin, mais fort commode, s'eſt inſenſiblement livrée au torrent des intrigues. Eh, le moyen de s'en défendre ? Sans fortune, il a fallu placer ſon mari, pourvoir à ſes plaiſirs, à ſa parure, au loyer d'un appartement brillant, & tout cela ne s'obtient en ce monde, qu'en donnant de ces échanges de convention, auxquels les hommes attachent d'abord tant de prix, & qui finiſſent par leur paroître ſi peu de choſe. Mais, ſoit que la vérité du proverbe ne puiſſe être démentie ; *que ce qui vient par la flute s'en va par le tambour*, ſoit que les actions amoureuſes de la Dame ayent perdu de leur valeur, il eſt de fait que ſa poſition eſt très-voiſine de ce qu'on appelle, en être aux expédiens : de maniere que, pour conſerver une exiſtence tant ſoit peu décente pendant une ab-

ſence qu'a fait ſon mari, elle s'eſt vue réduite à ſolliciter M. l'Archevêque de lui procurer une place dans une maiſon religieuſe. Le Prélat, dans l'eſpoir ſans doute de rappeller cette mondaine à Dieu, l'a placée chez les Dames de Chaillot. Malheureuſement, un ange ſéducteur l'attendoit dans cette retraite : le digne chapelain s'eſt amouraché d'elle, lui a rendu des petits ſoins, & finalement a conſommé le galant myſtere. Les précautions & la décence ont d'abord favoriſé ce commerce clandeſtin ; mais une ſeule imprudence leur en a fait payer cher les trop courts momens. Une lettre, dépoſitaire de quelques mécontentemens du chapelain envers la Dame Abbeſſe, & remplie d'imputations & d'invectives contre ſa perſonne, eſt, par un funeſte *quiproquo*, tombée dans ſes mains, au lieu d'être remiſe à Mad. de La..., à qui elle étoit adreſſée. L'Abbeſſe s'apperçut de l'erreur avant de l'avoir ouverte, mais par une ſuite de cet eſprit curieux, tracaſſier & inquiſiteur, qui regne parmi toutes ces béates béguines, elle ne put réſiſter à la dévorante tentation de décacheter cette fatale lettr

Quel coup de foudre ! s'y voir traitée de B.., de S.., &c. ! Tant d'audace pouvoit-elle demeurer impunie ? Oh, la tolérance monacale ne va pas jusques-là On fait sonner la cloche funebre ; chaque sœur ouvre les oreilles & ne sait quelle catastrophe elle annonce: Le Conseil s'assemble, fait avec indignation la lecture du libelle odieux ; & d'une voix forte & unanime, prononce anathême contre le couple prophane, qui s'est vû chassé de la maison du Seigneur.

Lorsque M. *Fox* entra dans le Ministere britannique, on y offrit une place à M. *William Pitt* âgé de vingt-deux ans : Il répondit : *Je suis trop jeune pour prétendre aux grandes places & trop fier pour accepter les petites.* Il a depuis calculé qu'une belle réponse étoit quelquefois une duperie & s'est laissé faire Ministre.

Mad. de *Mirabeau* étoit extrêmement *processive*. Son mari, auteur de l'*Ami des hommes*, tourmentoit beaucoup ses vassaux dans une terre qu'il possédoit en *Limousin*. L'un d'eux lui fit cet épitaphe :

Ci gît *Mirabeau* le brutal
Qui juroit bien & payoit mal.

La veuve voulant venger les mânes de ſon époux, intente procès au faiſeur d'épitaphe; il eſt condamné à une amende. Je payerai, dit-il, mais le lendemain de votre mort, je ferai auſſi la vôtre, & j'écrirai ſur votre tombe:

Ci gît auſſi ſa *Mirabelle*
Qui ne fut ni bonne ni belle.

La jolie *Luzzy*, actrice de la Comédie françoiſe s'eſt retirée dans un couvent. *Oh la coquine*, a dit Mlle. *Arnoult! Elle s'eſt fait ſainte dès qu'elle a ſçu que Jéſus s'eſt fait homme.*

Le Marquis de *Crequi* a gagné un procès contre les *Le jeune* qui vouloient être ſes parens. Je crois en effet, a dit le Maréchal de *Biron*, que les *Créqui* ſont parens des *Le jeune*. Lorſque les premiers ſe diſtinguoient dans les batailles, les autres faiſoient des *ſieges*. Les auteurs des *Le jeune* étoient Tapiſſiers.

M. le Comte de *Galifet*, pere de Mad. la Ducheſſe de *Fronſac*, étant allé paſſer l'été dans ſes terres, avoit laiſſé ſon ſuiſſe pour garder ſon hôtel pendant ſon ab-

ſence. Un beau jour, le ſuiſſe diſparoit: on entre dans la maiſon, on la trouve ſans deſſus-deſſous, les glaces briſées, les papiers brulés ou déchirés, l'argenterie enlevée avec plus de deux cens mille livres: on ne doute pas que le ſuiſſe n'ait été l'auteur du vol & de tant de dégât. Quelques jours ſe paſſent l'homme que l'on avoit mis à ſa place, allant pour faire prendre l'air aux appartemens, ſe ſent ſuffoqué d'une odeur fétide inſupportable: il ſuit la trace, & parvient juſqu'à l'endroit d'où elle ſemploit partir: il regarde, il obſerve, il tâte; enfin, il porte la main ſur un cadavre mutilé. Effrayé, il court avertir, montre ſa triſte découverte; & l'on reconnoît que le malheureux ſuiſſe ſoupçonné avoit été la victime de ſa fidélité.

Le Préſident de *S...* écrivit un jour la lettre ſuivante à un inſpecteur de Police. Je vous demande juſtice, M., de la nommée..., qui a donné à mon *Jockey*, une maladie honteuſe. C'eſt un garçon charmant, dont les ſervices me ſont très-agréables, & la perte de ſa ſanté ne peut être punie que par le ſéjour d'un an à

l'hôpital. Je compte que vous ferez là-deſſus votre devoir. L'inſpecteur de Police, homme de beaucoup d'eſprit, & réellement fort au deſſus de ſon état, a fait la réponſe ſuivante. M., ſi vous pouvez me prouver que c'eſt de deſſein prémédité que la nommée.... a gâté la ſanté de votre charmant *Jockey*, je la ferai punir comme elle le mérite; mais je ne lui dois aucune peine s'il a été la trouver, & s'il a pris chez elle une maladie qui eſt devenue, comme vous le ſavez très-bien, un effet d'échange & de commerce. Il eſt des mers ſur leſquelles on ne peut voguer qu'après avoir pris la réſolution d'en affronter tous les dangers. En attendant votre réponſe, je vais m'occuper de la ſanté de la malheureuſe; je vous conſeille de faire la même choſe pour votre *Jockey*, ſi vous deſirez que ſes ſervices continuent de vous être agréables: j'eſpere que cette lettre vous aura convaincu que je ſais remplir tous mes devoirs. Le Préſident ſe l'eſt tenu pour dit, mais la nymphe a répandu l'hiſtoire & on en rit un peu aux dépens du magiſtrat.

Un homme qui partageoit le ſort de
plupart des maris de cette capitale,
ans être doué de la même réſignation, a
oulu ſe ſéparer de ſa femme. Le jour
onvenu, on fait venir celle-ci à une aſ-
emblée de parens chez le magiſtrat. Les
iſcuſſions furent ſi longues qu'il étoit
lus de neuf heures lorſque la ſéance finit,
ns qu'on décidât rien. Au bout d'une
eure, la femme revient, repréſente au
agiſtrat que les portes du couvent qui,
uivant l'uſage, lui ſervoit de demeure
ſqu'à la déciſion de l'affaire, étoient
rmées, & lui demande un aſyle pour
lle & ſon domeſtique, afin de ne pas
tre expoſée à de nouveaux ſoupçons de
part d'un mari jaloux. Après quelques
éflexions d'un côté & beaucoup d'inſtan-
es de l'autre, le Juge fait préparer dans
n hôtel deux chambres convenables.
e lendemain un frere du mari arrivant
ez le magiſtrat, reconnoît ſous la
vrée de ſon frere, l'amant de ſa belle-
eur qui lui donnoit le bras pour mon-
r dans un fiacre. Confondu & de l'appa-
tion & du coſtume que portoit le galant,
va demander à l'homme de robe pour-
oi il rencontre à ſa porte & l'épouſe

infidele & l'homme qui cauſoit la déſunion des époux. On peut ſe figurer la ſurpriſe du magiſtrat, en voyant que ſa complaiſance l'avoit conduit à être le M..... d'une coquine audacieuſe. On a voulu étouffer cette affaire, mais la malignité a eu ſoin de la publier. Dans l'état actuel des mœurs, il eſt naturel que la conduite de la femme obtienne des ſuffrages On plaiſante principalement ſur la nature des fonctions que le magiſtrat a bénignement remplies, mais on s'accorde auſſi à convenir qu'en affaires d'amour, les femmes poſſedent au ſuprême dégré le génie invectif qui fait triompher de tous les obſtacles.

M. de *Monteſquieu* a dit dans *l'Eſprit des Loix*, qu'il étoit un tems où les femmes même devenoient un objet de luxe: il auroit pu dire qu'il en étoit un autre où elles devenoient un objet de négoce. Lorſque la dégradation des mœurs eſt devenue générale, & que ce mot, *aviliſſement*, ne révolte plus les oreilles, on négocie ſa femme ou ſa maitreſſe comme une lettre de change; on n'en va pas moins la tête levée, on rend ſervice à

ſes amis, on y gagne quelque choſe, & on appelle cela, faire des affaires en faiſant des ménages. Voici une anecdote où l'un de ces faiſeurs d'affaires s'eſt compromis un peu plus fort que de jeu. Il vivoit depuis trois ans avec une des plus fameuſes Laïs de la capitale; il avoit mangé une partie de ſa fortune, & devenu raiſonnable par impuiſſance, il ſe propoſoit de renoncer aux vanités du monde, quand le haſard ramena de l'*Amérique* ici, un homme qui en étoit parti avec beaucoup de dettes & qui revenoit avec beaucoup d'argent. Après les premiers complimens, après les aſſurances de tout le plaiſir que l'on goûtoit à revoir le nouveau débarqué, on lui fit part de la détreſſe où l'on ſe trouvoit & de la néceſſité où l'on étoit d'abandonner une maîtreſſe charmante; bref, on la propoſa, & elle fut acceptée. Les conditions furent que l'ancien amant auroit le droit de reſter le commenſal de la maiſon en reſpectant toutefois les conventions nouvelles. La table étoit bonne, on fut exact de ce côté: ſur l'autre point on ne le fut pas, mais on s'entendit pour tromper le payant, comme cela ſe

pratique. Au bout de quelque tems, un créancier de celui-ci ſachant qu'il étoit de retour & riche, propoſa au premier amant de lui donner la moitié dans quelques lettres de change preſcrites, s'il parvenoit à les faire acquitter par le débiteur. On fit à ce ſujet un marché avec l'amante, on propoſa de partager le gain: enfin, après bien des difficultés, l'Américain conſentit à payer & remit la ſomme entiere; la moitié fut fidélement envoyée au créancier, il fut queſtion de partager l'autre: débat pour le partage. L'agioteur reclamoit les deux tiers & la nymphe, l'égalité. Au bout d'une longue conteſtation, elle garda tout: ne voilà-t-il pas que ſon vil *caprice* porte des plaintes au Lieutenant de Police. Sur l'ordre que le magiſtrat donna à la fille de ſe rendre chez lui, elle demanda que ſon ancien & ſon nouvel amant comparuſſent avec elle, ce qui lui fut accordé. On peut juger de la ſurpriſe du magiſtrat, quand il entendit le récit fidele de l'aventure. La conteſtation n'a pas été longue, on a chaſſé honteuſement l'agioteur, le nouvel amant a abandonné ſa maîtreſſe, la fille a reçu ordre de faire remettre la

ſomme au véritable créancier ſous une heure, & le créancier informé de tous les détails, a fait porter la ſomme à ſon curé pour être diſtribuée dans les vingt-quatre heures aux pauvres les plus néceſſiteux de la paroiſſe. Voilà une bonne œuvre dont la ſource eſt certainement bien impure.

Il eſt dans le Droit romain pluſieurs manieres d'acquérir. *Juſtinien* en a fait un titre particulier dans ſes Inſtituts. Un maçon de *Fons* en *Languedoc*, nommé *Pégourié*, peu ſatisfait de toutes celles qui ſont dénombrées dans les loix romaines, en voulut inventer une nouvelle à ſon uſage. Comme l'avare de *Moliere*, qui n'admiroit point un bon repas qu'il falloit payer, & exhortoit ſon cuiſinier à lui faire, pour chef-d'œuvre de ſon induſtrie, un repas délicat & ſomptueux, qui ne lui coûtât pas un ſoû ; *Pégourié* ne ſe ſoucioit point d'acquérir une choſe, en donnant ſon prix en argent ou autre équivalent. Il convoitoit beaucoup depuis longtems, une piece de terre d'un de ſes voiſins ; mais il vouloit en devenir propriétaire, ſans bourſe délier. Cela

paroît difficile à bien des honnêtes gens : voici le moyen de l'induſtrieux maçon : il choiſit pour confident un nommé *Débrieu*, laboureur de ſon voiſinage. Soit par ſon éloquence, ſoit en l'intéreſſant, il ſut l'engager dans ſes vues. Si *Débrieu* ne fut que complaiſant & généreux, c'eſt malheureuſement une eſpece de généroſité pour laquelle les loix n'ont point établi de reconnoiſſance. Quoiqu'il en ſoit du ſalaire, voici le pacte. Les deux amis conviennent enſemble que *Débrieu* ſe préſentera chez un tabellion un peu éloigné du lieu, ſous le nom du propriétaire du champ convoité, & que la vente ſe fera ainſi paiſiblement entr'eux deux. Un ſi beau projet s'exécuta ſans délai. Nos deux aſſociés vont, le 8 Juin 1781, chez un tabellion : *Je ſuis moi*, Pégourié, *qui veut acheter telle piece de terre, & voilà* Tyſſeyre, *propriétaire de ladite piece, qui veut me vendre*. Il n'y eut que ces deux mots à dire. Le tabellion dreſſa l'acte : voilà la vente conſommée ; & les deux contractans ſortent tout joyeux du ſuccès. On conçoit pourtant qu'il devoit reſter quelques petites difficultés ſur la tradition de l'immeuble vendu. Il n'étoit pas

aisé à *Pégourié*, malgré son acte en bonne forme, d'aller se mettre en possession du champ. Le véritable *Tysseyre* n'auroit pas été facile à déposséder sans bruit ni querelle. Apparemment que l'acquéreur, content de la propriété, se proposoit d'en laisser quelque tems l'usufruit au possesseur, ou se commandoit la patience d'attendre sa mort, ou enfin, espéroit de l'avenir ou de son génie quelque expédient nouveau pour donner à l'acte son effet. Un incident fort simple vint lui épargner les embarras. Soit indiscrétion de sa part (car les petits criminels sont quelquefois indiscrets par vanité), soit propos échappés au faux vendeur, la nouvelle de cette supercherie parvint, après quelque tems, au tabellion surpris. L'amour propre de l'officier fut piqué de se voir dupe ; & d'ailleurs l'intérêt de s'absoudre lui-même de tout soupçon de complicité avec ces deux faussaires, lui firent bientôt rompre le silence. Il rendit plainte contre les coupables. Ils ont été condamnés au banniſſement par les Juges du lieu, & le Parlement de *Languedoc* en confirmant cette sentence, y a joint en faveur de

Débrieu, la formalité assez maussade d'une amende honorable.

Mlle. *Fanier* venoit de jouer un rôle d'officier : elle rentra dans la coulisse en criant ; *Oh ils m'ont reconnue !* Le ventriloque *Desessarts* lui dit : *Vous ne faites donc pas comme certaine actrice de Londres...* & alors, en homme à qui la nature donna tout son esprit en mémoire, il raconta qu'une comédienne angloise dont il estropia un peu le nom (c'étoit de Mlle. *Woffingthon* qu'il vouloit parler) après avoir joué avec le même succès un rôle d'homme, dit en rentrant au foyer : *Je parie que la moitié du public m'a prise pour un homme ;* qu'un de ses camarades lui avoit répondu : *Ne vous inquiétez pas, l'autre moitié est parfaitement assurée du contraire.* — *Oh*, dit la belle *Fanier*, *la moitié du public ! c'est un peu fort. Mais peut-être le public de ce jour-là n'étoit-il composé que d'une cinquantaine de badauds.*

Les annales du tripot comique offrent plus d'une scene sanglante. La bravoure n'est pas toujours une vaine simagrée chez les héros de théâtre. Le superbe

La Rive & ſon confident *Florence* en ont, ces jours-ci, donné une nouvelle preuve. Le premier étoit *Semainier*. Prêt à paroître ſur la ſcene, il s'apperçut que *Florence* n'étoit pas encore habillé, & lui fit d'abord des repréſentations fraternelles ſur ſa négligence. Le confident répondit avec humeur: alors le *Semainier* prenant le ton & le geſte de ſon emploi, le menaça de le mettre à l'amende. On s'échauffe: *La Rive* traite ſon camarade de *poliçon*. Après la piece, *Florence* voulut avoir raiſon de cette injure: on s'entremit vainement: les graves hiſtrions ſermonerent, les femmes piaillerent; enfin le ſuprême ordonnateur du tripot ſurvint, interpoſa ſon autorité & défendit toute voie de fait. Cette défenſe n'eut aux yeux du Spadaſſin *Florence*, que ſa valeur intrinſeque; le lendemain matin il alla trouver ſon adverſaire & l'emmena au *champ de Mars*. Le combat fut opiniâtre, *La Rive* reçut une légere bleſſure & déſarma *Florence*. Prenant en ce moment l'air de dignité du Chevalier *Bayard*, il dit au vaincu: *Allez, votre vie eſt dans mes mains; je vous la rends avec votre épée & je vous répete que vous*

n'êtes qu'un poliçon. La deſſus nos braves ſe ſont ſéparés, & ſont retournés chacun chez eux.

Un jeune homme de la premiere qualité, à peine ſorti des mains d'un gouverneur qui l'entretenoit dans une vertueuſe ignorance de ce que nos jeunes gens ſavent le mieux, eſt tombé amoureux d'une de nos plus décidées *impures* & il faiſoit fort gravement le ſiege de cette place dans toutes les regles. Il y auroit peut-être mis autant de tems que les Eſpagnols à celui de *Gibraltar*, ſans un petit événement qui a un peu décontenancé ſa gravité en lui prouvant que ſes yeux faſcinés n'appercevoient pas d'énormes breches. Il avoit bonnement cru avoir beſoin de gagner une ſoubrette, & comme il avoit beaucoup de meſures à garder, parce que ſes parens n'étoient pas gens à pardonner une *belle paſſion* de cette eſpece, il avoit dû ſe procurer à grands frais un entrepôt pour les lettres & les préſens. Il n'avoit encore eu que le *bonheur* de lorgner & d'être lorgné. Son extrême timidité n'avoit oſé tenter un abordage qu'il s'imaginoit terrible;

mais enfin les réponſes à ſes billets commençoient à devenir ſi tendres, ſi encourageantes, qu'au ſortir du ſpectacle, plus hardi que jamais, & tout fier de tant d'audace, croyant commencer de cet inſtant ſeulement à être un homme du monde & à bonnes fortunes, il s'ouvre à l'un de ſes gens, lui ordonne de ſuivre cette Dame juſques chez elle, de la ſaluer de ſa part & de lui demander à quelle heure elle voudroit rec voir ſa viſite : le laquais, beau garçon nouvellement débarqué à *Paris*, ſuit à la trace, arrive, entre, ignore qu'il eſt ſuivi pas à pas de ſon maître à qui le cœur palpite autant de crainte que d'eſpoir. Et tout cela pour une *impure !* Il faut convenir que l'honnête gouverneur avoit bien *ſingulièrement* élevé ſon bénévole pupile ! Notre amant tranſi ſe gliſſe dans la maiſon, monte l'eſcalier, ſe colle à une porte que la belle a fait refermer après l'introduction du beau laquais. On ſe mord ſouvent les doigts pour avoir écouté aux portes ; vous jugerez bientôt ſi notre *Céladon* y gagna. — Madame, M. le Comte me charge, comme j'avois commencé de vous le dire au bas de l'eſcalier

lorſque vous avez ordonné que je montaſſe, de vous ſaluer de ſa part & de vous demander à quelle heure il pourra venir vous..... --- Quoi? venir! une heure!.. votre nom, mon ami? --- *La Brie*, Madame. --- Mais... *Julie*, ſavez-vous bien que *La Brie* eſt l'un des plus jolis garçons que j'aie jamais vus? quels cheveux! quelles dents! quelle taille!..... & c'eſt la force d'un Turc.... & la peau... comme du ſatin!... *Julie*, tournez la clef de cette porte. Votre maître eſt donc bien preſſé? Mais, mon enfant, les diamans qu'il m'envoya hier ſont ſi petits! je n'ai pas voulu le déſeſpérer... C'eſt ce jeune homme fluet, n'eſt-ce pas? --- Oui, Madame. --- Oh! pour voir... délacez moi, mon cher; cette *Julie* ſe fourre toujours je ne ſais où... & ton meſſage eſt un grand ſecret pour la maiſon? --- On m'a recommandé le plus grand myſtere.--- Tu ſais donc garder un ſecret.... Eh bien! je veux t'en confier un... Fort bien, comme cela... *La Brie* eſt adroit... il fait ſi chaud!... Ote-moi cette épingle... celle-ci... ſoutiens-moi..... Mais je ſerai mieux aſſiſe. Je ne vis que ſur mon canapé.. comme tu es fait!... viens, nous ſommes ſeuls.... Tu

es étonnant !... l'aimable garçon !... Ah ! le brave ! --- M. le Comte n'y tenant plus (on perd patience à moins) veut entrer, la porte réſiſte. *Julie* accourt au bruit par un autre côté, l'attire dans une autre chambre, interroge, répond & pendant ce tems-là *La Brie* s'eſquive. On ſonne; *Quel bruit eſt-ce donc*, dit une voix trainante? --- M. le Comte qui croit que ſon laquais eſt venu & qui veut entrer. --- Bon Dieu ! ce M. le Comte veut-il dès la premiere viſite, me paſſer la chemiſe, me ſurprendre toute nue? faites attendre un inſtant. --- Le jeune Comte, entendant quelqu'un qui deſcend l'eſcalier, ſort, court, joint *La Brie* à quatre portes de là. --- Comment, coquin ! c'eſt ainſi que tu fais mes commiſſions? j'ai tout entendu: je te rouerai de coups. --- Eh, M. le Comte ! mettez-vous à ma place... croyez que malgré les deux louis qu'on m'a donnés & que voici, je vous aurois tout confié par reſpect.. Hélas ! je ne pouvois pas faire mieux. --- Je ſuis d'une fureur... Un laquais !... je te chaſſe... mais non, *reprend le Comte*, j'ai tort, voici deux autres louis... tiens... la leçon vaut davantage... Où diable

allois-je placer de l'amour!... Donne-moi tous les matins des nouvelles de ta ſanté. Ce ſont deux expériences, morale & phyſique ; j'aime encore mieux que tu ayes tenté la derniere que moi. --- Le galant, la belle *impure* & le beau laquais raconterent tous trois fort plaiſamment cette hiſtoriette. Tels ſont les progrès de la *civiliſation* dans les capitales, que peu de jours ſuffiſent pour y former un *La Brie*.

M. *D'Auc*.... Fermier-général, brouillé depuis long-tems avec ſon frere, étoit ſi fort en colere contre lui qu'il lui échappa de dire devant ſes enfans : *Quoi ! il ne ſe trouvera perſonne qui me venge de cet homme-là !* Le lendemain le plus jeune de ſes deux fils demande dès le matin à lui parler & vient déclarer qu'il partage ſon reſſentiment & veut en faire éprouver les ſuites à ſon oncle. Le pere lui repréſente le danger qu'il peut courir : le jeune homme perſiſte, & le vieux *D'auc*.... finit par encourager ſa valeur. Alors le bon fils dit à ſon pere qu'il n'a qu'une inquiétude ; on lui demande ce dont il s'agit : il développe une aſſez longue liſte

de créanciers, & dit que ſon ſeul regret, s'il ſuccombe, c'eſt de faire tort à tous ces honnêtes gens auxquels il doit. Le pere touché de tant de courage & de délicateſſe, ſe met à le conſoler lui-même, & ſigne un arrêté général au bas de ſon mémoire. *Dauc....* le fils n'ayant plus rien qui l'inquiéte, s'en va fiérement chez ſon oncle le lendemain matin ; mais au lieu de lui propoſer de ſe battre, il lui fait un million d'excuſes de la part de ſon pere, & en ſigne de réconciliation, il prétend être chargé de le prier à dîner pour le lundi ſuivant. Puis il retourne chez ſon pere & dit qu'il a bien ſu mettre ſon oncle à la raiſon, que celui-ci viendra faire ſes excuſes, & même demander à dîner, pour prouver qu'il n'eſt pas fâché. Il ne manqua pas de venir en effet comme ſon neveu l'avoit dit ; il eſt vrai qu'il ne demanda pas d'excuſes, mais ſeulement à dîner ; & c'eſt ainſi que ce jeune homme avec plus de dépenſe d'eſprit que de courage vint à bout de réconcilier les deux freres & de payer ſes dettes.

Un riche Américain & ſa femme arri-

vent à *Paris* & ſe logent dans l'un des plus conſidérables hôtels garnis de cette capitale, avec leurs nombreux domeſtiques & un grand ſinge dont les mœurs ſont ſi douces, dont l'éducation qui feroit honneur à la Comteſſe de *G*....., a été ſi bien ſoignée, qu'on lui laiſſe toute ſa liberté & que jamais il n'en abuſe. Dans cette même maiſon, logoient depuis quelque tems, une jolie Dame de *Limoges* à peine âgée de ſeize ans & ſon jeune mari, couple charmant qui intéreſſoit tous ceux avoient occaſion de le connoître. Le mari étoit dangereuſement malade : ſon danger & la douleur de ſon épouſe affligeoient toute la maiſon. Ces deux étrangers ſenſibles demanderent à le voir, furent admis auprès de ſon lit & leur ſinge les y ſuivit ſans qu'on s'en apperçut, tant on étoit pénétré du touchant ſpectacle dont on s'occupoit. Chacun indiqua ſon remede, comme cela ſe pratique ; on n'en négligea aucun & le malade mourut. Le lendemain de ſes funérailles, les maîtres du ſinge allant dîner chez le Dr. *Francklin*, leurs gens ſe diſperſerent & laiſſerent l'animal domeſtique à la garde d'un petit garçon

qui l'abandonnant à lui-même alla jouer dans le voiſinage. Le ſinge parcourt tout l'hôtel, entre dans l'appartement déſert où le malade étoit mort & qu'on aëroit. Il prend quelques hardes qu'il trouve là, un bonnet, un ruban, il imite de ſon mieux le défunt & va ſe mettre dans ſon lit. Une femme de chambre ayant quelque choſe à chercher auprès de ce lit, voit la hideuſe figure, pouſſe un cri & s'évanouit. Un valet accourt, rappelle cette fille à la vie; elle reprend l'uſage de ſes ſens, pouſſe un nouveau cri en montrant le lit à ce valet préoccupé & dit: *l'eſprit de Monſieur!* puis elle retombe ſans connoiſſance. Le domeſtique s'enfuit, appelle; la jeune Dame arrive à ces clameurs, voit le bonnet de ſon mari, un viſage affreux mais immobile, elle croit qu'on s'eſt permis un jeu abominable pour l'épouvanter & lui déchirer le cœur; elle ne peut que faire les geſtes muets de la plus énergique indignation. Mais le viſage ſe remue, fait des grimaces, contrefait les mouvemens de ſon époux malade, la frayeur eſt au comble & générale; on ſe heurte; on ſe précipite hors de cette

chambre. Arrive le petit garçon qui craint d'être grondé & qui cherche partout le ſinge. Cet animal qui vraiſemblablement s'attendoit à ſe voir choyé & ſervi comme il avoit vu que le malade l'étoit, & qui ne s'étoit couché là, ſelon toute apparence, que pour boire ou manger quelque choſe de bon qu'on ne lui apportoit pas, ſe leve bruſquement, quitte avec dépit manteau de lit, ruban, bonnet, & avec les marques les moins équivoques d'un deſſein formé, il va caſſer, briſer tout ce qu'il peut rencontrer de porcelaine ou de fayance, dont il avoit vu qu'on uſoit pour préſenter ou du bouillon ou des médicamens au moribond & rejoint ſon gardien. La jeune Dame eſt encore fort incommodée de l'effet de la frayeur, ſa femme de chambre en a contracté un tremblement preſque univerſel qui dure encore malgré les meilleurs remedes; le valet bon limouſin ſoutient qu'il a vu le Diable, & l'on s'inſcrit pour voir le ſinge.

La Comteſſe D** deſiroit une maiſon de campagne près du Bois de Boulogne. Elle jetta les yeux ſur une maiſon char-

mante, ſituée à *Auteuil*, & appartenant à la Marquiſe de *B*** qui l'occupe avec la Comteſſe *Amélie* ſa fille. La Comteſſe *D*** écrit à Mad. de *B*** & lui fait la propoſition de lui vendre tout-à-fait ou de lui céder pour l'année, la maiſon en queſtion. La Marquiſe *D*** eſt fort attachée à cette maiſon & ſa fille encore davantage, cette derniere étant preſque toujours d'une aſſez mauvaiſe ſanté. La Marquiſe cependant ne ſavoit trop comment ſe tirer de ce pas difficile : elle ne vouloit pas choquer une Dame ſi fort en faveur. Enfin la Comteſſe *Amélie* ſe chargea de faire la réponſe: elle envoya à la Comteſſe *D*** les dix vers ſuivans tirés de la troiſieme ſcene du ſecond acte de *Britannicus*, & elle y fit les petits changemens abſolument néceſſaires, pour que ces vers puſſent être adaptés à la circonſtance.

Tout ce que vous voyez conſpire à vos deſirs :
Vos jours toujours ſereins coulent dans les plaiſirs.
La Cour en eſt pour vous l'inépuiſable ſource,
Ou ſi quelque chagrin en interrompt la courſe,
Tout Verſailles ſoigneux de les entretenir,
S'empreſſe à l'effacer de votre ſouvenir.
Mon Amélie eſt ſeule : en l'ennui qui la preſſe,
Elle ne voit qu'Auteuil & moi qui l'intéreſſe,
Et n'a pour tout plaiſir, que ces bois, que ces fleurs
Qui ſavent quelquefois adoucir ſes douleurs.

La Comteſſe *D*** reçut cette réponſe lorſqu'elle étoit en grande compagnie. Ah ! dit-elle en la décachetant, c'eſt de Mad. de *B***, qui probablement me cede ſa maiſon ; puis jettant les yeux ſur la lettre même : *Ce ſont des vers*, s'écrie-t-elle ! *quelle agréable ſurpriſe ! les femmes d'eſprit ne font rien comme les autres* ; & auſſitôt de lire rapidement cette petite piece de poéſie qui contient le refus le plus honnête. Ce refus tout honnête qu'il eſt, fit tort à la poéſie. *Ah ! quels vers* ; dit-elle avec dédain, *il n'eſt pas poſſible d'en faire de plus mauvais.* On les lit tout ha t ; & tous les aſſiſtans de répéter qu'il n'étoit pas poſſible d'en faire de plus mauvais. Tous ceux qui entroient, étoient condamnés à les lire & en bons courtiſans ne manquoient pas de s'en mocquer. Enfin entre la Marquiſe de *Voyer* : On lui montre ces vers *déteſtables* (c'eſt encore ainſi qu'on les appelloit) & on lui demande ſon ſentiment. Mad. de *Voyer* n'a pas plutôt lu les trois ou quatre premiers, qu'elle regarde toute l'aſſemblée avec un grand étonnement & ſe met à leur dire : *Mais eſt-ce que vous êtes ici tous d'accord pour me perſiffler ? Ce-*

vers-là ſont de Racine. On n'en veut rien croire, on va chercher *Britannicus*, & on les trouve. Cette aventure fait grand bruit à la ville & à la cour. Ce qu'il y de plaiſant, c'eſt ce pauvre *Racine* qui en eſt la dupe, quoiqu'il ne ſoit coupable de rien. Les courtiſans perſiſtent à dire que ces vers ſont déteſtables.

M. le Duc de *Chartres*, en ſe remettant à la tête de la Franc-maconnerie françoiſe en a fait renaître le goût. On a vû de toutes parts des loges s'élever. Un pauvre diable qui s'imaginoit que l'objet de ces aſſemblées étoit de faire de l'or, eut envie d'en apprendre le ſecret. Il eut l'adreſſe de s'inſinuer dans une ſalle où l'on tenoit loge & le courage de s'y tenir quelque tems, caché derriere une tapiſſerie. Un mouvement involontaire le trahit & on l'eut bientôt découvert. On lui fit une belle peur & ſuivant les loix on l'obligea à ſe faire recevoir. La cérémonie faite & après s'être beaucoup amuſé de ſa frayeur, les freres ſe cottiſerent en faveur de ce malheureux & la quête lui produiſit ſeptante-cinq louis. Celui-là a bien eu le véritable ſecret,

& ſon eſpoir d'apprendre à faire de l'or n'a pas été déçu.

On a mandé de *Metz* une aventure que l'on aſſure auſſi vraie qu'elle paroît extraordinaire. L'exécuteur de la haute Juſtice de *Landau*, qui paſſe pour très-habile dans l'art de décoler, reçut une lettre anonyme qui l'invitoit à ſe rendre à un jour marqué, à la porte de *Nancy* & à ſe munir de ſon damas. Lorſqu'il fut arrivé au lieu indiqué, trois hommes armés ſe ſaiſirent de lui, en l'exhortant à ſe laiſſer faire. On lui banda les yeux, on le fit entrer dans une chaiſe de poſte. Après environ douze heures de chemin, on le conduiſit dans une chambre tendue de noir & éclairée par pluſieurs lampes. Là, on lui ôte ſon bandeau, on lui montre une perſonne à genoux, ayant de beaux cheveux épars & la tête enveloppée dans un ſac. Il entend des gémiſſemens. On lui ordonne d'abattre la tête à cette perſonne. Il refuſe, on le menace en lui mettant deux piſtolets ſur la gorge, il eſt enfin forcé d'obéir. A peine l'exécution eſt elle faite, qu'on lui remet une bourſe de deux cens

louis ; on lui rebande les yeux, & après l'avoir promené dans la chaiſe de poſte le même tems qu'on avoit employé à venir, on le reconduit à la porte de *Nancy* où on l'avoit pris. Il ne put découvrir de quel ſexe étoit cette malheureuſe victime, ni dire en quel endroit il avoit été conduit : mais il croit avoir paſſé le Rhin.

Au commencement du carême, un Financier pouſſé par un mouvement involontaire de la grace, voulut enfin ſe convertir. Il va à confeſſe & s'y accuſe d'avoir acheté un abbaye pour ſon fils. Le Prêtre ſcandaliſé d'une pareille ſimonie lui dit, qu'il ne lui donneroit point l'abſolution qu'il ne ſe ſoit défait du bénéfice. Dans la ſemaine de Pâques, le Financier eſt revenu dire au confeſſeur, qu'il avoit exécuté ſes ordres, que ſon fils n'avoit plus le bénéfice, qu'il s'en étoit défait, que même il l'avoit revendu juſte ce qu'il lui avoit coûté, ne voulant point par délicateſſe y gagner un ſou.

Il eſt mort, il y a quelque tems, &

Paris, un ancien Conſeiller au Parlement fort vieux & fort avare. Après avoir reçu tous les ſecours ſpirituels de l'égliſe, il voulut regler lui-même les frais de ſes funérailles. Il demanda combien il lui en coûteroit pour faire ſonner les cloches à ſon enterrement ; on lui répondit cent écus. Il trouve cette ſomme exhorbitante, comme on peut bien le penſer. *Cent écus*, diſoit-il, *pour une pareille bagatelle, je n'en reviens pas : je ne conçois rien aux arrangemens de l'égliſe : on m'a adminiſtré pour rien le plus auguſte de tous les ſacremens & l'on exige cent écus pour faire ſonner de miſérables cloches; c'eſt bien là le cas de dire que ſi ces Meſſieurs donnent* gratis *leur farine, ils vendent leur ſon furieuſement cher.* Ce Magiſtrat avoit porté la léſine à un point ſi éminent, qu'il auroit pu donner des leçons à tous les harpagons du monde. Il avoit renvoyé tous ſes domeſtiques & ſe ſervoit lui-même. Cependant il avoit encore la vanité de ne vouloir point paſſer pour ce qu'il étoit. De tous les habits de livrée qu'il avoit vendus, il en avoit conſervé une ſeule manche qu'il paſſoit dans ſon bras, toutes les fois

qu'il vouloit jetter de l'eau par la fenêtre, afin que ſes voiſins ne n'apperçuſſent pas qu'il étoit ſans domeſtiques. Si *Moliere* avoit connu un pareil trait, il n'auroit sûrement pas manqué d'en faire uſage dans ſon excellente comédie de l'Avare.

On raconte que M. le Comte de *Lauraguais*, allant un matin en *chenille* dans un fiacre, fut arrêté dans un embarras à côté d'une ſuperbe voiture où étoit M. de *B.*, Intendant de Province, avec ſa femme qui eſt de la figure la plus déſagréable. M. de *B.* dit avec hauteur au fiacre de reculer. M. de *Lauraguais* répondit avec fierté & défendit au cocher de remuer. M. de *B.* demanda excuſe au Comte, ſous prétexte de ne l'avoir pas d'abord apperçu. *Qu'importe ce que je ſuis*, dit le Comte, *qui êtes-vous ici, Monſieur, pour parler d'un ton ſi haut au dernier particulier?* Madame l'Intendante qui avoit juſques-là gardé le ſilence, s'écria que ce propos n'étoit gueres honnête pour un homme de qualité, & en diſant cela elle mit la tête à la portiere. *Ah! pardon, Madame*, dit M. de Lauraguais, *ſi vous vous fuſſiez montrée*

plutôt, le cocher, les chevaux, moi, tout l'équipage auroient reculé.

Le jeune *Freron* s'eſt fait beaucoup d'honneur par la fermeté noble & décente avec laquelle il a ſoutenu la vive mercuriale du Lieutenant de Police ſur la maniere dont il avoit traité le comédien *Deſeſſarts* dans ſes feuilles. Les protecteurs de l'hiſtrion exigeoient du Journaliſte une rétractation en forme d'excuſes. Le magiſtrat fit venir *Freron* & lui ordonna d'ôter ſon épée : *J'aime mieux*, dit-il, *rendre mon épée que ma plume.*

On lit dans une feuille publique, le récit ſuivant qui peint aſſez bien une des claſſes de nos citoyens. --- J'étois hier chez un de mes amis. Une femme y vint pleurer la mort de ſon mari ſoldat invalide. La ſcene m'a paru ſi plaiſante qu'auſſitôt que cette veuve fut partie, j'ai demandé une plume & j'ai tranſcrit mot pour mot ce qu'elle avoit dit. Mon ami qui ignoroit la mort de l'invalide, lui dit : Eh, bien ! comment ſe porte votre mari? --- Bien, Monſieur, bien, oh, très-bien. Le pauvre cher homme, il a été enterré

hier... C'eſt jeudi matin qu'il me dit.... J'étouffe;--- Tu étouffes, pauvre Jacques, je l'appellois quelquefois comme ça par drôlerie. Je te l'avois bien dit : c'eſt ton aſthme. Mais pourtant reſpire... --- Je ne peux pas --- Ah, que ſi, ne fais donc pas tant le douillet; mon Dieu, que je ſuis fâché de lui avoir dit ça! car il ne pouvoit pas. Çà le tenoit comme un plomb. Je lui fis boire la *portion de confeſſion* d'hyacinte que le chirurgien m'avoit donnée. Ça coûtoit trente-deux ſous ni plus ni moins, ſans que je le lui reproche au pauvre cher homme: mais ça ne paſſoit pas. Quand je vis ça, je lui dis: Eh bien, Jacques, ſi j'envoyois chercher un Prêtre. --- Comme tu voudras. J'envoyai chercher le Prêtre, il ſe confeſſa, le pauvre cher homme. Il n'avoit pas plus de malice qu'un enfant, c'étoit tout un. Quand il fut confeſſé: Eh bien, vois-tu, mon mari, c'eſt toujours une ſûreté, vois-tu? on ne ſait qui meurt ni qui vit, tu le vois. Ça ne fait ni bien, ni mal. On lui porta le bon Dieu à dix heures. Il étoit aſſez tranquille. Je croyois qu'il alloit s'endormir. Un petit moment après : ma femme, ma femme.... --- Eh

bien, que veux-tu ? — Ah, mon Dieu, je vois les poëlons qui tournent. C'eſt que j'avons quelques poëlons attachés à la muraille vis-à-vis de ſon lit. Ah, mon Dieu, je me ſauve, je cours appeller des voiſins ; je reviens. Il étoit déja mort. On ne l'auroit jamais dit ; le pauvre homme ! il n'a pas eu d'agonie. Il n'a pas fait de *frime* du tout : me voilà toute ſeule, ſans homme. Je voyois bien qu'il n'iroit pas loin. Le jour de notre délogement qui étoit donc, il y eut mardi huit jours, il n'a jamais pu porter que quatre chaiſes ; encore il ſuoit. Il étoit fainéant, c'eſt vrai : mais il ne me diſoit rien. Le veux-tu blanc, le veux tu noir? c'étoit tout un, & il faut que je rende tout à la compagnie, juſqu'à ſes cravates, & j'en ai égaré deux, ou peut-être bien les a-t-il vendues, le pauvre homme, pour boire un coup d'eau-de-vie. Il n'avoit que ce défaut là. Plus d'homme, ô ciel, ô ciel, plus d'homme ! il ne diſoit pas grand, choſe, mais encore c'étoit une conſolation de le voir là. Il me l'avoit toujours bien dit. Va, cet aſthme me jouera quelque tour. Eh, bien vlà le tour... le vlà. Encore ſi c'étoit un homme comme

un autre, on diroit : mais jamais rien. Il ne m'a caſſé qu'un miroir en vingt ans, encore, c'eſt que je l'avois obſtiné, & moi je l'appellois quelquefois grand couard, grand lâche, il ne répondoit pas plus que ce chenet. Je me le reproche bien à préſent. Eh, mon Dieu, plus d'homme ! je n'en trouverai plus un comme cela : mais ce n'eſt pas tout encore, il emmenera quelqu'un de la famille, car il avoit une jambe plus longue que l'autre quand on l'a mis dans la biere. Il n'y a rien de plus sûr & certain. Adieu, Monſieur, ſon enterrement m'a coûté un louis, au lieu que s'il avoit été enterré à l'hôtel, ça ne m'auroit rien coûté, & puis on n'auroit que ça, il faut bien que je lui faſſe dire quelques meſſes, car il ne me laiſſeroit pas tranquille. Adieu, Monſieur, ne m'oubliez pas, je vous en prie.... Mon ami lui donna un louis, elle fit la révérence & s'en alla. Que ne puis-je vous rendre les inflexions de voix, les geſtes, les ſoupirs, les larmes, & ces paſſages ſubits du calme aux emportemens de la douleur, dont cette femme animoit ſa converſation ! cette ſcene vous paroîtroit vingt fois plus plaiſante, car

pour me ſervir d'une expreſſion populaire, *c'eſt le ton qui fait la muſique.* Mais malheureuſement tout cela ne *peut pas ſe rendre ſur le papier.*

Le fameux Fermier général *Bouret* a été un jour, trouvé mort dans ſon lit. Peu de jours avant, il avoit annoncé ſa fin à ſes amis, ce qui a fait croire qu'il s'étoit empoiſonné. Avec des richeſſes immenſes il a eu le ſecret de vivre toujours dans la gêne & il étoit prêt à tomber dans la miſere; il a laiſſé cinq millions de dettes & eſt mort preſqu'inſolvable. Un faſte & un luxe dont on ne peut ſe faire d'idée, l'ont réduit là; il les pouſſoit au point d'avoir nourri une vache avec des petits poids verds à 150 livres le litron, pour pouvoir en régaler dans la primeur, une femme qui ne vivoit que de lait. Il y a de lui mille traits de cette nature.

Une petite fille très-jolie étoit prête à ſe marier. On ne pouvoit aſſez admirer ſon air virginal. Son prétendu ſoupe avec elle chez ſes grands parens. Elle ſuppoſe une incommodité & ſe retire

dans ſon appartement. On croit procurer à l'époux futur un avant-goût du bonheur dont il doit jouir bientôt ; on le mene auprès de ſa maîtreſſe pour ſavoir par elle-même des nouvelles d'une ſanté qui doit intéreſſer un amant empreſſé de former le nœud conjugal. Le pere & la mere entrent les premiers, ſuivis du prétendu. Quel ſpectacle pour leurs regards : le pere aiſſe d'effroi tomber la lumiere. La jeune vierge étoit couchée entre deux moines..... On ne ſera pas tenté de demander ce que devint l'aſpirant à la couche nuptiale. La chaſte Demoiſelle a été enfermée à *Ste. Pelagie*, couvent où l'on ſoumet à une exacte clôture, les femmes un peu trop indulgentes pour leur lubricité.

Notre fameux Arlequin *Carlin* fut invité par un de ſes amis à aller manger à table d'hôte. Le haſard le fit placer devant un homme qui ne s'occupoit qu'à manger & qui ne ſe mêloit en rien de la converſation, quelqu'intéreſſante qu'elle pût être. *Carlin* devina la raiſon qui empêchoit ce convive de prendre part à la converſation qui avoit été fort gaie. Il

prit un verre de vin & en s'inclinant d'un air riant & gracieux, lui dit tout haut; *Monſieur, allez-vous faire F.....* Tous les aſſiſtans ſe regarderent avec un étonnement qui fut ſuivi d'un grand éclat de rire, lorſque celui à qui *Carlin* s'étoit adreſſé, répondit fort civilement, *Monſieur, vous êtes bien poli, vous me faites bien de l'honneur.* C'étoit un ſourd qui n'ayant point entendu le propos d'Arlequin, s'étoit imaginé, à l'air affable de ce dernier, qu'il lui faiſoit l'honneur de boire à ſa ſanté.

Un Cordelier alloit à pied prêcher dans un village éloigné de dix-huit lieues de cette capitale : il rencontre un jeune homme âgé tout au plus de quinze à ſeize ans, n'ayant point encore de barbe & d'une figure très-agréable, lequel alloit occuper une place de commis aux aides dans une ville voiſine du village où le Moine alloit ſermoner. Ils lient converſation & pourſuivent enſemble la même route. Chemin faiſant, le jeune homme ſe plaint de ne pouvoir changer de linge; le ſien eſt exceſſivement ſale, ſa malle étoit partie par le coche; il apperçoit

dans une prairie au bord d'une petite riviere, du linge nouvellement blanchi & étendu sur des cordes pour sécher. Il demande au Cordelier s'il ne pouvoit pas sans crime ou sans péché troquer sa chemise qui étoit toute neuve contre une de celles-là. Après avoir quelque tems réfléchi, le Moine lui dit qu'il n'y voyoit aucun inconvénient. Alors le jeune homme se déshabille, prend la chemise la plus seche & remet la sienne à la place. En la passant, il s'apperçoit que c'est une chemise de femme. Il n'y en avoit pas d'autres; & paresseux de se remettre encore nud, il se décide à la garder telle qu'elle est; nos voyageurs continuent leur route. La nuit les surprend. Ils sont obligés de s'arrêter à une auberge où il ne se trouve qu'un lit de vacant. Les deux voyageurs consentent à y coucher ensemble. Ils soupent gaiement & comme ils étoient très-fatigués, ils se mettent au lit & s'endorment tout de suite. Vers les onze heures du soir, la maîtresse de l'auberge fait sa ronde ordinaire dans les chambres, pour voir si tout est en bon ordre. Elle entre dans celle de nos voyageurs. Elle trouve le Moine qui ronfloit

de toutes ſes forces, & le jeune homme à ſes côtés, les bras étendus, la gorge découverte, formant un contraſte frappant avec le gras Franciſcain. A l'air efféminé & ſurtout à la chemiſe du jeune compagnon, elle ne doute point que ce ne ſoit une fille qu'il a débauchée. Très-ſcandaliſée de ce que ſa maiſon ſert à de pareilles intrigues, elle réveille le Moine, le tanſe très-vertement, & envoye le jeune homme coucher pour plus de décence avec ſa propre fille âgée de quatorze ans, très-fraiche & très-jolie. Vous devinez bien que le jeune homme ne ſe fit pas beaucoup prier ; qu'il n'employa point toute la nuit à dormir, & que la fille de l'hôteſſe s'accommoda fort bien d'une pareille compagnie ; mais une choſe qui a fort ſurpris la bonne mere, c'eſt qu'au bout de neuf mois ſa fille qu'elle avoit toujours ſurveillée avec la plus ſcrupuleuſe rigueur, accoucha d'un beau garçon.

Un Contrebandier a joué un tour plaiſant à la ferme générale. Depuis pluſieurs années, il ſortoit de Paris en carroſſe comme pour aller à une maiſon de campagne

& revenoit tous les ſoirs. Alors il mettoit derriere ſa voiture deux laquais habillés l'un comme l'autre. Un de ces deux laquais étoit d'ozier & creux. On le rempliſſoit tous les jours d'une très-grande quantité de marchandiſes prohibées. Lorſqu'on arrivoit à la barriere, le laquais qui n'étoit pas d'ozier deſcendoit, ouvroit la portiere aux commis, qui accoutumés à voir le maître de la voiture, ne ſe donnoient pas la peine d'examiner ce qu'elle contenoit & ſe contentoient d'un léger coup d'œil. Le laquais poſtiche reſtoit derriere, & l'autre, après l'examen fait ou cenſé fait, remontoit à ſon côté. Il y avoit long-tems que cet homme avoit fait heureuſement ce métier-là : mais il a été découvert ayant été trahi. On a arrêté ſa voiture, on l'a mis en priſon & il n'en ſortira pas qu'il n'ait payé une très-groſſe amende.

Le célebre Abbé *Prevoſt* ſoupoit un jour avec quelques amis intimes, pareillement hommes de lettres. Après qu'on eut épuiſé la politique, la littérature, l'hiſtoire du jour, la converſation inſenſiblement tomba ſur la morale. Un des

convives avança que le plus honnête homme ne pouvoit répondre de ne jamais ſubir les ſupplices réſervés aux criminels ; ajoutez, dit l'Abbé *Prevoſt*, ni même de les mériter. Chacun ſe récria ſur cette derniere aſſertion. Oui, Meſſieurs, reprit l'Abbé, je vous ſoutiens qu'on peut très-bien avec un bon cœur, une ame droite, avoir le malheur de commettre un crime qui conduiſe à l'échaffaut. On dit que ce n'étoit guere poſſible. Meſſieurs, continua-t-il, vous êtes tous mes amis; je puis compter ſur votre diſcrétion, & vous faire en toute aſſurance une confidence que je n'ai encore oſé faire à perſonne. Vous me croyez tous honnête homme ? Chacun dit qu'il ne doutoit nullement de ſa probité. Eh bien, pourſuivit l'Abbé, je me ſuis pourtant rendu coupable du plus grand des forfaits, & il s'en eſt peu fallu que je n'aie péri de la mort la plus ignominieuſe. Chacun crut d'abord qu'il plaiſantoit. Rien, dit-il, n'eſt plus ſérieux. On ſe regarde avec ſurpriſe. Puiſqu'il faut vous le dire, moi, j'ai tué mon pere. On ne ſait ce qu'on doit croire. On le preſſe d'expliquer cette énigme. Il pourſuit ſon hiſtoire ainſi. En ſortant du

college, je devins amoureux d'un petite voiſine de mon âge : je m'en fis aimer : j'obtins tout ce que peut deſirer un amant. Enfin elle ne tarda pas à porter des fruits de ſa foibleſſe. J'étois enivré d'amour. Je deſirois d'être ſans ceſſe à ſes côtés. Je paſſois tout mon tems avec elle. Mes parens me preſſoient de choiſir un état. Je ne voulois que le plaiſir d'adorer ſecretement ma maîtreſſe. Toute autre occupation me ſembloit faſtidieuſe : mon pere, qui conçut quelque ſoupçon ſur les motifs de cette indifférence m'épia, me ſuivit & parvint à découvrir mon intrigue. Il vint un jour chez ma maîtreſſe groſſe de trois ou quatre mois, dans le moment même que j'y étois. Il lui fit en ma préſence des reproches amers ſur la liaiſon criminelle qu'elle entretenoit avec moi. Je gardai le ſilence. Il lui reprocha encore qu'elle mettoit obſtacle à ma fortune. Elle voulut ſe juſtifier. Il l'accabla d'injures; elle pleura. Je la défendis : mon pere devint furieux, & enfin s'enflamma tellement, qu'il s'oublia au point de frapper cette infortunée. Il lui donna même un coup de pied dans le ventre. Elle tomba ſans connoiſſance. A ce ſpectacle je per-

dis la tête, je me jettai ſur mon pere; je le précipitai à travers l'eſcalier. Cette chûte le bleſſa ſi dangereuſement qu'il mourut le ſoir même. Il eut la généroſité de ne me point dénoncer. On crut qu'il étoit tombé naturellement. On l'enterra & je fus ſauvé par ſon ſilence, de l'opprobre & des ſupplices. Cependant, je n'en ſentis pas moins toute l'énormité de ma faute. J'ai long-tems conſervé une douleur morne & taciturne que rien ne pouvoit diſſiper. Je réſolus d'aller dans la ſolitude d'un cloître enſevelir mes regrets & mon affliction, & j'embraſſai l'ordre de *Clugny*. C'eſt peut-être à la mélancolie profonde que cette premiere erreur de ma jeuneſſe a répandue ſur le reſte de mes jours, que je dois le choix des événemens tragiques, des ſituations terribles, des couleurs ſombres & lugubres dont ſont remplis ceux que j'ai publiés. Les amis de l'Abbé écoutoient cet aveu avec une attention mêlée de ſurpriſe & d'horreur. Ils ne pouvoient ſe perſuader que cela fût vrai. Ils s'imaginerent que l'Abbé *Prevoſt* voulant faire uſage de ce trait dans un de ſes romans, avoit eſſayé, en le racontant, l'impreſſion qu'il pour-

roit faire. Ils lui ont pluſieurs fois demandé la confirmation de cette aventure. Il a toujours perſiſté à leur en aſſurer la réalité.

Un Financier qui avoit une femme fort galante étant en tournée, elle profita de ſon abſence pour ſe livrer à toutes ſes fantaiſies. Le dérangement de ſa conduite fut ſi conſidérable qu'il vint aux oreilles de ſes parens qui lui en firent des reproches ; elle leur promit de changer ſa façon de vivre : elle le fit ſeulement en apparence ; elle loua une petite maiſon & y faiſoit ſouvent de ces ſoupers libres où l'indécence regne ſur le trône de la volupté. Elle avoit ſur-tout un goût décidé pour le vin de champagne ; elle n'ignoroit pas que ſon mari en avoit d'excellent. Comment le faire ſortir de la maiſon, ſans mettre le maître d'hôtel dans la confidence ? un de ſes amis lui fournit un expédient. Feignez, lui dit-il, d'avoir une de ces maladies auxquelles votre ſexe eſt malheureuſement aſſujetti. Envoyez-moi chercher comme médecin étranger. Je ne ſuis preſque point connu de vos gens, je me déguiſerai & je me

charge du reſte. Ce qui fut dit fut fait. Le médecin eſt appellé : après bien du verbiage, il demande le vin de Champagne le plus vieux & le meilleur ; il le fait bouillir avec une poudre qu'il diſoit avoir beaucoup de vertus & ordonne à Madame de s'en faire tous les jours un bain. Son ordonnance eſt exécutée. Le maître d'hôtel apportoit tous les matins, pour la ſanté de Madame, trois bouteilles de l'excellent vin de Monſieur. La femme de chambre qui étoit dans la confidence, les envoyoit à la petite maiſon; par ce moyen on vit la fin de la cave. Le mari à ſon retour donnant un grand ſouper, demanda de ſon bon vin de Champagne. Il n'y en a plus, lui dit-on. Comment? reprit-il, j'en ai laiſſé plus de deux cens bouteilles. Cela eſt vrai, répondit le maître d'hôtel en s'approchant de l'oreille de ſon maître, mais Madame dans ſa maladie s'en ſervoit tous les matins pour ſes propretés. Parbleu, s'écria le Financier, je ne ſuis plus étonné qu'il ait fait tant de ſottiſes puiſqu'il s'enivroit tous les matins.

Madame de *** mariée depuis très-peu

de tems bâilloit beaucoup avec ſon mari. Celui-ci ayant demandé ſi elle s'ennuyoit avec lui. *Non*, *Monſieur*, répondit-elle: *mais vous & moi nous ne faiſons qu'un & je m'ennuie quand je ſuis ſeule.* Il n'y a qu'une femme à qui il puiſſe échapper une ſaillie auſſi naïve & en même tems auſſi ingénieuſe.

Le Comte de.... prétendoit ſe connoître parfaitement en tableaux. *De qui eſt ce Chriſt ?* lui demanda un jour le Roi, en lui montrant un ſuperbe morceau qui repréſentoit *N. S.* ſur la croix.... *Votre Majeſté veut rire*, répondit le Comte, *& s'amuſer à mes dépens ! --- Mais enfin, parlez donc, à quel maître l'attribuez-vous? --- Eh, Sire, il eſt ſigné & le nom eſt offert aux yeux de tout le monde; mes connoiſſances me ſont inutiles en cette occaſion, il faudroit que je fuſſe aveugle pour ne pas lire d'une lieue*, INRI. On peut juger comme toute la Cour ſe prit à rire. Cet exemple ſe renouvelle tous les jours ſous mille formes différentes.

Un bon Notaire de Paris qui aime beaucoup les femmes & qui n'a aucun

droit à leur plaire, même celui que donne une main libérale, cherchoit la ſociété de celles qu'une modique rétribution rend complaiſantes. On ſait qu'elles ſont ici en grand nombre & qu'il y a dans cette capitale une quantité de magazins où l'on vend du plaiſir & des regrets cuiſans à tout prix. Un jour mon vieux gaillard apperçoit une aſſez jolie femme à une fenêtre qu'il croit ſuſpecte ; il monte. *Peut-on s'amuſer ici, en payant*, dit-il en ſe préſentant à la Dame ? Celle-ci, ſans ſe déconcerter le fait aſſeoir. A un ſigne qu'elle donne, la ſervante va chercher le mari, il paroît. --- Monſieur, paſſez dans mon cabinet, c'eſt moi qui fais les honneurs ici.... Le pauvre Notaire voit qu'il s'eſt abuſé & tremble pour la fin de l'aventure.--- Paſſez donc, M., lui dit le mari, en le pouſſant bruſquement dans une autre piece..... Il faut s'y réſoudre ; le Notaire obéit : là on lui fait, au moyen de quelques menaces, ſigner un billet de mille écus au porteur ; il part fort content encore d'en être quitte pour un engagement contre lequel il eſpere bien proteſter. Arrivé chez lui, ſa femme lui préſente ſon

billet & lui en demande le payement ſur le champ. --- Je ne puis, M., lui dit-elle, vous donner un inſtant de répit, ce n'eſt qu'à ce prix que je puis oublier les ſottiſes que vous faites journellement. Il eſt trop foible encore pour la patience que j'ai de les endurer.. Si quelqu'un a jamais été ſurpris, c'eſt le Notaire de voir cet effet entre les mains de ſa moitié, à laquelle la jolie & honnête femme l'avoit envoyé ſur le champ. La crainte de l'éclat, l'habitude peut-être de céder, la honte, le deſir d'effacer les traces de ſa faute, l'emporterent ſur ſon avarice & le bon vieux paya ſans s'amuſer, ce qu'il deſtinoit à ſe procurer *mille* délicieux momens. Quel déſeſpoir de conſumer ainſi ce qui auroit ſuffi pour vingt années de plaiſirs! On dit que cette aventure l'a rendu ſage par économie, quoique ſa femme à ce prix lui auroit vraiſemblablement tout permis.

Une Femme ſortie pour aller ſe baigner au commencement de l'été, ne reparut plus. On fit des recherches, on tira de l'eau un cadavre féminin, & quoique défiguré on crut le reconnoître : on l'en-

terra ſous le nom de la femme qui ſe trouvoit perdue. L'homme veuf vient de mourir ſans enfans ; une femme ſe préſente & ſe prétend la ſienne : elle réclame en cette qualité l'effet d'un don mutuel par contrat de mariage. Elle eſt tellement changée que perſonne ne la reconnoît. On voit qu'elle vient d'avoir la petite vérole. Rien n'eſt plus difficile à juger que cette cauſe, dont nos tribunaux vont retentir. Il s'agit d'une fortune conſidérable ſur laquelle des collatéraux avides avoient déja jetté les yeux. La mort de cette femme qui reparoît, ſemble conſtatée par les regiſtres de ſépulture & les témoins qui les ont ſouſcrits, cependant beaucoup d'honnêtes gens ne doutent point que celle qui ſe préſente ne ſoit la véritable.

Un Militaire fils de M. de *Caſe* Fermier général s'eſt battu en duel au piſtolet avec le fils de M. de la *Reyniere* auſſi Fermier général, & voici pourquoi. M. de la *Reyniere* étant au parterre de l'Opéra, à une des dernieres répreſentations *d'Armide*, ſe ſentit extrêmement preſſé par la foule. *Qui eſt-ce donc*, s'écria-t-il,

qui pouſſe de *cette maniere? c'eſt ſans doute quelque garçon peruquier.* M. de *Caſe* qui étoit là lui répondit : *c'eſt moi qui pouſſe, donne-moi ton adreſſe, j'irai demain te donner un coup de peigne.* Le lendemain ils ſe ſont joints, ſe ſont rendus aux champs éliſées & en plein jour devant plus de trois mille perſonnes, ils ſe ſont battus au piſtolet. Le Militaire à été la victime de ce combat, un coup de piſtolet lui a crevé les yeux & labouré la tête; il n'eſt pourtant mort que quelques heures après.

Un de nos jolis hommes, qu'un grand mérite, c'eſt-à-dire, l'art de plaire par mille riens charmans & toutes les frivolités à la mode, avoit fait parvenir à une place éminente, laſſoit depuis un an la perſévérance d'un jeune homme auquel il avoit promis un emploi. Un beau jour ce ſolliciteur réuſſit à faire lire un placet à ſon protecteur. Celui-ci le trouva ſi bien fait qu'il lui demanda qui en étoit l'auteur. C'eſt moi, M., répondit très-humblement le jeune homme, & je l'ai mis en vers pour vous le préſenter dans le cas où vous préféreriez la poéſie à la proſe. A ces mots le front du patron ſe dérida.

Voyons, lui dit-il, & après avoir lu : Diable ! s'écria-t-il, il y a de l'imagination dans ces vers, je voudrois les avoir faits. M., dit le poſtulant, je les ai mis auſſi en muſique. Cela eſt ſi curieux, répond l'homme en place, que je veux le voir. --- Je ferai plus, M., faites-moi donner un violon & je les jouerai. La propoſition fut acceptée ; le mémoire fut joué & l'on en fut enchanté. --- Ce n'eſt pas tout, M., reprit encore le jeune homme, ſi vous vouliez vous donner la peine de prendre le violon, car je ſais que vous êtes grand muſicien, je vous le danſerai. Cela parut ſi plaiſant au protecteur qu'il joua auſſi le mèmoire pendant que le ſuppliant le danſoit. Après cette eſpece de comédie, il lui ſauta au cou. --- Vous êtes un homme unique, lui dit-il, je vous fais mon ſecretaire & dès demain vous entrerez en fonctions ; je vous donne de plus la place de ch f dans tous mes bureaux.... L'homme qui ſavoit faire des vers & de la muſique, danſer & jouer du violon, & pas un mot de la beſogne qu'on lui confioit, fit le chemin le plus rapide.

Un Avocat qui plaidoit pour l'état d'un

garçon en bas âge, le fit trouver à l'audience. Dans la péroraiſon de ſon plaidoyer qui fut aſſez touchante, il s'apperçut que toute l'aſſemblée étoit émue & pour déterminer plus sûrement les larmes, il prit entre ſes bras l'enfant qui ſe mit à pleurer & à crier de ſon mieux. Tout l'auditoire vivement touché s'intéreſſoit au ſort de cette victime. Mais l'Avocat adverſe s'aviſa de demander à l'enfant ce qu'il avoit pour pleurer ſi fort. — *Il me pince*, repartit le petitinnocent; alors tous les ſpectateurs qui pleuroient, ſe mirent à rire & à huer l'orateur qui avoit employé, pour les ſéduire, une auſſi mépriſable ſupercherie.

Un homme qui vient d'obtenir une place conſidérable la doit à un événement aſſez ſingulier où il a fait preuve de cette induſtrie & de cette hardieſſe qui ont preſque toujours été couronnées du ſuccès. Sans fortune & ſans conſidération, quoiqu'il en méritât peut-être, parce que l'une eſt la ſuite de l'autre, il ſollicitoit depuis long-tems un protecteur en ſous-ordre qui lui avoit fait de belles offres, pour qu'il le préſentât à M. le Duc de ***

duquel dépendoit la place en queſtion. Un jour, il rencontre le Duc dans une promenade publique; il l'accoſte d'un grand coup ſur l'épaule & d'un *Bonjour mon ami....* Le Duc ſe retourne; mon homme d'un air ſurpris s'étend en humbles excuſes & ſemble *anéanti* : feignant de revenir à lui, il ſupplie le Duc qui vouloit continuer ſa marche, d'écouter ſa juſtification; il l'avoit pris pour M. *D**** qu'il étoit très-empreſſé de rencontrer, parce qu'il lui avoit promis de le préſenter le jour même à M. le Duc de ***. *Mais*, reprend le Seigneur, *ce Duc de ***, c'eſt moi.* Nouvelles proteſtations de regrets, de confuſion &c. --- *Eh bien, que me vouliez-vous? pour quel objet deſiriez-vous de m'être préſenté?* --- *Ah, M. le Duc, je ne dois m'occuper en ce moment qu'à obtenir la grace de mon étourderie; je n'ai plus rien à demander à M. D*** que de vous ſupplier de la pardonner.* --- *Parlez, à quoi puis-je vous être bon?* Enfin, après quelques façons, mon homme ravi du ſuccès de ſon ſtratagème, préſente ſa requête au Duc & profite des diſpoſitions où la ſingularité de l'aventure l'avoit mis, pour l'intéreſſer en ſa faveur. Le Seigneur

accueille ſa demande, lui promet de s'en occuper & l'invite à dîner pour le lendemain. Mon homme ne manque pas de s'y rendre ; la premiere perſonne qu'il rencontre chez M. le Duc eſt M. *D**** le même qui avoit éludé de le préſenter & dont il avoit ſi adroitement employé la protection malgré lui-même ; il lui raconte tout ; M. *D**** ne peut pas reculer & eſt forcé d'aller à la rencontre du Duc qui arrive un inſtant après, & de lui demander ſes bontés pour le ſolliciteur. *Vous venez trop tard*, lui répond le Seigneur, *M. ne doit qu'à lui-même ce qu'il deſiroit obtenir, il peut paſſer à mon ſecretariat, on expédie le brevet.* Après le dîner mon homme en effet retire ſes patentes, & l'on ne doute pas qu'une imagination auſſi heureuſe ne le mene fort loin.

Le Domeſtique du Marquis *de la Salle* étoit marié depuis peu, & n'en conſervoit pas moins ſes aſſiduités auprès d'une ancienne connoiſſance, qu'il avoit ſû rendre l'amie de ſa femme. Comme ſur ces ſortes de myſteres, les femmes ſont clairvoyantes, leurs ſoupçons les conduiſent bientôt à la conviction qu'elles

craignent : ce n'eſt pas qu'elles voyent toujours la vérité, mais leurs oreilles ſont ſubtiles, & la calomnie s'y grave facilement. Celle-ci devint furieuſe, en apprenant les fredaines de ſon mari. Une femme n'eût rien ayoué; c'eſt-là le grand, le ſeul chapitre de leur diſcrétion : lui bonnement ſe déclara coupable & promit de ne rien diſtraire à l'avenir, du devoir conjugal. *Promettre & tenir ſont deux*, il revit de très près le fruit défendu ; ſa femme l'apprit encore, & de ce moment jura la perte des coupables. Elle modéra pourtant les effets de ſa veng ance, & ne s'attacha qu'à punir *la partie pécheresſe* de l'un & de l'autre. Pour y parvenir, elle feignit d'ignorer la continuation de leurs familiarités ; elle attira chez elle la favorite de ſon époux, & profita d'une viſite qu'elle en reçut dans l'abſence de ſon mari, pour lui jouer ſa petite piece. Elle s'étoit munie de cordes, & s'y prit de telle maniere qu'elle parvint à garotter la donzelle, dont elle prolongea les douleurs, en lui ôtant brin à brin, non pas ce qui environne les yeux, mais autre choſe.... Après l'avoir ainſi humiliée & fuſtigée, elle la chaſſa honteuſement.

Quand au mari, ſon traitement a été un peu plus ſérieux. Ignorant la ſcene qui venoit de ſe paſſer, il entre tranquillement & jouit de la ſécurité que lui devoient inſpirer les careſſes perfides de ſa femme; la nuit vient, il ſe couche : la femme prétexte quelque beſoin, & paſſe dans une chambre voiſine. C'eſt là qu'à l'exemple de *Canidie* elle compoſe ſa mixtion infernale, de plomb, d'huile & de réſine, la met en fuſion ſur le fourneau, & profite du ſommeil de ſon mari pour ſuppléer, par cette aſperſion balſamique, à ce qu'on appelle amputation. Jugez des cris du malheureux : jugez ſur-tout du caractere de cette petite race vindicative.

Les cérémonies nocturnes de *Noël* ont ſouvent ſervi d'époques à des ſcenes ſcandaleuſes. L'égliſe de *S. Roch*, qui paroiſſoit être le rendez-vous de nos *Ribauds* & de nos *Catins*, a enfin ceſſé d'être le théâtre de mille horreurs, depuis que le fameux *Balbâtre* n'y fait plus raiſonner ſur l'orgue ſa brillante harmonie: mais les filouteries ont ſuccédé aux indécences, & celle que l'on a faite dans

l'égliſe *S. Sulpice* eſt auſſi plaiſante que hardie. Le Curé faiſoit la quête, ſuivant l'uſage, précédé d'un ſuiſſe & ſuivi d'une ſœur. Un groupe de bons apôtres, raſſemblés comme par haſard, ſerrent M. le Curé, l'embraſſent & le font trébucher au point qu'il laiſſe tomber ſa bourſe. Chacun paroît animé d'un ſaint zele pour ramaſſer les écus de M. le Curé; la ſœur quêteuſe qui le ſuivoit ſe baiſſe également pour aider. Un malin ſaiſit le tems, & lui gliſſe ſa main ſur la cuiſſe. Elle fait un cri, & laiſſe auſſi tomber ſa bourſe. Le drôle s'y attendoit, il la ſaiſit & s'enfuit. Cette ſcene excite de la fermentation; chacun des filoux en profite pour s'évader, emportant avec lui les écus qu'il avoit glanés ſur M. le Curé.

Extrait d'une Lettre écrite du Château de Ham en Picardie, *le* 11 *Mars* 1781.

.... En 1752 ou 1754, on a amené au château de cette Ville, en vertu d'un ordre du Roi, M. le Comte de *Lautrec*, Capitaine de Dragons. Il a été depuis ce tems enfermé dans un cachot obſcur, privé de feu & de lumiere, de tout vêtement même, à l'exception d'une mauvaiſe

rédingotte qui lui couvroit à peu près la moitié du corps, & d'ailleurs déchirée & mangée par les rats qui ont juſqu'à préſent partagé la mauvaiſe nourriture qu'on lui donnoit. Ce gentil-homme eſt reſté pendant vingt-huit ans dans cet état d'abomination & d'horreur ; quelqu'un l'y a été voir. Des rats très-gros étoient couchés avec lui dans l'eſpece de lit ſur lequel il prenoit ſon repos ; comme il étoit un être étranger pour eux, ils ſe ſont diſperſés dans differens coins du cachot, auſſitôt qu'il y fut entré. Il balançoit à reconnoître le malheureux Comte de *Lautrec* pour appartenir à l'eſpece humaine ; une barbe d'une grandeur énorme mêlée avec ſa chevelure, infectée des ordures des animaux qui partageoient ſa retraite, couvroient une portion de ſon buſte. Ces ordures répandoient dans le cachot une odeur ſuffoquante. M. le Comte de *Lautrec* paroiſſoit deſtiné à finir ſes jours dans cet état ; mais Mad. *Necker* en ayant été informée par M. le Marquis de *Beaudan-Paraber*, qui en a eu connoiſſance, elle a obtenu de S. M. qu'il fût envoyé à *Ham*, un Commiſſaire à l'effet de vérifier ſi l'état de M. de *Lau-*

trec étoit tel qu'on le lui avoit peint. Le choix eſt tombé ſur M. le *Blanc* ſubdélégué de l'intendance de *Soiſſons* : il a rempli ſa miſſion, & ſur le compte qu'il en a rendu, Mad. *Necker* a obtenu de S. M. une augmentation de 600 liv. à la penſion de 360 liv. qui étoit payée par Elle pour M. de *Lautrec*. Il a été en même tems envoyé des ordres à l'Etat-Major, de le faire habiller & nourrir convenablement, & de le laiſſer promener dans le château.

Il ſe trouvoit à *Nemours* un ſuppôt de notre finance, qui a, dit-on, le ſecret d'enlever l'écriture de façon qu'une vieille lettre de change acquittée, qui paſſe par ſes mains, y devient un blanc-ſeing dont il fait l'uſage qu'il lui plait. C'eſt un très-beau ſecret dans la ſpéculation ſans doute, mais la prarique en eſt dangereuſe dans ce pays où l'on ne laiſſe gueres les grands talens ſans récompenſe, ſur-tout ceux dont les échaffauts ſont deſtinés à faire éclater le triomphe. Un autre ſecret dont on prétend que le même homme ſe ſert utilement, c'eſt de fabriquer une encre qui diſparoît totale-

ment au bout de quelques jours. Rien n'eſt plus commode que cette invention; on fait des billets qui s'acquittent d'eux-mêmes; l'homme qui additionne le ſoir, la valeur de ſon porte-feuille, n'y trouve plus le lendemain que des coupons de papier blanc. L'uſage de cette encre, ne ſera pas, à ce qu'on aſſure, entiérement proſcrit; il ſera réſervé pour les billets doux & les lettres d'amour. Au reſte, on eſt allé en cérémonie prier *de par le Roi*, le poſſeſſeur de ces merveilleuſes recettes, de ſe rendre en priſon.

M. *Linguet* vit entrer dans ſa chambre, peu de jours après ſon arrivée à la *Baſtille*, un grand homme ſec qui lui donna quelque frayeur. Il lui demanda qui il étoit. --- *Je ſuis*, répondit l'inconnu, *le Barbier de la Baſtille.* --- *Parbleu*, répliqua bruſquement *Linguet*, *vous auriez bien dû la raſer.*

Il s'eſt fait un jour une gageure fort ſinguliere. Un jeune homme nommé *D'Orval* étoit au caffé de ***, lorſqu'il vint à paſſer dans une brouette, un autre jeune homme paré, & dont le viſage

annonçoit une ſanté floriſſante. Il faiſoit beau, aſſez ſec ; *D'Orval* ſe ſcandaliſa de voir par un tel tems, un jeune homme bien portant ſe faire traîner en brouette. Voilà qui eſt impertinent, dit-il à ſon voiſin qui ſe mit à rire de ſon obſervation. Perſonne, dit celui-ci, n'a le droit de s'en formaliſer. Qui pourroit empêcher cet homme-là d'aller en brouette? Parbleu, moi, reprit *D'Orval*, car je ſuis piqué; & je le parie. Ah! la bonne folie, s'écria l'autre en éclatant de rire. *D'Orval* inſiſta, & à la fin ſon pari fut tenu. Il court ſur le champ à la brouette, la fait arrêter, & s'adreſſant au jeune homme : Pardon, Monſieur, lui dit-il, ſi je vous interromps ; mais permettez-moi de vous obſerver qu'il eſt bien ſingulier qu'à votre âge, par le tems qu'il fait, & avec votre ſanté, vous vous faſſiez trainer en brouette. Permettez-moi, Monſieur, répondit le jeune homme fort étonné, de vous obſerver à mon tour qu'il eſt bien plus étrange que vous faſſiez cette obſervation. --- C'eſt qu'en vérité cela eſt bizarre. --- Bizarre, ou non, répliqua le jeune homme un peu impatienté, vous voudrez bien que je conti-

nue ; & tout en parlant ſe diſpoſoit à pourſuivre ſon chemin ; mais *D'Orval* s'y oppoſant : Non, Monſieur, je ne peux pas prendre ſur moi de vous voir en brouette par ce tems-là; & je ne le ſouffrirai point. --- Vous ne le ſouffrirez point? --- Non, abſolument je ne le ſouffrirai point.... Nos deux têtes s'échauffent. Le jeune homme ſort de ſa brouette; le fer brille auſſitôt ; & *D'Orval* reçoit un bon coup d'épée. Monſieur, dit alors *D'Orval* au jeune homme, vous êtes trop honnête aſſûrément pour aller en brouette, vous qui vous portez ſi bien, & me laiſſer à pied quand je ſuis bleſſé. A ces mots, il entre dans la brouette, ſe fait conduire chez lui, & gagne ſon pari.

Pendant un ſéjour de la Cour à *Marly*, deux Seigneurs s'étant égarés à la chaſſe, entrent dans une chaumiere où ils trouvent une vieille femme dont le langage & le maintien ſemblent leur annoncer une perſonne au deſſus du commun. Revenus au château, ils en parlent aux Dames de la Cour. Cette aventure préſentée ſous des couleurs romaneſques,

excite une vive curioſité. Le lendemain Mad. de *Laval* & Mad. de *Luynes* veulent voir la bonne femme : elles vont lui demander des œufs frais. On la queſtionne; elle raconte que depuis vingt ans, elle vit dans cette retraite ſans avoir aucun commerce avec les autres habitans du hameau ; que le produit de ſa vache & de ſes poules fournit ſuffiſamment à ſa ſubſiſtance. Nos belles Dames eſſayent en vain d'arracher à la vieille, un ſecret qu'elle n'a peut-être pas : elles payent ſix francs pour les œufs & ſe retirent. D'autres reviennent : toujours même curioſité d'un part, même réſerve de l'autre & des œufs frais qu'on paye ſix francs. On ignore encore qui eſt cette vieille : les gens du village la diſent Proteſtante; elle part tous les ſamedis au ſoir pour aller à *Verſailles*, d'où elle revient dans ſa chaumiere le lundi matin.

Une Demoiſelle de condition qui ſe trouve aujourd'hui en *Hollande*, dans l'infortune après un mariage malheureux, tire ſur M. *le Voyer d'Argenſon*, une lettre de change de 1200 liv. & recommande que l'on préſente cet effet à lui

feul. Le porteur demande à lui parler, en le prévenant que c'eſt ſans doute une bonne œuvre qu'on lui donne occaſion de faire. M. *Voyer* ſans dire un mot, prend la lettre de change, la paye, la déchire & la jette au feu.

Un bon Bourgeois ayant à la vérité une perruque quarrée, ſe promenoit ſur le Boulevard, portant un enfant dans ſes bras. Une jeune femme accompagnée d'un Cavalier paſſe; ils rient aſſez légérement de cette bonhommie, car d'autres tems, d'autres mœurs! Mon homme apperçoit un barbet que la Dame porte complaiſamment, s'arrête & lui dit froidement: *Madame, vous portez votre chien, moi je porte mon fils.*

Un homme de la Cour eſt mort d'une maladie de langueur qui n'a jamais été bien connue. La famille s'eſt déterminée à le faire ouvrir. Tandis que les chirurgiens opéroient ſur le cadavre près d'une fenêtre, & au moment qu'ils venoient de faire les premieres inciſions, le tonnerre tombe & enflamme les vapeurs qui en ſortoient; les opérateurs avoient

à peine entendu le coup ; la frayeur les ſaiſit ; ils tombent à la renverſe & ne recouvrent l'uſage de leurs ſens que pour éprouver de nouvelles impreſſions de terreur, cauſées par des réflexions peu philoſophiques ſans doute, mais qui, dans un autre ſiecle, euſſent donné à cette aventure toute naturelle, une importance qu'elle n'a pas eue cette fois.

Un Cordonnier de la rue *S. Benoît* a démontré les heureux effets du Bel-eſprit contre le ſuicide. Il avoit une *maîtreſſe-femme*, dans ſon ſtyle, une fille *un peu trop fringante* & un fils *bien planté & à peindre*. La maiſon étoit entiérement dirigée par cette *maîtreſſe-femme* & le premier compagnon. Le fils étoit en apprentiſſage chez un marchand de cuir, *car il faut*, diſoit le pere, *pouſſer ſes enfans le plus qu'on peut*. La fille n'étoit nullement ſur veillée par une mere qui étoit trop *occupée ailleurs*. Le pere un peu avare avoit grand ſoin de compter tous les ſoirs ſes chers écus qu'il avoit cachés dans ſa chambre. Il alloit dans la matinée prendre quelques meſures, rendre quelques ſouliers de femmes en ville,

& le reſte du jour, ſur-tout la ſoirée, il les paſſoit hors de chez lui avec des amis choiſis qui aimoient autant que lui la littérature. Là on diſputoit ſans ceſſe, *pour s'éguiſer l'eſprit*, ſur mille choſes fort ſublimes, car on n'y avoit jamais rien compris; & ces inſtructives ſéances, à l'aide de quelques bouteilles de vin, ſe prolongeoient aſſez avant dans la nuit. Un jour en rentrant chez lui vers minuit, il trouve le plus jeune apprentif qui l'attendoit ſeul & il apprit de cet enfant que ſa *maîtreſſe femme* étoit partie avec le premier compagnon, que ſa *fringante* fille avoit été *ramaſſée* par la police pour avoir à une heure indue fait de tendres invitations aux paſſans, & que ſon fils *à peindre* s'étoit *engagé* le jour même. Quels coups de foudre pour cet homme! il court vîte dans ſa chambre... Ah! c'eſt bien pis que tout cela pour ſon cœur ſenſible!.. Son argent lui a été enlevé. Le jeune garçon après avoir allumé la chandelle de ſon triſte maître, va ſe coucher, car il ne voyoit là rien qui dût l'empêcher de céder au ſommeil. Le pere délaiſſé, tout hors de lui, marche à grands pas dans ſa chambre, ébranle tous les

planchers, fait frémir toutes les vitres, ſe démene en furieux ; enfin il prend un parti violent, extrême, il veut ſe tuer. Il va chercher un tranchet. Au moment où il alloit ſe couper la gorge, il réflechit que depuis que *la mode* de ſe tuer regne à Paris, preſque tous ceux qui l'ont fait ont conſigné ſur le papier leurs raiſons & l'acte lui-même pour prévenir toutes pourſuites de la juſtice contre des innocens. Il eſt trop éclairé en *morale civile* pour n'avoir pas cent fois dans ſa ſociété applaudi à une pareille précaution. Ne voulant pas y manquer, il poſe le tranchet, prend la plume & écrit :

Qu'on n'accuſe perſonne de ma mort. C'eſt moi-même qui me ſuis tué dans un accès de la plus juſte fureur ; oui, du plus juſte chagrin que jamais *Bourgeois de Paris* ait reſſenti ; car, comme dit fort bien *Moliere* :

Quand on a tout perdu, quand on eſt ſans eſpoir,
La vie eſt un opprobre & la mort un devoir.

A peine a-t-il achevé d'écrire qu'il lui vient un doute. Eſt-ce bien *Moliere ?* ne ſeroit-ce pas *J. J. Rouſſeau*, car celui-là auſſi étoit un grand philoſophe ? Dans

cette indéciſion & pour ne pas déshonorer ſa ſavante coterie par une faute capitale, il remet à s'éclaircir *finement* là-deſſus le lendemain, ſans changer de deſſein & ſans ſe compromettre. Dès qu'il put ſortir, il réunit ſes amis, propoſa ſa grave queſtion. L'un dit que c'étoit *Corneille* dans ſon *Tartuffe*, l'autre M. *Marmontel*, parce qu'il étoit une de ſes pratiques; un troiſieme dit que c'étoit sûrement dans quelqu'*Opéra Bouffon*. Les opinions étant ſi partagées, on a d'une commune voix remis l'affaire à huitaine & chacun doit aller aux informations. Le Cordonnier en attendant a trouvé, en y réfléchiſſant *en philoſophe*, que ſa *maîtreſſe femme* le débarraſſoit d'un lourd fardeau, que du tems & du travail lui rendroient ſes 800 écus, & que ſon fils étoit un ſoldat *bien planté & à peindre*, qui avoit l'ineſtimable honneur de ſervir notre bon Roi.

M. *de S. Julien*, fils du fameux Receveur général du clergé, eſt mort à l'âge de trente ans, univerſellement regretté. Il a preſſenti l'effet d'une ſaignée qui à précédé ſa derniere heure : *Aſſaſſinez-*

moi donc, puiſque vous le voulez, a-t-il dit en tendant le bras. Le fameux *Bouvard* étoit ſon médecin.

Le fils d'un ancien tailleur de cette capitale, élevé dans une ſorte d'aiſance & de luxe, ne trouvant plus les mêmes reſſources dans la maiſon paternelle, s'étoit inſenſiblement fait un beſoin d'eſcroquer pour ſoutenir ſes plaiſirs & ſa parure. Il alloit manger depuis quelque tems aſſez fréquemment chez un traiteur nommé *Meunier*, & avoit eu la bonne fortune d'y enlever *incognito* pluſieurs couverts d'argent. Le traiteur, ne ſachant à qui s'en prendre, en prévint un inſpecteur de police qui mit des *mouches* dans la ſalle à manger. L'élégant *tailleur* arrivant un de ces jours derniers comme à ſon ordinaire, l'épée *à travers le corps*, un gros manchon ſur la poitrine, s'empare d'une petite table qui étoit dans un coin, s'aſſied auprès & demande à dîner. La ſervante lui apporte un couvert: retardée par le ſervice, elle differe quelque tems à ſervir cet homme. Il l'appelle de rechef: elle lui préſente enfin un potage. --- Un couvert, étourdie que

vous êtes !... La fille n'oſant répliquer, croit avoir oublié & lui rapporte un ſecond couvert. Il tranſvaſe ſa ſoupe dans une aſſiette, met adroitement l'écuelle d'argent dans ſon manchon & mange tranquillement. Cela fait, il appelle la fille; elle paroît. *Quoi*, lui dit-il, *vous emportez mon écuelle & ne m'apportez pas de bouilli ? vous êtes une grande étourdie !* Troublée par le cahos d'un monde prodigieux, cette fille ne réplique qu'en bégayant & va chercher le bouilli de M.; mais tout ce petit manege n'étoit pas tellement fait avec dextérité, que les *mouchards* ne l'euſſent vû d'un bout à l'autre. L'un d'eux va trouver le traiteur : *Nous tenons votre homme*, lui dit-il, *le voilà dans ce coin.* Le tailleur eſt accuſé hautement; il veut nier, mais l'un des *mouchards* lui ſautant au collet, fouille dans ſa poche d'où il retire le couvert, tandis qu'un autre lui prenant ſon manchon, en fait tomber la fatale écuelle. Confondu, hors de lui-même, ne voyant plus de reſſource, il eſt aſſez heureux pour pouvoir ôter ſon épée dont il ſe donne trois coups dans le corps. On le porte chez un Commiſſaire, d'où après

avoir été panſé, on l'a conduit au *Châtelet*. On ne doute pas, s'il en revient, qu'il n'aille traîner le boulet à *Toulon* ou à *Breſt* pour ſes eſcroqueries; ou que s'il en meurt, il ne ſoit traîné ſur la claie comme ſuicide. Quelque ſoit la juſte tolérance avec laquelle on traite aujourd'hui ce crime de leze-ſociété, celui-ci, relativement à l'individu, eſt de nature à paroître mériter la ſévérité de la loi.

On lit le paragraphe ſuivant dans un Journal fort répandu.

„ Le lundi 5 Novembre 1781 au matin, dans le couvent des Capucins mineurs de *Cenzano*, deux de leurs plus vénérables Peres furent ſommés de dire vérité, quoique ſans formalité d'examen. Et dans leur étroite, mal arrangée, & poudreuſe bibliotheque, après les plus exactes recherches, on ne trouva point le livre prophétique & aſtrologique prohibé depuis deux mois à ſon de trompe. Les deux Moines convinrent cependant que ce livre y avoit été pendant pluſieurs années, mais négligé & abandonné, & ils affirmerent par ſerment qu'il n'y étoit plus & proteſterent que ce livre ne méritoit aucune

créance, qu'il étoit indigne d'être lu par tout homme doué de religion, de raiſon & de bon ſens; qu'ils remercioient Dieu de ce que ce livre avoit diſparu, ne doutant point qu'il n'eût été emporté du couvent, parce que depuis deux mois ils avoient été obligés de le laiſſer lire à divers curieux & fanatiques; que ce livre appartenant au couvent, ils ne pouvoient pas le donner à lire au dehors, attendu l'excommunication lancée contre le cloître, ſi on l'en laiſſoit ſortir, & que ſi l'Eſprit d'en-haut ne leur avoit pas défendu de le brûler, ils l'auroient réduit en cendres, d'autant qu'il contenoit des choſes déſagréables à l'égliſe & offenſantes pour les Princes; en raiſon de quoi ils en déteſtoient le contenu. Malgré ces proteſtations plus politiques que chrétiennes, on continua tranquillement le procès-verbal, & l'on apprit que depuis peu de jours ce livre qui étoit dans la chambre d'un frere viſiteur ne s'y étoit plus trouvé après ſon départ; d'où l'on conclut que le pere *Edouard Ralkenſpurg*, miniſtre général des Capucins mineurs à Rome l'avoit envoyé prendre par un des

freres officians de ſon généralat, & qu'il devoit maintenant être entre ſes mains.

Continuant avec douceur les interrogations, on apprit que cet ouvrage depuis long tems célebre, eſt le recueil des prophéties de *Michel Noſtradamus*, médecin, aſtronome françois, imprimé peut-être à la fin du XVe. ſiecle, écrit dans ſon langage primitif, c'eſt-à-dire l'idiôme gaulois de ce tems-là, tel qu'il fut publié par l'auteur, avec les noms en chiffres des ſujets qui dans les tems poſtérieurs devoient avoir part aux événemens.

Par exemple on y prédit le miniſtere du Cardinal *Mazarin*. Le nom *Mazarin* eſt écrit au rebours *Nizaram*. Méthode qu'il faut ſuivre en liſant les autres noms inintelligibles.

Cet antique volume eſt enrichi de notes, d'obſervations, d'interprétations des ſens obſcurs. Toutes ces annotations & additions ſont en partie imprimées, en partie manuſcrites, avec des additions dans les idiômes françois moderne, latin & toſcan. Ces additions manuſcrites le rendent précieux; il a coûté beaucoup de travail & d'application un à érudit, religieux capucin appellé *Palatin le Philoſophe*, qui

avoit voyagé en France & s'étoit rendu expert dans l'intelligence, non ſeulement du moderne, mais encore de l'ancien idiôme françois.

Ces vénérables peres preſſés de raconter quelques fragmens relatifs à l'accompliſſement des prédictions qui font tant de bruit depuis deux mois, ont appris que *Noſtradamus* avoit prédit la ſuppreſſion de l'inſtitut des Jéſuites pour l'année 1773, & pluſieurs événemens arrivés dans l'égliſe depuis lors juſqu'à ce jour.

Il prédit clairement que l'égliſe perdra ſon autorité.

Que la France ſouffrira, & que ſes plus grands malheurs tomberont ſur la Bourgogne, après quoi les Puiſſances de l'Eſt & du Nord feront entre elles une étroite alliance, contre quiconque s'oppoſera à elle.

Cette alliance ſera ſuivie d'une guerre qui déſolera la France & l'Italie.

Le Pape ſera entiérement dépouillé de ſes domaines temporels.

Enſuite les eccléſiaſtiques & les réguliers de quelque claſſe & ordre que ce ſoit, recevront des Puiſſances laïques leur ſubſiſtance alimentaire, leurs vête-

mens & le pur néceſſaire pour l'entretien du miniſtere de Dieu, des ames & du culte dans les temples qui lui ſont dédiés.

Tellement que tous leurs biens ſeront anéantis, ainſi que toutes les communautés & les ordres réguliers, à la réſerve d'un ſeul, auquel il ſera preſcrit de vivre ſuivant les regles de la plus ſtricte obſervance des anciens moines.

Par une ſuite de ces funeſtes calamités le Pape ceſſera de vivre.

Il réſultera de ces grandes pertes que l'égliſe de *Jeſus-Chriſt* tombera dans une affreuſe anarchie, parce que par l'influence des trois Puiſſances, trois élections auront lieu dans le même tems, ſavoir d'un Italien, d'un Allemand & d'un Grec.

Enſuite il s'élevera des querelles très-vives entre les Puiſſances alliées de l'Eſt & du Nord.

En attendant ſe fera l'élection du Chef de l'égliſe, du légitime Pape romain. Il portera un nom angélique, & ſera tiré de l'ordre des moines non éteints. Ce ſera un ſujet tellement pieux, ſavant & de mœurs ſi exemplaires, que ſous lui

l'égliſe recouvrera ſa pureté, ſa ſimplicité & ſon innocence primitive, pour ſon édification & l'inſtruction du clergé & du peuple.

On fixera un revenu ſuffiſant & honorable au Pape pour ſon entretien; ainſi & dans une juſte proportion aux évêques & à toutes les claſſes du Clergé. On verra le Pape & tous les autres dignitaires eccléſiaſtiques dépouillés de toute pompe mondaine; & vivre, comme vivoit anciennement tout le Clergé, ſuivant la diſcipline primitive.

Le ſaint Pere expédiera douze hommes apoſtoliques tirés de ſon couvent d'inſtitut régulier non éteint, pour aller en miſſion dans les quatre parties du Globe, & ils auront le don de convertir tout le monde à la foi catholique, apoſtolique & romaine, excepté les perfides Juifs réſervés à la conſommation des ſiecles.

Le texte imprimé, les notes manuſcrites en latin & en toſcan diſent que tout cela arrivera depuis l'année 1780 juſqu'en 1792.

Proteſtation.

Vera fuit exiſtentia voluminis in Cynthiano:
Nulla fides habenda predictionibus.

Un caporal condamné à mort à *Dublin*, voulut, *dit-on*, mander à sa femme cette triste nouvelle. Il écrivoit le jeudi ; or comme il devoit être exécuté le lendemain & que sa femme ne devoit recevoir sa lettre que le samedi, il songea qu'il valoit mieux lui mander ce qui seroit vrai ce jour là, que ce qui étoit vrai le jour qu'il écrivoit. Ainsi il lui envoya la lettre suivante.

Ma chere femme, après t'avoir souhaité une santé aussi bonne que la mienne l'est quant à présent, je te dirai que j'ai été pendu hier entre onze heures & midi. J'ai fait, grace au ciel, une assez belle mort, & j'ai eu le plaisir de voir que toute l'assemblée me plaignoit. Souviens toi de moi & fais en ressouvenir mes pauvres enfans qui n'ont plus de pere. Ton affectionné mari jusqu'à la mort.

Malgré toutes les précautions de ce bon homme pour écrire au juste ce qui en étoit, sa nouvelle se trouva fausse, car il eut sa grace. Il ne fut pas aussi exact à en instruire sa chere moitié ; celle-ci s'étoit hâtée de se remarier, & le bon caporal ne crut pas devoir protester contre ce mariage, ayant fourni lui même son certificat de mort signé de sa propre main.

Le Comte de *Lauraguais*, après avoir vécu pendant quelques années avec la Dlle. *Arnoult*, lui a fait 20,000 liv. de rente. Il s'ennuya un jour de trouver ſans ceſſe le Prince d'*H****** chez ſa maitreſſe, qui s'en diſoit elle-même obſédée. Pour l'éloigner, il s'aviſa de préſenter à divers médecins, une conſultation tendant à ſavoir ſi l'on pouvoit mourir d'ennui. Pluſieurs ont ſigné l'affirmative. Muni de cette piece, le Comte eſt allé trouver de fameux avocats, pour décider ſi, d'après le danger de mourir d'ennui, une femme n'étoit pas en droit de chaſſer de chez elle un homme qui la faiſoit bâiller à chaque inſtant du jour. Deux avocats ont conclu également par écrit que l'expulſion en pareil cas ſeroit juſte & naturelle. Les deux conſultations ont été enſuite adreſſées au Prince de la part du Comte, & celui-là furieux l'a ſur le champ appellé en duel; ils ſe ſont battus, & le Prince a continué ſes viſites chez l'actrice.

Un conſeiller à un *Conſeil-ſupérieur* de Normandie étoit inacceſſible à une des parties dans une affaire dont il étoit le rap-

porteur. Il s'agiſſoit d'un courant d'eau dont la jouiſſance étoit conteſtée. Le plaideur parvint cependant un jour à joindre le magiſtrat. --- M., je vous prie de me faire la grace de m'entendre ; je me nomme *un tel*. --- M., je n'entens perſonne, j'ai vos pieces & cela me ſuffit. --- Mais, M., deux mots, je vous le demande inſtamment ! --- Non, M., je ne vous écoute pas. --- Mais vous permettrez bien, M., que je vous faſſe un petit mémoire inſtructif ? --- Non, M., je n'en ai pas beſoin. --- Enfin, M., puiſque vous ne voulez ni me lire ni m'entendre, permettez au moins que je vous faſſe à l'inſtant un plan de mes poſſeſſions, afin de vous rendre la choſe plus palpable..... En même tems le plaideur s'approche de la cheminée, & tirant de ſa poche une poignée de louis d'or, dont il forme ſur la tablette une ligne horiſontale, il dit : *Voici la facade de ma maiſon* ; puis décrivant avec le même crayon un grand cercle; *Ceci eſt mon colombier*..... --- Ah, je commence à comprendre, dit le conſeiller, mais n'y a-t-il rien de l'autre côté ? --- *Oh, pardonnez moi, M.!* .... Il prend le bonnet

quarré du Rapporteur, le place à l'autre extrêmité de la cheminée, & traçant une nouvelle ligne de louis aboutiſſant à ce Bonnet, il y répand en même tems une poignée toute pleine. --- Mais, M., ceci m'embrouille, je n'entens plus rien à votre plan; qu'eſt ce que cela ſignifie? --- *Ah, M., ne voyez vous pas que c'eſt le* courant d'eau *qui va ſe perdre dans le foſſé, & que mon voiſin voudroit détourner?* --- Oh, il a tort aſſûrément! --- Sans doute, M., parceque cette eau-là eſt deſtinée à faire aller le moulin qui m'appartient à juſte titre & qui m'eſt d'un très grand rapport. --- Mais votre affaire me paroit claire & juſte; allez, M., & ſoyez tranquille: vous pouvez remporter votre plan; & tout en diſant cela, M. le Conſeiller tournoit le plaideur, & le conduiſoit vers la porte. Celui-ci s'applaudiſſoit du ſuccès de ſa ruſe, mais le Rapporteur n'ayant pas réuſſi à mettre les Juges de ſon avis, l'affaire a été perdue. Le client deſſinateur, déſolé, alla redemander au conſeiller le plan qu'il lui avoit confié, le fit citer ſur ſon refus & ne recouvra ſes louis qu'en recourant à l'autorité & don-

nant lieu par là à une nouvelle ſcene peu honorable pour la *Juſtice.*

Deux dragons logés enſemble à S. Denis, ſe ſont tués mutuellement, il y a quelques années, & ont laiſſé ſur une table, leur teſtament de mort en ces termes :

Un homme qui meurt avec connoiſſance, ne doit rien laiſſer deſirer à ceux qui lui ſurvivent. Nous ſommes dans ce cas plus qu'aucun autre. Notre intention eſt d'empêcher que nos hôtes ſoient inquiétés, comme auſſi de faciliter leur beſogne à ceux que l'intérêt, ſous prétexte de formalités de juſtice, fera ſe tranſporter ici, quand nous ne ſerons plus.

Humain eſt le plus grand de nous deux, & moi Bordeaux le plus petit. Il eſt tambour-major du régiment de Meſtre-de-camp-général dragons, & moi très ſimple Dragon de Belzunce.

La mort eſt un paſſage. Je m'en rapporte au Procureur-fiſcal de S. Denis & à ſon premier clerc, qui va lui ſervir comme d'adjoint pour faire une viſite ici. Ce principe joint à l'idée que tout doit finir, nous met le piſtolet à la main. L'avenir ne nous offre rien que de très agréable ; mais cet

avenir eſt court. Humain n'a que 24 ans; pour moi, je n'ai pas encore quatre luſtres accomplis. Aucune raiſon ne nous force d'interrompre notre carriere; mais le chagrin d'exiſter un moment, pour ceſſer d'être une éternité, eſt le vrai point de réunion, qui nous fait prévenir de concert cet acte deſpotique du ſort; enfin le dégôut de la vie eſt le ſeul motif qui nous la faſſe quitter. Si tous les malheureux oſoient être ſans préjugés & regarder leur deſtruction en face, ils verroient qu'il eſt auſſi aiſé de renoncer à l'exiſtence, que de quitter un habit dont la couleur ne plait plus. On peut s'en rapporter à notre expérience: Nous avons goûté toutes les jouiſſances & même celle d'obliger nos ſemblables; nous pourrions nous les procurer encore, mais enfin ces plaiſirs ont un terme, & ce terme en eſt le poiſon. Nous ſommes dégoûtés de la ſcene univerſelle; la toile eſt baiſſée pour nous; nous laiſſons nos rôles aux autres & à ceux qui ſeront aſſez foibles pour vouloir les jouer encore pendant quelques heures.

Quelques grains de poudre vont briſer bientôt les reſſorts de cette maſſe de chair mouvante, que nos orgueilleux ſemblables appellent le Roi des êtres.

Meſſieurs de la juſtice ! Nos corps ſont à votre diſcretion. Nous les mépriſons trop pour nous inquiéter de leur ſort.....

Ce qui ſuivoit contenoit des diſpoſitions réellement teſtamentaires, des legs &c. Ces malheureux étoient des jeunes gens de bonne famille, qui avoient fait de bonnes études.

On n'a rapporté nulle part, à ce que je crois, un bon mot du Peintre *Doyen*, qui vaut la peine d'être recueilli. Il ſe fait annoncer un jour chez la Comteſſe du Bary, qui étoit au bain. Elle le fait venir ; la converſation tombe ſur le tems qu'il faiſoit, ainſi qu'il eſt d'uſage quand on ne ſait trop de quoi parler. Il y a environ un an, dit Mad. du Bary, qu'étant au bain, j'entendis un coup de tonnerre épouvantable. J'en fus ſi effrayée que, ſans faire attention à l'état où j'étois, je traverſai mon appartement pour aller me cacher dans la piece du fond. *Doyen* ne diſoit mot & ſe tenoit à la fenêtre. *Que faites vous donc là, Doyen?-- Madame la Comteſſe, je regarde ſi le tems n'eſt pas à l'orage ; cela feroit un beau coup de théâtre pour un peintre !*

Un jour l'abbé Prince de *Salm*, très contrefait, comme l'on ſait, traverſant l'antichambre du Roi, appellé l'*œil de bœuf*, pluſieurs ſeigneurs qui y étoient à ſe chauffer, s'aviſerent de dire aſſez haut pour qu'il l'entendit : *Voilà Eſope à la cour.* Le Prince ſans ſe déconcerter, répond : *Meſſieurs, le parallele eſt bien flatteur pour moi, car Eſope faiſoit parler les bêtes.*

Le Roi félicitoit M. le Marquis de *Carracioli* ſur la place de Viceroi de Sicile que S. M. Napolitaine venoit de lui accorder. -- *C'eſt une excellente place que vous venez d'obtenir.* -- *Ah, ſire*, répondit l'Ambaſſadeur, *il n'en eſt pas comme la* Place Vendôme (où il demeuroit à *Paris.*)

Le Monarque qui voyage ſous le nom de Comte de Haga, fit quelque ſéjour à Spa, dans l'année 1781. Un jour, il alla faire une promenade à cheval avec le Prince de *Naſſ-- Sieg--*. Celui-ci, au payement d'une barriere, voulut prendre fait & cauſe pour les gens, dans une diſpute avec le receveur. Une foule de payſans ſe raſſembla bientôt, & déployant

l'eſprit républicain, avec toute l'énergie dont leurs bras étoient capables, ils firent voir que la force de muſcles bien conformés peut l'emporter ſur celle qui réſulte des conventions humaines. Enfin, il y eut des coups vigoureux de donnés, & tout le monde en reçut, excepté les payſans.

En 1780, un avanturier nommé F... eut une rixe en pleine redoute à Spa avec le beau D... Irlandois très-répandu à Paris & bien à la Cour. Il n'a pas ſoutenu dans cette affaire la réputation de bravoure qu'il a acquiſe en d'autres occaſions. L'Eſpagnol a raiſon de dire : *Il fut brave hier.* Ce F... avoit un dédit de cent louis avec M... autre Irlandois, à qui ſeroit ſurpris par le premier des deux à jouer au Pharaon ; M.... ayant oublié la convention fut pris ſur le fait. M. F.... defuſa de pomme du dédit, l'Irlandois refuſa de payer ſous prétexte de n'avoir pas joué pour ſon compte. Les propos s'échaufferent : alors le colonel D... ſe mêla de la querelle : F.... lui dit ſechemant ; *Monſieur, il y a longtems que vos tous me déplaiſent ; je ſuis charmé que cette*

occaſion me procure le plaiſir de vous le témoigner : je ſais que vous n'êtes que le fils d'un cabaretier de Bordeaux : tant de ſuffiſance ne vous ſied point : ainſi je vous prie de vous taire & de vous mêler de vos affaires; ſi vous ne vous rendez pas à cet avis, je pourrai vous y contraindre. M.... paya les 100 louis le lendemain, & tout fut fini, au grand étonnement de tout le monde.

Sans doute que M. de D.... a cru que ſon grade & ſon rang le diſpenſoient de prêter le colet à un inconnu, en pays étranger : peut-être a t'il ſenti qu'il avoit eu tort. Quoiqu'il en ſoit, il a reparu à la Cour avec la même faveur.

C'étoit à une femme à prouver qu'au milieu du bruit & du tumulte, on peut conſerver beaucoup de gaîté & de liberté d'eſprit. Mad. la Comteſſe de *God.* étoit connue pour en avoir infiniment : elle étoit à la table de *Creps* où il eſt rare de voir des femmes, à coté d'un homme qui perdant beaucoup d'argent, s'emportoit, juroit & blaſphêmoit; celui-ci s'apperçut enfin qu'il étoit auprès d'une Dame, & lui demanda pardon de s'être

livré en termes auſſi énergiques au chagrin que la perte de ſon argent lui cauſoit. Mad. de *God.* le raſſura en lui diſant : *Allez, allez, monſieur, ne vous inquiétez pas, quand une femme ſe réſout à être où je ſuis, elle doit commençer par laiſſer ſes oreilles à la porte.* C'étoit la même dame qui diſoit à un gros Hollandois qui la coudoyant, à la même table, la repouſſoit de ſa place au lieu de lui offrir la ſienne : *Ah, Monſieur, vous devez avoir de bien grandes obligations à votre nourrice, mais en vérité vous pouvez ſans ingratitude ne pas vous ſouvenir de votre précepteur.*

M. le Marq. de *G.* jouoit au *Creps*, & comme il eſt très gros joueur, il avoit devant lui un grand tas d'or qui lui ſervoit à payer ce qu'il perdoit, & où il raſſembloit ce qu'il gagnoit; un eſcroc ſous un extérieur honnête, qui étoit à côté de lui, tachoit de confiſquer à ſon profit les louis qui n'étoient pas raſſemblés, & il avoit répété ſi ſouvent & ſi maladroitement cette manœuvre que pluſieurs perſonnes s'en étoient apperçues. En vain avoit-on fait des ſignes au Mar-

quis pour le lui faire remarquer, on n'y avoit rien gagné, jusqu'à ce qu'enfin l'attrapant sur le fait, il lui demande avec ce ton agréable dont il accompagne tout ce qu'il dit : *Ah ça, Monsieur, combien est-ce ?* L'impudent coquin de lui répondre sans émotion : *Monsieur le Marquis, donnez m'en encore treize, cela fera cinquante... Non pas s'il vous plait*, répondit M. de G. *j'aime mieux que vous m'en deviez trente-sept, qu'un Rouleau entier.* Un autre jour dans une semblable occasion, M. de *Gen.* dit à l'escroc avec un grand sang-froid : *Finissez donc, M., la galerie vous voit & se mocque de nous deux.*

C'étoit le même M. de *G....* qui répondit un jour à *H....* connu pour calculer parfaitement tous les jeux, & pour en tourner à son profit l'avantage, tandis qu'il le pressoit de jouer quelque chose de plus sur un coup de *Creps* qui lui paroissoit favorable : *Mon cher H., est-ce bien à moi que vous faites cette proposition là; eh mon ami, ignorez vous je sais que vous avez le regard si corrosif qu'un louis que vous avez regardé bien fixement ne vaut plus que vingt & une livres ; nous jouerons, s'il vous plait, ce coup là sans plus.*

Le vieux & malheureux *Ramier de la Raudiere*, connu dans tous les endroits d'Eaux & de Bains, s'eſt tué d'un coup de piſtolet à *Aix la chapelle*, pendant la ſaiſon de 1784. Il avoit déjà pluſieurs fois fait ſes adieux à toutes ſes connoiſſances; mais ayant répété ſouvent cette ſcene, on n'y croyoit plus, & l'on y répondoit par un rire ſardonique. Enfin il alla au ſpectacle, un jour que l'on y jouoit *Beverley* Drame de M. Saurin; après la comédie il alla à la *Redoute* où ayant joué une bagatelle qu'on lui avoit donnée & qu'il perdit, il dit au banquier que c'étoit le dernier argent qu'il lui gagneroit, renouvella ſes adieux qu'on reçut de la maniere ordinaire & retourna chez lui. Pendant tout le ſpectacle, il avoit paru très ému, & probablement exalta-t'il ſes ſens au point de ſe décider fermement à s'ôter la vie, car il eſt conſtant qu'il rentra avec cette réſolution dont une circonſtance qu'il n'avoit pas prévue ſuſpendit l'exécution juſqu'au lendemain. Le fils de ſon hôte couchoit dans ſa chambre, & ce jour là par le plus grand hazard il ramena loger un de ſes amis avec lui. Ces deux jeunes gens ne dormant

gueres s'entretinrent une partie de la nuit; Ramier ſe mêla de tems en tems à leur converſation, plaiſantant avec eux & diſant qu'heureuſement il n'étoit pas diſpoſé à dormir, ſans quoi il les gronderoit de la belle maniere; l'heure où le jeune homme étoit accoutumé de ſe lever étant arrivée, il deſcendit avec ſon camarade, & laiſſa le vieillard dans ſon lit, qu'il ne quittoit pas ordinairement ſi matin; ce fut ce moment qu'il ſaiſit pour remplir ſon projet; il ſe hâte de ſe lever, va prendre la clef qu'il met en dedans & fait tous ſes apprêts; on entend du bruit vers les huit heures & demie, on y fait peu d'attention, parcequ'on étoit loin de prévoir ce qui l'avoit cauſé, lorſque des voiſins effrayés accourent, crient que le feu eſt à la maiſon. Le monde s'aſſemble : on voyoit une fumée noire & épaiſſe ſortir par quelques carreaux de fenêtre que la violence du coup avoit fait tomber; on court à la chambre où eſt cette croiſée, on frappe à la porte, on crie, on appelle M. Ramier: il n'y avoit pas de tems à perdre, on ne voit de ſecours qu'en enfonçant la porte, & c'eſt le parti qu'on prend; elle tombe,

une fumée terrible repouſſe ceux qui veulent entrer, & il n'y a que le danger d'un incendie plus conſidérable qui puiſſe faire ſurmonter le péril qui ſe préſente. On y parvient, mais quel ſpectacle s'offre aux yeux des perſonnes qui y ont pénétré ? qu'on ſe repréſente leur effroi en voyant un vieillard blanchi par les ans, ſes lunettes ſur le nez, un livre à la main, & tenant encore dans la bouche le canon de l'arme qui venoit de le tuer, étendu ſur un lit tout en flammes ; il s'étoit ſervi d'un piſtolet ſans chien, & pour le faire partir il avoit ſemé ſur ſon oreiller pluſieurs traces de poudre qui ſe rendoient toutes à la lumiere, & qui ne pouvoient être allumées que lorſque la mêche ſeroit à peu près entiérement conſumée : c'eſt par là que le feu s'étoit communiqué au lit. On s'empreſſa à l'éteindre ; on y parvint en peu de tems ; mais ſi le malheureux *Ramier* avoit exécuté ſon deſſein pendant la nuit, il eût peut-être cauſé la perte de deux ou trois rues, par l'incendie qu'il auroit pu produire : ſon hôte étoit un Boulanger dont la maiſon pleine de farine, de buches & de fagots, attenoit par devant à une Auberge, où il y

avoit une grande quantité de foin & de paille & par le côté oppoſé à l'hôtel du *Dragon d'or*, un des principaux de cette ville. Jugez avec quelle rapidité les flammes ſe ſeroient communiquées, ſi jamais elles avoient gagné ces différentes maiſons ; Ramier avoit 72 ans : c'eſt une preuve que les réflexions de la vieilleſſe ne ſuffiſent pas toujours pour garantir de cette paſſion. Cet infortuné n'étoit pas né ſans talent ; il peignoit parfaitement l'écriture, & il avoit été Secretaire d'un Miniſtre de S... Ayant lu dans l'hiſtoire de l'Académie des Sciences par Fontenelle, que M. Sauveur étoit parvenu à calculer la Baſſette, il s'étoit mis en tête d'en faire autant ſur le Pharaon qui eſt la même choſe ; il eut malheur de ſe perſuader qu'il y avoit réuſſi, & dès ce moment il n'avoit plus été occupé que des richeſſes qu'il alloit immanquablement gagner. Il oublia, négligea des objets qui euſſent pu faire ſon bonheur, pour ſe livrer à toutes les illuſions de ſon imagination ; il ſe défit de toutes les choſes qui lui étoient même les plus néceſſaires, pour ſe procurer de l'argent, & le voilà qui vogue ſur cette mer ora-

geuſe ; ſon premier eſſai ne fut pas heureux, ſon ſecond ne réuſſit point davantage, mais il lui en eût trop couté pour s'arracher à l'opinion d'une fortune certaine, pour ne pas préférer de mettre ſur le compte d'une diſtraction, ce qui n'étoit que l'effet de l'avantage du Banquier ſur le ponte ; ayant perdu ce qu'il avoit & conſervant toujours cette funeſte perſuaſion, il ſe mit à courir tous les lieux où les jeux, les eaux ou les bains raſſemblent les étrangers ; là il cherchoit quelque dupe qu'il put ſéduire par la *perpendiculaire* ou la *triangulaire* (c'étoit des termes qu'il avoit adoptés à ſon ſyſtême) & ſouvent il en trouva, mais l'événement ne répondant jamais aux eſpérances qu'il avoit données, c'étoit autant d'ennemis qu'il ſe faiſoit : vouloit-on le diſſuader, lui remontrer le ridicule, le danger d'une opinion qui depuis cinquante ans le rendoit malheureux, il vous rioit au nez, hauſſoit les épaules, & avec un air de pitié il vous plaignoit bien ſincerement d'être aſſez borné pour ne pas apprécier la ſolidité de ſes principes qu'il appelloit modeſtement évidens : inſiſtiez vous, il ſe fachoit, vous diſoit des cho-

ſes déſagréables qu'il falloit bien paſſer à ſon âge, & il récompenſoit ſouvent des avis que la commiſération inſpiroit, par des réponſes peu honnêtes, & qui détournoient de les renouveller ; il avoit même trouvé une réponſe aux objections que chacun de ceux qui lui avoient donné de l'argent à jouer pouvoit lui faire, & à la remarque qu'il ne gagnoit jamais : ſa raiſon éternelle étoit que les fonds qu'on lui avoit procurés n'avoient pas été ſuffiſans ; cela n'encourageoit perſonne à les augmenter, & ce fut le défaut de ces gens confians qui le réduiſit au déſeſpoir: n'en trouvant plus il ne vit point de bornes à ſon infortune ; la certitude qu'il jouoit tout ce qu'on accordoit à ſa miſere, avoit rebuté ceux qui cherchoient à la ſoulager, & ce fut cette inhumanité (comme il l'appelloit) qui lui mit le piſtolet à la main... Quelles réflexions la lecture de cette relation ne doit-elle point produire ? quel eſt l'homme aſſez inſenſible pour ne point frémir en conſidérant les ſuites effroyables qu'entraine la funeſte paſſion du jeu ? comment juſtifier les gouvernemens qui tolerent un abus auſſi funeſte, & qui ne ſéviſſent point contre lui

avec toute la rigueur que le bien-être de leurs ſujets devroit leur inſpirer ?

On a recueilli une infinité de mots ingénieux du Prince *Henri de Pruſſe*, pendant le ſéjour qu'il a fait en *France*, dans l'année 1784. Comme on ne doit pas trouver fréquemment cité dans cet ouvrage, les perſonages dont on n'a que du bien à dire, bornons nous à ce trait. Le Comte d'*Œls* a dit au Roi, en prenant congé de S. M. à *Fontaineblau* : *J'ai paſſé la plus grande partie de ma vie à deſirer de voir la France ; je vais en employer le reſte à la regretter.*

On a dit à propos des préparatifs de l'Empereur contre les Hollandois en Novembre 1784 : *La Toile de Hollande va devenir commune & à bon marché, car* Joſeph *y fait* filer 80,000 hommes--- *Non*, répondoit un autre plaiſant, *car le Roi de Pruſſe y fera* défiler *des troupes dans la même proportion.*

Un anglois prêt à partir de Londres, écrivoit en ces termes à la fameuſe *Gourdan*.--- „ Comme j'ai oui dire, Madame,

que vous connoiſſiez toutes les Demoiſelles *(terme technique)* de Paris, & qu'on ne pourroit mieux faire que de s'adreſſer à vous pour avoir une jolie maitreſſe, je vous prie de m'en tenir une toute prête pour mon arrivée qui ſera du 15 au 20 Janvier. Voici comme je la veux: âgée de ſeize ans, blonde, de cinq pieds ſix pouces *(meſure d'*angleterre *apparemment)* taille ſvelte, les yeux bleus & langoureux, la bouche petite, la main jolie, la jambe fine & le pied mignon. Si vous me la trouvez telle, il y aura 50 louis pour vous. Adreſſez moi votre réponſe à mon paſſage à Calais à l'auberge de *Deſſein*.„

On a prêté au Duc de L..... une idée fort ingénieuſe au moins, ſi elle n'eſt pas fort ſolide. Il fait, a-t-on dit, dreſſer deux aigles pour les atteler à un Ballon aëroſtatique, & ſe flatte d'en obtenir dans les airs autant de docilité que de deux courſiers ſur la terre.

On raconte un tour ſingulier du fameux Eſcamoteur *Pinetti*. Le Duc de *Chartres* venoit d'entrer à ſon ſpectacle avec quel-

ques autres ſeigneurs. *Pinetti* s'avance vers S. A. & montre une eſpece d'étonnement. --- Qu'avez vous donc, Pinetti? --- Mgr., je vous avoue que je ſuis ſurpris de vous voir au milieu d'un cercle ſi brillant, ſans avoir de chemiſe. --- Qu'eſt-ce à dire? ... Le Prince ſe regarde & ſe trouve effectivement ſans chemiſe. Surpris au delà de toute expreſſion, il demande à Pinetti, s'il eſt poſſible qu'il la lui ait eſcamotée? --- Non, Mgr., mais bien M. de *Fitz-James* à qui vous vous fiez & qui l'a dans ſa poche.... M. de Fitz-James ſe fouille & trouve la chemiſe. Ce n'eſt pas tout. Pinetti prend la chemiſe & la jette dans un braſier. Quand on la croit en flammes, Mgr. s'en trouve repouillé.

M. le Duc de Chartres avoit une montre du plus grand prix; Pinetti la lui demande & la met dans un mortier de métal. L'Eſcamoteur s'empare du pilon, broye la montre de toutes ſes forces, aux yeux des ſpectateurs ſtupéfaits, & moyennant quelques paroles bien magiques, la fait reparoitre d'un coup de baguette dans ſon premier état.

Le Marquis de Bievre remettoit à *Prault* l'imprimeur, le manuſcrit de ſa comédie du *Seducteur*, & *Prault* s'aviſa de trancher du Magiſter. -- M. le Marquis, lui dit-il, voici qui vous claſſe parmi nos meilleurs auteurs dramatiques, mais plus de *Calembours*, car.... --- Ah, parbleu, c'eſt nous la donner belle ! Puiſque tu le prens ainſi, mon cher *Prault*, j'en ferai ſur toi & ſur toute ta maiſon. *Toi, tu es un Problême* (Prault blême), *ta femme une profanée* (Prault fanée) & ta fille une *pro nobis*.

Un jeune officier faiſoit un jour une queſtion à M. Duhamel ſur un objet que le flambeau de la philoſophie n'a point encore parfaitement éclairé. *Je n'en ſais rien*, répondit le modeſte philoſophe, comme il le faiſoit ſouvent. --- *A quoi ſert-il donc d'être de l'académie*, dit le jeune homme ? Un moment après interrogé lui-même, il ſe perdit dans des réponſes vagues qui déceloient ſon ignorance. --- M. lui dit alors M. Duhamel, *vous voyez à quoi il ſert d'être de l'académie ; on ne parle que de ce que l'on ſait.*

M. *Potevin* conſtructeur de navires à Bordeaux, ayant quelques obligations à M****, lui écrivit en 1769, pour le prier de donner le nom à un vaiſſeau qu'il avoit ſur le chantier. M**** lui indique M. *D'alembert*. En 1772, M. Potevin fit une propoſition ſemblable à ſon bienfaiteur : celui-ci répondit qu'il deſiroit que le choix en fût remis à M. D'alembert lui-même ; ce qui fut fait, & le naviere fut nommé *le Marmontel*. Une troiſieme fois, ce fut à M. Marmontel à nommer, & celui-ci indiqua M. *Turgot* auquel M. Potevin demanda ſon conſentement. Le vertueux Intendant de Limoges refuſa une gloire qu'il prétendoit n'avoit point méritée. *Vous avez*, écrivit-il au conſtructeur, *des noms célebres à choiſir, tels que ceux de* MM. D'alembert, de Buffon ; *la ville de Bordeaux a donné le jour à un des hommes qui ont le plus honoré le ſiecle & la nation ; je parle de M. de Monteſquieu.* Cette lettre communiquée à M**** lui cauſa autant d'admiration que de ſurpriſe : il monta le même jour ſur l'érable du navire, & il y écrivit, pour me ſervir de ſes propres expreſſions, ce qui avoit toujours été

gravé dans le cœur de M. Turgot, *la modeſtie.* Il ſe conſola de ne pouvoir y mettre ſon nom, en y inſcrivant au moins une de ſes vertus.

La conſidération qu'on a pour un auteur influe ſur les jugemens qu'on porte de ſes écrits : Perſonne peut-être ne l'a jamais éprouvé plus directement que l'auteur de *Macbeth* à la premiere repréſentation de cette piece. On n'en a pas moins, ſuivant l'uſage, accablé de mauvais calembours, de méchantes épigrammes, le pauvre M. *Ducis.* Voici la plus piquante. Le Comte *de la B....* apprenant que l'on devoit donner *Macbeth* un dimanche, jour où le peuple peut aſſiſter au ſpectacle ſans nuire à ſes affaires, s'écria : *Mauvais calcul, les fripiers ſe connoiſſent en guenilles.*

Un malheureux pere ayant porté juſqu'au dernier haillon au *Mont-de-piété*, & ſe trouvant enfin ſans ſavoir de quel bois faire fleche, s'aviſa d'y porter les deux enfans dont il étoit chargé, & qu'il ne pouvoit plus nourrir. Il les arrange dans un panier, les couvre d'un linge, &

ſe rend au Lombard vers l'heure du diner. Les Bureaux étoient fermés; il le ſavoit & dit qu'il alloit attendre. En conſéquence il pénetre, poſe à la porte ſon précieux fardeau, & s'en va ſans rien dire. Les Directeurs arrivent, voyent ce paquet, demandent *ce que c'eſt, ce que c'eſt?* Perſonne ne répondant, on leve le linge & l'on apperçoit deux pauvres petites créatures levant leurs têtes, raconter innocemment que leur Pere avoit mis en gage tout ce qu'il avoit, dans une affreuſe ſaiſon où ſon travail ne pouroit ſuffire à ſes beſoins, & que ne ſachant où prendre pour les nourrir, il les avoit expoſés à la pitié de ceux qui poſſédoient tout ce qu'il avoit poſſédé. On leur fit des queſtions; mais fideles à l'injonction paternelle, les pauvres petits ne voulurent jamais déclarer ni leurs noms ni leurs demeure.

Une femme *du commun* traverſoit un jour le jardin du Palais-Royal avec une jeune fille & ſon frere. Un jeune éventé ſortoit fort aviné de chez le Reſtaurateur. Il lui lache le quolibet, & ſe permettoit davantage ſi la jeune fille ne l'eût

vivement repouſſé. Le frere menace. Le Petit-maitre redouble d'inſolence. La femme craint les ſuites des propos, & s'indigne contre l'impertinent: *Eh, Morguenne*, lui dit-elle en le prenant rudement par le bras, *quand on a tort on s'en va.* Cette ſaillie pleine de ſens & de morale frappe l'étourdi qui reconnoit ſon tort & ſe retire.

Ou n'imaineroit pas l'effet que la vie & les miracles du mendiant LABRE ont produit ſur les têtes pariſiennes: une infinité de femmes jeunes & vieilles, une multitude d'hommes de tout âge ont enveloppé leurs jambes malades, d'un papier chargé du nom de ce bienheureux, en triangle, en lozange, en quarré: on le trempoit dans de l'eau bénite pour l'appliquer ſur des yeux fatigués; on le mâchoit pour guérir les maux de dents; tout le monde enfin s'applaudiſſoit des effets merveilleux de ce remede plus ſubtil encore que l'Agent du Charlatan *Meſmer*. Ce dernier avoit tout à craindre de ſon rival dont le ſecret ne coutoit pas un denier. L'abbé **** diſoit un jour: „ Rien ne me ſurprend dans tous les

écrits qui paroiſſent ſur le bienheureux Labre, que leur date. "

Au paſſage du grand-Duc de Ruſſie par la Principauté d'*Anhalt*, dans le tour d'Europe que ce Prince fit en 1783, le Gouverneur d'une ville avoit fait placer ſous une arche du pont une troupe de muſiciens qui devoient exécuter de la muſique turque. Au moment qu'on s'y attendoit le moins, le ſon des inſtrumens éclata : le Général Romanzow qui étoit de la ſuite de S. A. I. demanda d'où il ſortoit Le Prince lui répondit : „ Général, c'eſt une muſique turque ; elle ſe cache en ſe rappellant la journée où vous troublates ſi fort ſon harmonie.

M. *de S*.... jeune poëte chargé du choix & de l'arrangement des pieces fugitives dans le mercure, s'eſt aviſé d'y inſérer une épigramme ſanglante contre un avocat. Enſuite il a eu l'imprudence de s'en avouer l'auteur au Caffé de l'ancienne Comédie françoiſe. L'avocat qui l'apprend, arrive un ſoir à ce Caffé, y trouve ſon homme & l'interpelle de déclarer s'il eſt en effet l'auteur de l'épigramme. Le

poëte l'avoue, l'avocat veut le faire ſortir pour en avoir raiſon; le poëte refuſe & veut perſiffler l'Avocat: celui-ci lui détache un ſoufflet des mieux appliqués. M. *de S....* ſort tout confus, & en marmotant, dit-on, avec la candeur du nom qu'il porte: „ Heureuſement qu'il ne m'a point fait de mal.“ L'aventure étoit trop publique pour reſter ignorée. Le petit poëte ſe trouvant, quelques jours après, au Muſée de la rue *Dauphine*, eut une querelle avec le Préſident. Celui-ci lui reprocha l'affront qu'il avoit reçu. M. *de S....* voyant qu'il n'avoit pour adverſaire qu'un pauvre Abbé paralitique, s'aviſe de montrer du courage, leve ſa canne, le Préſident ſa béquille, & l'on vit commencer un combat aſſez bizarre entre ces deux champions. On les ſépara, la garde vint, & le petit poëte chaſſé, jura d'en tirer vengeance, dans le prochain mercure.

Le S. *Lainez*, la premiere haute-contre de l'Académie royale de muſique, perd beaucoup de ſa voix, & ce genre de chanteurs devient plus rare de jour en jour. Un amateur paſſioné diſoit, ces

jours ci, dans le parterre de l'Opera, qu'il ſeroit tems de prendre les précautions que l'on prend en *Italie*, pour avoir de belles voix claires. Un politique l'entend & ſe récrie avec chaleur contre un uſage ſi funeſte à l'humanité. „ Qu'appellez vous humanité, replique l'amateur de muſique ? on va peut-être égorger cent mille hommes pour l'Eſcaut dont je ne me ſoucie point du tout, & vous regrettez huit à dix ſavoyards auxquels on aſſureroit 15 ou 20 mille livres de rentes & un ſort heureux, en les privant ſeulement d'un bien dont ils ne connoitront peut-être jamais l'uſage ! Oui, oui, notre nation eſt trop brute pour prendre ce ſage parti. „ Cette ſaillie fit rire de bon cœur les aſſiſtans.

On regarde en *France* comme un phénomene très curieux le parti que M. *de Carmer* Chancelier de *Pruſſe* a pris de ſoumettre ſon projet de code de loix à l'examen de tous les juriſconſultes philoſophes de l'univers. Les Philoſophes voudroient bien qu'il leur fût permis d'exalter le courage de ce Chancelier, mais on penſe que cette ſatisfaction leur

ſera refuſée, & cela paroit juſte dans le moment où l'on défend à tous les journaux de parler de législation, attendu la fermentation que peut cauſer dans les eſprits toute diſcuſſion à cet égard. On ſait d'ailleurs que M. *Dupaty* Préſident au Parlement de *Bordeaux*, ayant témoigné à M. le Garde des ſceaux quelques doutes ſur l'excellence de la juriſprudence françoiſe, M. de M. lui répondit qu'il n'y avoit rien à dire ni à écrire là deſſus, puiſqu'il s'occupoit lui même d'une refonte générale de nos loix & que ſon ouvrage étoit fort avancé. Les étrangers qui ignorent cette anecdote apprendront ſans doute avec admiration que la réforme des loix françoiſes eſt prête à éclore & que c'eſt pour ne point ombrager l'effet de cette réforme néceſſaire, qu'il eſt enjoint à tous les écrivains de ne point s'en occuper, ſous peine d'être traités comme M. *Br. de W.* Ce régime n'eſt pas auſſi philoſophique qui celui de M. *de Carmer*, mais enfin chaque pays a ſes uſages.

C'eſt l'Évêque de *Chartres* qui a célébré la meſſe de rentrée du Parlement,

après les vacances de 1784. Comme ce Prélat eſt un beau diſeur, bien venu des femmes, on a remarqué qu'il y en avoit à cette cérémonie un ſi grand nombre que les avocats n'ont pu ſe placer, & faire la preſtation de ſerment d'uſage, excepté trois ou quatre qui ont rempli cette formalité. Cette affluence extraordinaire ayant fait murmurer, une femme s'eſt aviſée de dire aſſez haut: „ MM. les Avocats, au lieu de ſe plaindre, devroient nous remercier : nous les empêchons de faire un faux ſerment.“ Pour ſentir cette épigramme, il faut ſavoir que les Avocats jurent d'obſerver les réglemens de la Cour, qui leur défendent de recevoir plus de 15 liv. pour leurs honoraires, dans telle affaire que ce ſoit.

M. *Augeard* ancien fermier général & Secretaire des commandemens de la Reine avoit acheté de M. de *Boulogne*, tréſorier de l'extraordinaire des guerres, la belle terre de *Buzances* en *Lorraine*. Le château de cette terre avoit couté plus de trois millions à bâtir & à meubler : un incendie terrible vient de le détruire entierement. Ce malheur eſt d'autant plus

cruel pour M. *Augeard*, qu'en moins d'un an, il a été précédé de la perte de ſa femme très aimable & d'un fils qui faiſoit ſa plus douce eſpérance. Quand on a annoncé à ce bon pere & à ce bon mari l'incendie de ſon château, il étoit dans une ſalle où ſe trouvoient les portraits de ſon épouſe & de ſon fils. Il a levé ſur eux des yeux mouillés de larmes, en diſant : „ Voilà les objets que je dois pleurer, plutôt que mon château ! “ Ce trait de ſenſibilité montre combien nos financiers different de ceux du tems paſſé.

L'habile ſculpteur *Houdon* a fait le buſte du Prince *Henry de Pruſſe*. Le Chevalier de *Boufflers* dont le talent poëtique eſt ſi digne d'eſtime, a donné les quatre vers ſuivans pour être mis au bas de ce buſte intéreſſant.

Dans cette image auguſte & chere,
Tout Héros verra ſon rival :
Tout ſage verra ſon égal,
Et tout homme verra ſon frere.

Il y a eu dans le mois de Novembre 1784 une rixe très vive à *la Rochelle* entre les Régimens de *Poitou* & de *Breſſe*.

Ce dernier régiment eſt un dédoublement du premier, qui avoit reçu en 1763 le régiment de *Flandres* par incorporation. Un des grenadiers de *Poitou* ſe permit une plaiſanterie grivoiſe qui eut des ſuites funeſtes. „ Nous avons, dit-il, avalé Flandres en 1763, & en 1776 nous avons chié Breſſe.“ Auſſitôt grande rumeur, les ſabres ſe tirent, on ſe bat, & 19 grenadiers ſont reſtés ſur le carreau. Les chefs de ces corps ſont enfin parvenus à aſſoupir cette querelle, & la paix a été ſignée entre les deux régimens.

Le grand *Joſeph* faiſoit diſtribuer du bled dans la Boheme, où il étoit monté à un haut prix. Beaucoup de voitures qui en étoient chargées attendoient devant la porte d'un Baillif; les payſans ſe plaignoient d'attendre & l'Empereur qui vint à paſſer entendit leurs plaintes. Il leur en demanda la raiſon.... -- Il y a long-tems que nous attendons, & nous avons huit lieues à faire pour retourner: -- Non ſeulement ils diſent vrai, ajouta le clerc du Baillif, mais les habitans ſouffrent du retard de la diſtribution. L'Empereur étoit en petit uniforme & le Baillif en

grande compagnie ; il entre & ſe fait annoncer par le clerc. „ Qui êtes vous ? — Lieutenant au ſervice de S. M. I. — Qu'y a-t-il pour votre ſervice ? — Que vous expédiez ces pauvres gens qui attendent depuis bien du tems.... — Qu'ils attendent encore ! — Mais ils ont tant de chemin à faire & ils ont déjà tant attendu... — Quel intérêt avez vous à les renvoyer ? — Celui de bien faire & d'être humain. — J'en ai un à vous dire que le vôtre eſt de trop & que je ſais mes affaires. — Et moi un très grand à vous déclarer que ces bleds ne vous regardent plus. Mon ami, ajouta le Monarque en s'adreſſant au clerc qui l'avoit annoncé, expédiez ces bonnes gens; vous êtes Baillif : & vous, dit-il au Baillif qu'il caſſoit, reconnoiſſez votre maitre. " Il ſe fit reconnoitre & diſparut.

On s'eſt fort amuſé au dernier voyage de *Fontainebleau*. Deux jours de chaſſe ont coûté la vie à deux cens groſſes bêtes, tant cerfs que biches, faons & ſangliers. La grande chere qu'on y a faite a donné lieu à quelques événemens ſinguliers. Il y a même eu un frere Capuçin qui, étant allé faire la quête de

Fontainebleau, a donné une ſcene fort plaiſante. Il but trop dans l'antichambre d'un Seigneur, qui étoit jonchée de ſangliers & de cerfs tués à la chaſſe. Ce frere ſurpris de vin & voulant le cuver ſur le champ, ſe coucha & s'endormit entre deux bêtes fauves. Dès le matin les valets ayant voulu charger le gibier ſur un chariot, trouverent un corps de plus que la veille, & furent fort étonnés de rencontrer le Capucin ronflant. Ils avertiſſent leur maître qui accourt & jure qu'il faut expédier le tout enſemble. Le Capucin fut réveillé, ſe démena beaucoup & réclama avec aſſez de vivacité ſon manteau qu'on chercha longtems. Enfin on le trouva ſur un Cheval qu'un palfrenier en avoit affublé en guiſe de couverture. Toute la Cour a beaucoup ri de cette aventure.

Les fermiers généraux ſe plaignoient depuis longtems de l'énorme contrebande qui ſe fait aux entrées de *Paris*. L'enceinte de cette capitale, dans toute la partie du *Sud*, ſur la rive gauche du fleuve, favoriſoit ſurtout les fraudeurs, parcequ'elle étoit mal fermée & difficile

à garder. On a enfin imaginé un moyen de remédier à cet abus, & ce moyen eſt admirable ; il conſiſte à clorre cette partie par un mur de 12 pieds de haut, qui prendra à l'hôpital général, & qui enveloppant les nouveaux Boulevards, l'hôtel des Invalides, l'École royale militaire & le *Gros-Caillou*, viendra ſe terminer à la riviere au delà du *Champ de Mars*. Cette enceinte aura différentes portes, où ſeront placées des gardes, & comme elle contient les Invalides & l'École militaire qui jouiſſent de l'exemption de droits d'entrée pour les denrées à leur uſage, il ſera fait une évaluation de l'indemnité à accorder à ces deux établiſſemens, à cauſe du même droit auquel ils ſeront déſormais aſſujettis. On compte que cette muraille fiſcale ne coutera pas plus de ſix cens mille livres de conſtruction, & que le bénéfice des abus auxquels elle remédiera s'élevera à trois ou quatre millions par an.

Le S. *Hay*.. de *L.* Huiſſier-priſeur, étoit allé paſſer quelques jours à la campagne avec ſon épouſe. Il avoit laiſſé chez lui

un jeune homme de 16 à 17 ans qui avoit conçu pour ſa femme une paſſion violente, & qui vient d'augmenter le nombre des victimes de l'amour M. *H.* envoye ſon domeſtique à *Paris* chercher une robe que ſa femme avoit oubliée; la robe ne ſe trouve point, & le domeſtique va rejoindre ſes maitres. Au retour de la campagne, on eſt inquiet du jeune homme qui ne paroit pas. On fait des recherches infructueuſes, on veut ouvrir ſa chambre; les verroux la fermoient en dedans. On enfonce la porte, & l'on trouve le malheureux jeune homme baigné dans ſon ſang. Par une de ces idées bizarres que le délire ſeul peut concevoir, il avoit quitté ſes habits pour ſe revêtir de la robe que Mad. *H...* avoit oubliée, & il s'étoit mutilé de la maniere la plus complette.

On raconte ainſi l'hiſtoire d'un jeune homme qui s'eſt dernierement brulé la cervelle dans le jardin du *Palais royal.* Il étoit devenu fortement épris d'une beauté toute jeune, dont il avoit fait la connoiſſance au ſpectacle, qu'il avoit vue ſans ceſſe accompagnée d'une mere vigi-

lante & ſur l'honnêteté de qui il ne lui étoit pas venu le moindre doute. La mere ſe donnoit pour la veuve d'un officier & ne lui avoit permis que de très rares viſites, juſqu'au moment où il avoit fait des propoſitions de mariage. C'étoit peu de jours après cette démarche qu'à l'aide d'un rayon d'une lune perfide, il apperçut ſon agnès aſſiſe dans un coin du jardin, ſerrant de près un vieux financier & lui rendant un ſervice ſecret qui lui parut pire qu'une infidélité publique. Le jeune homme plein d'honneur ne put ſe pardonner d'avoir ſi mal placé ſes affections; rempli de rage & de déſeſpoir, ſentant qu'il ne pouvoit encore ſe guérir de ſa folle paſſion, il courut chercher des piſtolets & vint ſe punir de ſon extravagance, ſur la même chaiſe où s'étoit paſſée la ſcene qui l'avoit deſabuſé.

Au mois de ſeptembre dernier, il arriva à *Bordeaux* un américain avec beaucoup d'argent & fott peu de connoiſſances. Il débarqua dans un hôtel garni appellé *l'hôtel de fumel*, & admit bientôt dans ſon intimité ſon hôte & le perruquier qui le coëffoit. Sa ſuite étoit com-

poſée d'un ſeul negre. Il étoit ſi deſœuvré & ſi bavard qu'en peu de jours il mit l'hôte & le perruquier au fait de toutes ſes affaires en Amérique. Au bout de trois ſemaines cet homme mourut ſubitement dans ſon lit. Ses deux confidens qui avoient ſans doute vû jouer le *Légataire univerſel*, ſe concerterent auſſitôt pour faire une répétition du teſtament de *Criſpin*. L'un d'eux ſe met au lit aprés avoir caché le cadavre, l'autre avec le negre va chercher un notaire qui reçoit le teſtament du malade ſuppoſé. Après cette cérémonie on envoye chercher un confeſſeur ; & pendant ce tems on replace le véritable mort dans ſon lit. A l'arrivée du confeſſeur, des larmes feintes lui apprennent que le malade vient de paſſer. M. *Scrupule* revient, lit le teſtament de la veille & l'on y trouve deux legs conſidérables pour l'hôte & pour le perruquier. Le Negre interrogé confirme toutes les dépoſitions de ces deux coquins ; enfin on enterre l'Américain. Cependant les deux intriguans qui avoient fait les plus belles promeſſes au Negre pour le mettre dans leurs intérêts, eurent la maladreſſe de le mécontenter au ſujet de

quelque demande qu'il leur faiſoit. Celui-ci piqué va dénoncer leur friponnerie au juge. Ils ont été auſſitôt arrêtés & l'on inſtruit leur procès auquel on prévoit pour eux une iſſue facheuſe : ce qui juſtifiera le mot de M. *Mercier*, que le cinquieme acte du *Légataire* devoit être joué à la *Greve*.

On ſait que M. *le Mierre*, de Académie françoiſe, n'eſt pas un Narciſſe à beaucoup près, & que M. *Paliſſot* s'eſt égayé ſur la groteſque figure de cet académicien, dans le ſixieme chant de ſa *Dunciade*. *Le Mierre* ſe trouvoit l'un de ces jours, dans un cercle avec le Marquis de S.... un de ces agréables dont le mérite conſiſte à myſtifier les gens & à ennuyer les femmes du récit de leurs conquêtes vraies ou ſuppoſées. Le Marquis voulant perſiffler le poëte, lui demanda quel étoit le plus bel homme de l'Académie. „ Je n'y ai jamais pris garde, reprit malignement celui-ci, & je croyois que l'on ne s'occupoit de la beauté des hommes que dans certaines ſociétés que l'on ne nomme pas en bonne compagnie.“ L'épigramme eſt d'autant plus mordante

que le Marquis de S... a la réputation de ne pas aimer les femmes excluſivement.

L'ouverture du ſpectacle des petits Comédiens de Mgr. le Comte de *Beaujolois*, s'eſt faite au *Palais royal* le 23 Octobre 1784. Ce ſont des Marionettes qui font les geſtes, pendant que les comperes cachés derriere la toile récitent le dialogue. On a débuté par trois pieces mêlées de chants & de danſes, qui n'ont point enchanté les ſpectateurs. Les Entrepreneurs ſe propoſoient de donner ſucceſſivement les drames de Mad. de *Genlis* & de M. *Berquin* & avoient fait une grande proviſion de pieces bien morales, dans le louable & difficile deſſein d'établir les mœurs dans ce même lieu où on ne les trouve gueres, mais ils ont échoué dans cette noble entrepriſe : l'obſtination des pécheurs & des péchereſſes qui promenent leurs iniquités dans l'enceinte du jardin a été invincible, & ces mécreans ont été choqués de voir que tandis que l'immortel *Figaro* les divertit ſur le théâtre national, on eſſayât de les ennuyer par *Ruth* ſur un théâtre forain. Auſſi ſe flatte t-on que les Directeurs de ce ſpectacle renverront bien-

tôt leurs acteurs de bois & leur en ſub-
ſtitueront d'autres de chair & d'os, plus
analogues à la ſcene qu'ils occupent & qui
doit ſe montrer comme une émanation
en petit de l'Opéra.

Le fameux Abbé *Baudeau*, chargé de
a principale direction de ces Comédiens
e bois, a fourni à la premiere repré-
entation, une ſcene beaucoup plus amu-
ante que ſes acteurs. On l'a apperçu
ans les couliſſes indiquant les geſtes avec
n air d'importance digne de ſon emploi,
pplaudiſſant avec entouſiaſme, & pleu-
ant même dans les endroits pathétiques.
n ſe doute bien que cette pantomime
xcita les huées, que M. le Directeur
t ſifflé & qu'on n'a pas manqué de l'ap-
eller depuis, le *Confeſſeur des Mario-
ttes.* Les ſarcaſmes l'ont déſolé au point
u'il s'eſt démis de la direction, en fa-
ur des SS. *Arnoult* & *D'orvigny*.

MM *Miolan* & *Janinet* ont été turlu-
nés de toutes les manieres ſur le mau-
is ſuccès de leur Ballon aëroſtatique.
. *Meſmer* leur a ſuccédé dans le déſa-
éable emploi de faire rire le public à
dépens. Il paroit une eſtampe où le

Docteur eſt repréſenté voulant magnetiſer le Diable, mais celui-ci s'empare de *Meſmer* & l'emporte. A droite, le Docteur *Deſlon* reçoit des croquignoles de pluſieurs démons; du côté oppoſé, d'autres diables s'amuſent à donner des camouflets au Pere *Hervier*, Auguſtin qui a écrit pour ſoutenir la doctrine du Magnetiſme. Les ſpectateurs furieux d'avoir été la duppe de ces Charlatans, bouleverſent le baquet, briſent les inſtrumens de *Meſmer* & tachent de reprendre l'argent qui tombe de ſes poches.

La Comedie des *Docteurs modernes* a porté un terrible coup au Magnetiſme. MM. *Meſmer* & *Deſlon* ſe plaignent d'y être baffoués & vilipendés, & il faut avouer qu'ils n'ont pas tout à fait tort. Des couplets gais & plaiſans ont été très applaudis, entre autres celui-ci qui a décidé du ſort de piece:

Du Vaudeville, enfant gâté,
Meſſieurs, avec ſévérité
Ne jugez point les entrepriſes:
Pour ſavoir votre ſentiment,
L'auteur eſt là qui vous attend
Dans la *ſalle des criſes.*

On ſe doute bien que l'auteur a été demandé avec de vives acclamations ; Roſiere eſt venu dire : „ Meſſieurs : l'auteur étoit dans la ſalle des criſes ; vos bontés l'en ont fait ſortir, nous ne ſavons ce qu'il eſt devenu. „

Un domeſtique placé au parterre aſſiſtoit à la premiere repréſentation de cette piece. On donnoit auſſi ce jour là la *Brouette du vinaigrier*, drame de M. *Mercier*. Après le premier acte, la toile ſe baiſſe pour faire un changement de décoration. Elle ſe releve pour le ſecond acte ; auſſitôt le laquais muni d'un gros ſifflet, le fait jouer, au grand étonnement de ſes voiſins, qui font cercle autour de lui, & qui le laiſſent ſaiſir par une ſentinelle. Mené au Corps de garde, on lui demande pourquoi il a ſifflé : il répond ingénuement que ſon maitre lui a donné un billet de parterre & un Louis d'or pour ſiffler la ſeconde piece ; qu'ayant vu baiſſer la toile, il n'a pas douté que la ſeconde piece ne commençât enſuite, & qu'il s'eſt dépêché de gagner ſon argent. On lui a objecté que ſi ſon maitre lui avoit commandé, en le payant, d'aller tuer quelqu'un, il ſe ſeroit donc

cru obligé d'obéir ; il a répondu que non, & comme on ſe diſpoſoit à le mener en priſon, il a offert de rendre le louis qu'il avoit reçu, plutôt que d'être puni d'une choſe qu'il ne ſavoit pas être défendue. Ce beau raiſonnement n'a pas empêché de le mener à l'*hôtel de la force*.

Cette premiere tentative a été ſuivie du pamphlet ſuivant.

REFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

à l'occaſion de la piece intitulée : LES DOCTEURS MODERNES, *jouée ſur le théâtre Italien le* 16 *Novembre* 1784.

Voici un exemple terrible & d'un nouveau genre qui s'éleve dans l'état.

M. *Meſmer* a des ennemis puiſſans ; il en a même qui ſont revêtus d'une grande autorité.

Il a fait une découverte ; il propoſe une doctrine ; il a beaucoup d'éleves plus diſtingués les uns que les autres par leur rang, leurs lumieres, leur exiſtence perſonnelle.

Ses ennemis n'oſent pas attenter à ſa vie ; le tems des *Auto-da-fé* ſe paſſe partout ailleurs ; il n'a jamais exiſté en *France :* forcés de menager ſa perſonne, ils l'attaquent dans ſon honneur. On l'a joué ſur le théâtre Italien de la maniere la plus ridicule & la plus calomnieuſe ; lui directement, & indirectement ſes éleves & ſes malades.

En attendant que M. *Meſmer* le demande aux loix, on demande aujourd'hui aux Peres de famille, aux citoyens honnêtes, en un mot au public impartial :

S'il eſt bien convenable que dans un état policé, une autorité quelconque s'arroge le droit de diſpoſer ſur un théâtre, de l'honneur d'un individu ?

Ariſtophane jouoit *Socrate*, & l'a conduit à la cigue ; eſt-ce là l'intention des ennemis de M. *Meſmer ?* Ils ſe trompent. L'honorable cortege dont M. *Meſmer* eſt entouré, portera, quand il en ſera tems, aux pieds du trône & dans le ſanctuaire de la juſtice, les témoignages de ſon ſavoir & de ſa vertu.

Si les ennemis de M. *de la Chalotais* avoient imaginé la reſſource des théâtres, ils auroient pu mener loin ce grand homme & la magiſtrature françoiſe.

Le Lecteur eſt prié de peſer ce petit nombre de réflexions dans l'intérieur de ſon foyer.

L'auteur de cet écrit ſe nommera un jour. Connu par ſon reſpect pour la puiſſance du roi, l'autorité des loix & de la vérité, il a toujours fait profeſſion de ne craindre ni les intrigues, ni l'abus du pouvoir.

Au reſte la Comédie des *Docteurs modernes*, loin de produire contre le *Magnétiſme animal* l'effet qu'on s'en étoit promis, a donné à cette eſpece de Charlatanerie une nouvelle célébrité. Les

adeptes ont pris chaudement fait & cauſe pour MM. *Meſmer* & *Deſlon* ; les *Réflexions préliminaires* ont été ſuivies d'un autre imprimé non moins ſérieux. Le Comte *Maxime de Puyſegur*, Colonel, vient de faire paroitre auſſi un tableau des cures qu'il a faites à ſon régiment. Ce tableau très curieux eſt enrichi de notes de M. *D'Eprémeſnil*, (auteur des *Réflexions.*) Parmi ces notes il s'en trouve une très ſinguliere. La voici : M. *de Puyſegur* dit dans le texte : „ Si je m'étois fait illuſion ſur toutes les cures que je cite, je ferois dans le cas de me croire bien bête. „ La note au bas porte ces mots : „ Cet argument paroit très fort. „

Ce ne ſont pas ſeulement les partiſans du *Magnétiſme* qui ſont ſcandaliſés de la piece des *Docteurs modernes.* Les *Franc-Maçons* trouvent indécent que l'on ait oſé parodier un de leurs cantiques dans un couplet d'une ſcene où les acteurs autour du baquet ſe tenant par la main chantent en chœur :

Joignons nous mains en mains,
Tenons nous ferme enſemble, &c.

Les auteurs de cette piece ont donné un deſaveu des intentions que le Public

leur a prêtés. C'eſt un nouveau ſarcaſme contre les deux Coriphées de *Magnetiſme* Ils aſſurent avoir pris pour deviſe *ludere non lædere*, & ajoutent que ſi l'on fait des applications à MM. *Meſmer* & *Deſlon*, c'eſt leur célébrité qui en eſt cauſe ; que d'ailleurs le rapport des Commiſſaires, fait au nom du Gouvernement par les ſavans les plus éclairés de la nation, ayant déclaré la doctrine du *Magnctiſme* illuſoire & ſa pratique dangereuſe, il étoit bien permis d'en rire.

Les Critiques prétendent que MM. *Barré* & *Radet* n'ont point encore tiré aſſez de parti d'un ſujet qui prêtoit autant au ridicule. On ſe plaint de ce qu'ils ont négligé les merveilleux effets produits par l'arbre magnetiſé, par la canne du Magnetiſant plongée dans un étang & qui donne la commotion à l'autre extrémité (en ſubſtituant le baquet à l'étang), & ſurtout par la canne de M. *Meſmer*, qui préſentée à quelque diſtance, au viſage des jeunes filles, les fait tomber en ſyncope. Il s'y trouve au moins une ſcene du bouquet qui en vaut bien une autre, & qui fait alluſion à une anecdote ſcan-

daleuſe miſe l'année derniere ſur le compte de M. *Deſlon*. Voici comme on raconte cette plaiſanterie un peu ſaugrenue. Une Demoiſelle & ſa mere ſe trouvoient chez M. *Deſlon*, avec un jeune homme qui les avoit accompagnées. Pendant que l'on magnetiſoit la mere, le jeune homme ſourioit, ainſi que la Demoiſelle, de la crédulité des duppes. Le Docteur s'en apperçoit & demande au jeune homme, s'il doute des effets du *Magnetiſme*. Celui-ci répond à peu près comme la Maitreſſe du Financier, dans la nouvelle piece. Alors M. *Deſlon*, pour convaincre ces deux incrédules, leur propoſe de leur faire reſſentir ces effets qu'ils tournent en dériſion Les jeunes gens ſe ſoumettent à l'opération : voilà M. *Deſlon* qui les magnetiſe gravement en préſence des témoins. Les deux patiens reſtent d'abord immobiles, puis il leur ſurvient à tous deux une fureur utérine; leurs yeux s'enflamment, & ils ſe précipitent dans les bras l'un de l'autre. Envain la mere crie au ſcandale, à l'indécence, veut les ſéparer. Cela eſt inutile, dit froidement M. *Deſlon*, il faut les laiſſer faire, on leur caſſeroit plutôt les bras. Effecti-

vement, ajoutet-on, il fallut attendre que le myſtere fût accompli.

C'étoit peu de ſe voir joué publiquement. M. *Meſmer* s'eſt trouvé enſuite dans une *Criſe* bien plus allarmante. M. *Meſoduc* Médecin de l'hôpital de *Londres*, ſe préſenta, il y a quelque tems, chez M. *Meſmer*, pour être initié *en ayant*, dans la ſcience du *Magnetiſme*. M. *Meſmer* le reçut d'abord très bien & lui exalta les vertus miraculeuſes de ſon ſecret. Le médecin anglois lui avoua conſidemment que ſon voyage étoit un objet de ſpéculation, & qu'il avoit deſſein d'établir un *baquet* à *Londres*. A ces mots la phyſionomie du Thaumaturge allemand ſe décompoſe ; il laiſſe aſſez entrevoir combien il regrette les politeſſes qu'il a prodiguées au Docteur Anglois, enfin il refuſe net de l'endoctriner. Celui-ci va chez M. *Deſlon*, qui l'admet ſans difficulté à la participation des ſublimes myſteres. M. *Meſmer* avoit le projet de paſſer en *Angleterre*; il croit gagner de viſte l'Eſculape breton, & ſe hâte de céder ſes appareils à un de ſes affidés, nommé *de la Mothe*. Mais M. *Meſoduc* in-

ſtruit des intentions de M. *Meſmer*, alla le trouver un beau matin, & après l'avoir accablé de reproches, lui dit qu'il ſaura bien l'empêcher d'exercer le *Magnetiſme* à *Londres*; mais que la voie des tribunaux étant trop lente, il le prioit de vouloir bien ſe décider ſur l'alternative qu'il alloit lui propoſer : ou lui donner ſa parole de ne point aller en *Angleterre*, ou prendre l'un des deux piſtolets chargés qu'il lui préſentoit. M. *Meſmer*, comme de raiſon, ne vouloit point faire un choix entre ces deux partis déſagréables; mais l'anglois perſiſtant, il ne put s'y ſouſtraire, & promit de ne point troubler les opérations du Docteur *Meſoduc* à *Londres*. Débaraſſé enfin d'un homme auſſi exigeant, M. *Meſmer* a, dit on, porté plainte contre ce dur antagoniſte.

Un nouvel objet éclipſe un peu le Magnétiſme & les Ballons. C'eſt un Roi voyageur qui partage avec eux l'attention de la Capitale. Ce Prince nommé *Marck Bouda*, Kan ou Roi d'*Oëre* près de la *Côte d'or*, eſt un jeune homme de 19 ans; d'environ 4 pieds 3 pouces de haut, ayant la tête fort groſſe & le nez écraſé, en un

mot un Negre fort lippu. Il a été préſenté à la Cour, & le Roi lui fait une penſion de 20,000 liv. pendant ſon ſéjour en *France*, où il eſt venu pour s'inſtruire à l'exemple du Czar *Pierre*.

Le 9 Décembre, le Monarque Africain a honoré de ſa préſence l'aſſemblée du *Muſée de Paris* au *Palais-royal*. L'empreſſement de voir le Roi maure y avoit attiré une grande affluence de ſpectateurs & beaucoup de perſonnes de diſtinction. De toutes les lectures faites à cette ſéance, celle qui, par la circonſtance, a intéreſſé davantage, a été le diſcours de M. *Moreau de St. Remi* ſur les mœurs & uſages du Royaume d'*Oëre*; peu connu juſqu'à préſent & ſur quelques particularités relatives à l'illuſtre voyageur. La religion des Oëriens eſt un compoſé du Mahometiſme, du judaïſme & du paganiſme; ils vendent leurs priſonniers, comme dans toutes ces contrées, mais ils n'ont point la cruauté, ainſi qu'au *Benin*, de ſacrifier des eſclaves à la mort de leurs Rois. Celui d'*Oëre* eſt toujours couronné du vivant de ſon pere, c'eſt pourquoi *Marck Bouda* prend le titre de *Kan*.

Voici en peu de mots l'occaſion de ſon

voyage ; le Capitaine *Landolf* étant allé l'année derniere au *Benin*, pour la traite des Negres, fut invité par le Roi d'*Oëre* à paſſer dans ſes états, où aucun vaiſſeau européen n'avoit encore pénétré. Il s'y rendit, & le bâtiment fut pris à la remorque, avec des Canots, ſur le fleuve *formoſe*. Ces peuples n'ont nulle connoiſſance de la marine ; ils ne font uſage que de canots ou de pirogues, conſtruits avec d'énormes troncs d'arbres. Pendant l'hyvernage qui dura plus de trois mois, le Capitaine & ſon équipage reçurent des *Oëriens* toutes ſortes de bons traitemens, & le Roi prit, dans les converſations qu'il eut avec le capitaine, une ſi haute idée de la *France* qu'il n'héſita point à lui confier le Prince ſon fils, qui deſiroit ardemment de connoître les mœurs européennes. *Marck Bouda* ne manque ni de courage ni de diſcernement. Le Capitaine *Landolf* étant tombé à la mer en montant ſur ſon bord, le Prince Maure s'y précipita le premier pour ſauver ſon conducteur. Il ſe plait beaucoup en *France* dont il commence à entendre la langue, & il a tellement pris goût pour nos mœurs & nos uſages, qu'il a formé

le projet, de retour dans ſes états, de vivre & de s'habiller à la Françoiſe : malgré les éternels préjugés de ſa nation, il commence à croire que le Diable pourroit bien n'être pas blanc, & même il fait des vœux pour que toutes les Houris ne ſoient point noires. Toutes les Dames préſentes à l'aſſemblée ont éclaté de rire lorſque M. de *St. Remi* obſerva dans ſon diſcours que toutes les femmes dans le ſerail du Prince, ſoupiroient après ſon retour. Les expériences de phyſique qui ont terminé la ſéance, ont beaucoup amuſé le Prince *Maure* & le Duc de *Chartres* s'eſt beaucoup diverti de la frayeur de Sa Majeſté *Oëriene* à la détonnation de l'air inflammable, & lorſqu'il reçut l'étincelle électrique. Après la ſéance toutes les femmes ont entouré le Monarque Africain & lui ont fait cent queſtions ſur ſon ſerail, ſes goûts, ſa maniere de vivre &c., auxquelles il ne répondit que par des geſtes aſſez plaiſans. Chacun l'invite á diner, on cajole le Capitaine *Landolf*, qui lui ſert de truchement ; Mad. la Princeſſe de *Liſtenois* les a reçus pluſieurs fois chez elle : c'eſt à qui pourra traiter Sa Majeſté *Oëriene*,

& comme Elle a beaucoup de goût pour les femmes, on préſume qu'elle pourroit bien laiſſer en partant quelques petits rejettons de ſa race.

On vient d'inventer un nouveau genre d'obſcénité, inconnu juſqu'à préſent & digne de faire nombre parmi les inventions de ce ſiecle. Ce ſont des *veſtes de petits-ſoupers*. Comme l'uſage eſt maintenant d'agraffer l'habit, on ne voit point le haut de la veſte, mais dans les orgies d'un certain genre, l'habit ſe détache & expoſe aux yeux des Meſſalines, des peintures & des broderies analogues au ſujet de la fête & dignes de toute leur lubricité.

M. *François de Neufchâteau*, ce poëte précoce dont l'âge viril n'a point démenti ce que promettoit ſon enfance, a débuté d'une maniere très honorable dans la charge de Procureur-général au Conſeil-ſupérieur du *Cap* dans l'île *S. Domingue*. Une cauſe ſinguliere lui a donné l'occaſion de ſignaler ſes premiers pas dans cette nouvelle carriere par la proſcription d'une coutume ridicule & dangereuſe que

ſon ancienneté contribuoit à entretenir malgré les progrès des lumieres & de la raiſon. M. *de la Pommeraye* greffier en chef de S. *Domingue*, à ſon arrivée dans l'île, intenta un procès à l'équipage du navire à bord duquel il avoit fait la traverſée, au ſujet du *Batême du Tropique*, que l'on avoit fait cherement racheter à un jeune homme confié à ſes ſoins: Les parties ont été miſes hors de Cour, mais, à cette occaſion, M. *François de Neufchâteau* a fait abroger & défendre cet uſage abſurde & tyrannique.

On ignore l'origine de ce *baptême*, mais les matelots de toutes les nations ne manquent pas de le faire ſubir ou d'en faire payer le plus qu'ils peuvent l'exemption, à tous ceux qui paſſent pour la premiere fois ſous le *Tropique*. La cérémonie varie ſuivant les peuples: voici la maniere que les François ont adoptée. On range en haye ſur le tillac, des cuves pleines d'eau; près de chacune d'elles ſe tient un matelot avec un ſeau à la main: le Maître-valet vient au pied du grand mât, le viſage barbouillé, le corps entouré de *Garcettes* (petites cordes) dont quelques unes lui pendent des bras: on le nomme

le Bon-homme Tropique. Celui que l'on veut batiſer eſt amené devant lui ; on le force de ſe mettre à genoux , & on lui fait jurer ſur un livre, d'exercer les mêmes choſes que l'on va exercer ſur lui, toutes les fois que la même occaſion ſe préſentera. Enſuite il paſſe au milieu des matelots armés de ſeaux d'eau qu'ils lui renverſent ſur le corps. Cette cérémonie indécente & dangereuſe avoit échappé juſqu'ici aux regards des légiſlateurs , mais il faut convenir qu'il s'eſt trouvé des Capitaines aſſez éclairés pour ne point la permettre ſur leurs navires.

Les Journaliſtes ont tous fait l'oraiſon funebre de *Diderot :* mais aucun n'a relevé l'Anecdote ſuivante qui lui fait honneur & qui en fait encore plus au Monarque ſon apologiſte. Lorſque la ſeconde édition de l'*Eſſai ſur Seneque* parut, quelques courtiſans dénoncerent au Roi le paſſage où Louis XV étoit maltraité. Le Prince témoigna ſon mécontentement au Miniſtre ſupérieur de la librairie qui fit arrêter la vente & examiner le paſſage. Il ſe préſenta enſuite devant le Roi, & avoua que le morceau étoit affreux, que

'auteur étoit très puniſſable. -- Très pu-
iſſable, repartit le Prince ? mais avez
ous lu l'ouvrage entier ? Non, Sire, je
'ai lu que le paſſage. -- Liſez le en en-
er, continua le Monarque juſte & bien-
iſant, vous y trouverez d'excellentes
hoſes qui rachetent bien le délit de l'au-
eur, & je lui pardonne bien volontiers.

Un voyageur me raconte le trait ſui-
nt dont il a été témoin à *Berlin*.

Un Officier d'un rang diſtingué avoit
ne fille qui, devenue veuve, retourna
ns la maiſon paternelle. Elle fit des
ances au Chirurgien Major du régi-
ent. Celui-ci, effrayé d'abord des ſui-
s que leur liaiſon pouvoit avoir, ſe
ndit enfin à ſes careſſes & à ſes préſens.
le devint enceinte : on eſſaya les mé-
amens connus pour détruire le mal-
ureux fruit de ces criminelles amours.
furent inutiles. Les monſtres réſo-
ent d'employer le fer & tout l'art de
chirurgie. La mere dénaturée ſe ſou-
à tout : elle n'avoit pû ſurmonter
folle paſſion & ſupporta courageuſe-
nt d'affreuſes douleurs. L'opération
un entier ſuccès. Le fœtus enve-

loppé dans une ſerviette fut jetté dans des eaux marécageuſes près de la ville. La Providence voulut que peu après des ouvriers furent envoyés pour nettoyer ces eaux. Ils trouverent la ſerviette & ce qu'elle contenoit. On reconnut la marque ; le public avoit plus d'une fois jetté les yeux ſur les liaiſons des coupables, ils furent ſoupçonnés, arrêtés & convaincus par leur propre aveu. Le chirurgien fut condamné à avoir la tête tranchée & ſon amante à deux ans de priſon. La ſentence fut envoyée au Roi, ſuivant l'uſage, pour avoir ſa ſanction. S. M. ayant lu ces horreurs, mit de ſa propre main au pas de la ſentence, que l'auditeur du Régiment qui l'avoit rendue devoit être caſſé, que le Chirurgien-Major devoit être roué vif à commencer par les pieds, & que la Dame devoit avoir la tête tranchée.

Une veuve dévote qui loge dans un faubourg de Vienne, avoit dans ſa chambre une ſtatue de N. D. richement habillée, ornée de perles, de cœurs d'or & d'argent &c. Un quidam vint un jour la trouver, lui reprocha ſa déſobéiſſance

aux loix du Prince, qui avoit fait ôter ces ornemens jusqu'aux statues des églises mêmes, & qui les toleroit encore moins dans les maisons particulieres, & lui dit enfin qu'il étoit envoyé par la police pour dépouiller sa statue & la citer devant ce tribunal, où elle devoit comparoitre le lendemain, y être réprimandée & payer une amende pécuniaire. La veuve effrayée lui livra tous ces ornemens qui valoient au delà de 200 florins & lui donna en outre un ducat en le priant d'excuser son ignorance auprès des Juges. Le lendemain elle se rendit au Bureau & fut bien abattue en apprenant qu'elle avoit été la dupe d'un filou.

M. de M**** a conservé jusqu'à la fin de ses jours sa gaîté & son humeur gaillante. Un Officier de distinction avoit sollicité vainement du Ministre de la guerre un congé pour venir à Paris où l'appelloient, disoit-il, des affaires pressantes. Il ne s'agissoit pourtant que de coucher avec une jolie femme, mais cette affaire, après tout, en vaut bien une autre. Sur les refus réitérés, le Colonel veut s'adresser à M. de M****, mais écrivant en

même tems à ſa divinité, il ſe trompe d'adreſſe, & la lettre ſuivante eſt celle qui parvient au vieux Miniſtre. „ Cher auge, *Segur* a la cruauté de me refuſer la permiſſion de voler dans tes bras : je ſerois au déſeſpoir ſi je n'eſpérois une réponſe plus favorable de M**** : c'eſt un vieux paillard qui devinera bien l'objet de ma demande & n'en ſera que plus diſpoſé à me l'accorder. Il ſentira bien qu'à mon âge, on aime mieux mourir dans les bras de ſa maitreſſe que de vivre dans une triſte garniſon. Encore ſi faute de myrtes, j'avois des lauriers à cueillir! Mais je végete ici, tandis que mes Camarades ſe battent ailleurs : c'eſt un f.... métier que la guerre en tems de paix. Je dis paix puiſque ce n'eſt pas pour moi que le canon gronde. Adieu, chienne de mine ; ſi je te tenois, tu te doutes bien de ce qui t'arriveroit. En attendant que j'aille te ſurprendre comme je l'eſpere, je te baiſe ſur la parole... „ M. *de M***** a beaucoup ri de cette aventure, a écrit une lettre charmante au Colonel, & celui-ci a obtenu ce qu'il demandoit.

Lorſque la Ducheſſe de M****** at-

teinte de la maladie qui l'a conduite au tombeau, fut près de ſa fin, le Curé de ſa paroiſſe fit de vains efforts pour pénétrer juſqu'à elle. La famille ayant donné aux domeſtiques des ordres rigoureux pour qu'il fut introduit, il y parvint enfin, mais ce fut bien pis; la Ducheſſe le congédia elle-même avec humeur. Elle mourut: lorſqu'il fallut tranſporter le Corps à Chilly où elle fut inhumée, le Curé en chargea un de ſes vicaires. L'uſage eſt dans ces occaſions que le Prêtre auquel le cadavre eſt confié, faſſe un éloge ſuccinct du défunt en le remettant au curé du lieu. Le Vicaire détailla toutes les qualités de la feue Ducheſſe & termina ſon Oraiſon-funebre en diſant qu'elle avoit été *Madeleine péchereſſe & malheureuſement point Madeleine pénitente.* La famille témoin de ce panégyrique hérodoxe, en fut fort ſcandaliſée & porta ſes plaintes: le Vicaire a été interdit & le curé en a reſſenti un chagrin ſi violent qu'il eſt tombé malade. C'eſt un ſucceſſeur du fameux *L... de G....*, qui pour des motifs un peu différens, dit-on, a le même déſir de conſerver la bienveillance des gens riches & en crédit qui meublent ſa paroiſſe.

Deux bons bourgeois prirent un jour la poſte à *Chaumont en Baſſigny*, pour venir apporter à l'un de nos Miniſtres un projet à l'exécution duquel étoit, ſelon eux, attaché le bien de l'état. Le Miniſtre apperçut bientôt que les auteurs & le mémoire n'avoient pas le ſens commun : trop honnête pour le leur dire, mais aſſez gai pour s'en amuſer, il prodigue des éloges à leur zele, leur conſeille de retourner dans leurs foyers, & leur promet de les faire avertir quand il en ſera tems. Mes champenois bouffis d'orgueil s'en vont à *Chaumont*, & s'arrangent comme des gens dont la fortune eſt faite. Au bout de quelques tems, fort ſurpris de n'entendre parler de rien, ils croyent qu'on les a oubliés, mais ne doutent pas qu'une gratification conſidérable ne leur ſoit deſtinée. Pour en hâter la jouiſſance, ils s'aviſent fort ſpirituellement de tirer une lettre de change de 20,000 liv. ſur le Miniſtre, le priant de leur faire l'amitié de la payer à compte. Celui-ci trouva le trait plaiſant, mais ce qui ne le fut pas au gré des tireurs, c'eſt que la lettre de change revint proteſtée. Abandonner la partie

n'eût pas été brave ; ils en fourniſſent une autre de 60,000 liv. & pour aſſurer le payement de celle-ci, ils terminent la lettre d'avis par cette phraſe : *Un Miniſtre qui ne met pas en uſage les moyens qu'on lui offre de ſoulager les peuples & de faire fleurir un royaume dont les intérêts lui ſont confiés, & qui ne ſait pas récompenſer ceux qui lui en indiquent les moyens, ſe rend criminel de leze --- Majeſté & mérite d'être puni en conſéquence.* Ceci paſſoit la plaiſanterie. Les deux champenois ont été amenés à la Baſtille, en attendant ſans doute une place aux *Petites-maiſons* (Hopital des fous.)

Une ſuperbe actrice venue de *Pétersbourg*, a débuté au théâtre françois à la fin de 1784, par le rôle d'*Alzire*. Son organe, ſon talent & ſon geſte ne répondent point du tout aux charmes de ſa figure; elle a été traitée avec rigueur par le Public, qui ne trouve jamais une actrice laide quand elle eſt bonne. Le même jour a donné un ſpectacle nouveau à l'opera. Un acteur y a parlé, c'eſt le S. *Cheron*. Il a annoncé qu'un rhume effroyable alloit l'empêcher de chanter

ſon rôle dans l'opera de *Dardanus* qu'on donnoit, & en effet il l'a pſalmodié. A la fin du ſpectacle, il a été conduit à l'hôtel de *la Force*, pour avoir contrevenu aux réglemens qui défendent à tout membre de l'Académie royale de muſique, de s'exprimer autrement ſur le théâtre qu'en chantant.

L'air de *Richard-Cœur-de-Lion* a ſervi de patron à une infinité de couplets malins ou gaillards, mais le Vaudeville de *Figaro* n'a rien perdu de ſes droits à cet égard. Voici deux Couplets nouveaux ſur cet air. Ils ſont la critique d'un uſage qui a pris depuis quelque tems un nouveau crédit parmi les perſonnes du ſexe. La multiplication des Clubs ayant éloigné les hommes de la ſociété des Dames, on prétend qu'elles ſont en quelque ſorte juſtifiées de ce goût bizarre & nouveau ou renouvellé des grecs.

Il eſt des Dames cruelles,
Et l'on s'en plaint chaque jour:
Savez vous pourquoi ces belles
Sont ſi froides en amour?
Ces Dames ſe font entr'elles,
Par un généreux retour,
Ce qu'on appelle un doigt de cour.

S'il eſt des Dames cruelles,
On en vaincroit chaque jour
Si les hommes pour les belles
Etoient fermes en amour;
Mais leur foibleſſe auprès d'elles
Promettant peu de retour,
Les réduit au doigt de cour.

Lorſque M. *Turgot* abolit en 1776, es corvées en nature qui portoient ſeu- ement ſur les pauvres, & qui étoient n monument bien honteux de l'oppreſ- on féodale, l'ouvrage de ce Miniſtre toyen périt avec lui. Mais comme rès l'abolition de la corvée en nature, parut impoſſible de la rétablir, on y bſtitua un impôt en argent pour rem- acer ce ſervice néceſſaire à la confection à l'entretien des routes. Les perſon- s exemptes de la corvée perſonnelle crie- nt, ſelon l'uſage, à l'arbitraire: pour appaiſer, il fut à peu près décidé que mpôt pour la corvée ſeroit établi au rc la livre de la Taille; mais cette thode garantiſſoit auſſi de la corvée exempts de taille. M. *Dupré de S. ur*, pour éviter cet inconvénient, t devoir aſſeoir la corvée au marc la e de la capitation, dont perſonne n'eſt

exempt dans le royaume, mais cette opération déchaina contre lui les membres du Parlement de *Bordeaux*, & des remontrances ameres furent le fruit d'une répartition juſte. Toute la marche de cette affaire eſt développée dans un mémoire de l'Intendant de *Bordeaux*, & dans une *lettre d'un ſubdélégué de cette intendance à M. le Duc d****. Il paroît que le défaut d'une loi claire & préciſe ſur les corvées a donné naiſſance à ces difficultés, qu'il eſt important pour le repos du gouvernement & pour le bonheur des cultivateurs, de faire promptement ceſſer.

L'hiſtoire que l'on a faite de l'exil de l'élégant traducteur de Virgile, n'a aucun fondement. Voici le motif qui a engagé cet académicien à faire un voyage en *Turquie*. L'Abbé de *Lille*, quoique d'une complexion délicate, a toujours plus conſulté ſes deſirs que ſes facultés phyſiques. Lui & l'Abbé de J..... devinrent amoureux de deux jolies perſonnes, ſœurs M. V.... jeune poëte élevé de l'Abbé de *Lille*. Il parut plaiſant au Marquis de *Champc* ... & à un de ſes amis

de ſouffler aux deux Abbés leurs maitreſſes : ce qui fut exécuté à l'inſçu des amans ; mais un événement imprêvu troubla tout. L'une des deux Demoiſelles devint enceinte, & ce fut préciſément la maitreſſe de l'Abbé de *Lille*. On voulut lui faire les honneurs de la paternité, dont il ſe défendit le mieux qu'il put ; l'amante infidele joua ſon rôle à merveille, pleura, menaça de pourſuivre l'Abbé : celui-ci aima mieux arranger cette affaire avec de l'argent. Le Marquis eſſuya les mêmes reproches, & ne ſe ſentant pas la conſcience bien nette donna 40,000 liv. S'il ſe piqua de généroſité à cet égard, il n'eut pas celle de garder le ſecret, & l'Abbé de *Lille* affoué, honni, chanſonné, fut enchanté de trouver l'occaſion de partir avec M. de *Choiſeul-Gouffier*, qui alloit en Ambaſſade à *Conſtantinople*, afin de laiſſer oublier cette aventure.

Les bons mots de Mlle. *Arnoult* ont de la célebrité. On ſe rappelle que ſa fille a épouſé un jeune auteur nommé *Murville*. Mad. de *Murville* a tout l'eſprit de ſa mere & eſt extrêmement blonde. Ces deux

perſonnes, en s'aimant beaucoup, ſe font réciproquement des niches aſſez gaies. Mlle. *Arnoult* avoit aimé le Comédien *Florence*, & après quelques mois l'avoit congédié avec éclat. Mad. de *Murville* applaudit à cette rupture, qu'elle croyoit ſincere. Ces jours derniers, elle va voir ſa mere le matin, & la trouve tête à tête avec *Florence*. Quand celui-ci ſe fut retiré, elle témoigna ſon étonnement à ſa mere. --- C'eſt pour affaire que cet homme eſt venu ici, dit Mlle. *Arnoult*, car je ne l'aime plus. -- Ah j'entens, répliqua Mad. de *Murville*, vous *l'eſtimez* à préſent. Alluſion fine au conte qui finit par ce vers : *Combien de fois vous at-il eſtimée ?* Quelques jours après cette aventure, dont Mlle. *Arnoult* n'a pas perdue la mémoire, un de ſes amis vient à lui parler de ſa fille, & lui demande s'il eſt vrai qu'un Anglois eſt amoureux de Mad. de *Murville*.--- Je ne le crois pas, répondit-elle, je n'ai jamais oui dire que les Anglois priſſent la *Toiſon d'or*.

On a tant parlé du *monſtre du Chilly* qu'il faut bien en donner la deſcription,

quoique ce ſoit une plaiſanterie dans le genre des myſtifications, que l'on a voulu faire au public.

,, Des chaſſeurs eſpagnols au *Chilly* ont découvert un animal amphibie qu'ils ont réuſſi à prendre avec des filets & qu'ils conſervent en vie. Ils lui ont donné le nom de *Harpie*. La repréſentation de la figure de cet animal a été envoyée à la Cour de *Madrid*, d'où on l'a fait paſſer en *France*, & elle commence à circuler dans le public. L'*habitude* de ce monſtre reſſemble en quelque ſorte à celle du *Sphinx*, en ce que le train de derriere eſt horiſontal ſur la terre, & le train de devant eſt debout. Sa hauteur depuis le ventre juſqu'à l'extrêmité de la tête eſt de quinze pieds, & ſa longueur depuis deux eſpeces de pattes d'oye qui ſoutiennent le devant, juſqu'à l'extrêmité *des queues*, eſt de vingt-deux pieds. La partie ſupérieure eſt couverte d'un poil rude & la forme du corps reſſemble à celle de l'homme. Du tronc s'éleve une tête fort extraordinaire, couverte d'une criniere qui pend des deux côtés. La tête au premier aſpect offre la reſſemblance d'un lion, mais comme la face

eſt entierement applatie, on y reconnoit bientôt celle d'un ſinge. Une gueule extrêmement ouverte & avancée lui donne un air de voracité qui eſt effrayant. Des deux côtés de la tête s'élevent à une certaine hauteur deux grandes oreilles pointues & velues comme celles d'un âne. Au deſſus de ces oreilles ſont deux cornes tortues, comme celles du taureau. Et au dos de cet animal, vers la hauteur ordinaire des épaules, ſont placées deux ailes très fortes, qui ont au lieu de plumes des membranes pareilles à celles des ailes de Chauveſouris. Toute cette partie ſupérieure de l'animal eſt ſoutenue par les deux pattes d'oye placées un peu en avant du milieu du corps. La partie inférieure reſſemble à celle du Phoque, excepté qu'elle eſt couverte de groſſes écailles. A deux pieds environ des pattes eſt placée une ſeule nageoire qui s'agite véritablement dans l'eau, & qui ſur terre augmente la rapidité de la marche de l'animal, de concert avec les ailes, dont il fait uſage lorſqu'il pourſuit ſa proie. La partie inférieure ſe termine en deux queues, dont l'une ayant des articulations juſqu'à l'extrêmité peut

envelopper la proie de l'animal, & l'autre finit par un dard très pointu avec lequel, dit-on, il la perce. „

„ On peut juger par cette deſcription combien un tel animal eſt vorace ; la relation ajoute qu'il ſe nourriſſoit également de poiſſons ſur la mer & de buffles ſur la terre. Elle ajoute que les chaſſeurs ont eu beaucoup de peine à le prendre en vie avec de grands filets. Il a montré d'abord beaucoup de férocité, mais après qu'on lui a donné de la nourriture, il eſt devenu fort doux. Il lui faut beaucoup d'alimens, & on le nourrit alternativement avec du poiſſon & de la viande. „

Cette deſcription a bientôt donné naiſſance à une gravure qui repréſentoit ce monſtre chimérique. Il n'eſt pas bien prouvé que l'inventeur ait eu l'intention de faire une allégorie, mais la malignité en a imaginé mille.

Pendant que le Parlement de *Provence* inſtruiſoit le procès du Préſident d'*Entrecaſteaux*, pour le meurtre de ſa femme, le coupable renfermé dans les priſons de Lisbonne, adreſſoit à la Reine de Portu-

gal une requête très ſinguliere & digne
d'être conſervée. La voici.

„ V. M. voit à ſes pieds un criminel, qui
vient implorer de ſa Juſtice une punition
qui pour lui eſt une grace : c'eſt en trem-
blant qu'il éleve vers elle ſa voix doulou-
reuſe ; ſon délit l'en rendroit même in
digne, ſi l'excès de ſes remords n'en effa
çoit pour ainſi dire l'indignité ; cette
ſeule réflexion l'engage à demander à V
M., une mort qui en le puniſſant de ſon
crime, mettra fin à toutes ſes peines. J
ſuis ce même *François* qui, arrivé dan
vos états ſous le nom emprunté de Che
valier de *Barral*, ai été arrêté par vo
ordres. Je ne cacherai rien à V. M. A
contraire, pour mériter la grace que j
lui demande, j'avouerai tout avec l'ex
actitude la plus ſcrupuleuſe. Je m'appell
Brunzi d'Entrecaſteaux, d'une famil
noble de la *Provence*, né avec une am
honnête & créée pour la vertu, ma
trop ardente; je me ſuis rendu coupab
d'un aſſaſſinat. „

„ Tranſporté par une paſſion violent
& peut-être (pourrai-je ajouter) par u
ſentiment d'honnêteté, que j'ai porté
l'excès, je me ſuis trouvé coupable, a

moment où je croyois n'être que vertueux. Dans le tems que je fais en rougiſſant un aveu ſi déſagréable à V. M., mes remors intérieurs s'augmentent, les plaies de mon cœur ſe rouvrent & deviennent plus cruelles. Je ſais bien que ce n'eſt pas là un châtiment proportionné à l'énormité de mon crime ; tout ce que je demande, c'eſt de pouvoir en obtenir un qui puiſſe l'expier. Mes pere & mere me marierent lorſque j'étois encore bien jeune ; je n'avois que 18 ans. Je faiſois un de ces partis avantageux que les parens acceptent toujours inconſidérément, ſans refléchir avant tout, s'il n'exiſte pas quelque antipatie entre les perſonnes qui doivent s'unir pour toujours. Une autre raiſon les détermina à me faire contracter ce mariage, c'étoit (à ce qu'ils diſoient) afin de me mettre à couvert des paſſions de mon âge. Mais ils ne ſongeoient pas que les miennes ne s'étoient point encore développées, auſſi leur précaution ſervit-elle plutôt à les enchaîner pour un tems, qu'à s'en défendre. Comme elles ſe trouvoient ainſi reſſerrées & reſtreintes, leur explo-ſion fut plus violente, & les effets en furent plus funeſtes. L'inſtant arriva bien-

tôt, auquel devoit naitre la plus forte paſſion. Un objet ſéduiſant me fit oublier ce que je devois à mon épouſe. Cette nouvelle flamme embraſant un cœur ſenſible & neuf, y fit les progrès les plus terribles. Celle qui me l'inſpiroit paroiſſoit propre à la juſtifier ; elle ne put réſiſter à la véhémence avec laquelle j'exprimois mes ſentimens. Le feu qui me conſumoit ne tarda point à pénétrer juſqu'au cœur, & ce fut-là l'époque de tous ſes malheurs, & par conſéquent des miens. Une paſſion ſi puiſſante, ſoutenue par 4 années d'habitude & de familiarité, étoit parvenue à ſon plus haut dégré, lorſque la famille vint à découvrir la perſonne qui en faiſoit l'objet. Cet accident mit mon amante dans le cas de perdre l'eſpoir de ſa félicité, ſur laquelle elle avoit dû compter ; & elle ſe vit en outre ſur le point de perdre ſa réputation, par le bruit qu'un tel événement pouvoit faire naitre. Au déſeſpoir de l'avoir réduite à une ſituation ſi cruelle, & ne pouvant y remédier, je voulus au moins la partager avec elle. Je lui fis la propoſition de prendre la fuite avec moi, ce parti m'étant d'au-

ant plus facile, que j'étois en âge de
iſpoſer de mes biens, & j'aurois aiſé-
nent trouvé une ſomme aſſez conſidéra-
le pour l'entretien de nous deux, dans
uelque coin de la terre, que nous au-
ions cherché pour notre aſile; mais cette
me divine, qui s'étoit perdue pour moi,
e voulut point que je me perdiſſe
our elle. Malgré mes larmes & mes
rieres, elle demeura inflexible; ſes re-
us, en me la faiſant admirer davantage,
ie mirent au déſeſpoir. Je ne vis au-
un remede à ſon infortune, ſinon celui
ue j'aurois pu y porter, ſi je n'avois
oint été marié. Cette idée fut cauſe de
a ruine. Le délire de la paſſion m'a-
ant réduit à la cruelle néceſſité de choi-
entre l'honneur de l'objet que j'ado-
is, & la vie de celle qui m'avoit été
onnée pour compagne, le déſeſpoir s'em-
ra de mon cœur, ma tête chancela,
la main devint coupable; Ah,
s forces me manquent à ce ſouvenir
uel, qui m'opprime & me déchire l'a-
e. Il eſt néceſſaire que j'ajoute en-
re à ma honte, & pour donner à la
rité toute l'autenticité qu'elle exige,
e j'ai été ſeul l'auteur d'un crime ſi

atroce, je n'y ai point été induit par celle pour l'amour de laquelle je l'ai commis : ſon ame pure m'en auroit détourné, ſi elle m'avoit cru capable d'en former le deſſein. ,,

,, Voilà le délit que je dénonce à Votre Majeſté. Je demande vengeance contre moi-même. Elle ſatisfera à ſa juſtice, en me puniſſant, & je bénirai ſa clémence, qui me délivrera des tourmens que me cauſent mes remors. Dès que j'eus commis le crime, je me trouvai pénétré de toute ſon énormité, ſans ſonger au parti qui me reſtoit à prendre. Cependant ma famille craignant l'ignominie attachée au châtiment, que je n'avois que trop mérité, me fit partir. Je pris la fuite, ſans ſavoir où je devois aller paſſer le reſte d'une vie ſi coupable. A peine mon eſprit put-il recouvrer ſa vigueur, qu'il l'employa toute à ſe tourmenter lui-même. Chaque jour me retraça l'image des tourmens les plus affreux. Le calme qui ſuccéda quelquefois à ces troubles, me fit ſentir des peines d'une autre eſpece. Ma paſſion n'étoit point éteinte par le crime qu'elle avoit occaſionné, elle paroiſſoit avoir pris de

rouvelles forces, & rempliſſoit le vuide de mon déſeſpoir. „

„ Dans cette ſituation cruelle, je fus tenté pluſieurs fois de me donner la mort; mais, V. M. le croiroit-elle? qu'elle juge par-là de la violence de mon délire. L'amour qui m'avoit rendu coupable, qui redoubloit encore mes peines, étoit le ſeul obſtacle qui m'empêcha de mettre fin à mes jours. L'eſpérance de revoir celle qui en étoit l'objet, combattoit mes remors, dans le tems que j'en éprouvois toute l'horreur. Dans cette ſituation j'arrivai dans les états de V. M., où arrêté par ſes ordres, je ne pus ignorer la cauſe de ma détention. Me voilà donc privé de l'unique eſpérance qui me ſouteroit; il ne me reſte que mes remors & mon déſeſpoir. La juſtice de la *France* me reclame, ma famille a eu aſſez de crédit pour obtenir que ma peine fut commuée en une priſon perpétuelle. Mon eſprit ne peut ſoutenir aucune de ces perſpectives. Ce n'eſt certainement pas la mort que je crains, puiſque je la demande à V. M. comme une grace. Mais ce que je ne pourrai jamais ſoutenir, c'eſt l'ignominie qui

m'attendroit à mon arrivée dans ma Patrie, qui accompagneroit tous mes pas & qui empoiſonneroit les derniers momens de ma vie. Ah, ſi je dois mourir que ce ne ſoit point dans mon pays. La ſeconde perſpective me préſente des idées encore plus terribles. En effet quel genre de vie peut être plus triſte que celui de ſe voir enfermé pour toujours, en bute à ſes ſeuls remords, qui deviennent encore plus cruels par le défaut de diſtraction ; ces tourmens quoique longs & affreux n'effaceroient jamais mon crime aux yeux de la Juſtice & des hommes. La mort donc de quelque genre qu'elle puiſſe être, eſt mille fois plus préférable. Dans cette diſpoſition, je me jette aux pieds de V. M. & je lui demande comme une grace de me faire ſubir dans ſes états la peine que je n'ai que trop méritée. „

„ Mon ame n'étoit point faite pour le crime, un moment de délire l'a trainée dans l'abime où elle eſt tombée. Non moins coupable, ni moins digne de châtiment, ſi elle ne peut obtenir le pardon, elle peut mériter quelque pitié. Que V. M. daigne écouter cette pitié, en

m'épargnant la honte de ſubir le ſupplice dans ma patrie, & en l'effectuant en *Portugal.* Je ſais bien que les préjugés des *François*, lors même que j'aurai payé à la Juſtice la peine qui m'aura été impoſée, ne me délivreront pas de l'infamie attachée à ma mémoire. La Juſtice étant une fois ſatisfaite, il ne reſte plus aucune trace du délit, & le préjugé devroit s'en contenter. J'oſe donc eſpérer, qu'en demandant moi-même le ſupplice que j'ai mérité, & en m'offrant volontairement, je pourrai délivrer mon ame d'une ignominie pour laquelle elle n'étoit point faite & qu'elle a pourtant encourue.„

„ J'aurai dans mes derniers momens la conſolation de penſer que mon nom ne ſera plus en horreur; & lorſque je ferai mes derniers adieux aux auteurs de mes jours, je pourrai leur dire: *votre fils eſt encore digne de vous, il a effacé la honte dont il vous a couverts, il a ſatisfait pour le crime dont il étoit coupable, par là, il eſt devenu digne de votre compaſſion.* Si j'avois le bonheur d'émouvoir la pitié de V. M., & que ſa clémence l'induiſit à m'accorder une telle demande, il ne de-

vroit ſûrement point arriver que ſa Juſtice, qui s'intéreſſe pour tous les objets, craignit d'offenſer le droit des Nations, en puniſſant dans ſes propres états le ſujet d'une autre Monarchie, qui a commis ſon crime dans ſa patrie. Je me flatte au contraire de démontrer à V. M., que ſa Juſtice même doit l'intéreſſer à me punir. Je ne ſuis pas coupable comme *François*, ce n'eſt pas cette Nation que j'ai offenſée; je ſuis coupable comme homme, & c'eſt à l'humanité entiere que je dois la peine de mon crime. Partout où il y a des hommes & des loix qui les gouvernent, je porte ſur moi la marque de déſaprobation, dont je ſuis noté. Partout où elle ſera reconnue, on pourra faire couler mon ſang; c'eſt dans ce pays que j'ai déclaré mon crime à V. M., en lui dénonçant le coupable. Je ſuis à la fois l'accuſateur, le témoin & le criminel. Que manque-t-il de plus ? ſinon la condamnation, que je ſuplie Votre Majeſté de prononcer.„

„ J'oſe avoir le plus grand eſpoir dans une demande, qui met V. M. en état de réunir la Juſtice & la Clémence, deux choſes bien difficiles à concilier dans ceux

qui gouvernent. Si les tourmens d'une ame, violemment émue contre un délit ſi oppoſé à ſon eſſence, peut mériter quelque pitié, c'eſt la grace que j'implore de la Clémence de V. M., en lui demandant la mort, pour mettre fin à toutes mes peines, & expier un crime qui révolte l'humanité. Si au contraire je ſuis trop coupable pour mériter aucune grace, je provoque ſa juſtice, je lui dénonce un coupable & la ſupplie de lui dicter ſon ſupplice. Si V. M. avoit eu une guerre à ſoutenir, je l'aurois ſuppliée, avant d'expier ma faute par le châtiment qui m'eſt dû, de pouvoir verſer mon coupable ſang à ſon ſervice, afin que ma mort ne fût point entierement inutile. Mais comme V. M. jouit du bonheur de faire gouter à ſes ſujets les douceurs d'une paix profonde, tout mon ſang appartient à ſa juſtice; ſi j'obtiens cette grace, je lui ſerai redevable de l'acquiſition de ma vertu, de la ſureté de mon honneur, & de la fin de toutes mes peines. Si au contraire elle juge que, vû l'énormité de mon crime, mon ſang ne doit point infecter ſes états, il ne me reſte d'autre parti que celui du déſeſpoir.

Dans l'un & autre cas je ne ceſſerai, en expirant, de former des vœux pour la proſpérité du regne de V. M. En attendant la déciſion qui doit fixer mon ſort, je ſuis avec eſpérance, crainte, & avec le plus profond reſpect,

De Votre Majeſté

Le très humble & le très obéiſſant ſerviteur Brunzi d'Entrecaſteaux.

Nous avons pluſieurs claſſes de roués. Les plus gais, mais non les plus benins, ſont ceux que l'on nomme myſtificateurs. Un de ces Meſſieurs a un jour trouvé plaiſant d'inviter à ſouper les plus hupées de nos filles d'opera & de faire habiller en Capucins quelques uns de ſes amis, qu'il leur a préſentés comme le Général & les principaux officiers de la Capuciniere de Rome. On leur a témoigné pendant le repas le reſpect le plus profond, & enfin à la pénible contrainte que les Belles ont été obligées d'obſerver pour ſoutenir leur rôle, a ſuccédé l'humiliation de ſe voir traitées par les prétendus Capucins avec le dernier mépris & le libertinage le plus audacieux.

On portoit en terre un payſan de
Monbazon près de Tours. Deux de ſes
oiſins qui ſoutenoient le devant de la
iere entendent un bruit *à poſteriori.* ---
rand bien vous faſſe (diſent-ils ſans
arrêter ni ſe détourner : c'eſt l'uſage
n pareil cas entre payſans, comme chez
'autres de faire une inclination lorſque
uelqu'un éternue.) Ils préſumoient que
éruption venoit de l'un des deux autres.
quelques pas de là ſeconde canonade,
ême réponſe. Vient enfin une ſalve
nérale : la patience leur échappe, ils
ettent la biere à terre pour ſe gourmer
ec l'arriere-garde lorſque tout à coup
mort vivant fait un dernier effort,
uſſe le deſſus de la biere, en ſort,
mporte ſur ſon dos, court en cet état
village & arrive enfin chez lui où il
prend ſa femme qui le croyoit déjà
n enterré. On a ſoupçonné celle-ci
voir un peu aidé à la lettre, car
omme étoit brutal, yvrogne, tant
t peu débauché, ſujet d'ailleurs à des
upiſſemens léthargiques. Faute de
uves, il n'a été fait aucune recherche
et égard.

Un de nos Banquiers avoit pris en payement un Billet de 64,000 liv. d'un Miniſtre étranger. Il en prévient l'Excellence.--- M., répond-elle, je n'ai point ſur la place de billet de cette ſomme; celui-ci eſt faux; je veux l'avoir.... On ſe rend enſemble chez le Banquier : l'Ambaſſadeur ſeul avec lui dans ſon cabinet, n'a pas plutôt le billet entre les mains qu'il le déchire, en diſant que c'eſt un billet eſcroqué. Le négociant veut faire fermer les portes, appeller un Commiſſaire. L'Ambaſſadeur ſe radoucit & lui dit : --- M., j'ai fait une étourderie, tenez vous tranquille, je vais vous donner un nouveau billet ſemblable. Après l'avoir écrit il reprend : --- Mais, M., le billet que j'ai déchiré étoit nul : je l'avois fait pour le montant d'une partie de diamans que j'ai acheté de Mlle. *Duver...*; je lui ai payé ce billet depuis, & j'ai cru le lui voir bruler; elle a ſans doute jetté au feu devant moi un autre papier en place du billet : avant de vous remettre le nouveau, je veux ſavoir comment il vous eſt venu, & que vous veniez avec moi chez le lieutenant de police pour y faire votre dépoſition. Le Ban-

quier monte dans le cabriolet de l'Ambaſſadeur qui le menoit lui-même ; mais au lieu d'aller à la police, celui-ci fait de grands détours,& dit enfin au négociant qu'il doit abſolument ſe ſéparer de lui pour aller chez un autre Miniſtre avec lequel il a un rendez-vous important. Après deux heures de promenade & de diſcuſſion, il fallut bien que le pauvre Banquier quittât la partie les mains vuides. Il s'eſt plaint, & a obtenu que M. de Vergennes intervint pour arranger cette affaire.

On a vérifié qu'en effet le billet avoit été eſcroqué à l'Ambaſſadeur & mis enſuite ſur la place. S. E. l'a racheté moyennant 600 louis, d'après ce principe que les françois ont tant d'occaſions de mettre en pratique, que, *quand on fait une ſottiſe il faut la boire.*

Un ingénieur au ſervice de l'Empereur s'étoit diſtingué dans une opération dont il avoit été chargé. Le Conſeil auliqne de guerre, en faiſant ſon rapport au Souverain demanda pour lui une gratification de 500 florins. S. M. I. par une diſtraction qu'occaſionna la foule des expédi-

tions, écrivit 5000 au lieu de 500. Le Préſident du Conſeil repréſenta au Monarque cette différence. Je me ſuis bien apperçu, dit S. M., que je mettois un zero de trop, mais puiſque je l'ai mis, il reſtera & l'ingénieur aura 5000 florins: *Quod ſcripſi, ſcripſi.*

Il vint à Vienne en 1782, un Ambaſſadeur de l'Empereur de *Maroc*, qui fournit une ample matiere à la curioſité & aux converſations. En paſſant à Veniſe il alla au ſpectacle & y fut reçu dans une loge richement décorée. On avoit couvert la baluſtrade d'un ſuperbe tapis de velours cramoiſi brodé en or. le Miniſtre africain ſe méprit d'une maniere très facheuſe ſur ſa deſtination, & chercha à s'y aſſeoir à la Turque. La place étoit un peu incommode, mais les modes ſont ſi bizarres & ſi diverſifiées qu'il crut devoir ſe prêter en cette occaſion à celle de Veniſe, non ſans peſter intérieurement contre les ſots uſages d'Europe, ou l'ignorance de ſes hôtes. En travaillant à arranger ſes jambes ſur cette étroite ſurface, l'équilibre lui manqua tout à coup & l'Excellence Marocaine culbuta dans

e parterre, au grand ſcandale du Corps
diplomatique. Il en fut quitte heureu-
ement pour de grands éclats de rire des
pectateurs indiſcrets, & une bleſſure à
a jambe, où il n'y paroiſſoit plus quel-
ques ſemaines après.

Cet Ambaſſadeur étoit au reſte un
omme aimable & inſtruit, mais il n'en
toit pas de même des gens de ſa ſuite.
Comme ils mouroient de froid à Vienne,
ans le mois de février, ils faiſoient dans
es poëles & dans les cheminées un feu
pouvantable. Le Propriétaire de la mai-
on, jugea prudent, au bout de quelques
ours, de faire ramoner ſes cheminées
endant que les Marocains dormoient en-
ore. Ils s'éveillerent au bruit que le
amoneur fit en deſcendant du tuyau & en
utant à terre. On ne peut peindre la
rayeur de ces hommes ſuperſtitieux à la
ue du fantôme noir qui leur offroit un
pectacle tout nouveau pour eux. Ils ne
outerent pas que ce ne fut l'ange noir
e Mahomet, & ils ſont partis ſans être
ſſuadés.

Lorſque l'Empereur envoya des trou-
es dans les Pays-bas, pour ſoutenir ſes

prétentions contre les Hollandois pour l'ouverture de l'eſcaut, on a fait courir cette prétendue réponſe du Roi de Pruſſe au Commandant de l'une de ſes places, qui lui avoit demandé quelle devoit être ſa conduite dans le cas où les autrichiens voudroient paſſer ſur ſon territoire : *Si les autrichiens ſe préſentent pour traverſer mes états, dites leur qu'ils ſe trompent ; s'ils perſiſtent, faites les priſonniers ; s'ils ſe défendent, tuez les.*

On cite mille mots heureux du Duc de Nivernois. La Reine remarquoit un jour que la médaille d'un Chapitre dont elle venoit de ſe rendre la protectrice n'avoit point de légende. Cette médaille repréſente d'un côté l'image de la Vierge & de l'autre celle de la Reine. La Légende, dit le galant éleve ou fils de Voltaire, ſe préſentera à l'eſprit de tout le monde. En voyant la Mere de Dieu, on dira : *Ave Maria*, & pour le portrait de V. M., l'on continuera : *Gratiâ plena.*

Si les lettres ne jettent pas aujourd'hui en *France* un éclat auſſi brillant que ſous le regne de *Louis XIV.*, ce n'eſt pas faute

de ſoins de la part du gouvernement ni de protection de la part des grands. Il y a peu d'écrivains, même parmi ceux dont le talent eſt médiocre, qui ne reçoivent des bienfaits de quelque Prince ou de quelque grand ſeigneur ; certains Miniſtres vont même au devant du mérite littéraire dès l'inſtant qu'il leur eſt annoncé. M. le Baron de *Breteuil* a formé un établiſſement qui honoreroit les plus beaux jours de la littérature. Il a choiſi dans l'Académie *des Inſcriptions*, huit hommes de lettres qui ſont chargés d'examiner & d'extraire les principaux manuſcrits de la Biblioteque du Roi. Chacun de ces écrivains jouira d'une penſion de 1500 liv., & celle de M. *Dacier* qui eſt à la tête de ce comité, ſera de 2000 liv. Un pareil encouragement ſeroit très avantageux pour les autres gens de lettres, & l'on aſſure que, pour remplir cet objet, M. le contrôleur général a formé le plan dont voici le précis. Les feuilles périodiques ſeroient confiées à des écrivains qui ſe ſeroient faits des titres par leurs ouvrages. Le produit de ces feuilles leur aſſureroit d'abord un revenu convenable ; la critique paſſant

par les mains de gens exercés, perdroit cette âpreté qui la rend ſi facheuſe, & l'excédent du bénéfice ſeroit employé en penſions pour les écrivains que leur âge ou leur fortune mettroient dans le cas d'avoir beſoin de ces ſecours. Ce projet eſt beau, mais ſon exécution paroit ſuſceptible de bien des inconvéniens, quand on ſonge que les entrepriſes littéraires ſeront données comme celles des vivres, à la richeſſe & ſurtout à la faveur, qui eſt toujours capricieuſe & qui s'obſtine à ne vouloir pas être gênée dans ſes préférences.

Le Magnetiſme joue un rôle juſques chez les Confiſeurs de la rue *des Lombards*. Ils ont coutume d'offrir au public dans le tems des étrennes, des plateaux ornés de figures, & repréſentant les événemens les plus intéreſſans qui ſont arrivés dans l'année. Au 1er de l'an 1785 ils ont fait choix des principales ſcenes de *Figaro* & des *Docteurs modernes*; particulierement celle du *Baquet de Santé* & de la *Salle des Criſes*. On s'y porte en foule. Dieu ſait quel ſcandale pour les partiſans de la nouvelle Doctrine.

Dans un pamphlet qui ne fait pas le
noins ſenſible de leurs chagrins, on a
ris pour baſe l'anecdote que voici.

Mlle. *Arnoult* de l'opéra avoit un petit
nien auquel elle étoit fort attachée. Il
ombe malade; on le porte chez *Meſmer*
ui pour prouver la vertu du fluide ſur
s animaux, magnetiſe le chien. Le
alade éprouve des criſpations, des con-
ılſions, en un mot les criſes les plus
vorables. Il guérit. On le reporte à ſa
aitreſſe qui donne gaîment un certifi-
t de guériſon; mais le lendemain le
ien meurt. *Au moins*, dit malicieu-
ment Mlle. *Arnoult*, *je n'ai rien à me*
rocher, le pauvre animal eſt mort en
faite ſanté.

On a raconté cette anecdote du voyage
M. le Comte de *Choiſeul-Gouffier*, dans
navigation de *Toulon* à *Conſtantinople*.
Abbé de *Liſle* qui eſt paſſé avec cet
baſſadeur, ſe trouvant à portée de la
e de l'ancienne ville de *Troye*, ne
réſiſter au deſir de reconnoitre les
ies de cette fameuſe ville. Il s'em-
qua, lui troiſieme avec deux offi-
s, dans une chaloupe. M. de *Senneville*

qui commandoit le vaiſſeau le *Séduiſant*, exigea que le voyage de ces MM. ne durât que deux heures, & qu'ils ne communicaſſent pas avec les Turcs ſuſpects de contagion ; mais à peine la chaloupe les eût-elle mis à terre qu'ils oublierent l'ordre. On fit le ſignal de retour à la chaloupe, elle rejoignit le vaiſſeau & les laiſſa ſur la côte. Sur les inſtances de l'Ambaſſadeur, le Capitaine attendit encore quelque tems les voyageurs qui revinrent enfin ſur une ſaïque turque. M. de *Senneville* craignant d'infecter ſon vaiſſeau, refuſa de les recevoir, à moins qu'au préalable ils n'euſſent été purifiés en ſe faiſant plonger trois fois nuds dans la mer. Cette cérémonie fut faite & enſuite on les reçut dans le vaiſſeau. Les lettres de l'Abbé de *Liſle* que l'on a reçues par le retour du vaiſſeau qui a ramené M. de *S. Prieſt* à *Toulon*, ne font pas mention de cette anecdote. Il y confirme ce que M. le Baron de *Tott* a avancé dans ſes mémoires, de l'état déplorable de la *Turquie*, & dit qu'*il croit aſſiſter à la derniere repréſentation de l'Empire Ottoman.*

Une Émérite de Cythere, Mad. de

. *A**** après avoir ruiné ſon mari en ſe erdant elle-même, s'eſt aviſée de prenre par ſpéculation, du goût pour un méricain fort riche. Elle admettoit chez le (car il y a toujours des *admis* avec es Dames) un *Monſieur* qui annonçoit es diſpoſitions pour la dépenſe. Celui-ci evint jaloux du bonheur de ſon rival : ſuffit de mettre le pied dans ces maiɔns là pour prendre des paſſions, ſans voir pourquoi ni comment, & il eſt ſez naturel d'y regarder le genre huain comme ſon rival. Enfin il s'exhala n jour en plaintes & en perſonalités aſz dures ſur le compte de la Dame ui étoit abſente. L'américain le défia de péter ſes propos à ſon retour. A peine t-elle reparu que le jaloux recommença plus belle, & s'emporta même au point porter à ſon tour un défi au créole. elui-ci devint ſourd & muet ſur le champ. ad. de *S. A****, qui croyoit déjà voir n amant baigné dans ſon ſang, éclata telle force qu'on donna des gardes aux ux concurrens. Mandés le lendemain ez le Maréchal de R***, ils s'y ſont ndus. *M.*, dit le vieux & brave milire avec les graces qu'on lui connoit,

en s'adreſſant à l'américain, *vous défendez à ravir l'honneur des Dames, je vous en fais mon compliment :* puis il lui tourna le dos: ſon adverſaire fut introduit. *Pour vous, M., vous ſerez puni.--- Mais, Mgr., c'eſt une P.....--- Raiſon de plus, M.; plus femme qu'une autre par conſéquent: un an & un jour de priſon vous apprendront à vivre à cet égard, & je m'eſtimerai très heureux d'avoir été le précepteur d'un auſſi brave homme que vous.* Il eſt à remarquer que tout ceia ſe paſſoit en préſence de la Dame outragée, qui d'abord crioit vengeance, & qui eſt ſortie fort contente du Duc qu'elle n'appelle plus depuis, que *ſon bon ami M. le Maréchal*, ... C'eſt être trop bonne. Au reſte le condamné eſt ſorti, le même jour, de priſon par les mêmes ordres.

On mande de *Cantorbery* l'anecdote ſuivante. Un homme & ſa femme s'étant querellés, dans le parc du Duc de *Dorſet*, à *Knowles*, ces malheureux, ivres tous les deux, firent ſuccéder les coups aux injures ; la femme fut ſi maltraitée, que quand la colere du mari fut paſſée, la voyant par terre ſans mouvement, il

éprouva un tel regret de ce qu'il venoit de faire, qu'il se pendit à une branche d'arbre avec une corde qui lui servoit de ceinture. La femme revenant à elle sur ces entrefaites, & voyant son mari pendu, se releva le mieux qu'elle put, & se trainant sur ses mains & ses genoux aux pieds de cet époux chéri, elle les lui tira de toutes les forces qui lui restoient, en lui disant tendrement : *oui, mon cher ami, ton attente sera remplie.* Mais elle tira si fort que la corde se rompit, & que le pendu tomba par terre. Il n'y fut pas un quart d'heure qu'il reprit connoissance à son tour. Sa femme lui ayant alors avoué le service qu'elle auroit desiré lui rendre, il devint de nouveau furieux, & se jetta sur elle une seconde fois, en lui passant au cou la corde qui lui avoit servi ; il la pendit ensuite au même arbre, & le fit si bien qu'elle y est restée.

La ville de *Douvres* vient d'avoir le spectacle horrible d'un pere complice de son fils, devenu témoin contre lui : c'est sur son témoignage seul qu'il a été condamné à mort. Ce misérable qui avoit

été lui-même l'inſtituteur de ſon fils, a donné pour raiſon de cette atrocité que comme ce devoit être le ſort de ſon pauvre enfant, d'être pendu tôt ou tard, il étoit indifférent que ce fût par ſon témoignage ou par celui d'un autre que cela arrivât. (*Le complice d'un ſcélérat, dont il facilite la conviction en ſe rendant* évidence pour la couronne, *obtient ſa propre grace.*)

M. de *Buffon* a eu un mal aux yeux ſi violent que l'on a craint qu'il ne perdit l'uſage de cet organe. On a fait là deſſus ce quatrain :

Ah, s'il eſt vrai que Buffon perd les yeux,
Que le jour ſe refuſe au foyer des lumieres,
La nature à la fin punit le curieux
Qui pénétroit tous ſes myſteres.

On a vû ſe former, à la fin de l'automne dernier, dans les environs de Paris, une troupe de voleurs, qui paroiſſoit diſpoſée à ſe rendre auſſi redoutable que l'a été celle de *Cartouche*, mais on ne lui en a pas laiſſé le tems. Son chef ſe nommoit *Poulailler* & avoit le fanatiſme de ſon état, comme celui dont il vou-

loit ſuivre les traces. Le peuple étoit perſuadé qu'il avoit le don de ſe rendre inviſible, parcequ'il a en pluſieurs occaſions, échappé avec beaucoup d'adreſſe aux pourſuites des archers. Il écrivoit aux brigadiers de la marechauſſée, qui le guettoient, qu'ils priſſent garde à eux, parcequ'il leur en devoit depuis longtems, & qu'ayant encore ſix mois à vivre, il ſauroit les employer à ſe faire juſtice. Il a deviné à peu près juſte.

L'économe de la maiſon des fous à *Waldheim* en *Hongrie*, ſe trouva, un jour, ſeul dans la chambre d'un fou, qui ayant pris un couteau & l'appuyant aſſez rudement ſur la poitrine de l'économe, le menaça de le lui enfoncer, s'il ne ſe décidoit à ſauter avec lui par la fenêtre. Vivement preſſé par cet inſenſé, & ne ſe ſentant pas le plus fort, l'économe lui dit : Tu veux faire une choſe ſurprenante : c'eſt fort bien ; j'aime les gens d'eſprit ; mais je ſais un expédient encore plus glorieux & plus difficile : car il n'y a rien d'étonnant à ſauter à travers une fenêtre. Deſcendons & ſautons de la rue dans la chambre ;

voilà qui ſera plus merveilleux : --- Vous avez raiſon, répondit le fou ; ſautons de la rue dans la chambre. Ainſi échappé du danger, l'économe appella des gens pour être ſpectateurs ; il fit lier le fou, & on le reconduſit dans ſa chambre, où on ne laiſſera plus de couteau à ſa diſpoſition.

M. *de la Martiniere* premier Chirurgien du Roi étant mort ſans teſter, ſa riche ſucceſſion a dû paſſer à des parens qui étoient de pauvres laboureurs. Ils ſont venus à *Paris*, au nombre de quatre, tous du nom de *Pichaut*. Les Avocats chargés d'examiner les titres de parenté de ces quatre braves gens, ont trouvé que trois d'entr'eux étoient d'un dégré plus proche que le quatrieme, & que la repréſentation en ligne collaterale n'ayant pas lieu, ce malheureux quatrieme n'avoit aucun droit au partage. Les trois autres fachés de ce que leur Camarade ne pouvoit rien obtenir de la loi, ont demandé aux Avocats s'il ne leur étoit pas permis de prendre ſur leur portion de quoi lui faire un ſort. Sur la réponſe affirmative, ils ont arrêté de céder

à ce parent une ſomme de 160,000 li-
res dans la ſucceſſion, & en lui faiſant
e don ſolemnel, ils lui ont dit qu'ils re-
grettoient de ne pouvoir faire davantage
our lui, attendu qu'ils avoient d'autres
arens dans la miſere. De pareils traits
le grandeur d'ame & de bienfaiſance ſans
ſtentation, ſont rares, mais enfin on les
vus ſe répéter dans ce ſiecle tant dé-
rié.

Parmi les inventions nouvelles il en
eſt une fort ſinguliere que M. d'*Audouard*
vient d'annoncer. C'eſt un nouveau mo-
in ſans ailes ni croiſées. Un mouve-
ment auquel il ſuffira de toucher une
ois pour lui donner l'eſſor ou l'arrêter,
n'aura d'autre interruption que la volon-
é de celui qui le dirigera. Cette machi-
ne ira ſans ſecours humain, ſans celui
le l'air ni de l'eau ni du feu, ſans con-
repoids ni balanciers! Ce qu'il y a peut-
être de plus étrange, c'eſt que l'inven-
eur ne demande ni fonds ni ſouſcrip-
ion, mais ſeulement le tems néceſſaire
ux ouvriers pour la conſtruction. En
ttendant la réuſſite de cette merveilleuſe
machine, il eſt prudent de la mettre dans

la claſſe des chimeres du mouvement perpétuel ou des *ſabots élaſtiques.*

M. *Pilâtre de Rozier*, tranquille dans ſon attelier, écrivoit à ſes amis que ſon rival n'étoit pas prêt, & qu'il étoit certain de le devancer. M. *Blanchard* harcelé de ſon côté par ſes ſouſcripteurs & par le Docteur *Jefferies*, ſon obſtiné compagnon de voyage, n'annonçoit rien, mais il travailloit à préparer ſon Aëroſtat. Depuis le 1er de l'an 1785, les côtes d'*Angleterre* & de *France* étoient couvertes de curieux & de lunettes, toutes les fois que les vents paroiſſoient favorables à l'arrivée de quelque voyageur aërien. Enfin, le vendredi 7 de Janvier vers 2 h. & demie de l'après-midi, un obſervateur placé ſur la côte de *Boulogne*, découvrit en l'air un petit point noir, qu'il prit pour un Ballon. Il monta auſſitôt à cheval, & ſuivit en diligence le Ballon qui groſſiſſoit en s'approchant & qui longeoit un peu la côte vers la forêt de Guines. A 4 heures du ſoir, il vit s'abattre un Aëroſtat & dans la Gondole M. *Blanchard* avec ſon fidele compagnon le Docteur *Jefferies*. Ainſi M. *Blanchard*

eſt le premier navigateur aërien qui ait traverſé la mer. Les Profeſſeurs de phyſique continuent de ſoutenir qu'il n'y entend rien & que ce voyage eſt tout ſimple ; mais le Public qui ſe rappelle avec quelle audace cet aëronaute partit ſeul du *champ de Mars*, lorſqu'on eut mutilé ſon globe, reconnoit un courage auſſi intrépide dans le voyage hardi qu'il vient de faire le premier, & qui immortaliſera ſon nom, ainſi que celui de ſon compagnon. Les envieux qui cherchent toujours à attenuer la gloire qui les offuſque, répetent que ſon entrepriſe étoit bien plus facile que le voyage projetté par M. *Pilâtre*. A la bonne heure, répondent les bonnes gens, que M. *Pilâtre* faſſe donc ce voyage ; alors nous le fêterons ; mais il ne ſera toujours que le ſecond voyageur aërien qui ait franchi un bras de mer. Un homme de beaucoup d'eſprit devant lequel on dépriſoit le voyage de M. *Blanchard*, dit : M. *Blanchard a été regardé juſqu'ici par les ſavans, comme le* Poinſinet *des Ballons ; mais aujourd'hui l'on pourroit bien le regarder comme le* Voltaire *de l'art de naviguer en l'air*.

Une femme ſortant de l'égliſe entendit un aveugle qui diſoit à un évêque : *Monſeigneur, c'eſt aujourd'hui votre fête ; il faut me faire la charité.* La belle Dame ne perd pas une minute pour envoyer un bouquet à Monſeigneur & lui fait dire que c'eſt un aveugle qui lui a apprisque c'étoit le jour de ſa fête. Voici ce qu'il répondit :

Un aveugle m'attire un ſouvenir biendoux:
Que mon bonheur ſeroit extrême
Si cet aveugle étoit le même
Qui me fait tant penſer à vous.

On n'oſe nommer ni l'évêque ni la Dame.

Madlle *Guimard* eſt devenue Dame de miſéricorde ; elle viſite les pauvres de ſa paroiſſe, parle ſouvent de vertu & danſe toujours à l'opera. On lui annonça l'autre jour un jeune homme qui venoit implorer ſa protection pour avoir une place dans les fermes. Elle étoit ſur ſa chaiſe longue, & dit à ſon laquais : *Cet homme a-t-il des mœurs ?*

On vient de reveler une ſinguliere méprise que le célebre *Buffon* a faite dans

ſon *Hiſtoire naturelle*. Elle pourroit bien, ainſi que quelques autres, rabattre un peu de l'eſtime que cet écrivain a toujours accordée aux relations des marchands & des Miſſionaires. Il a donné le nom de *Chiri* à la *Mangouſte*, diſant que les Malabares l'appelloient ainſi. *Chiri*, dans la langue de ces peuples, eſt le nom d'une choſe qu'on ne ſe permet point de nommer, & les gens de la baſſe claſſe parmi eux, employant ſouvent, comme dans les autres contrées, les expreſſions les plus ſales, ſe ſert quelquefois de celle-ci pour répondre aux queſtions des Miſſionaires. L'un en voyant une Mangouſte, aura demandé ſon nom; on lui aura fait cette réponſe & il aura écrit *Chiri* ſur ſes tablettes.

L'Abbé *Gagliani* s'égayoit dans un repas aux dépens d'une Dame qui étoit abſente: il pouſſa le ſarcaſme au point qu'un homme qui ſe trouvoit à l'autre bout de la table, & qui avoit ſans doute ſes raiſons pour s'intéreſſer à la Dame dont on parloit, l'apoſtropha ainſi: *M. l'abbé, vos propos ſont impertinens, & ſi j'étois auprès de vous je vous donnerois un bon*

ſoufflet, ainſi tenez le pour reçu. -- *M.*, repartit ſur le champ l'abbé, *mon état ne me permet pas de porter une épée, mais ſi j'étois auprès de vous, je prendrois celle de l'un de mes voiſins, & je vous la paſſerois au travers du corps, ainſi tenez vous pour mort.* On voulut répliquer ; l'abbé ſoutint que puiſqu'il avoit tué ſon homme, tout devoit être dit ; les convives rioient aux éclats, & celui qui avoit fait cette vive ſortie contre lui fut obligé de ſe mettre à l'uniſſon.

On donne pour autentique la relation ſuivante d'une maladie ſinguliere qu'a eu un Curé italien. Quoiqu'il en ſoit il eſt mort en France, dans l'année 1766, une Religieuſe qui avoit éprouvé des accidens à peu près ſemblables.

Je ſuis né en 1745 dans le village de *Maria*, de parens jeunes, ſains & robuſtes. Je paſſai du ſein de ma mere dans ſes bras pour être nourri de ſon lait. Cet aliment ſalutaire donna à mes organes un prompt accroiſſement & ſurtout une conſtitution vigoureuſe. Les ris, les jeux, la ſanté, ſoignerent mon enfance ; nulle langueur, nulle infirmité. Il ſembloit que j'avois été excepté des malédictions lancées contre la race d'Adam ; & ces heureuſes dif-

positions hâterent ma virilité. A peine avois-je achevé ma onzieme année, que la beauté séduisante faisoit déja sur mes sens & sur mon cœur une vive impression. J'aimois à rencontrer ce sexe enchanteur, & j'égarois déja mon imagination sur les charmes qu'il dérobe à nos yeux.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error

J'aurois sans doute obéi à de si doux penchans, si je n'avois été retenu par les exhortations continuelles de mes parens qui me destinoient à l'état ecclésiastique, non comme à l'état le plus saint, mais à celui qui pouvoit relever ma famille. Je n'entrois point dans ces vues d'économie, & ce combat entre les sens & la raison fut l'époque de mes maux & la cause de mes infortunes. Je ne prétens pas dire que dans un age si tendre il m'eût été salutaire de suivre les conseils de mes passions, mais peut-être mes parens devoient-ils chercher à les adoucir & non à les étouffer. Ils auroient pu détourner ma curiosité sur d'autres objets, occuper mon esprit des sciences, dompter mon tempérament par les exercices du corps. Mais tous ces objets ne faisant point partie de mon éducation, la nature me ramenoit sans cesse vers ceux qui portoient le bonheur dans mon ame. Partagé entre l'amour impérieux du plaisir & les remords de ma conscience, épouvanté de l'horreur qu'inspire le premier crime, ne pouvant plus supporter un état si

violent, je pris la salutaire résolution de répandre mes chagrins dans le sein de mon pere.

Cet honnête homme plus occupé de sa profession que de mon état douloureux, plus attaché à ses intérêts qu'à ma félicité, ou plutôt (je lui dois cette justice) la cherchant où il ne devoit pas la trouver, m'expose la médiocrité de sa fortune, le nombre de ses enfans, & exagere les richesses & les avantages de l'état ecclésiastique, auquel me destinoit un oncle qui vouloit me faire passer ses bénéfices. Me voyant insensible aux flatteuses espérances que l'avenir faisoit briller à mes yeux, il me serra tendrement dans ses bras, me conjurant de donner du pain à lui & à mes freres. Pere aveugle! il ne savoit pas tous les maux qu'il préparoit à lui & à toute sa famille; il ne savoit pas que la violence que je me faisois pour obéir, devoit me rendre victime d'une des plus affreuses maladies.... Hélas! je l'ai vu depuis ce pere infortuné, surpris, atterré, immobile à la vue d'un fils languissant. Je l'ai entendu exprimer sa douleur, se reprocher une faute, qui est peut-être plus celle de la Société que la sienne; je l'ai vu enfin succomber sous ses remords trop tardifs, & descendre au tombeau avant d'être parvenu à la moitié de la carriere ordinaire.

Ma vocation à l'état ecclésiastique fut donc décidée par intérêt, & acceptée par résignation. De ce moment je jurai au ciel de combattre la nature. Qu'elle entreprise! celle

de ces audacieux mortels qui entaſſant monts ſur monts vouloient détruire l'Olimpe ne peut pas lui être comparée. Quel abyme s'ouvrit ſous mes pas !

Je commençai d'abord pas établir mon nouvel état, ſur deux baſes inébranlables. La crainte de Dieu, ſans ceſſe préſente, s'oppoſoit à mes penſées, à mes deſirs, à mes ſentimens les plus ſecrets. La crainte du blâme public m'éloignoit des Sociétés dangereuſes & d'un monde un peu choiſi. Au milieu des efforts qui agitoient mon ame, je deſirai un guide. C'eſt dans la tempête qu'on a beſoin d'un pilote expérimenté. Mon choix tomba ſur un vieux eccléſiaſtique chez qui les paſſions étoient éteintes, ou plutôt qui n'en avoit jamais connu d'autres que celle d'accoutumer les jeunes gens au célibat.

La plus forte preuve que je puſſe lui donner de la ſincérité de mes intentions fut de lui ouvrir mon cœur, & de lui dire combien la fougue de mon tempérament étoit oppoſée aux devoirs qu'impoſoit la Religion à ſes Miniſtres. Ce premier aveu au lieu de le rebuter ne fit qu'enflammer ſon zele. Selon lui j'étois deſtiné à remporter une victoire qui intéreſſoit le ciel ; j'étois dans le cas de fixer l'attention de Dieu & de la cour céleſte ; & ſur le point de cueillir des lauriers auxquels il vouloit prendre part comme *Patrocle* faiſoit pour *Achille*. Il voyoit déja dans les cieux la couronne de gloire & d'immortalité. Zele inconſideré ! ce bon prêtre

ne ſavoit pas quelles contradictions s'élevent entre la *Nature* & la *Grace ;* que la grace ſoutient, purifie, perfectionne la premiere mais ne la détruit jamais, à moins d'un miracle, & quel miracle encore !

Cependant victime de l'ignorance de mon directeur & de ma crédulité, j'acceptai ſes conſeils & j'entrai dans toutes ſes vues. Il me parloit ſans ceſſe de la faute du premier homme que devoit expier ſa poſtérité, & me repréſentoit un Dieu vengeur, jaloux, terrible. Pour lui plaire je m'interdiſois juſqu'à la vue de la campagne. La lecture des livres aſcétiques fut la ſeule nourriture de mon ame. J'éprouvai une triſteſſe profonde que je crus être la perfection de la religion chrétienne. Mon directeur me diſoit que le malin eſprit m'empêchoit d'embraſſer l'état eccléſiaſtique ; mais qu'auſſitôt mon ſacrifice fait, la paix & la ſérénité deſcendroient dans mon ame.

Le jour de ce ſacrifice arriva enfin. Je me trainai aux pieds des autels avec cet ennui ſecret qui accompagnoit toutes mes démarches ; je fléchis le genou, baiſſai la tête, & tombai comme une victime ſous le couteau du ſacrificateur, couteau mille fois plus cruel que celui qui immola la fille *de Jephté & d'Agammennon*, puiſque celui-ci frappa la victime d'un ſeul coup, tandis que mon ſupplice dure encore.

Puiſqu'il étoit prononcé, ce vœu barbare, il falloit l'accomplir. J'adoptai le genre de

vie des anciens anachoretes, & réſolu de m'occuper ſans ceſſe pour éloigner toute penſée voluptueuſe.

Sur ces entrefaites mourut mon vieux oncle, qui devoit me faire hériter de ſes biens économiſés, & de ſes bénéfices. Ce prétendu héritage ſuffit à peine aux frais de ſes funérailles, & quant à ſes emplois, ils furent donnés à des hommes plus capables de les remplir. La voilà donc évanouie cette flatteuſe eſpérance! après trois ans de ſollicitations, & d'importunités, j'obtins la cure d'une pauvre paroiſſe de campagne. Ma ſolitude nouvelle me fit eſpérer une exiſtence plus tranquille. Quel danger pouvoit-il y avoir au milieu de quelques familles d'agriculteurs, que je voyois une fois la ſemaine? Six mois s'étoient déja écoulés depuis que je goûtois quelque ombre de tranquillité, lorſque la ſaiſon de l'automne, qui peuple les campagnes, des oiſifs des villes, vint de nouveau troubler mon repos. Ma défaite étoit d'autant plus ſûre, que je ne craignois pas le danger.

J'étois dans ma trente-deuxieme année, lorſqu'une nuit, mon ame échauffée par le ſouvenir de certains objets, & faiſant paſſer ſon trouble dans mes ſens, je m'imaginai que j'étois prêt à tomber dans un déſordre que j'avois eu tant de peine à éviter. Réveillé par une ſi forte impreſſion, en maudiſſant la cauſe, je me traitois comme ſi j'avois été coupable, & voulant tromper la nature, je me levai bien avant l'aurore. Après di-

ner je fus dans une maiſon voiſine où m'appelloient les devoirs de la ſociété. En entrant dans la ſalle, mes regards ſe porterent ſur deux dames qui intéreſſerent ſi fort mes yeux & mon cœur qu'elles me parurent tout en flammes, & étincelantes comme des perſonnes qu'on électriſe. Ignorant la cauſe phyſique d'un effet ſi ſingulier, je l'attribuai à un preſtige ſurnaturel, & je me retirai. La maitreſſe de la maiſon, ſurpriſe d'un départ auſſi précipité & auſſi incivil, m'en demanda la raiſon. Je lui répondis franchement qu'elle avoit chez elle des objets trop ſéduiſans, qui m'obligeoient à partir : mais que j'aurois l'honneur de la voir une autrefois. Ce qu'il y avoit de plus ſurprenant dans cette aventure, c'eſt que la maitreſſe de la maiſon n'étoit pas moins belle que les deux autres dames, & cependant elle ne faiſoit ſur moi aucune impreſſion.

Sorti de cette maiſon, éloigné des objets qui m'avoient ſi ſubitement attachés, devenu plus tranquille enfin, je ſentois toujours une chaleur extraordinaire que je ne pouvois comprendre ni expliquer.

Le jour ſuivant je réſolus de retourner à la maiſon : monté en voiture, je me croyois toujours ſur le point de tomber comme ſi elle ſe fut renverſée. Je criai pluſieurs fois au voiturier de s'arrêter, mes puériles frayeurs le faiſoient rire, & je ne ſoupçonnois ſeulement pas de quoi il rioit. Tout étoit dérangé dans mon être. Mon erreur con-

sistoit à attribuer aux objets extérieurs un dérangement qui n'étoit que dans mes organes. Arrivé à un petit village, & m'arrêtant à un cabaret, je demandai à manger. Mais le pain, le vin, tout ce qu'on avoit servi me paroissoit mis pêle-mêle. Persuadé alors que l'esprit d'illusion me poursuivoit partout, je me mis à crier contre l'hôte, que je soupçonnois d'y entrer pour quelque chose; je remontai, furieux, dans ma voiture & continuai ma route. Rapprochant ce que j'avois vu la veille de ce qui m'arrivoit, je me confirmai dans l'opinion que j'étois le jouet d'une puissance supérieure. Vinrent s'offrir alors à ma mémoire une foule de passages de l'écriture sainte. Comme c'étoit le livre que j'avois le mieux lu, je l'avois si présent à ma mémoire qu'il n'y a guere de circonstance de ma vie à qui je ne pusse en appliquer quelques uns. Je me rapellai donc ce que dit St. Paul, que nous n'avons pas à combattre contre le sang & contre la chair, mais contre la malice & la méchanceté des puissances surnaturelles. Je ne reconnus plus pour auteur de mes maux que le démon auquel je me proposai de faire une cruelle guerre par les prieres, les jeûnes, les exorcismes. Je continuai mon voyage; mais comme un autre *Saül* ne respirant que vengeance contre l'esprit tentateur.

Arrivé dans la maison de mon pere, je me crus moins agité, soit que l'éloignement des objets tranquillisât mon imagination;

ſoit que le plaiſir d'embraſſer les miens occupât doucement mon ame : mais tout-à-coup après le diner je ſentis mes membres s'étendre, ſe roidir, & tout mon corps trembler avec d'horribles convulſions comme une forte attaque d'épilepſie. Il me ſembloit que la machine du monde étoit diſſoute, que le ciel & la terre trembloient, & que les élémens mêlés & confondus avoient perdu leur forme & leur couleur. Mes parens étant accourus, me prirent dans leur bras, me mirent au lit & me réchaufferent, croyant que j'avois froid.

L'excès du mal fut accompagné d'une eſpèce d'aliénation d'eſprit & d'un fréquent délire. On me ſaigna ; mais la ſaignée augmenta mes ſouffrances. On me fit prendre des bains ; mais avec ſi peu de précaution, que ſans la vigueur de mon tempérament, j'y euſſe trouvé la mort. Il me calmerent ſans doute ; mais peu après mon imagination fut remplie d'une foule d'images ſéduiſantes. Toutes les beautés de l'Aſie, les phiſionomies agréables de l'Europe, me paſſerent tour-à-tour ſous les yeux. Il me ſembla encore qu'un perſonnage de diſtinction, que je connoiſſois pour un fort galant homme, étoit devenu un libertin, & ſe mocquoit avec mépris de mon attachement pour les devoirs impoſés à mon état. D'autres fois je croyois être Joſeph, & avoir à mes cotés la luxurieuſe Putiphar. Rien ne peut égaler l'horrible ſupplice que me faiſoit éprouver la cruelle

alternative de réſiſter aux graces qui allumoient le deſir, ou de tranſgreſſer des ſermens faits au pied des autels.

Ces tourmens n'étoient pas toujours de la même violence, ils changeoient auſſi d'objet. Quelquefois l'activité qui me dévoroit devenoit auſſi une fureur guerriere, j'aſſiſtois aux combats, aux ſieges dont j'avois entendu parler & je me croyois un *Alexandre*, un *Achille*, un *Pirrhus*, un *Henri* IV & un *Charles* XII. Victorieux à Arbelles, faiſant le ſiege de Tyr, mon imagination me repréſentoit les ſept cens Tyriens crucifiés ſur le rivage de la mer. A ce ſpectacle, ſaiſi d'horreur, j'abhorrois le Héros ſanguinaire de la Macédoine & ne voulois plus être un pareil monſtre. Je m'attendriſſois ſur les victimes de ſa cruauté, je leur rendois la vie, je les conſolois, je leur donnois des noms, il me ſembloit les voir, leur parler, entendre leurs remercimens.

Quelque tems après je crus être Achille aſſiégeant Troye; lorſque les flammes l'eurent conſumée, je devins Charles XII à la tête des braves Suédois, la belle & ſéduiſante Comteſſe de Königsmarg venoit, au nom d'Auguſte, me ſupplier de poſer les armes & de laiſſer reſpirer la Pologne. Ce n'étoit pas le terme de mes folies héroiques. Je crus voir un Roi à la tête d'une puiſſante armée, venir renouveller la trop fameuſe St. Barthelemi.

Je ne quittois les fureurs guerrieres que

pour un autre genre de folies. Je me crus Roi, & fis fleurir dans mes états toutes les ſciences, la peinture, la ſculpture, l'architecture, la Géométrie. Chaque rêve ſembloit pour moi une réalité. Après avoir été affecté d'une foule de deſirs il me vint dans l'eſprit de me marier. Je crus voir des femmes de toutes les nations, de toutes les couleurs.

Mon imagination héſitant entre tant de beautés, il me ſembla que je devois en épouſer une de chaque nation, & ſelon les uſages & les loix de leur pays. Je n'y trouvois nulle répugnance, ſi ce n'eſt de tomber dans une moleſſe ſi contraire à mes premiers principes. Pour la prévenir je réſolus de laiſſer mes femmes chacune dans leur province & de les voir ſeulement dans mes différens voyages. Une d'entre elles étoit ſans ceſſe préſente à mon ſouvenir. C'étoit une jeune & belle fille que j'avois apperçue quelques jours avant ma maladie. Je lui ouvrois mon cœur, je lui exprimois mes deſirs avec tant d'ardeur ! Je n'avois jamais lu de roman, je n'avois jamais rendu de ſoins, je ne ſavois pas dire quatre paroles à une femme. Les caprices de Salomon pouvoient ſeuls ſuppléer à mon inexpérience. Je doute que ce Roi, des Rois le plus ſage, ait jamais brûlé d'une ardeur plus vive que celle qui me conſumoit. J'en parlois ouvertement. Mon pere & ma mere étoient dans ma confidence. J'avois oublié mon état, & je leur

parlois avec candeur, des beſoins de mes ſens. J'étois ſurpris qu'ils puſſent me contredire. Un prêtre des environs ſe mit un jour de leur parti ; je lui parlai avec tant d'éloquence, qu'il ſe tût. Il avertit ma famille que j'étois poſſédé du même démon que St. Paul avoit chaſſé du corps d'une fille. Je ne pouvois guères en vouloir à un diable qui éloignoit de moi de ſemblables oiſifs, dont l'indiſcrete curioſité retardoit ma guériſon.

Il ſeroit trop long de raconter tout ce qu'éprouva de tourmens & d'illuſions ce malheureux curé ; il doit la ceſſation de ſes maux à cette même nature qu'il avoit tant combattue. On peut deviner quelle eſpece de remede il mit en pratique. Il recouvra ſes forces & pour être utile à ceux qui éprouveroient le même ſort, il écrivit un traité pour démontrer que la continence répugne à la nature, à la morale que Jeſus-Chriſt a enſeignée, à la diſcipline établie par St. Paul, à l'eſprit d'une ſage légiſlation, au bien de l'état, à la religion même, dont elle éloigne les cœurs. Ce traité n'a pas encore été imprimé. Au reſte, perſonne ne pouvoit mieux écrire ſur le célibat que celui qui en a été ſi cruellement victime.

Quand M. *de Voltaire* eût lû le mémoire de M. *Necker* ſur les Adminiſtrations provinciales, il dit en ſecouant la la tête : *J'ai vu du papier de* Necker, *qui valoit mieux que celui-là !*

Un Candidat en médecine de l'univerſité de *Vienne*, âgé de 22 ans, s'étoit tellement paſſioné pour une Demoiſelle qu'il avoit vue une ſeule fois, que l'inutilité de ſes recherches pour la revoir encore, lui a tourné la tête. On l'a trouvé, le 1er jour de l'année 1785, percé de pluſieurs coups de couteaux & baigné dans ſon ſang. Il a avoué le motif de la réſolution qu'il avoit priſe de s'ôter la vie. On l'a tranſporté à l'hôpital-général & l'on eſpere qu'il guérira à la fois de ſes bleſſures & de ſa folie. On remarque qu'en même tems, ſon profeſſeur, vieillard de 81 ans, ſe prépare à contracter un ſecond mariage & à s'unir avec une fille de 19 ans. Il faut, écrit-on, que la caſſe & le ſené ſoient devenus cette année d'une nature bien inflammable.

CHOIX DES PIECES FUGITIVES

Les plus piquantes qui ont circulé dans les ſociétés en 1783 & 1784.

Requête des Bien-aimées de Noſſeigneurs les Prélats, adreſſée à M. le Baron de Breteuil au ſujet de l'Ordre du Roi qui a renvoyé les Evêques dans leurs dioceſes.

SUPPLIE humblement en *chorus*
Votre généreuſe Excellence,
La Société de *Venus*:
Au nom de la Toute puiſſance,
Du très haut & très *ſaint Amour*,
De rappeller, en ce ſéjour,
De nos chers amans la préſence.
Ils nous livrent à l'abandon,
Pour obéir à votre lettre....
Envers nous, s'ils ont pû commettre
Une odieuſe trahiſon,
Vous venez de le leur permettre.
Hélas! nous avons des enfans
Privés des ſecours de leurs peres.
Voyez les, pâles & ſouffrans
Sur le ſein de leurs triſtes meres....
Précieux à l'humanité,
Ces êtres, trempés de nos larmes,
N'ont rien: --- On leur a tout ôté.
Nous ſuccombons à nos allarmes:
Si, nous refuſant ſa bonté,

Votre Excellence eſt infléxible,
Nous allons mourir de douleur,
N'ayant pû dans notre malheur,
Rencontrer un mortel ſenſible...

Monſeigneur, un Prélat galant,
A nos yeux eſt un homme aimable:
D'eſprit, d'amour étincellant,
Il devient bientôt adorable. --
Ah le moyen d'y réſiſter!
Quand ſur un lit, ſemé de roſes,
Un bel Evêque oſe tenter,
Sur nos levres à demi-cloſes,
Un doux, tendre & brulant baiſer,
On lui dit alors mille choſes,
Sans pouvoir rien lui refuſer.
Très foiblement la main s'oppoſe
A celui qui fait tout oſer:
On ne doit jamais repouſſer
Le plaiſir, que l'Amour propoſe.

Nous avons vû nos bons amans,
Attendris, humains, charitables,
Laiſſer, de leurs mains vénérables,
Mille fois, tomber des préſens --
Sur la foule des indigens,
Pleurer avec ces miſérables.

Dans le temple, aux pieds des Autels,
Sous la chaſuble & ſous la mître,
Ne nous paroiſſant plus mortels,
De Dieux ils méritoient le titre:

Les Prêtres, ſous leurs Saints Habits,
Remp'iſſant les ſacrés myſteres,
Impriment, dans les ſanctuaires,
Des traits dont le cœur eſt ſurpris.

Malgré ſoi, l'on ſent qu'on les aime;
Ils prêchent toujours l'art d'aimer. --
Et l'amour de l'être ſuprême,
Bien ſenti, vient nous enflammer,
Pour ſes charmans miniſtres même.

Introduites chez les Prélats,
La nuit, partageant leurs foibleſſes,
Nous recevons, entre leurs bras,
Les plus agréables careſſes. --

Paris s'en doute & ne ſait pas,
Qu'ils ont de charmantes maîtreſſes,
Dont ils chiffonent les appas,
Pour mieux exciter leurs tendreſſes....

Leur amour n'eſt point ſcandaleux.
La diſcretion, le ſilence,
La paix préſident à leurs feux. --
L'œil fin du public curieux,
Ne ſurprend point leur jouiſſance:
Avec un peu de vigilance,
On ſait conſerver l'apparence;
Il eſt facile d'être heureux...

Les ſots ne ſont pas généreux;
Et pour un Prélat amoureux --

S'ils le ſavoient, leur voix barbare
Pouſſeroit des cris furieux. --

Ah! qu'un tendre Evêque s'égare,
Faut-il pour cela le punir? ....
Non: Monſeigneur! à la nature,
Sur l'autel du plus doux plaiſir,
Tout mortel a le droit d'offrir
L'encens d'une volupté pure.
Nature, Hymen, voilà les loix
Qui doivent gouverner le monde;
Reglant, de la beauté féconde
Les plaiſirs, les devoirs, les droits.
Ils diſent aux humains ſenſibles: --
„ Vivez, aimez, multipliez,
„ Si vous voulez fouler aux pieds
„ Les paſſions les plus terribles. „
C'eſt la morale de l'Amour,
Le Ciel en approuve l'hommage:
Ici bas, fixant ſon ſéjour,
Dieu chercheroit un bon ménage;
Il y trouveroit ſon image....
Sa main y verſe, chaque jour,
Ses biens...., Le couple, heureux & ſage,
Devient ſon plus parfait ouvrage. --

Ce n'eſt pas au fond d'un couvent,
Que le bonheur tient ſon empire:
Quiconque gémit & ſoupire,
N'eſt pas heureux, un ſeul moment.

Ici, l'humaine deſtinée
Eſt de ſe revoir dans ſes fils....

Voir mûrir ces objets chéris,
Voilà l'attente fortunée
De tous les cœurs, vraiment amis.

O Monſeigneur ! Daignez nous rendr
Nos amans, que vous exilez :
Dans leurs évêchés rappellés,
Ils nous ont laiſſé l'ame tendre,
Avec laquelle vous voulez
Qu'ils ſoulagent leur Bergerie :
Ils lui portent des ſens troublés,
Comme nous-mêmes déſolés,
Ils ſont dégoutés de leur vie.
D'ennuis, de douleurs accablés,
Ils maudiſſent la Prélature :
Les ſoins touchans de la nature
Sauront diſſiper leurs chagrins....

A nos vœux ſoyez exorable ;
Daignez adoucir nos deſtins :
A des veuves, des orphelins,
Daignez vous montrer charitable !

Il n'eſt de bonheur véritable
Pour un miniſtre tel que vous,
Que de faire le bien de tous.
Vous futes tendre époux, bon Pere....
Au nom du ciel, ſoulagez nous,
Du pouvoir grand dépoſitaire,
Il eſt glorieux & bien doux
De chercher le bien & le faire.

CHANSON.

Sur l'air : *Qu'eſt ce que cela me fait à moi ?*

Que digne enfant de Mégere,
Un vil Zoïle en fureur,
Déchire l'heureux vainqueur
Et de Sophocle & d'Homere :
Hé ! qu'eſt ce que ça me fait à moi ;
J'aime, je lis mon Voltaire :
Hé ! qu'eſt ce que ça me fait à moi,
Quand je chante & quand je boi !

Que Liſe paſſe en caprices
L'eſprit le plus à l'envers ;
Qu'aux plus ſinguliers travers
Chloé joigne tous les vices :
Hé ! qu'eſt ce que ça me fait à moi ;
Roſette fait mes délices :
Hé ! qu'eſt ce que ça me fait à moi,
Quand je chante & quand je boi !

Qu'un riche habit à la mode
Soit le paſſeport d'un fat ;
Qu'un élégant Magiſtrat
Des Loix ignore le Code :
Hé ! qu'eſt ce que ça me fait à moi ;
Moi, des plaideurs l'antipode :
He ! qu'eſt ce que ça me fait à moi,
Quand je chante & quand je boi !

Qu'une Conſeillere aimable
Pour amie ait pris Laïs ;

Que d'un tel écart ſurpris
Son mari la donne au diable:
Hé ! qu'eſt-ce que ça me fait à moi ;
Chacun aime ſon ſemblable:
Hé ! qu'eſt ce que ça me fait à moi,
Quand je chante & quand je boi !

Qu'à trente ans, au fond de l'ame,
Mainte fille à qui l'Hymen
Ne dira jamais *Amen*,
Contre le ſiecle déclame :
Hé ! qu'eſt ce que ça me fait à moi ;
Je vis ſi joyeux ſans femme :
Hé ! qu'eſt ce que ça me fait à moi,
Quand je chante & quand je boi !

Que ſur la Scene divine,
Où ſix eſprits immortels
Auront toujours des autels,
Le goût des Drames domine;
Hé ! qu'eſt-ce que ça me fait à moi ;
J'y vois Moliere & Racine.
Hé ! qu'eſt-ce que ça me fait à moi,
Quand je chante & quand je boi !

Que tout claque Gabrielle
Quand ſon cuiſinier lui ſert,
Dans un fauſſe à robert,
Le cœur d'un amant fidele :
Hé ! qu'eſt-ce que ça me fait à moi;
Je ſiffle une horreur ſi belle :
Hé ! qu'eſt-ce que ça me fait à moi,
Quand je chante & quand je boi !

Qu'un ſot, chez qui l'or abonde,
Soit par-tout chéri, fêté;
Qu'un Aſtronome vanté
En rêvant creux nous inonde:
Hé! qu'eſt-ce que ça me fait à moi,
Qu'un feu ſubmerge le monde:
Hé! qu'eſt ce que ça me fait à moi,
Quand je chante & quand je boi!

Que l'entretien de Fanchette
Coûte au vieux Duc un mont d'or;
Que la fine mouche encor
Plume un Midas en cachette:
Hé! qu'eſt-ce que ça me fait à moi;
L'Amour m'a donné Roſette:
Hé! qu'eſt-ce que ça me fait à moi,
Quand je chante & quand je boi!

Qu'un Editeur que j'eſtime,
En recevant ma chanſon,
Ou la brûle ſans façon,
Ou dans ſon Journal l'imprime:
Hé! qu'eſt ce que ça me fait à moi;
Roſette la croit ſublime:
Hé! qu'eſt-ce que ça me fait à moi,
Quand je chante & quand je boi!

Les ON-DIT,

Sur l'air : mon Pere étoit pot.

Voulez vous ſavoir les *On-dit*
Qui courent ſur Thémire ?
On dit que, par fois, ſon eſprit
Paroit être en délire.
Quoi ! de bonne foi ?
Oui, mais croyez-moi,
Elle ſait ſi bien faire,
Que ſa déraiſon,
Fuſſiez-vous Caton,
Auroit l'art de vous plaire.

On dit que le trop de bon ſens
Jamais ne la tourmente :
On dit de même qu'un grain d'encens
La ravit & l'enchante.
Quoi ! de bonne foi ?
Oui, mais croyez moi,
Elle ſait ſi bien faire
Que même les dieux,
Deſcendroient des cieux
Pour l'encenſer ſur terre.

Vous donne t'elle un rendez-vous,
De plaiſir ou d'affaire ;
On dit qu'oublier l'heure en vous,
Pour elle c'eſt miſere
Quoi ! de bonne foi ?
Oui, mais croyez moi,
Se revoir auprès d'elle,

Adieu tous les torts ;
Le tems même alors
S'envole à tire-d'aile.

Sans l'égoïſme rien n'eſt bon ;
C'eſt là ſa loi ſuprême :
Auſſi, s'aime-t'elle, *dit-on*,
D'une tendreſſe extrême.
Quoi ! de bonne foi ?
Oui, mais croyez moi,
Laiſſez lui ſon ſyſtême ;
Peut on le blâmer
Et ſavoir aimer
Ce que tout le monde aime.

EPIGRAMME.

Quelqu'un diſoit qu'à l'opéra
Le public, nombreux ce jour là,
Avoit, dans l'ardeur qui l'entraine
Claqué *Suffren* plus que la Reine.
De Bievre dit : je l'ai prévu ;
La plus charmante des Princeſſes,
Quoique Reine, n'a que deux feſſes ;
Au lieu que *Suffren* a vaincu, (*vingt culs.*)

LE PALAIS ROYAL.

AIR : du Vaudeville du *Mariage de Figaro.*

Vivent les nuits étoilées
De ce jardin enchanteur
Où nos femmes ſont voilées
Aux dépens de la pudeur!
Deſſous ces fraiches allées
La moins ſage eſt à l'abri
De la honte & du mari.

La femme mûre & facile
Y vient tromper un moment ;
Mais la jeune plus ſubtile
Trouve la main d'un amant :
Alors, par un charme utile
Aux doux accens des chanteurs,
La voix manque aux ſpectateurs.

Mais chut, on y voit ſans ceſſe
Les illuſtres de la cour,
S'y délaſſer dans la preſſe,
Des bienſéances du jour :
Aiſément chaque Princeſſe,
Docile à ſon écuyer,
Saiſit le ton du quartier.

Ce mélange d'impudence,
De tendreſſe & de gaîté,
Depuis quelque tems en *France*,
Fait notre amabilité :
La prude & froide décence
Combat, brouille tous les goûts ;
La licence les joint tous.

VAUDEVILLE sur l'Air : *Changez moi cette tête.*

Momus, prens ta férule!
L'hydre du Ridicule
Demande un autre Hercule ;
Elle n'a plus de frein.
Pourſuis de rue en rue
La fatale cohue
Qui va choquant la vue.
En chantant ce refrein ,
Changez moi cette tête ,
Cette groteſque tête ,
Changez moi cette tête ,
Tête de Mannequin.

Courtiſan très ſolide ,
Robin ſouple & timide
Colonel intrépide ,
Qui bravez les ſifflets ;
Docte encyclopédiſte ,
Honnête journaliſte ,
Amuſant nouveliſte ,
Brochurier à pamphlets,
Changez toutes ces têtes
Ces intriguantes têtes ,
Changez toutes ces têtes
Têtes à Camouflets.

M. de *la Land..*

Un petit aſtronome
A figure de Gnome ,

Veut devenir grand homme,
On ne ſait pas par où.
Il rate la Comete,
Dérange ſa planete;
Et tout Paris répete
En lui faiſant hou hou,
Changez moi cette tête
Cette comique tête,
Tête de ſapajou.

Mde. de *B*.....

La libertine Orphiſe,
Coquette à tête griſe,
Etend ſur ſa peau biſe
Trois couches de Carmin;
Mais ſa Gorge tombée,
Et ſa face plombée,
Et ſa taille bombée,
Font peur même à Jaſmin.
Changez moi cette tête
Cette laſcive tête,
Changez moi cette tête,
Tête d'une Catin.

L'Abbé de *Lisl*...

Un poëte à front blême
Donne à certain poëme
Sa ſéchereſſe extrême
Et ſon air minaudier;
Maint badaud imbécile
Va diſant par la ville,

Meſſieurs, place à Virgile !
Mais il entend crier,
Changez moi cette tête,
La plagiaire tête,
Changez moi cette tête,
Tête de Teinturier.

M. de *la Rey....*

Diogene Moderne,
Un fou que chacun berne
Croit tenir la lanterne
Et tranche du Caton :
Contre la raillerie
Sa cervelle aguerrie
Affiche la folie,
Et prêche la raiſon.
Changez moi cette tête,
Cette grimaude tête,
Changez moi cette tête,
Tête de hériſſon. (*)

Le Parl.....

Un corps antique & grave
A des formes eſclave,
Aſſemble ſon conclave
Pour réformer ſes loix ;
Mais à ſon avarice
L'habitude & l'épice
Fut toujours trop propice
Pour en céder les droits :

(*) *Alluſion à ſa coëffure.*

Qu'on me change ces têtes,
Ces formaliſtes têtes,
Qu'on me change ces têtes,
Toutes têtes de bois.

Les Docteurs *Meſmer* & *Delon*.

Un Tudesque empirique,
Au bout d'un doigt magique,
Fait naître la Colique
Ou la chaſſe à l'inſtant;
Son Don Quichotte aſſure
Que la mort en murmure,
Et cite mainte cure
Dont il eſt ſeul garant.
Changez moi ces deux têtes,
Ces magnétiques têtes,
Changez moi ces deux têtes
Têtes de Charlatans.

Le Muſée.

Un prétendu Muſée
A la tourbe abuſée
Débite proſe uſée
En grands & petits vers;
La Bourgeoiſe Caillette
La pédante en lunette,
Rimailleur à ſoubrette,
Loue à tort à travers.
Qu'on me change ces têtes,
Ces métromanes têtes,
Qu'on me change ces têtes,
Têtes à bonnets verds.

Le Docteur *Franklin.*

Neſtor de l'Amérique,
Priſe la voix publique
Du monde politique
Et du monde ſavant ;
Mais dédaigne l'hommage
Dont ce peuple volage
Sans reſpect pour ton âge
T'ennuie à chaque inſtant ;
Conſerve bien ta tête,
Ta vénérable tête,
Conſerve bien ta tête
Mais ſans la montrer tant.

L'Auteur.

Un Rimeur ſatirique
Dans ſon humeur cauſtique,
Des ſots qu'il mord & pique
Fait le portrait hardi :
De ſa plume maligne
La pétulance inſigne
Aux maſques qu'il déſigne
Se joint lui-même ici.
Changez moi cette tête,
Cette fantaſque tête,
Changez moi cette tête,
Tête d'un étourdi.

A FIGARO.

Disciple enjoué de Thalie,
Toi, qui du bonnet de Momus
Coëffes la tête d'Uranie;
Toi qui le Martyr de l'Envie
Au moment qu'on te crut exclus
Par une cabale ennemie,
Revint soudain d'Andalousie
Escorté de jeux & de ris,
Pour dérouter la calomnie,
Et faire rire tout Paris,
Salut, enfant de la folie.

Par un accueil bien mérité,
Le public a donc fait justice
Des sots qui t'ont persécuté:
En vain leur absurde malice,
Au Roi t'avoit représenté
Comme un fou digne du supplice,
De qui la coupable gaité
Alloit choquant l'autorité,
Compromettant mainte Excellence,
Se jouant de la gravité
De plus d'un corps plein d'importance
Et poussant même la licence,
Jusqu'à dire la vérité:
Comme Tartuffe maltraité
Tu trouves la même vengeance.

Qu'un triomphe aussi glorieux,
Echauffe, excite ton courage,
Tu fis un chef-d'œuvre, fais mieux,

Ariſtophane de notre âge ;
Pénetre juſques dans les cieux ;
Bannis en maint ſot perſonnage
Que l'erreur met au rang des dieux.

A ton folâtre perſifflage,
Immole ces grands ſi petits,
Chardons qu'un hazard fit éclore,
Où le laurier croiſſoit jadis ;
Fléaux dont le luxe dévore
Le peuple objet de leur mépris,
Que leur mœurs corrompent encore,
Et qui de titres ſouvent faux
Repaiſſant leur ſtupide yvreſſe,
Semblent penſer que la nobleſſe,
De vertus ainſi que d'impôts,
Exempte leur vaine hauteſſe.

Peins d'une couleur vengereſſe,
Les vils pontifes de Themis,
Prévaricateurs aguerris,
Qui le front armé d'impudence,
A la toilette de Cypris,
Vont de l'arrêt de l'innoce
Fixer & recevoir le prix ;
Ces publicains aux mains avides,
Dont les cœurs offrent le portrait
De la tonne des Danaïdes ;
Les viſirs tirans par brevets,
Craints par l'abus de la puiſſance,
Qui ſur le front de l'innocence,
Promenent ſans nulle prudence
Et les chaines des malfaiteurs

Et le glaive de la vengeance ;
Mais laiſſant ces vices divers,
Fredonne encor ſur ta guitare,
Nos petits talens, nos grands airs,
Et la kirielle bizarre
De nos jeux & de nos travers,
Qu'un jour & vieillit & répare.

Chante nos femmes en faveur,
Donnant dans un boudoir magique,
Le Sceptre d'adminiſtrateur,
Et le Rameau diplomatique,
Et le Ruban de la valeur,
Et le Fauteuil académique,
Et l'Hermine du ſénateur,
Et la Simare apoſtolique ;
Célébre nos jeunes héros,
De Suffren & de la Fayette,
Se croyant les dignes rivaux,
Pour avoir fait mainte conquête,
Prenant d'aſſaut lits de repos,
Mettant aux fers quelque caillette;
Maint ſeigneur ſe croyant poëte
Pour avoir fait des madrigaux,
Et chanſonné quelque coquette ;
Nos begueules dites Saphos,
Les conciles de la toilette,
Nos mœurs libres, nos vers moraux
Et la guerre de l'ariette,
Et la juſtice des journaux.

Rappelle enfin ſur notre ſcene
La joie au front toujours ſerein,

Dont le Drame à pleurer enclin
Uſurpe ſi fort le domaine.
Au milieu des ris & des jeux,
Et toujours de bons mots prodigue,
Ramene l'art ingénieux
De ſuſpendre au fil d'une intrigue
L'eſſain des ſpectateurs joyeux.

Conſerve ſurtout la franchiſe,
Et ton utile liberté:
Le Roi le veut & l'autoriſe,
Eh! comment de la vérité
Louis pourroit il ſe défendre?
On le ſait bien, Sa Majeſté
Ne peut que gagner à l'entendre.

ÉPIGRAMME.

Sur les Danaïdes *& le* Mariage *de* Figaro.

Que penſes tu, dis le moi ſans myſtere,
Des nouveautés qu'aujourd'hui chez *Moliere*
Et chez *Quinaut*, on court avec fureur?
-- *L'une fait honte & l'autre fait horreur.*

CHANSON SUR LES GLOBES.

AIR : *le premier jour de l'an.*

L'autre jour, quittant mon manoir,
Je fis rencontre ſur le ſoir
D'un Globiſte de haut parage ;
Il s'en alloit tout bonnement,
Chercher un lit au firmament
Et moi je lui dis bon voyage.

Dans ſa poche un bonnet de nuit,
Pour la lune, un mot de crédit,
C'étoit, hélas ! tout ſon bagage.
Mais avec l'électricité,
Damon l'avoit très bien leſté :
Il pouvoit diſſoudre un orage.

Le vent devint ſon poſtillon,
Un nuage ſon pavillon !
Chacun le combloit de louanges :
D'après ce ſecret merveilleux
On ira dîner chez les Dieux,
Prendre ſon caffé chez les anges.

Ah ! bon Dieu, que je ſuis content,
Diſoit un fils preſque expirant,
A ſa bonne mere attendrie !
Nous pouvons renvoyer la mort
Avec un globe, ſans effort,
Dans le Ciel j'irai tout en vie.

Sœur colette dans un couvent
A l'aſpect du globe mouvant,
S'écrioit : ah ! choſe effroyable !
Il va pleuvoir dans nos jardins
Des étourdis qui par eſſaims
Nous rempliront d'air inflammable.

Liſe diſoit à ſon époux,
Qui ſe plaignoit d'un rendez-vous,
Donné pour les barques volantes :
Ah ! Monſieur, pourquoi tant crier ?
Je veux auſſi que du bélier,
Vous ayez les armes parlantes.

De tous les voyages divers,
Celui qui ſe fait dans les airs,
Eſt la plus plaiſante aventure,
Souvent par de ſimples hazards,
De Saturne on paſſe dans Mars,
Et de Vénus quelquefois dans Mercure.

Épigramme.

Le grand *Newton* lui-même au ciel marqua ſa place ;
Montgolfier cherche encor la ſienne en tatonnant :
L'anglois d'un coup d'œil ſûr, a meſuré l'eſpace;
Le François le parcourt ſur les ailes du vent.

Sur les Ballons Aëroſtatiques.

Le pauvre public eſt charmant !
Souffrir ainſi, qu'on lui dérobe
Et ſes bravo & ſon argent :
Plaiſante merveille qu'un globe
Qui met d'abord les gens en l'air !
A l'opéra j'en vis hier
Deux bien blancs, bien ronds, qui me firent
L'effet que nos badauds admirent ;
Hé bien, je n'en ſuis pas plus fier.
Je ne crois pas que j'imagine
De faire imprimer quelque jour,
Combien de pouces a ma machine,
Son diametre & ſon contour.
Non, je fais jouir en ſilence ;
Longtems, (je t'en fait confidence,)
J'ignorois l'art de maitriſer
Mon Gaz qui s'échappoit d'avance ;
Mais à force de m'exercer,
De répétér l'expérience,
Comme un autre j'ai ſû trouver,
Sans ne leſter avec du ſable,
Le ſecret de ne m'élever
Qu'à certain dégré raiſonnable ;
J'ai bien peur de n'en devenir,
Entre nous, un peu trop habile ;
Au point où je ſuis deſcendu,
Je regrette, le croiras-tu ?
Le tems où comme un imbécile,
Je montois à balon perdu.

La semaine Couleur-de-Rose.

Que le Pariſien eſt un franc étourdi !
A fêtoyer le Drame il s'étoit enhardi ;
Et par ce *Figaro* , follement applaudi ,
Le voilà ſous mes yeux encor ragaillardi ?
Pour moi que la gaité n'aura point affadi,
Je tiens de ma ſemaine un plan bien arondi :
Un joli *Requiem* ponr dimanche à midi ,
Item , chez Curtius les Grands voleurs lundi ,
Item , chez Arlequin *Jenneval* pour mardi ,
Item , chez Pocquelin *Beverley* mercredi ,
Le combat du Taureau , près de *Pantin* jeudi ,
Un ſpectacle infernal , où l'on ſçait vendredi,(*)
Ah ! ſi , pour la Clôture , on pendoit ſamedi !

L'heureuse decouverte.

Conte.

Dans Tolede , un enfant d'Ignace
Pauvre d'Eſprit , noble de race ,
Diſant Meſſes tant bien que mal
Paſſoit ſes jours au Confeſſional.
Au tems de Pâque , au jeune Alcade
S'agenouille à ſon tribunal.
Il eſt beau comme Alcibiade,
Volage auſſi. Dévot en outre & marié.
Tout en s'accuſant d'adultere
Avec componction ſincere

(*) A l'opéra , *les Danaïdes.*

Sans ceſſe il répétoit: „ c'eſt ma faute, mon pere,
„ Et plus encor celle de ma moitié. „
Comment dire avec bienſéance
Ce qu'ajouta l'adoleſcent ?
L'oreille eſt chaſte & le ſexe s'offenſe
Du moindre mot. Car on eſt ſi décent !
Ne lui diſons donc pas que l'époux de la Dame
Se plaignoit que l'étui fut trop grand pour la lame.
„ Eh ! bien, mon fils, (répond avec douceur
De Loyola l'indulgent Succeſſeur)
„ Votre ſalut me tient au cœur.
„ Vous le ferez, & j'en ai de la joie.
„ Dieu même épurant nos deſirs
„ Permet que dans la bonne voie
„ On ramene par les plaiſirs
„ Une Brebis qui ſe fourvoie.
„ Tachez de réſiſter à la tentation
„ Une heure ou deux. Dites votre Roſaire,
„ Et ſur le ſoir, paſſez chez notre Apoticaire.
„ Allez & recevez ma bénédiction. „
Il dit & dans l'émotion
De ſon premier enthouſiaſme
Il court chez le Frater; le tire par le bras;
S'enquiert ſubtilement ſi l'art ne pourroit pas,
Par quelque benin cataplaſme
D'une belle au beſoin, rajuſter les appas.
Combien cette cure nouvelle
Qu'on pourroit répéter ſouvent
Feroit d'honneur à ſon couvent !
„ A d'autres ! De Par-Dieu, vous nous la baillez belle,

Reprit le vieux Droguiſte en jurant contre lui,
„ Etez vous donc fait d'aujourd'hui ?
„ Si nous avions telle recette,
„ La Fortune de l'ordre eut été bientôt faite.„

Énigme *ſur le monſtre du* Chilly.

Bon public qui d'un œil ſurpris
Contemples ce monſtre en peinture,
Regarde toi : d'après nature
C'eſt ton portrait fait à Paris.

Ces cheveux à la conſeillere
Te repréſentent *Bride-oiſon* (*)
Qui met comme un autre Samſon
Tout ſon eſpoir dans ſa criniere.

Sous l'heureux ſigne du Taureau,
Ne vois tu pas le mariage,
Que ſon ami le cocuage
Fait directeur dans un bureau.

Cette longue oreille t'explique
Ce qu'on penſe de tes Midas,

(*) *Juge dans le* Mariage de Figaro.

Jugeant ce qu'ils n'entendent pas
Et fachant tout hors la muſique.

Sous cette barbe le clergé
Recele encor le fanatiſme ;
Mais à côté du Magnétiſme
Le bienheureux *Labre* eſt rangé.

Cette machoire ſi peſante
Aux dents longues, aux deux crochets,
Grands & petits faiſeurs d'extraits,
A vous-même vous repréſente.

Je vois entre ces deux tetons
La plus fine des épigrammes;
Elle en veut aux filles-garçons,
Surtout aux hommes qui ſont femmes.

Ce nombril eſt myſtérieux,
Avec l'index il ſympathiſe,
Et c'eſt par là qu'on *Meſmeriſe*
Nos belles qui s'en portent mieux.

Quelle eſt donc cette patte d'oie
Dont les ergots ſont ſi crochus?
C'eſt la griffe de nos Creſus,
Qui s'ouvre à l'aſpect de ſa proie.

Ce large ventre de poiſſon,
Cette nageoire, ces écailles,

Ce ſont nos marins de *Verſailles*
Auſſi corſaires qu'à *Boſton*.

La double queue eſt le ſymbole
Du politique, adroit ſerpent,
Qui marche & s'éleve en rampant
Ou vous pique ſelon ſon rôle.

Enfin, car il faut abréger,
Au derriere ces courtes ailes,
Navigateurs en l'air, ſont celles
Qui vous ſervent à diriger.

Je dois un mot aux grands vues
Du pere du monſtre glouton,
Qui te propoſe ſans façon
De multiplier tes ſangſues, (*)

VAUDEVILLE ſur l'air de *Blondel*, dans *Richard Cœur de Lion*.

Que maintenant dans *Paris*
Nos Héros, nos Beaux eſprits
Forment mille compagnies,
Sallons, Clubs, Académies,
Et que je ne ſois de rien,
C'eſt bien, très bien,

(*) *On eſpere, dit-il, attraper la femelle du monſtre, pour perpétuer ſa race.*

Cela ne m'étonne en rien ;
Je ne penſe comme perſonne
Et je chanſonne.

Qu'au ſeul nom de *Figaro*
J'entende crier *Bravo*,
Et que tout ſon coq à l'ane,
Son procès & ſa *Suzanne*
Cauſent un bruit général,
C'eſt mal, très mal,
Mais tout cela m'eſt égal,
Je penſe comme mon Grand'pere,
J'aime *Moliere*.

Que par eſprit de parti
On claque *S. Huberti*,
Qui n'a pour toute maniere
Qu'une tête minaudiere
Avec un fauſſet diſcord,
C'eſt fort, très fort,
Mais je hais ſa voix glapiſſante,
J'aime qu'on chante.

Que le Charlatan *Meſmer*,
Avec un autre *Frater*,
Guériſſe quelques femelles
En agitant leurs cervelles
Et les touchant Dieu ſait où
C'eſt fou, très fou,
Et je n'y crois point du tout,
Mais je penſe qu'il magnetiſe
Par la ſottiſe.

Que la galante *Comtat*,
Mette en fort mauvais état,
La jeuneſſe & la finance
D'un étranger d'importance
Qui ne vouloit que l'avoir,
C'eſt noir, très noir,
Mais c'eſt ſimple à concevoir,
Elle penſe comme ſa mere,
Elle eſt trop chere.

Qu'à dire ainſi ſon avis,
On aye mille ennemis;
Et qu'avec un peu d'adreſſe,
D'impudence ou de baſſeſſe,
On puiſſe avoir quelqu'éclat,
C'eſt plat, très plat,
Et je n'en fais nul état,
Mais je penſe qu'il faut tout dire,
J'aime mieux rire.

Le Petit Ménage.

Que j'aime ton ſimple réduit,
Sa propreté, ſon élegance!
Ni l'or ni l'azur n'y reluit;
Il eſt orné de ta préſence:
Caché ſous l'aîle du ſilence
Le plaiſir y vient chaque nuit;
Tout l'y peint; le jour l'y réveille:
Au lieu d'offrir quelque merveille
D'un luxe qui lui ſiéeroit mal,

On voit ton bouquet de la veille
Qui rafraichit dans le cryſtal.
Au ſouffle du vent qui friſſonne,
Qui paſſe entre tes rideaux blancs,
Suſpendu près de ta couronne,
Ton corſet de nuit abandonne
Et laiſſe flotter ſes rubans.
Ta guirlande avec négligence
Tombe du coin de ton miroir,
Et tout le jour par l'eſpérance
L'œil de l'amour jouit d'avance
En vøyant les bandeaux du ſoir.
Ici me ravit & m'embraſe
Le moule de ton pied léger;
Là ſous des courtines de gaze
Les plaiſirs ſemblent voltiger.
De leurs traits, lorſque tu repoſes,
Tous les amours veillent armés,
Toujours prêts à fouler les roſes
Dont tes draps blancs ſont parfumés.
Le luxe a t-il rien qui vaille
Ces ſix chaiſes où l'ouvrier
Entrelaça l'or de la paille
Sur quatre appuis de ceriſier;
Cette table où ta main légere
Sur un lin pur ſema des fleurs;
Où tout l'éclat de leurs couleurs
Se réfléchit dans la fougere?
A la recherche des ragoûts
Dont s'éguillone un goût malade,
Que je préfere la ſalade
Qu'au retour de la promenade
J'aime à manger ſur tes genoux!

Le jus de *Pomarre* & de *Beaune*,
Le Nectar des Dieux & des Rois,
Vaut il la feve de *Pomone*
Qui coule ſous tes jolis doigts?
De Scubac ou de Fleur d'Orange,
Quand nous nous portons un défi,
Si notre cerveau ſe dérange,
Le plaiſir en fait ſon profit.
Il nous excite, il nous entraine;
Nous quittons la table tous deux,
Et du coin d'un œil plein de feux,
Ton regard me montre l'arene
Où nous attendent d'autres jeux.
Ta gaité folle, intariſſable
Succede à ces tendres ébats,
Et je te vois rire aux éclats
Du diſcours le plus raiſonable.
Toujours au lit, toujours à table,
C'eſt ton eſprit qui reſte à jeun.
Que tu me parois adorable
Quand tu n'as pas le ſens commun!
Rien ne t'attache & ne t'arrête...
Que j'aime à te voir ſur ce ton
Que le déſordre de ta tête
Sied à celui de ta maiſon!
Va, laiſſe aux autres l'étalage
Et le vain luxe de l'eſprit;
On peut s'en paſſer à ton âge;
On en a lorſque l'on ſourit.
J'aime mieux ton petit ménage
Où le jour du bonheur m'a lui,
Qu'un aſile où le Mariage
Légitime & fixe l'ennui.

LE PETIT SOUPER.

Dis moi donc, aimable Henriette,
Lorſqu'au Théâtre, hier au ſoir,
Laiſſant pour t'entendre & te voir,
Crier *Bravo* ſur une ariette ;
A l'impreſſion du moment
Ayant cédé ſans réſiſtance,
Sans préambule, ſans nuance,
Je te déclarai bruſquement
Mon caprice & ma préférence ;
Que me diſoit ton œil charmant,
Et tout l'eſprit de ton ſilence,
Et ce ſouris ſi finement
Mêlé d'un rayon d'indulgence
Et d'un léger étonnement ?

Par une regle aſſez commune,
Puis-je les expliquer, tous deux ?
La ſurpriſe étoit pour mes feux,
Et le ſouris pour ma fortune.
Il eſt vrai, j'ai paſſé le tems
D'une amoureuſe impatience ;
Mais il eſt tel pas dans ta danſe
Qui me remettroit à vingt ans.
Et crois tu, jeune enchantereſſe,
Que dans ton bel œil de ſaphir
Je puiſſe encor voir ſans ivreſſe,
Et ſans que le trait du deſir
A l'inſtant m'atteigne & me preſſe,
Briller le ſignal du plaiſir ?

Dans mon asile vient répandre
Son éclat, son charme divin.
A souper je t'y vais attendre.
Couvert bien net, du plus beau lin;
Une pyramide de roses,
A chaque Grace un plat bien fin,...
A toi seule tu les composes.
Sous tes doigts de lis jaillira
De l'Epernai l'ambre liquide;
L'encens d'Amathonte & de Gnide
Sur un autel y brûlera.
Dans l'éclat transparent du verre,
Sous mille formes s'y jouera
Une flamme vive & légere.
Viens faire asseoir à ton côté
Les deux enfans de la folie,
L'enjouement & la volupté:
Du feu léger de la saillie
L'un à souper peut pétiller;
Plus sensible & non moins aimable,
L'autre s'y pourroit ennuyer.
Ah! voudrois-tu la renvoyer
Quand nous aurons quitté la table!

Les Amans Casuistes.

Conte.

Un échappé du séminaire,
Bien patelin, bien sensuel,
Pressoit la timide Glycere

De conduire ſon ame au ciel
Par un chemin qui n'y va gueres.
Fi donc, Monſieur, c'eſt un péché mortel,
Et ſi je puis, je ne veux point en faire;
Laiſſez moi donc, ou j'appelle ma mere.
-- Mon bel enfant, quittez ce front ſévère,
Répond le jeune chérubin,
C'eſt un péché que la colere.
Puis promenant ſa chatouilleuſe main
Sur les lys mobiles d'un ſein
Que couvre une gaze légere:
M'enviez vous, dit-il d'un air benin,
Une innocente fantaiſie
Qui n'ôte rien à vos appas?
C'eſt un gros pêché que l'envie,
Et Dieu ne le pardonne pas.
Le jeune apôtre eut peu de choſe à dire
Pour combattre un péché d'orgueil;
Son exorde fut un ſourire
Accompagné du plus tendre coup d'œil;
Tout le ſermon fut: *Je vous aime*;
Trois petits mots qu'il ſut paraphraſer
Mieux que n'eût fait S. Auguſtin lui-même,
Et la peroraiſon fut un ardent baiſer
Que voulez vous que faſſe une novice
Contre un ſéducteur à collet?
Il obtint tout ce qu'il vouloit
En prêchant contre l'avarice.
Pour un ſermon il en fit trois;
Mais las, à quel revers la nature eſt ſoumiſe!
Voilà l'éloquence aux abois.
La Néophite avec raiſon ſurpriſe
Qu'il eût perdu ſitôt l'uſage de la voix,

Et qui goûtoit au fond, d'une ame bien épriſe,
Sa morale onctueuſe, inſinuante, exquiſe,
Dans la ferveur & le tendre abandon
D'une ame à Dieu nouvellement ſoumiſe,
Demandoit un nouveau ſermon :
Il en fit un contre la gourmandiſe,
La peignit comme un ſouffle émané du Démon.
Glycere d'un regard où ſe peignoit l'yvreſſe,
Jetté nonchalamment ſur le froid directeur,
Lui dit : Je vous entens, mais croyez vous,
Monſieur,
Qu'on ſe ſauve avec la pareſſe ?

MES SPÉCIFIQUES.

Air : *Où allez-vous Monſieur l'Abbé ?*

Si l'on en croit certain Docteur,
Spécifique eſt un mot trompeur ?
Mais, moi, ne lui déplaiſe,
Eh ! bien,
Je me ris de ſa theſe ;
Vous m'entendez bien.

En vain ce Docteur mécréant
Proſcrit l'opium & l'aimant :
En morale & phyſique,
Eh ! bien,
Il eſt maint *Spécifique* ;
Entendez moi bien.

Si j'éprouve un accès d'ennui,
Je prends vite un julep d'Aï;
Et ſoudain l'allégreſſe
Eh ! bien,
Exile ma triſteſſe,
Vous m'entendez bien.

D'Amour ai je un tranſport fiévreux?
Mon fébrifuge eſt merveilleux;
Les charmes de ma Belle,
Eh ! bien,
Calment cette étincelle;
Vous m'entendez bien.

Des vers quelquefois le Démon
Vient-il me ſouffler ſon poiſon?
Le ſpectre d'un Nonnote,
Eh ! bien,
M'en verſe l'antidote,
Vous m'entendez bien.

Si des pavots aſſoupiſſans
Mouillent en vain mes yeux peſans,
Vite, j'ouvre tel Livre.....
Eh ! bien;
De ſommeil il m'enivre,
Vous m'entendez bien.

De la ſatyre le ſerpent
M'atteint-il de ſon dard perçant?
Je ris de ſa piqûre;
Eh ! bien,

Radieale eſt la cure,
Vous m'entendez bien.

N'ai-je pu me ſouſtraire aux yeux
D'un hydrophobe furieux ?
Le venin qu'il diſtile,
Eh ! bien,
Fuit en vapeur ſubtile,
Vous m'entendez bien.

De tel barbouilleur de papier,
Qui mandie un brin de laurier,
Je ris de la ſotiſe ;
Eh ! bien,
Et cela l'émetiſe,
Vous m'entendez bien.

De la marotte de Momus
Je frotte l'orgueil d'un Craſſus.
La friction cauſtique,
Eh ! bien,
Guérit ce mal chronique,
Vous m'entendez bien.

Sous le maſque de l'Amitié,
Si l'on m'a ſéduit à moitié,
Mon cœur rompt la ſymphiſe,
Eh ! bien,
Des nœuds que je mépriſe,
Vous m'entendez bien.

Enfin, deux beaux yeux ſont l'aimant
Qui m'attire invinciblement ;
Ce puiſſant magnétiſme,
Eh! bien,
Vaut bien le *Meſmeriſme* (*)
Vous m'entendez bien.

Pour vous, qui ne m'entendez pas,
Conſultez de jolis appas ;
Venez auprès d'Adelle,
Eh ! bien,
Mais craignez l'étincelle.....
Vous m'entendez bien.

Si tel dans mes vers croit ſe voir,
Son âme eſt ſon premier miroir ;
Chantons ſans médiſance,
Eh ! bien,
Honni qui mal y penſe,
Vous m'entendez bien.

(*) Mot compoſé par alluſion au *magnétiſme animal* de M. *Meſmer*.

L'ORIGINE DES TRUFFES NOIRES,

à M. D. en lui en adreſſant une boëte.

Venus pleuroit la mort de ſon cher Adonis,
Et pour la conſoler l'amour étoit près d'elle:
Dans ce jour trop affreux, ah, dit elle, mon fils,
Pour finir mes tourmens que ne ſuis je mortelle!
Aux amans malheureux que le trépas eſt doux!
Quels propos, dit l'amour, Maman, y penſez vous?
On paſſe un tel ſouhait à la petite Aurore
Qui n'ayant que ſon vieux Titon,
A force de lui dire: *encore!*
Le précipita chez Pluton;
Mais vous, des graces la deéſſe,
L'objet des vœux des immortels,
Vous qui voyez ſur vos autels
Fumer l'encens qu'allume la jeuneſſe,
Pouvez vous deſirer le deſtin des mortels?
Ah! Ceſſez de haïr votre divine eſſence:
Le déſeſpoir n'a qu'un moment;
On ſe calme, & bientôt une femme qui penſe
Songe à l'amant qui doit ſuccéder à l'amant.
Eh, qui pourra jamais, dit Venus toute en larmes,
Remplacer celui que je pers?
Il le ſera dans peu, banniſſez vos allarmes,
Lui répliqua ſon fils. Pour vaincre l'univers
Les yeux de la beauté valent mieux que mes armes;
Oubliez ce jour malheureux

Que Phœbus va plonger dans le ſein d'Amphi-
trite,
Venez former de nouveaux nœuds
Dignes de la belle Aphrodite,
L'amour ſaura les rendre heureux.
Je prétens même augmenter les délices
Qui doivent ſuivre vos deſirs,
Et je veux, prolongeant les amoureux plaiſirs,
Corriger la nature & vaincre ſes caprices.
Un fruit nouveau, d'un goût divin,
Du parfum le plus agréable,
Ignoré juſqu'ici, va croitre en mon jardin.
Bientôt placé ſur votre table,
De vos mêts ſucculéns ce ſera le plus fin;
Au corps exténué, réduit à l'impuiſſance,
Son alkali rendra la premiere vigueur,
Et même ſur l'hymen étendant ſa puiſſance
Sa vertu, des époux réveillera l'ardeur.
Mais pour obtenir ce prodige
Que mon cœur prépare à vos feux,
L'implacable deſtin exige
Un ſacrifice rigoureux.
Je tremble en répétant ſa ſentence cruelle:
Il faut, dit-il, ſur le bel Adonis
Renouveller l'aventure d'atys,
Et que ſemblable aux Prêtres de Cybele,
On livre à Cupidon ce que ces furieux,
Dégradant leur eſpece, oſent offrir aux Dieux.
Telle eſt du ſort la loi ſévere.
A ces mots la fureur s'empara de Cypris;
Dans ſes regards en feu, ſes tranſports & ſes cris,
Des filles de la nuit on vit le caractere.
De reproches ſanglans elle accabla ſon fils.

L'amour leva les yeux : il méconnut ſa mere.
Ce n'étoit plus la Reine de Cythere.
Qu'entourent les jeux & les ris ;
C'étoit le maſque de mégere.
Sexe enchanteur, vos traits ſi ſéduiſans, ſi doux,
Ne ſont pas faits pour la colere.
Évitez les tranſports furieux ou jaloux,
Les graces ne ſont plus où l'on voit le courroux.
Vos armes ſont le don de plaire,
Servez vous du pouvoir qu'il vous donne ſur nous.
Tout effort violent eſt de courte durée ;
De la ſenſible Cythérée
Le vif emportement bientôt ſe modéra.
L'amour s'en apperçut, avec elle il pleura ;
Venus en ſanglotant ceſſa de ſe défendre :
Réſiſte t'on aux pleurs que l'amour ſait répandre ?
Ce qu'il demandoit il l'obtint.
Mais quand la nouvelle en parvint
Aux oreilles de Proſerpine,
Grande fut la rumeur dans l'empire des morts.
La jalouſe déeſſe, en ſon humeur chagrine,
Vouloit quitter les ſombres bords.
Junon prend ſon parti, la querelle s'allume,
Jupiter, ſelon ſa coutume,
Ecouta tout avec bonté,
Et de ce qui fut raconté
Mercure (*) en groſſoyant fit un ample volume.

(*) On ſait que *Mercure* eſt le Dieu de l'éloquence & des voleurs.

Tandis qu'on occupoit Themis
A débrouiller ce cahos inſipide,
L'amour fuyoit d'un vol rapide,
Fier des dépouilles d'Adonis.
Bientôt il atteignit les champs de la Doride.
Là de ſes propres mains, dans un terrein aride,
Que d'un de ſes traits il bêcha,
Avec ſoin il les met près du temple de *Guide*.
Le myſtere ſervoit de guide
Et de ſon voile le cacha.
Phœbus par ſa chaleur féconde
Les fit germer en éclairant le monde;
Le Plaiſir vint les arroſer;
Dans ſes profonds laboratoires
La nature entreprit de les fertiliſer;
Elles devinrent *Truffes noires*.
Jaloux de ce ſuccès l'amour les recueillit;
A ſouper chez Venus lui-même il les ſervit.
Mars avoit accordé le repos à la terre
Et venoit à *Paphos* en goûter la douceur;
Il les lui préſenta, ſouriant à ſa mere;
Venus à ce ſignal du petit enchanteur,
Refuſa d'y toucher, ſoupçonnant le myſtere,
Mais le Dieu des Héros les trouvant de ſon goût,
Sans façon en mangea comme on mange à la guerre,
C'eſt à dire qu'il mangea tout.
Ce qu'il en advint, le dirai je?
Non: je dois taire & reſpecter
Les miracles des Dieux. Je ſerois ſacrilege
Si j'entreprenois de conter
Sur mes pipeaux, des faits qu'il faut chanter.
Apollon & *Voltaire* ont ſeuls ce privilege.

Pour vanter le joyeux pouvoir
De la production nouvelle,
Je croit qu'il ſuffit de ſavoir
Que la blonde Venus ne fut jamais ſi belle
Que le lendemain de ce ſoir.
Mars n'avoit plus cet air farouche
Qui force les guerriers à braver les hazards;
Les ris voltigeoient ſur ſa bouche,
La douce volupté tempéroit ſes regards.
Ainſi le vrai plaiſir embellit ce qu'il touche.
L'amour, glorieux, ſatisfait
Du ſuccès de cette aventure,
Laiſſe le ſoin à la nature
De nous diſpenſer ce bienfait,
Et la nature pour lui plaire
Cultive encor la *truffe* à l'ombre du myſtere
Et lui conſerve ſa vertu:
Cette plante aux ſavans prouve ſon origine,
En vain on la diſſeque, en vain on l'examine;
Son germe eſt toujours inconnu.
En attendant qu'on le devine,
Jouiſſons, cher ami; le reſte eſt tems perdu.

LES INFORTUNES D'ABAILARD.

Sur l'Air de *Marlborough.*

Écoutez ſexe aimable,
Le récit, le recit lamentable
D'un fait très véritable
Qu'on lit dans S. Bernard.

Le Docteur Abailard
Maitre dans plus d'un art,
Précepteur de fillette
Soupiroit, ſoupiroit en cachette,
Pour la niece diſcrette
Du chanoine Fulbert.

Sous le même couvert
Logeoit le Galant-verd.
Son latin avez zele
Il montroit, il montroit à la belle,
Et l'on dit qu'auprès d'elle
Il ne le perdoit pas.

Mais un beau jour, hélas!
Donnant leçon tout bas,
Fulbert avec main-forte
Vient frapper, vient frapper à la porte,
Entouré d'une eſcorte
De deux hommes à pié.

Abaillard effrayé
Et mourant à moitié,

Quand on vint les ſurprendre,
Lui faiſoit, lui faiſoit... bien comprendre
Un paſſage aſſez tendre
Du ſçavant art d'aimer.

Il voulut s'exprimer,
Mais ſans plus s'informer,
L'Abbé ſaiſit le drôle,
Lui coupa, lui coupa... la parole
Et le maître d'école
Par force reſta *court*.

Dans ce funeſte jour
On vit pleurer l'Amour,
Sans jetter feu ni flamme;
Réfroidi, réfroidi pour ſa dame,
Abailard, en bonne ame,
A S. Denis s'en fut.

De ſatan à l'affut
Il trompa mieux le but
Que défunt S. Antoine,
Car la main, car la main du chanoine
De l'ennemi du moine
L'avoit mis à couvert.

Voyant tout découvert,
Loin de l'oncle Fulbert,
La dévote Héloïſe
Qu'on avoit, qu'on avoit .. compromiſe,
S'en fut droit à l'égliſe
Du couvent d'Argenteuil.

Mais après quelques jours
Beaucoup plus longs que courts,
Quittant ce domicile,
Abailard, Abailard plus tranquille,
Lui fit don d'un asile
Non loin de son couvent.

Trop près de son amant
En proie à son tourment,
La plaintive fillette,
Bien souvent, bien souvent indiscrette,
Pour lui conter fleurette
Oublia son serment.

Héloïse en pleurant
Le mit au monument;
Elle eût mieux fait d'en rire,
Car avant, car avant qu'il expire,
Elle eût pû déjà dire;
Ici git mon amant.

La peur de la mort,

Conte.

Auprès d'un Bois écarté, solitaire,
Un bucheron pauvre comme il en est,
Avoit construit une frêle chaumiere
Où tous les soirs le bonhomme trainoit
Son lourd fagot, la faim & la misere.

(Cela ſoit dit ſans affliger ton cœur,
Car mon deſſein n'eſt tel, ami lecteur.)
Le foreſtier veuf & content de l'être,
N'avoit qu'un fils l'eſpoir de ſes vieux ans.
C'étoit Janot : dans le réduit champêtre,
Sous le taillis où le ciel l'a fait naître
Il a déjà compté quinze printems,
Et voit, dit-on, le ſeizieme paroitre
Plus beau pour lui que tous les précédens.
Trop foible encor pour porter la coignée
Mais de bonne heure au travail façonnée,
Tantôt ſa main donne au flexible oſier
En ſe jouant la forme d'un panier :
Tantôt il ſeme autour de ſon aſile
Non pas des fleurs, mais un légume utile
Que l'appétit aſſaiſonne au beſoin.
Dans ſes travaux il avoit pour témoin
Et pour compagne Annette ſa couſine.
Roſe naiſſante, elle étoit orpheline
Dès ſon enfance, & n'ayant d'autre appui
Que ſon pauvre oncle, elle vivoit chez lui.
Tout beau, conteur (va dire un petit-maitre)
De ſa beauté vous ne nous dites mot :
Faites la belle, ou vous n'êtes qu'un ſot.
Belle! Eh qu'importe; a t'on beſoin de l'être
A quatorze ans? mais Annette l'étoit
Sans le ſçavoir : ah je n'oſe le dire :
Une fontaine avoit pu l'en inſtruire.
Sur ce point là ſi Janot ſe taiſoit,
Dans ſes regards elle avoit pu le lire.
Concluons donc qu'Annette s'en doutoit,
C'étoit beaucoup : élevée ſans culture,
Germe tombé des mains de la nature

Ce couple heureux ne ſçavoit preſque rien :
A ſes penchants ſe livroit ſans meſure,
Et conſervant une ame libre & pure
Faiſoit ſans choix & le mal & le bien.
Un jour de ceux que le Printems ramene,
Qui ſembloit naître exprès pour les plaiſirs,
Nos deux enfans que le deſtin entraine,
S'étant aſſis à l'ombre d'un vieux chêne,
Y reſpiroient ſous l'aile du Zéphir.
Mais tout à coup ſa douce & fraiche haleine
Devint pour eux le ſouffle du deſir.
-- Ma chere annette, hélas, dans le bocage
J'étois venu pour gouter la fraicheur
(Diſoit Janot) mais toute ſa chaleur
Nous a ſuivis ſous le naiſſant feuillage.
Moi, dit annette, à ces gazons nouveaux
Je demandois un moment de repos,
Mais le ſommeil a trompé mon attente,
Le ſommeil fuit ma paupiere brûlante.
C'eſt pourtant là qu'hier je m'endormis :
Mais j'étois ſeule & ta main careſſante
N'y preſſoit pas ainſi ma main tremblante ;
A mes genoux tu ne t'étois pas mis.
Séparons nous pour trouver l'un & l'autre.
Le calme heureux que nous venons chercher :
Pauvres enfants ! quel eſpoir eſt le vôtre ?
Fuyez ! un Dieu ſaura vous rapprocher.
Pour un moment aux vœux de ſa couſine
Janot ſourit, mais la belle orpheline
Fuit lentement : l'amour vient l'arrêter.
Du jouvenceau l'embarras n'eſt pas moindre ;
S'il fait lui-même un pas pour la quitter,

Il en fait deux bientôt pour la rejoindre.
Bref, le fripon eſt encore à ſes pieds.
Là moins ſoumis, mais plus ardent, plus tendre
--Nous ſéparer! ceſſe de le prétendre,
Dit il les yeux de quelques pleurs mouillés
N'ordonne pas que je m'éloigne encore:
Dans ce moment plein d'un trouble inconnu
A tes genoux je me ſens retenu
Par le beſoin d'un plaiſir que j'ignore.
Demeure, Annette, ou bien je vais mouri
Mourir! quel mot, cria la jeune amante,
Quel mot affreux à côté du plaiſir,
Et quelle image hélas il me préſente!
Quand on eſt mort ſçais tu bien comme il en eſt
Dans cet état j'ai vu ma pauvre mere:
J'étois bien jeune alors, mais le portrait
De mon eſprit ne s'effacera gueres:
Sans mouvement & ne reſpirant plus
On a les pieds & les bras étendus,
D'un voile épais la paupiere couverte,
Les yeux éteints & la bouche entrouverte.
A ce portrait bien fait pour l'allarmer,
Le jeune amant s'étonne, s'inquiete;
S'il eſt ainſi, dit-il, ma chere annette,
Ne mourons pas, vivons pour nous aimer.
Déjà leurs cœurs qu'avoit glacé la crainte
Sont ranimés par les brûlans deſirs.
Triſte raiſon, mere de la contrainte,
N'approche pas de cette aimable enceinte,
Et toi nature appelle les plaiſirs:
Mais je les vois & la fête commence.
Des deux côtés d'abord mêmes ſoupirs,

Mêmes ferments d'éternelle conſtance ;
Aux doux propos ſuccede le ſilence,
Mille baiſers échauffés par l'amour
Sont pris, rendus & repris tour à tour.
Vers le bonheur ainſi Janot s'avance.
Les vents légers complices de ſes feux
Ont dévoilé tous les charmes d'annette :
L'un en jouant fait flotter ſes cheveux,
L'autre s'envole avec ſa collerette ;
Le plus hardi chatouille ſes pieds nuds,
Un peu plus haut adroitement ſe gliſſe,
Baiſe en paſſant l'albâtre de ſa cuiſſe,
Et monte enfin au temple de Venus.
Janot le ſuit, mais le Dieu de Cythere
Vient l'arracher à ce guide incertain ;
En lui mettant l'encenſoir à la main,
Les yeux fermés le mene au ſanctuaire.
Arrête, arrête : ô peintre téméraire !
La volupté t'en impoſe la loi,
De ſes attraits reſpecte le myſtere.
Fils de Cypris, diſſipe ton effroi :
Vas, je ſais être aveugle comme toi ;
Et tes faveurs m'ont appris à me taire.
Charme puiſſant des plaiſirs défendus,
De nos crayons vous n'avez rien à craindre :
Quand on vous goûte, hélas, peut-on vous peindre ?
Peut-on vous peindre en ne vous goûtant plus ?
Dans les tranſports de la premiere yvreſſe,
Janot ſans force & non pas ſans deſir,
Suivant de près la trace du plaiſir,
Le cherche encore au ſein de ſa maitreſſe.

Annette, hélas, ſur les gazons fleuris,
Ne répond plus à des careſſes vaines;
Le doux poiſon répandu dans ſes veines
Tient à la fois tous ſes ſens engourdis.
L'amant novice à l'inſtant ſe rappelle
Les traits affreux dont elle a peint la mort;
Souleve, preſſe avec un tendre effort
Contre ſon cœur un des bras de la belle,
Croit lui donner une chaleur nouvelle:
Le bras échape & tombe ſans reſſort.
Annette, annette! en vain ſa voix l'appelle:
Janot trop ſûr de ſon malheureux ſort,
Reſte un moment immobile comme elle:
Tout en impoſe à ſa crédulité.
Ses yeux fixés ſur ceux de ſa couſine
N'y trouvent plus cette flamme divine
Qui tout à l'heure animoit ſa beauté:
Annette eſt morte, hélas, je l'ai perdue,
S'écrie alors l'amant épouvanté.
Triſte tableau qu'elle offroit à ma vue,
Deviez-vous être une réalité!
Annette eſt morte, & c'eſt moi qui la tue.
Qui que tu ſois dont l'immenſe pouvoir
Rend à nos champs leur premiere verdure,
Annette eſt morte, & tu l'as dû prévoir.
Fais-la revivre ainſi que la nature!
En exprimant ces frivoles regrets,
Ces vains deſirs, de larmes il arroſe
Le front d'annette & ſes mornes attraits,
Baiſe en tremblant ſa bouche demi-cloſe.
Anne s'éveille: hélas! ce tendre mot
Eſt le premier que ſes levres prononcent,
Et le ſecond que les ſoupirs annoncent,

Plus tendre encore, eſt celui de Janot.
Elle revit! Annette m'eſt rendue!
Triſtes regrets, vous êtes effacés;
Elle revit, tous mes maux ſont paſſés.
Plaiſirs, rentrez dans mon ame éperdue.
A ce diſcours Anne ne comprend rien;
Et ſur Janot fixant un œil ſurpris
Accompagné d'une voix ingénue:
Que veux-tu dire & quel eſt ce tranſport;
Moi j'étois morte? oui, tout comme ta mere,
Tu ne l'es plus & je bénis mon ſort.
S'il eſt ainſi, répond la bocagere,
Que l'on arrive à ſon heure derniere,
On eſt bien ſot d'avoir peur de la mort.

Ce qui plait aux Dames,

Sur l'Air du Vaudeville du *Bucheron.*

(*Trop de Pétulance gâte tout.*)

Demandez ce qui plait aux femmes;
Voltaire dit tout uniment
Que le ſeul plaiſir de leurs ames
Eſt d'avoir le commandement.
Le mot de l'énigme, Meſdames,
Voltaire ne vous l'a pas dit:
Ce qui plait aux Dames!
C'eſt un bon..... Lit. (3 *bis.*)

Près d'un époux ſexagenaire
Voyez plutôt la jeune Iris;

Le vieux Satyre eſt en colere
Au moindre geſte, au moindre ris;
Pour lui l'hymen n'a plus de flammes;
Iris va coucher de dépit;
Ce qui plaît aux Dames!
C'eſt un bon..... Lit. (3 bis.)

La Prude amynthe en ſon ménage,
Depuis le matin juſqu'au ſoir,
Se fonde ſur ce qu'elle eſt ſage
Pour mettre hylas au déſeſpoir.
Au lit c'eſt la perle des femmes,
Levée, ah! quel mauvais eſprit?
Ce qui plait aux Dames!
C'eſt un bon..... Lit. (3 bis.)

Clitandre un jour, ſur la fougere,
Surprit Juſtine qui dormoit,
L'endroit étoit propre au myſtere,
Et le drôle à ſon but alloit.
La belle alors, crainte de blâme,
S'éveille, le repouſſe & dit:
Ce qui plaît aux Dames!
C'eſt bon..... Lit. (3 bis.)

Je crois par ma chanſon, Meſdames,
Avoir prouvé, ſans contredit,
Que rien n'égale dans vos ames,
Le plaiſir d'avoir un bon lit;
C'eſt là qu'amour ourdit ſes trames;
Ecoutez ſa voix qui vous dit:
Ce qui plait aux Dames!
C'eſt un bon... Lit. (3 bis.)

CHANSON

Sur l'AIR : *On compteroit les diamans.*

De L****** ſuivant les leçons,
Je fais des chanſons & des dettes ;
Les premieres ſont ſans façons,
Mais les ſecondes ſont bien faites.
C'eſt pour échapper à l'ennui,
Qu'un homme prudent ſe dérange ;
Quel bien eſt ſolide aujourd'hui ?
Le plus ſûr eſt celui qu'on mange.

Eh, qui ne doit pas maintenant ?
C'eſt la mode la plus conſtante,
Et le plus petit intriguant
De mille créanciers ſe vante.
En vain ces Meſſieurs ſont mutins ;
Jamais leur nombre ne m'effraye ;
Ils reſſemblent à nos catins ;
Plus on en a, moins on les paye.

Le courtiſan doit ſa faveur
A quelque machine ſecrete ;
La coquette doit ſa fraicheur
A quelques heures de toilette :
Tout s'emprunte juſqu'à l'eſprit
Et c'eſt dans ce ſiecle volage
Ce qu'on a le plus à credit,
Et ce qui s'uſe davantage.

Mais avec un peu de gaîté,
Tout s'excuſe, tout paſſe en France :

Dans les bras de la volupté,
Comment ſonger à la dépenſe ?
Vieux parens, en vain vous prêchez
Vous êtes d'ennuyeux apôtres ;
Vous nous fites pour vos pêchés,
Et vous vivez trop pour les nôtres.

VARIANTE.

Souvenez vous de vos péchés,
Pour être indulgens ſur les nôtres.

TABLE.

Accouchemens, T. I. 108, 144; T. II. 391.
Adeline Colombe, T. I. 223.
Ambaſſadeurs, T. II. 208, 210.
Amelie, (la Comteſſe) T. II. 71.
Amour, Tom. II. 62, 159.
Anglois, T. I. 137, 187.
Arlequin, T. I. 205.
Arnoult, T. II. 18, 50, 125, 191, 215.
Aſſaſſinats & meurtres, Tom. I. 9, 25, 64, 65, 148, 185, 199, 205. T. II., 101, 218.
Audinot, T. I. 183.
Audouard, T. II. 223.
Augeard, T. II. 153.
Avarice, T. II. 75, 93.
Avocats T. II. 97, 153.
Ballons aëroſtatiques; T. I. 1, T. II. 15, 20, 143, 165, 224.
Baptême du tropique, T. II. 178.
Barré, T. II. 171.
Balbâtre, T. II. 103.
Brames (Les) T. I. 263.
Brelan, T. I. 95.
Breteuil, T. II. 212.
Brouette du Vinaigrier, T. I. 106.
Beaudeau, T. II. 165.
Beaumeſnil, T. I. 69.
Belles actions, T. I. 116, 180, 253, 261, Tom. II. 45, 193.

Bénéfice, T. II. 75.
Bièvre (Marquis de) T. II. 145.
Biron, T. II. 50.
Blanchard, T. II. 15, 224.
Blinaye (de la) T. I. 69.
Bohémienne, T. I. 89.
Bouffles (le Chev. de) T. II. 155.
Boulainvilliers, T. II. 31
Bonsmots, T. I. 31, 32, 124, 144, 158, 231, 239, 245, 247, 234; T. II. 18, 49, 77, 78, 91, 92, 101, 130, 131, 133, 134, 142, 145, 146, 149, 154, 212, 215, 227, 260.
Bourdet, T. I. 131.
Bouret, T. II. 82.
Bourreau, T. II. 74.
Bouvard, T. II. 115 - 116.
Buffon, T. II. 226.
Cadavres, T. I. 217, 239, T. II. 101.
Carlin, T. II. 83.
Carmer, T. II. 152.
Capucins de *Cenzano*, T. II. 118.
Caraccioli, T. II. 131.
Caſtriotto d'Albanie (Prince de) T. I. 62.
Caze, T. II. 96.
Célibat, T. II. 228.
Champcen... (Marquis de) T. II. 190.
Charles, aëronaute, T. I. 1.
Chateaublond (de) T. I. 158.
Chalons, T. I. 214.
Cheron. T. II. 187.
Chiri, T. II. 226.
Contrebandier, T. II. 86.

Chivry, T. II. 32.
Cluny, T. I. 191.
Coçus, T. I. 39, 119, 125, 145, 170, 179, 203, 216, 226, 241. T. II. 47, 53, 91.
Commiſſaires de police, T. I. 159, 209, 243, T. II. 42.
Confeſſion, T. I. 257.
Contrebandier, T. II. 86, 1.
Cornuaud, T. II. 8.
Curé italien, T. II. 228.
Crequi, T. II. 50.
Corvées, T. II. 189.
Dacier, T. II. 213.
D'*Alembert*, T. II. 146.
D'*Ametourt*, T. I. 164.
D'*Auberval*, T. I. 223.
D'*Auc*... T. II. 66.
Duclos, T. I. 120.
Delation, T. I. 17, T. II. 219.
Dumoulin, T. I. 210.
De la T... D..., T. I. 218.
De Liſle, T. II. 190, 215.
D'*Epremeſnil*, T. II. 170.
Déſerteur, T. I. 17.
Deſeſſarts, T. II. 60.
D'*Eſcars*, T. I. 181.
Deſlon, T. II. 166, 171, 173.
De S. Julien, T. II. 115.
D'*Huez*, T. I. 20.
Diderot, T. II. 180.
Docteurs modernes, Comédie, T. II. 166, 214.
Doyen, T. II. 130.
Du Bary, T. II. 130.

Ducis, T. II. 146.
Dufayel, 214.
Duels T. I. 35, 64, 187, 248; T. II. 60, 96, 107, 125.
Dugazon, T. I. 39, 210.
Duhamel, T. II. 145.
Dupaty, T. II. 153.
Dupré de S. Maur, T. II. 189.
Duverney, T. II. 207.
Duthé, T. I. 94.
Entrecaſteaux (Préſident d') T. II. 195.
Epigrammes, T. I. 47; T. II. 7, 15, 49, 50.
Eſpions de la police, T. I. 30.
Evêques, T. I. 126. T. II. 226.
Fanier, T. II. 60.
Faux Abbé, T. II. 1.
Faux billet, T. I. 184.
Fermel, T. I. 214.
Fête de la roſiere, T. I. 15.
Fiacre, T. I. 92.
Filous & eſcrocs T. I. 21, 46, 87, 89, 128, 142, 150, 245, 256, 157, 261, T. II. 33, 103, 106, 115, 161, 128.
Florence, T. I. 60, 12.
Fox, T. II. 49.
Franc-maconnerie, T. II. 73, 170.
François de Neuchâteau, T. II. 178.
Franklin & Franquelin, T. I. 230.
Freron, T. II. 78.
Fronzac, T. II. 50.
Fous, T. II. 221.
Gageures, T. II. 11, 107.

Ga'ifet, T, II. 50.
Gardes du Commerce, T. I. 96.
Gagliani, T. II. 227.
Gavaudan, T. I. 201.
Gill, de Courv..., T. I. 224.
Gourmandiſe T. II. 15.
Gourdan, T. II. 142.
Goût renouvellé des Grecs, T. II. 188.
Grenadiers de *Poitou* & de *Breſſe*, T. II 155.
Graham, T. I. 11.
Grandville, T. II. 18.
Guimard, T. II. 226.
Haga (Comte de) T. II. 131.
Hirondelles de Carême, 132.
Hervier, T. II. 166.
Hypocriſie, T. II. 41
Hyver de 1783, T. II. 6, 25, 44.
Jambe caſſée, T. I. 123.
Janinet, T. II. 165.
Jefferies, T, II. 224.
Joſeph II, T. I. 33. T. II. 10, 156, 209, 240.
Joueurs, T. I 46. T. II. 33, 132, 133, 134.
Incendie, T. II. 21.
Inepties, T. I. 254, 255, 256; T. II. 93.
Infanticides, T. I. 17, T. II. 181.
Inſpecteurs de police, T. I. 30. T. II. 51.
Juifs, T. I. 166.
Invalide, T. II. 78.
Kirley (Ladig) 32.
Labre, T. II. 149.
La guerre T. I. 262.

La Harpe, T. I. 263, 264. T. II. 7.
Lainez, T. II. 151.
La Reyniere, T. II. 96.
La Rive, T. II. 60.
Lauraguais (Comte de) T. II. 77, 125.
Lautrec (Comte de) T. II. 104.
Le doux, T. I. 173.
Le jeune, T. II. 50.
Le Mierre, T. II. 163.
Le Voyer d'Angenſon, T. II. 110.
Ligurie, T. I. 50.
Linguet, T. II. 107.
Longeau, T. II, 24.
Luzzi, T. II. 50.
M ****** (M. de) T. II. 183, 186.
Macbeth, T. II. 146, 189.
Magnetiſme animal, v. *Meſmer*.
Maladie ſinguliere, T. II. 228.
Marchand d'eſclaves (le) T. I. 41.
Mal de dent, T. I. 131.
Marck Bouda, T. II. 174.
Mariages & Maris; T. I. 129, 130, 138, 151, 228, T. II. 11, 30, 47, 53.
Marly, T. II. 109.
Marmontel, T. II. 146.
Martal, T. II. 35.
Martiniere (De la) T. II. 222.
Maulrot, Avocat, T. I. 15.
Maz.... (La Ducheſſe de) T. II. 184.
Medailles, T. I. 248.
Médecins, T. I. 177.
Menand, T. I. 211.
Meſmer, T. II. 165, 166, 171, 173, 214
Meſoduc, T, II. 173.

Messe de Minuit, T. II. 103.
Milly (Comte de) T. II. 13.
Miolan, T. II. 165.
Mirabeau, T. II. 49.
Moines, T. I. 9, 46, 93, 143, T. II. 82, 84, 157.
Mont de piété, T. II. 17, 147.
Montesquieu, T. II. 54.
Monstre du Chilly, T. II. 192.
Montensier, T. I. 249.
Montgolfier, T. I. 1.
Mort vivant, T. II. 207.
Mouhy (Chevalier de) T. I. 22.
Mauriçon, T. I. 30.
Marville, T. II. 18, 191.
Musers de la tude, T. I. 97.
Mystifications, T. I. 23, 139, 210, T. II. 206.
Narbonne (la Ducheſſe de) T. II. 14.
Naſſ-Sieg. (Prince de) T. II. 131.
Nicolet, T. I. 250.
Nivernois (Duc de) T. II. 212.
Necker, T. II. 240.
North (Lord) T. I. 33.
Noſtradamus, T. II. 118.
Oëre (le Roi d') T. II. 174.
Palais-royal, T. II. 160, 164, 165.
Paliſſot, T. I. 236.
Paraſite, T. II. 16.
Parvenu, T. I. 250.
Pégourié, T. II. 57.
Pendu, T. II. 124.
Perroquet, T. I. 113.

Pet, T. II. 207.
Pichaut, T. II. 222.
Piis, T. I. 39.
Pilâtre de Rozier, T. II. 224.
Pinetti, T. II. 143.
Pitt, T. II. 24, 49.
Police, T. I. 235, T. II. 54.
Polonoiſe (robe) T. I. 208.
Pot de Chambre, voiture, T. I. 88.
Potevin, T. II. 146.
Prault, T. I. 139. T. II. 145.
Prevoſt (l'abbé) Tom. II. 87.
Prie (Marquis de) T. I. 238.
Procès, T. II. 95, 125.
Pruſſe, T. II. 28, 212.
Protecteurs, T. II. 97.
Provincial, T. I. 230.
Pſalterion, v. *la Harpe*, T. I. 264.
Pucelage, T. I., 153. T. II. 85.
Puyſegur, T. II. 170.
Queues, T. I. 216.
Quincy, T. I. 112.
Quinola, T. I. 207.
Radet, T. II. 171.
Raccrocheuſes, T. I, 161.
Ramier de la Raudiere, T. II. 136.
Richelieu (Maréchal de) T. I. 35, 36, 37, T. II. 217.
Rentes viageres, T. I. 122.
Revenans, T. I. 117, 154.
Roberjos de Laſtigues, T. II. 21.
Romanzow, T. II. 150.

Rosalie, T. I. 192.
Rosiere, T. I. 15.
Roués, T. I. 110, 193, 210, 211, 231, T. II. 17, 206.
Reyniere (de la) T. I. 115.
Sabattin (Mad. de) T. I. 38.
Sabots élastiques, T. I. 7.
Sainte-Marie, T. I. 192.
Salm, T. II. 131.
Savalette, T. I. 106.
Scellés, T. I. 115, 159.
Scheerer, T. I. 48.
Senneville (Mad. de) T. I. 130.
Septenville, T. I. 139.
Sewell, T. II. 11.
Soufflet, T. II. 150.
Suicide, T. I. 26, T. II. 113, 123, 136, 159, 160.
Surséance (arrêt de) T. I. 62.
Simon, T. II. 75.
Singe, T. II. 67.
Temple de la santé, T. I. 11.
Theodore, T. I. 29, 223.
Theophile, T. I. 42.
Tude (de la) T. I. 97.
Turgot, T. II. 146.
Valaques, T. II. 22.
Valory (Marquise de) T. I. 15.
Vertu, T. I. 162, 194.
Vestes de petits-soupers, T. II. 178.
Vestris, T. I. 8.
Villete (Marquis de) T. I. 1.
Vincennes, T. I. 97.

Viriville, T. I. 210.
Vols, T. I. 67, 164, 225, 234, 259.
Voltaire, T. I. 247; T. II. 46, 240.
Voiſenon, T. I. 236.
Yvrognes, T. I. 252.
Zaïre, T. I. 47.

TABLE

des pieces fugitives jointes

au ſecond volume.

Requête des bien-aimées des Prélats à M. le Baron de Breteuil Pag. 241
Chanſon ſur l'air : Qu'eſt ce que ça me fait à moi ? 246
LES ON DIT 249
Epigramme 250
Le Palais-royal 251
Vandeville ſur l'air : Changez moi cette tête 252
A Figaro 257
Epigramme ſur les Danaïdes *& le* Mariage de figaro 260
Chanſon ſur les Globes 261
Epigramme 262
Sur les Ballons aëroſtatiques 263
La ſemaine couleur de roſe 264
L'heureuſe découverte, conte ibid.
Enigme ſur le monſtre du Chilly 266

Vaudeville sur l'air de Richard-Cœur-de-Lyon 268
Le Petit menage 270
Le Petit souper 273
Les amans casuistes, conte 274
Mes spécifiques, chanson 276
L'origine des truffes noires, conte 280
Les Infortunes d'abailard, romance sur l'air de *Marlborough* 285
La peur de la mort, conte &c. 287
Ce qui plait aux Dames 293.
Chanson sur l'air, on compteroit les diamans. 295.

Fin du Tome second.

E 785
I 32c
v. 1-2

Scrubb